ANTIQUITÉS ROMAINES

EXPLIQUE'ES DANS LES

MEMOIRES DU COMTE DE B***.

CONTENANT

SES AVANTURES,

Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES du Tems très-curieuses, ses recherches & ses découvertes sur les Antiquités de la Ville de Rome *& autres curiosités de l'*Italie.

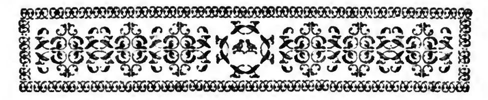
DIVISE'S EN TROIS PARTIES,

Et Enrichis de plus de cent belles Planches en Taille-douce.



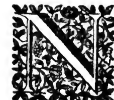


A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. L.



LETTRE
DE MONSIEUR
LE
BARON DE T**.
A MONSIEUR
LE
MARQUIS DE N***.

EN LUI ENVOYANT CES MEMOIRES,



ON, mon très-cher & très-fidelle Ami, personne n'a jamais pris un plus sincère intérêt, que moi, à tout ce qui vous regarde; & vous m'avez rendu justice, en me marquant que vous en étes intimement persuadé. Jamais l'Amitié, qui subsiste entre nous depuis tant d'années, ne m'a permis d'en agir autrement avec

vous, & vous devez être parfaitement convaincu que je serai toûjours le même à cet égard. Vous m'en demandez une nouvelle preuve. Ma promtitude à vous satisfaire vous assûrera de la continuation de mes sentiments sur lesquels vous pouvez toujours compter, comme je crois pouvoir le faire sur les vôtres . . . . mais laissons-là les protestations, & venons à ce qui fait le sujet de votre dernière Lettre.

UN *Fils unique, tendrement chéri, & que vous vous disposez à faire entrer dans le monde, vous cause, à ce que vous me marquez, de grandes inquiètudes. Vous tremblez qu'il ne s'y égare; vous craignez sa Jeunesse, sa grande Vivacité, & son inexpérience.*

VOS *allarmes seroient bien fondées, sans doute, si vous n'aviez pas pris tous les soins imaginables de son éducation, dont il m'a paru jusqu'à ce jour qu'il a très-bien profité. Elevé sous vos yeux, & ayant devant les siens un modelle tel que vous, il lui sufiroit de marcher dans le chemin que vos bons exemples lui tracent tous les jours, & je vous répondrois de sa sagesse; Mais ce qui vous allarme, est, dites-vous, la résolution qu'on vous a fait prendre, en quelque façon malgré vous, de le faire un peu voyager.*

QUELQUE *répugnance que vous me marquiez pour cette résolution, je ne puis me dispenser d'approuver ce louable conseil, qui ne peut vous avoir été donné que par des personnes, qui s'intéressent véritablement au bien de vo-*

votre aimable Fils. Rien en effet de plus utile pour un jeune homme, sur-tout d'un certain état, que les Voyages; rien de plus propre à le façonner, & à lui faire perdre cette timidité honteuse qui lui donne dans les compagnies un air embarrassé, & souvent même très-sot; rien de plus propre enfin à l'instruire dans ce qu'on appelle la science du monde, science qui ne s'acquiert qu'à force de voir des hommes.

QUOIQUE *Paris puisse passer pour une des bonnes Ecoles où l'on apprenne à les connoître, cette Ville cependant n'offre pas aux jeunes gens qui y sont nés, & élévés, le même avantage qu'en retirent les Etrangers. Une des raisons que je crois qu'on en peut donner, est qu'en général les objets qu'on a continuellement sous les yeux font sur nous une impression beaucoup moins vive, que ceux qu'on n'a jamais vûs. D'ailleurs un jeune Parisien, accoûtumé à la politesse & à l'indulgence ordinaire à ses Concitoyens, & familiarisé, pour ainsi dire, avec eux, s'observe beaucoup moins en leur compagnie, en est beaucoup moins attentif à se corriger des défauts qu'il peut avoir, & que par un excès de complaisance on lui fait très-rarement remarquer; enfin il s'applique beaucoup moins à aquerir les perfections qui lui manquent, qu'il ne fait avec des personnes qu'il n'a jamais vues, qui sont d'un caractère quelque-fois tout différent de celui de ses Compatriotes, & qui, en conséquence, ne sont pas obligés d'avoir, & n'ont pas effectivement*

 pour

pour lui les mêmes égards, ni la même déférence; **En un mot** *il en eſt, ſelon moi, d'un jeune Homme qui n'a point voyagé, comme de ces Enfans, que des Parents idolâtres n'ôſent perdre un ſeul moment de vûe, à qui, de peur de les chagriner, ils paſſent tous leurs défauts qu'ils perdroient ſûrement avec des Etrangers, qui ſeroient chargés du ſoin de leur Education. L'expérience journalière vous fait ſentir de reſte la juſteſſe de ma comparaiſon.*

MAIS *comme chaque Peuple, chaque Nation à ſes défauts & ſes vices qui lui ſont particuliers, & que, généralement parlant, le libertinage eſt aſſez grand par tout, vous craignez, dites-vous, qu'il ne perde dans ſes Voyages le fruit de l'Education que vous lui avez fait donner.*

SI *cette Education n'avoit été que ſuperficielle, votre crainte ne ſeroit que trop fondée. Mais je ſçais le contraire; & vous n'ignorez pas la ſentence d'un Ancien Poëte ſur ce ſujet:* Quand un Vaſe neuf, *dit-il*, a été imbibé d'une liqueur excellente, il en conſerve long-tems la bonne odeur. *Les hommes ſeroient en effet bien à plaindre ſi toutes les peines, ſi toutes les fatigues, qu'on ſe donne pour les former à la vertu, n'aboutiſſoient à rien d'effectif. Il s'en faut de beaucoup que j'aye une pareille idée de votre aimable Fils. Je ſuis au-contraire perſuadé qu'en quelque endroit du monde qu'il aille, il ſera toujours honneur à ſa Famille.*

VOULEZ-*vous avoir d'avance, mon très-cher & fidelle Ami, une eſpèce d'aſſûrance de ce que je vous annon-*

ce

ce ici? Vous la trouverez dans les Mémoires que je vous envoye, & dont je fais présent à votre Jeune Télémaque. *C'en est un que j'ai reçu moi-même de la Famille du Comte de B***. auquel j'étois fort attaché, & dont vous m'avez entendu souvent vous parler avec les éloges qu'il méritoit. Vous verrez dans l'Histoire de ce Seigneur les bons effets d'une excellente Education, & y trouverez de quoi calmer les appréhensions que vous donnent les Voyages, que vous êtes sur le point de faire entreprendre à votre aimable Fils. Il y trouvera lui-même des Instructions aussi agréables que solides, sur la conduite que doit tenir un jeune homme en entrant dans le monde, & principalement dans ses Voyages.*

C'EST *un* Mentor *que je lui donne pour l'accompagner dans ceux qu'il va faire, mais un* Mentor *dont la sagesse n'a point l'air triste & lugubre, souvent même rébutant, qu'ont la plûpart de nos Moralistes. Celui-ci prêche la Vertu, mais en Homme du monde, & non en Philosophe, ni en Pédant; & les agréables & solides Réflexions qu'il fait, coulent, comme de leur source, des évènements mêmes qu'il raconte. Accoûtumé à réfléchir sur tout, il tire non seulement de ses propres Avantures, & de plusieurs autres très-curieuses dont il a été témoin, mais des choses mêmes qui paroissent d'abord très-indifférentes, des Instructions qui frappent d'autant plus, qu'elles sont moins attendues. Telles sont celles que lui ont fourni les Antiquités de* Rome, *dont l'explication & le détail, dans lequel il entre sur cette ma-*

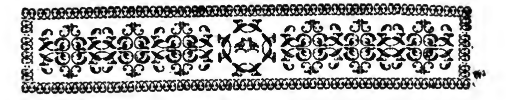
matière m'ont paru un morceau d'érudition, qui n'est pas moins instructif qu'il est amusant.

PAR *ce présent, dont je me prive pour l'amour de vous & de lui, quoiqu'il me soit infiniment précieux, m'étant venu d'une aussi bonne part, Jugez, mon très-cher & fidelle Ami, si je m'intéresse sincérement à tout ce qui vous regarde. J'espère, que par le bon usage qu'en fera notre jeune Voyageur, vous recueillerez dans peu le fruit du sacrifice que je vous en fais ici. Personne, après vous, n'en ressentira plus de joye, que moi, qui ai toujours pris beaucoup de part à tout ce qui vous en pouvoit procurer, & qui suis, avec la plus tendre & la plus sincère estime,*

Mon très-cher & fidelle Ami,

Votre trés-affectionné
Serviteur,

LE BARON DE T***.

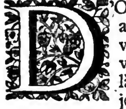


MEMOIRES
DU COMTE DE B***
CONTENANT
SES AVENTURES,

Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES du Tems très curieuses, ses recherches & ses découvertes sur les Antiquités de la Ville de Rome & autres curiosités de l'Italie.

****

PREMIERE PARTIE.



D'OU' VIENT que la plûpart des Hommes aiment tant à écrire, ou à raconter leurs avantures? Est-ce Amour propre; est-ce envie d'instruire les autres, & de se rendre par-là utiles à la Société? C'est une question que je laisse décider à ceux qui connoissent parfaitement le cœur humain. Ce que je puis dire ici du mien, c'est que la Vanité n'entre pour rien dans ce que je vais écrire. Le desir de me rapeler, de tems en tems, des évènements qui m'ont fait quelque plaisir, & qui, par leur variété & leur multitude, pouroient s'échaper de ma mémoire, est l'unique motif qui me fait prendre la plume.

Comme ce n'eſt que pour moi que j'écris, que je le faſſe bien, ou mal, je n'ai point à craindre cette légion de Cenſeurs, plus ſouvent mauvais que bons, qui déſolent ordinairement les Ecrivains, même les meilleurs. Quand on ne travaille que pour ſoi, & nullement pour plaire aux autres, on ne court point les riſques auxquels plus d'un Auteur voudroit ne s'être jamais expoſé: Je commence.

QUOIQUE les obligations infinies que j'ai à mes parents, & que mon cœur, qui eſt naturellement reconnoiſſant, m'aſſûre que je ne les oublierai jamais, je crois néanmoins ne pouvoir mieux commencer ces Mémoires qu'en imitant ce vertueux Empereur auquel, quoique Payen, la judicieuſe Antiquité a donné le ſurnom de DIVIN (*a*) „ je remercie „ les Dieux, dit-il dans un Livre admirable que le Tems „ a reſpecté, & nous a conſervé (*b*), je remercie les Dieux „ de m'avoir donné de bons Parents, un bon Père, une „ bonne Mère, une bonne Sœur, de bons Frères, de bons „ Précepteurs, & tout ce qu'on peut ſouhaitter de bon; „ de ſorte qu'il n'a pas tenu à eux, ni à leurs inſpirations, „ ni à leurs Conſeils, que je n'aye connu la vie la plus con„ forme à la Nature & à la Raiſon; & ſi je ne puis encore „ vivre ſelon ces règles, c'eſt ma faute. Cela vient de ce „ que je n'ai pas obéï à leurs Avertiſſements, ou plutôt, „ ſi joſe le dire, à leurs ordres & à leurs préceptes ". Voilà le portrait de mes Parents, & le mien. Je dois à leurs ſoins, & aux peines qu'ils ſe ſont donnés pour me procurer une bonne éducation, le peu que je vaux. Heureux ſi j'avois répondu mieux que je n'ai fait à leurs bonnes intentions, & à ce qui leur en a coûté! Le rang qu'ils tiennent dans le monde, & l'opulence dans laquelle ils étoient

(*a*) Marc Aurèle Antonin.
(*b*) Voyez les *Réflexions Morales* de cet Empereur.

toient, les mettoient en état de fournir aux dépenses nécessaires pour cela; Mais combien de milliers de Parents, qui sont dans le même cas, négligent-ils ce devoir, qui est le premier & le plus essenciel de tous? Les miens, graces au Ciel, commencèrent de bonne heure à s'en aquitter.

Je n'étois encore que dans ma sixiéme année, lorsque je fus tiré des mains des femmes qui, jusqu'alors, avoient pris soin de mon enfance. Les petits soins que demande, jusqu'à cet âge, la formation du corps, sont de leur compétence. Celle de l'Esprit n'est point ordinairement de leur ressort. Celle-ci demande des talents qu'elles n'ont point communément, & sur tout une sévère gravité, dont leur tendresse les rend incapables. Un oncle Maternel, vieux garçon, & qui avoit pour mes frères & pour moi une affection peu commune, voulut bien se charger de ce pénible emploi. La chose parut singulière à bien des gens, surtout dans une ville, telle que Paris, où l'on compte un si grand nombre d'Ecoles, dont les Maîtres se vantent de donner à la jeunesse toutes les instructions qui peuvent lui convenir. J'avoue que, de toutes les villes du monde, il n'y en a point où l'on trouve plus abondamment que dans celle-là, tout ce qui peut contribuer à une excellente éducation. Maîtres habiles dans tous les Arts & dans toutes les sciences, Méthode facile pour les aprendre, douceur & patience angelique avec leurs Disciples; voilà, en racourci, le portrait des Savants Maîtres qui se trouvent, en bien plus grand nombre, dans cette Ville, que partout ailleurs. Mais tous ces précieux avantages sont contre-balancés par un inconvénient, auquel on ne fait pas ordinairement toute l'attention qu'il mérite; inconvénient, aureste, qui se rencontre dans presque toutes les Ecoles publiques. C'est le risque que les jeunes gens y courent de se gâter les uns les autres. Comme il est impossible qu'on leur

ait inſpiré à tous, chez leurs parents, les mêmes ſentimens de Réligion, de droiture & de ſageſſe, quelque attention, & quelque ſoin que les Maîtres puiſſent y aporter, il ſe trouve toujours des enfans que leur penchant malheureux entraîne vers le mal: Or il eſt certain que le mauvais exemple, que ceux-ci donnent aux autres, fait ſur eux de très-dangereuſes impreſſions. Plus les Ecoles ſont nombreuſes, & plus cette contagion eſt à craindre; d'autant que l'attention des Maîtres étant obligée de ſe partager, elle ne peut ſe porter ſur tout, & ils ne laiſſent que trop ſouvent échaper à des jeunes gens des fautes eſſencielles, qu'ils ne commettroient pas impunément dans leurs familles. De cette remarque, qui eſt fondée ſur l'expérience, on peut conclure combien raiſonnent peu ſenſément la plûpart des parents, qui jugent de l'excellence d'une Ecole par la multitude des jeunes gens qu'on y élève.

MAIS ſi les Ecoles publiques, en général, ſont ſujettes à ce dangereux inconvénient, il eſt encore bien plus ordinaire, & bien plus à craindre, dans celles dont les Maîtres ſe ſont, pour ainſi dire, mis en poſſeſſion de l'éducation des enfans des Grands. La manière molle & efféminée dont on les élève d'abord chez leurs parents, l'orgueil & la ſotte vanité qu'on leur y fait ſuçer avec le lait, les complaiſances aveugles qu'on a pour eux, la crainte qu'on a de les mortifier, ou de leur déplaire, la baſſe flatterie qui n'encenſe, que trop ſouvent, leurs défauts; voilà les pernicieuſes ſémences qu'ils aportent dans les Ecoles, où on les fait paſſer en ſortant des mains des femmes. Là, bien loin de travailler à déraciner tous ces vices naiſſans, des Précepteurs, qui fondent & meſurent leur fortune ſur les complaiſances qu'ils auront pour leurs élèves, ſoûtenus d'ailleurs par des Maîtres, dont les vûes ſont encore plus intéreſſées & plus ambitieuſes; s'étudient par toutes ſortes

de

de voyes à ſe concilier la bienveillance de leurs Diſciples, qui, au ſortir de leurs mains, ſont ordinairement beaucoup pires qu'ils n'étoient lorſqu'on les leur a confiés. Tel eſt le Tableau naturel de ces Écoles dont la vanité fait tant de bruit. Ce qu'il y a de plus triſte pour un grand nombre de particuliers, que leurs Parents y ſont élever, dans la ridicule eſpérance que ce ſera pour eux un acheminement à la fortune; ce qu'il y a, dis-je, de plus triſte, c'eſt qu'elles ſont pour eux de veritables Écoles de perdition, d'où ils ne remportent ordinairement qu'un fol orgueil & une ſotte ambition, qui leur ſont s'imaginer que, parce qu'ils ont été élevés par les mêmes Maîtres que les Grands, les plus hauts, les plus brillants emplois, & les plus grandes fortunes, ne ſont rien moins qu'au deſſous de leur mérite.

Des parents auſſi judicieux que les miens n'avoient garde de donner dans un travers qui n'eſt aujourd'hui que trop commun. Ces raiſons, jointes à la tendreſſe que notre Oncle avoit pour nous, l'engagèrent à ſe charger lui-même du ſoin de notre éducation: Ce ſont nos héritiers, dit-il, à cette occaſion, à mon Père; je veux non ſeulement leur laiſſer tous mes biens, mais leur aprendre encore à en faire, un jour, un bon uſage, & que par ce double bienfait ils faſſent honneur à ma mémoire & à notre famille. Laiſſer du bien à des enfans, & négliger leur éducation, c'eſt les enrichir d'une main, & les apauvrir de l'autre. Les richeſſes de ce monde ſont périſſables. Un malheur, un accident, une révolution inopinée peuvent nous les enlever, & ne nous les enlèvent que trop ſouvent, d'un moment à l'autre. Si elles ne nous échapent pas par quelqu'une de ces voyes, la mauvaiſe conduite, fruit ordinaire d'une éducation négligée, les fait bientôt paſſer en d'autres mains. Je veux prévenir, autant qu'il eſt poſſible, ce funeſte revers, & laiſſer à mes neveux, outre mes biens, des richeſſes qu'au-

cun accident ne pourra leur enlever. Il m'en coûtera, à la verité, un peu de peine; mais comme je partage votre tendresse pour eux, je veux aussi partager avec vous les devoirs de la Paternité. Ils vous doivent la vie; je veux qu'ils me doivent le bon usage qu'ils en feront.

On ne pouvoit raisonner plus judicieusement. Quoique je fusse dans un âge, où l'on n'est pas fort susceptible de réflexions, celles de mon Oncle firent sur moi une si forte impression, que je ne les ai jamais oubliées. Il est vrai, & je le dois ajoûter ici, qu'il nous les répétoit souvent, pour nous les mieux inculquer, & nous encourager à profiter de ses instructions & de ses soins. Quoiqu'il fût bien en état de nous enseigner lui-même tout ce qui pouvoit nous orner l'esprit (car il avoit lui-même été parfaitement bien élevé) il se déchargea néanmoins de ce qu'il y avoit de plus fatiguant dans notre instruction sur des Maîtres habiles qui venoient, aux heures marquées, nous donner des leçons sur les sciences qui convenoient à notre âge & à notre état. Il nous les faisoit répéter ensuite & prenoit plaisir à nous les expliquer lorsqu'elles lui paroissoient avoir besoin de quelques éclaircissements. Mais ce dont il s'étoit particuliérement chargé, comme étant le point le plus essenciel, c'étoit de nous former le cœur, où il ne cessoit de nous inculquer des sentiments de vertu & de Réligion. Comme il avoit été fort répandu dans le grand monde, ses instructions n'avoient rien qui ressentît ni le Pédant, ni le Bigot. Sa Morale n'étoit point celle d'un Rigoriste, ni d'un Misantrope, qui condamnent impitoyablement tout ce qui leur paroît contraire aux lugubres idées qu'ils se sont faites de la sagesse & de la vertu. C'etoit un Philosophe aimable, toujours enjoué, qui nous donnoit les plus excellents préceptes, & qui pour les graver plus profondément dans notre esprit & dans notre cœur, les assaisonnoit toujours de quelques

ques exemples tirés ou de l'Hiſtoire Ancienne, qu'il poſſédoit parfaitement, ou du reçit de quelques-unes de ces Avantures intéreſſantes que Paris fournit journellement. Autant que la plûpart de nos Moraliſtes nous rendent la Vertu rébutante par les portraits peu gracieux qu'ils nous en font, autant ce cher Oncle nous la rendoit-il aimable par les charmantes peintures qu'il nous en faiſoit. Si la plûpart des hommes ne ſont pas auſſi ſages qu'ils devroient l'être, il s'en faut prendre, en partie, à ceux qui ſont chargés de leur prêcher la vertu, & qui, pour l'ordinaire, s'en aquitent d'une manière à la faire haïr. Les admirables Réflexions Morales de l'Empereur Marc Aurèle Antonin, les précieuſes Maximes du Duc de la Rochefoucault, l'inimitable Télémaque de Mr. de Fénélon, étoient les trois ſources dans leſquelles il puiſoit les inſtructions qu'il nous donnoit. Heureux & mille fois heureux, ſi elles avoient rapporté tout le fruit qu'il devoit en attendre! Mais, dans l'ordre Moral, comme dans celui de la Nature, c'eſt l'homme qui ſème & qui plante, mais c'eſt Dieu ſeul qui fait germer & fructifier la ſémence. Elle produiroit, ſans doute, toujours de bons fruits, ſi les paſſions, qui offuſquent quelquefois le cœur humain, & dont ſouvent il n'eſt pas le maître, n'en étouſoient pas le germe précieux.

Ce fut vers le tems qu'elles commencent à ſe faire ſentir, que je reconnus qu'il n'eſt point d'homme ici bas, qui en ſoit abſolument exemt, & qu'il ne peut en prévenir les funeſtes ſuites, qu'en travaillant à les réprimer. Né avec un tempéramment vif, je n'eus pas atteint l'âge de dix-huit Ans, que je ſentis ſe former, pour ainſi dire, en moi une ſeconde âme toute différente de celle qui m'avoit juſqu'alors animé. Etonné d'un pareil changement, j'eus peine à me reconnoître. Je me cherchois en moi-même, & je ne m'y trouvois plus. Eſt-il poſſible, me diſois-je intérieurement, que

que je fois ce même homme, qui étois fi tranquille il y a quelques mois, & qui ai vû couler, pendant tant d'années, des jours tiſſus, pour ainſi dire, d'or & de foye! Tout me plaiſoit alors, tout m'occupoit, tout m'amuſoit. Attentif à faire la joye & la conſolation d'une famille, dont je ſuis tendrement aimé, je faiſois mon unique plaiſir de répondre à ſa tendreſſe par la plus ſérieuſe application à remplir mes devoirs. L'étude, qui avoit alors pour moi des charmes ſi attirants, les innocentes récréations dont elle étoit ſuivie, & auxquelles je me livrois avec tant de vivacité, cette tendreſſe, auſſi juſte que forte, que je me ſentois pour tous ceux auxquels la Nature m'a uni par les liens du ſang, & plus encore par ceux de la reconnoiſſance, tous ces traits, qui ſe faiſoient ſentir, il y a quelques mois, d'une manière ſi vive, ſemblent aujourd'hui s'être émouſſés, & laiſſent dans mon cœur un vuide extraordinaire qu'il me paroit que d'autres objèts voudroient y remplir. Agité de mille mouvements différents dont je ne ſuis pas le maître, & que leur multitude m'empêche de démêler, je ne ſai ni ce qu'il veut, ni ce qu'il demande. Qui me débrouillera ce Cahos? Qui m'expliquera cette Enigme? Qui rendra à mon âme le calme heureux dont elle a ſi long-tems joui, & dont elle ſe voit aujourd'hui privée?

J'ETOIS dans une ſituation trop violente pour que mon Oncle ne s'aperçût pas de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Il le voyoit en effet; mais il n'en témoignoit rien, étant bien aiſe de me laiſſer éprouver cette première révolution que la Nature fait en nous, & de voir ſi je lui diſſimulerois long-tems, comme il eſt aſſez ordinaire à cet âge, la ſituation dans laquelle je me trouvois. J'étois bien éloigné de cette penſée, & je n'attendois qu'une occaſion pour lui ouvrir mon cœur, & le prier d'y rétablir le calme. Elle ne tarda pas à ſe préſenter. Mon peu d'ardeur & d'empreſſement

ment pour mes exercices ordinaires, joint à un air ſérieux, & approchant même de la triſteſſe, qui s'étoit répandu, malgré moi, ſur mon viſage, ayant donné lieu à quelques tendres reproches qu'il me fit: Je les mérite bien, lui dis-je. Je merite même encore plus, pour vous avoir caché la ſituation extraordinaire, où je me trouve; mais ajoûtai-je, pardonnez à l'amour propre, qui nous fait diſſimuler nos défauts le plus ſoigneuſement qu'il nous eſt poſſible. Il n'y a que trop long-tems que je m'apperçois que mon cœur n'eſt plus le même, & qu'il s'y paſſe des choſes que je n'aurois jamais cru devoir éprouver. Là-deſſus je lui repréſentai ma ſituation, telle que je viens de la décrire.

PENDANT que je lui parlois, je remarquai qu'il ſourioit à la peinture naïve que je lui faiſois du nouvel état, dans lequel je me trouvois. Vous riez, lui dis-je, mon cher Oncle! Vous imagineriez-vous que j'aurois voulu vous amuſer ici par quelque conte fait à plaiſir? Non, vous, devez trop connoître juſqu'où va l'averſion que vous nous avez inſpirée pour l'ombre même du menſonge. Ce que je viens de vous raconter eſt la pure vérité; & vous pouvez en être perſuadé ..... Je n'en doute pas un moment, interrompit-il. Il y a déjà plus de deux mois que j'ai lû dans vos yeux, & dans toute votre conduite, ce que vous venez de me dire, mais j'attendois que votre amitié m'en fit elle-même confidence. Si j'ai ſouri au récit que vous m'en avez fait, c'étoit pour vous encourager à m'ouvrir entiérement votre cœur, qu'un air trop grave & trop ſérieux auroit peut-être effarouché. Tel eſt l'ordinaire défaut de ces hommes Mercénaires, auxquels la plûpart des parents confient l'éducation de leurs enfans, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de s'aquiter eux-mêmes de ce devoir. Un pareil homme vous auroit interrompu preſque à chaque phraſe pour vous faire une peintu-

re auſſi affreuſe que ridicule de votre ſituation; heureux s'il n'eût pas encore pouſſé le Rigoriſme juſqu'à ouvrir ſous vos pieds l'Enfer tout prêt à vous engloutir. Pour moi, mon cher Neveu, qui connois un peu mieux le cœur humain, & qui reduis les choſes à leur juſte valeur, je vous dirai que ce qui vous allarme, & ſurquoi vous me priez de vous eclaircir, eſt la choſe du monde la plus ſimple & la plus naturelle. Toute ma réponſe ſe reduit à vous dire que vous n'êtes plus aujourd'hui ce que vous étiez il y a quelque tems.

L'Homme, continua-t-il, ſemblable, en ce point, à certains inſectes (permettez-moi cette comparaiſon, qui dans ſa baſſeſſe apparente n'exprime que trop bien la vérité) l'homme, dis-je, dans le cours de ſa vie, éprouve, comme eux, quatre Métamorphoſes, qui en font, pour ainſi dire, quatre Créatures différentes. Ces Métamorphoſes ſont les quatre âges par leſquels la Nature le fait ſucceſſivement paſſer, & dont il ſeroit à ſouhaiter pour lui qu'elle lui épargnât la première & la dernière. Dans la première en effet, il n'eſt point encore homme; & dans la dernière, qui eſt la Vieilleſſe, il ne l'eſt plus. L'homme, c'eſt-à-dire, ce compoſé admirable de l'Animal & de ce rayon de la Divinité qui l'anime, ne commence à faire veritablement honneur à celui qui l'a créé, que dans l'âge où vous allez entrer. Etrange condition & bien humiliante pour nous! Du peu de jours que la Providence nous deſtine ſur la Terre, nous n'en pouvons compter que la moitié, & ſouvent encore beaucoup moins, où nous puiſſions nous glorifier, avec quelque juſtice, d'être véritablement ce que nous devons être, c'eſt-à-dire Raiſonnables. Qu'eſt-ce, en effet, que la Raiſon dans l'homme juſqu'à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans; & qu'eſt-ce que cette même Raiſon depuis ſoixante ou ſoixante & dix ans, juſqu'à ce qu'il entre dans le

Tom-

Tombeau! Dans le premier de ces deux périodes, cette Divine étincelle se laisse à peine appercevoir ; elle se dévelope ensuite imperceptiblement, à mesure que le Corps se forme, & se fait enfin voir dans toute sa force & dans tout son éclat. Dans le second, elle s'affoiblit insensiblement, elle s'obscurcit, & s'éteint à la fin, à proportion que les Organes s'affoiblissent, & que le Corps dépérit. Vous avez déjà passé la première de ces révolutions, & si le Ciel vous réserve une longue vie, vous éprouverez la dernière. Mais si celle où vous entrez est la plus brillante, & fait ordinairement le plus d'honneur à l'homme, combien en voit-on de milliers qui ne tendent, ni ne parviennent jamais à ce but ! Emportée par les passions, qui se font sentir alors dans toute leur violence, dans quels écarts la jeunesse inconsidérée ne donne-t-elle pas tous les jours; écarts d'autant plus à craindre, qu'ils influent, d'ordinaire, sur tout le reste de la vie? c'est pour les prévenir que j'ai voulu prendre moi-même le soin de votre éducation. Douze à treize ans que j'ai employés à vous former le cœur, & à vous inspirer des sentiments d'honneur & de vertu, me font espérer que cet âge, si difficile à passer pour les autres, s'écoulera aussi heureusement pour vous que celui qui l'a précédé; mais vous ne devez pas croire qu'il ne vous en coûtera point plus de peines. Ce n'est plus sur un Canal, ni sur un Etang, que vous allez voguer dorénavant; c'est sur une Mer des plus orageuses & féconde en Naufrages. Le Monde, que vous n'avez point encore connu, va vous offrir tout ce qu'il a de plus séduisant pour vous attirer à lui. Le Vent des passions vous y poussera à pleines Voiles; mais si la sagesse ne vous dirige pas dans cette périlleuse route, vous augmenterez le nombre des malheureux qui s'y sont signalés par leurs Naufrages. Ayez donc continuellement devant les yeux les instructions, que je ne vous ai données que

pour en faire uſage; car la Vertu n'eſt rien dans la ſimple ſpéculation. Ce n'eſt que la pratique qui lui donne ſon éclat & tout ſon mérite.

Eclairci de la ſorte ſur ma ſituation, je n'en fus pas d'abord pour cela plus tranquille. La crainte de donner dans les écarts ordinaires à la jeuneſſe, & dont je preſſentis dès-lors que je ne ſerois pas exempt, me fit regretter les charmes de mon premier état. J'aurois voulu, s'il eût été poſſible, reſter toujours Enfant, lorſque j'enviſageai les périls que mon Oncle venoit de me repréſenter. Il étoit un moyen ſûr pour m'en garantir. C'étoit de renoncer au Monde. Comme je ne le connoiſſois point encore, & que, par conſéquent, il n'avoit aucun attrait pour moi, je me ſentois aſſez diſpoſé à prendre ce parti. J'en témoignai quelque choſe à mon Oncle : gardez-vous bien, me dit-il, mon cher Neveu, de ſuivre cette idée; je n'ai pas pris tant de ſoins & tant de peines pour faire de vous un homme inutile à la ſociété. Les hommes ne ſont pas faits pour vivre comme les Ours, mais pour ſe ſervir les uns les autres. C'eſt le but que le ſage auteur de la Nature s'eſt propoſé, lorſque, par un privilège particulier, il leur a donné la raiſon en partage, & dans cette diverſité infinie de goûts & de talents qu'il leur a donnés. Vous pouvez leur être utile par ceux dont il vous a fait part. Ce ſeroit aller contre ſes ordres, que de les fruſtrer du fruit qu'ils en attendent. Mais avant que de vous décider ſur l'état que vous embraſſerez, il eſt bon que vous étudiez un peu le Monde. La Providence vous offre ici un de ſes plus grands & de ſes plus beaux Livres, dans lequel vous pouvez commencer à vous inſtruire de cette ſcience ſi néceſſaire à un homme de votre naiſſance. Paris, par la mnltitude preſque innombrable de ſes habitants, par la variété des choſes qui s'y paſſent, par la diverſité des caractères qu'il nous préſen-

ſente, peut être regardé comme une des plus excellentes Ecoles du monde. Auſſi eſt-ce par-là que je veux vous faire commencer votre Caravane ; quelques voyages dans les païs étrangers vous aprendront enſuite à connoître parfaitement les hommes, & en combien de manières différentes on peut leur être utile.

J'AVOIS trop de déférence pour les conſeils de mon Oncle, j'étois trop convaincu de ſa grande expérience, & plus encore de ſes bontés pour moi, pour ne me pas rendre à ſes avis, j'entrai donc dans la carrière du monde, dans laquelle il me pouſſa, pour ainſi dire, lui-même, & où il me laiſſa marcher ſeul, voulant voir de quelle façon je m'y prendrois. J'y débutai par les plaiſirs, comme font tous les jeunes gens, dès qu'on les abandonne à eux-mêmes. Je choiſis ceux qui me parurent les plus innocents, & les plus dignes d'un honnête homme. Les Comédies, Françoiſe & Italienne, le raviſſant Spectacle de l'Opéra, la fréquentation de quelques Beaux Eſprits, dont Paris abonde, un commerce d'amitié que je liai avec quelques jeunes gens de mon âge & de mon rang, rempliſſoient les vuides que me laiſſoient mes exercices Académiques, que je n'avois point encore achevés. Comme les plaiſirs, pour n'être pas inſipides, ont beſoin d'être variés, j'aſſaiſonnois ceux-ci de quelques autres, qui paroîtront, peut-être, bien moins piquants à certaines perſonnes, mais qui avoient néanmoins des attraits pour moi. C'étoit la fréquentation du Bareau, où j'allois entendre, de tems en tems, nos Cicérons François, dont la brillante & ſolide éloquence me faiſoit un plaiſir infini. A cet agrément ſe joignoit encore celui de la ſingularité curieuſe, & quelquefois peu édifiante, des cauſes que ces Meſſieurs deffendoient. Telle me parut celle des jeunes Princes de Momb. . . . donc l'aîné, pour ſe faire ajuger tous les biens de ſon Père, à l'excluſion

de tous ses autres Frères, ne rougit point de couvrir la mémoire de ce Prince d'un opprobre éternel, en déclarant au Public que tous ses Frères, du moins à ce qu'il prétendoit, étoient les fruits criminels d'un commerce adultère & incestueux, que son Père avoit eu avec les deux Sœurs de sa Mère, qu'il avoit, disoit-il, toutes abusées par des promesses de mariage.

LA Chaîre m'offroit aussi, quoique plus rarement, des plaisirs qui ne m'étoient pas moins agréables que ceux du Bareau. Deux fameux Prédicateurs partageoient alors tout Paris, qui couroit en foule les entendre. Le stile & le goût singulier de leurs Sermons, qui ne ressembloient en rien à ceux des grands Orateurs, qui les avoient précédés dans la carière Evangélique, leur attiroient toutes les précieuses de la Cour, &, par une conséquence infaillible, tous les gens du bel air, dont on sait que le nombre n'est pas petit dans cette grande Ville. La curiosité m'y entraîna avec les autres. Mais si leurs discours, purement Académiques, me touchèrent peu, du moins occasionnèrent-ils deux scènes, qui furent pour moi d'une grande instruction. Voici la première. Elle se passa dans l'Eglise de Saint . . . où le Père B . . . un des Orateurs dont je viens de parler, prêchoit alors. Son discours rouloit, ce jour-là, sur l'humilité, qui doit être, dit-on, la première vertu d'un Chrétien. Comme la foule, que faisoit la réputation du Prédicateur étoit si grande, que les personnes, même du plus haut rang, couroient risque de ne point trouver de place dans l'Auditoire, si elles ne s'y rendoient de bonne heure, ou n'envoyoient pas garder leurs places, il arriva qne deux grandes Princesses, Sœurs toutes les deux, & toutes les deux Epouses, l'une d'un des plus grands Princes de l'Allemagne, dont elle étoit Veuve, & l'autre d'un petit Souverain actuellement Régnant, firent, à l'insçu l'une de l'autre,

tre, la partie de venir entendre le Prédicateur à la mode. La Princesse de C . . . . s'y rendit la première ; mais, soit affectation, soit paresse, soit vanité, ou quelque autre motif de cette nature, la Princesse Douarière, sa Sœur, ne s'y rendit que fort tard. Son arrivée causa, selon la coûtume, quelque petit dérangement dans l'Assemblée ; mais tout s'étant remis dans l'ordre, le Prédicateur continua son discours. Il en étoit à un des plus beaux endroits de sa piéce, lorsque l'attention de ses Auditeurs fut de nouveau troublée par les allées & les venues d'un Gentil-Homme, qui faisoit auprés de la Princesse Douairière la fonction d'Ecuyer. Elles furent si fréquentes, & si incommodes, dans un lieu où l'on n'étoit rien moins qu'à son aise par la multitude des personnes qui s'y trouvoient assemblées, qu'on en murmuroit tout haut. Voici quel fut le sujet & l'occasion de cette scéne, la plus instructive que j'aie jamaie vûe.

COMME la Princesse de C. . . . s'étoit rendue d'assez bonne heure au Sermon, où elle ignoroit que sa Sœur dût se trouver, ses Domestiques avoient mis devant elle, selon l'usage, le Carreau ou Coussin, que tout le monde sait que les Dames de qualité se font porter à l'Eglise, & sur lequel elles se mettent à genoux. Celui de la Princesse étoit, à l'ordinaire, à ses pieds. Personne ne pensoit à s'en formaliser, lorsque la Princesse Douairière, plus curieuse de lorgner l'Auditoire, que d'écouter le Prédicateur, apperçut aux pieds de sa Sœur le Carreau, auquel personne ne faisoit attention, tant on est accoûtumé, dans Paris, à ce cérémonial. Il me seroit difficile, pour ne prs dire impossible, d'exprimer ici, dans toute sa force, l'étrange impression que fit la vûe de cet objet sur l'esprit de la Douairière. Jalouse à l'excès du privilège & du droit qu'elle croïoit que son rang lui donnoit de faire disparoître tous les Carreaux du monde, dans tous les endroits, ou sacrés ou profanes, qu'elle honoroit

de ſa préſence, elle envoya auſſi-tôt ſon Ecuyer ordonner, de ſa part, à la Princeſſe, ſa Sœur, de faire ſur le champ ôter le ſien. Celle-ci répondit au Gentilhomme, qu'elle ſavoit le cérémonial auſſi-bien que la Douairière; qu'en qualité de Princeſſe Souveraine, & de Souveraine Régnante, elle avoit auſſi, comme elle, le droit de Carreau dans toutes les Egliſes où elle ſe trouvoit. Cette réponſe ayant été portée à la Princeſſe Douairiére, le Gentilhomme fut renvoyé avec un nouvel Ordre, qui ne fut pas plus éxécuté que le premier. Il en fut de même d'un troiſième dont la Princeſſe ne fit pas plus de cas, ce qui mit la Douairière dans une ſi terrible colère que, ſans aucun reſpect pour le Saint lieu où elle étoit, ſans réflechir ſur les ſuites ſanglantes qu'auroit ſa fureur dans un Aſſemblée ſi nombreuſe, elle ordonna à ſon Ecuyer de tirer ſon épée, & d'aller faire main baſſe ſur la Princeſſe ſa Sœur, & ſur toutes les perſonnes de ſa ſuite.

J'avouerai ici que cet Ordre ſanguinaire & barbare, que j'entendis donner, (car je n'étois qu'a quelques pas de la Douairière) me fit frémir d'horreur & d'indignation. J'avois bien entendu raconter à mon Oncle qu'il y avoit des hommes aſſez furieux pour s'entr'égorger pour des vetilles, qu'ils décorent du beau nom de point d'honneur, & dont ils ſont fort ſouvent les ſanglantes victimes; mais c'étoit une Barbarie inouïe pour moi, & peut-être pour tout le genre humain, que celle que je venois d'entendre ordonner, au pied des Autels, contre une Sœur, à la face du Dieu vivant, dans une Aſſemblée de Réligion, au milieu d'un diſcours, dans lequel l'Orateur ſe tuoit à prouver que le mépris des vanités du monde, & le renoncement à ſoi-même, ſont les premières vertus d'un Chrétien. Ce qui redoubla mon indignation, fut que cet horrible attentat venoit de la part d'une Femme

me, qui traînoit d'Eglise en Eglise sa deffunte dignité, & qui fréquentoit, faute d'autres, & par pure vanité, toutes les pieuses assemblées; & contre qui donnoit-elle cet ordre sanguire? contre sa propre Sœur.

Je ne fus pas le seul qui frémis en l'entendant donner. Son Ecuyer refusa absolument de l'éxécuter. Il fit même tous ses efforts pour calmer l'esprit de la Princesse qui, voyant qu'il refusoit de lui obéir, se jetta comme une furieuse sur son épée, dont elle vouloit aller poignarder elle-même sa Sœur & toute sa suite. Le Gentil-Homme, justement effrayé de cette extravagante fureur, la lui arracha des mains, ce que voyant la Douairière, elle sortit de l'Eglise. Beaux & dignes fruits de ce qu'on appelle Dévotion, dis-je en moi-même! Ton éloquence, pauvre Orateur, n'est-elle pas bien touchante & bien persuasive? Tu te glorifies du rang élevé & de l'affluence choisie de tes Auditeurs; leurs vertus ne te font-elles pas beaucoup d'honneur? Cependant la Dévote Douairière n'en demeura pas-là. Ne pouvant se satisfaire elle-même, elle demanda à la Cour une éclatante vengeance de l'affront qu'elle prétendoit avoir reçu de la Princesse sa Sœur, affront qui, à l'entendre, ne se pouvoit laver que dans son sang. La Cour rit beaucoup de cette Avanture, sur-tout du risible emportement de ce D. *Diègue* fémelle. Toutefois comme un refus total auroit pû occasionner quelque mauvais coup de la part de cette sainte Mégère, après s'être long-tems fait tenir à quatre, on la réduisit enfin à se contenter d'une visite d'excuse, que lui rendit le Prince de C. . . . son Beau-Frère, qui étoit alors à Paris, & qu'elle reçut avec toute la fierté des Empereurs Ottomans. Ainsi se passa cette première scène.

La seconde, bien moins révoltante, mais non moins instructive, se passa au Louvre, chez les Prêtres de l'Oratoire, où prêchoit alors leur Père Renaud. Ce Prédicateur partageoit avec celui dont je viens de parler, tout le beau

monde de la Cour & de la Ville, qui couroit les entendre alternativement, Un jour que j'allai augmenter la foule de ses Auditeurs, l'Oratorien nous débita, assez bien, une piéce fort élégamment écrite. Elle rouloit sur les Spectacles, qu'il y frondoit sans miséricorde, & pour lesquels il s'efforca d'inspirer aux assistans toute l'horreur qu'on doit avoir pour les plus grands crimes. Je crus m'appercevoir que son discours avoit fait une forte & vive impression sur un grand nombre de Dames de la première condition, qui se trouvoient dans son Auditoire. J'en ressentis quelque chagrin, d'autant que, de la manière dont le Théatre est aujourd'hui épuré, je l'ai toûjours regardé comme un amusément très-innocent par lui-même, & qu'en conséquence j'y avois pris beaucoup de goût, Mais heureusément pour moi, & malheureusément pour l'Orateur, il étoit près de cinq heures lorsque son discours finit ; & c'est justement l'heure à laquelle les Spectacles commencent. Celui de l'Opéra, contre lequel il s'étoit particulièrement déchaîné, n'est qu'à quelques cent pas de la Chapelle du Louvre. On jouoit alors, sur ce Théatre enchanté, la magnifique Tragédie d'*Armide*, chef-d'œuvre du tendre Quinaut, & de l'inimitable Lulli. La réputation du Prédicateur, & le concours de l'Opéra, qui alloit commencer, avoient attiré dans la rue Saint Honoré, une légion de Carosses, qui m'obligea de m'arrêter quelque tems sous la porte de cette Eglise, pour y attendre que le mien vînt à la file des autres. Là je fus témoin du contraste le plus singulier que j'aïe jamais vû. Ce fut celui que m'offrirent quantité de Dames de la première qualité. Elles relevèrent par les plus grands éloges la beauté de la pièce qu'elles venoient d'entendre, ajoûtant qu'elles en avoient été extraordinairement touchées, & qu'un discours si solide & si patétique ne pouvoit manquer de produire de très-bons fruits. Il y parut quelques momens après. En effet leurs Carosses ayant commencé à dé-

défiler, & les Laquais leur ayant demandé, felon l'ufage, où il falloit les conduire, toutes, d'une voix unanime, & comme fi elles s'étoient donné le mot, répondirent auffitôt; à l'Opéra. Miniftres de l'Evangile, Prédicateurs à la mode, voilà les fruits folides que produifent vos élégantes piéces, & les fortes & durables impreffions qu'elles font fur le cœur humain! Après un pareil exemple, il ne faut pas demander où mon penchant m'entraîna.

CES deux Avantures n'étoient pas les feules qui m'avoient apris à connoître un peu les femmes. Elles avoient été précédées, quelque tems auparavant, par deux autres qui m'avoient déjà fait voir de quels excès ce Sexe eft capable, lorfqu'il lâche une fois la bride à fes paffions. Hé, combien y en a-t-il peu, fur-tout parmi celles d'un certain rang, qui ne penfent pas feulement à leur réfifter! Celle dont je vais parler avoit, à la Cour, le rang de Ducheffe. Si le libertinage & la débauche conduifoient les femmes au Thrône, celle-ci auroit mérité de l'occuper. Elle en étoit effectivement auffi digne que ces fameufes Impératrices, dont l'Antiquité nous a confervé les fcandaleufes hiftoires. La Ducheffe de B. . . . ne leur cédoit en rien de ce côté-là, non plus que pour la beauté. La voir & l'aimer étoit l'ouvrage d'un moment & d'un feul de fes regards. Mais, pour lui plaire, il falloit avoir des qualités qui ne fe rencontrent pas toujours dans les Hommes les plus aimables & les plus galants. Par cette raifon elle en changeoit fouvent, efpérant dans la multitude ce qui ne fe trouve prefque jamais dans une feule perfonne. A force de changer, elle eut pourtant enfin le bonheur de rencontrer le Phœnix qu'elle cherchoit. Un Prince étranger, fait pour l'Amour dont il eft lui-même le Fils, & qui joignoit aux charmes d'un *Adonis* les forces d'un *Hercule*, devint l'objet de fa conquête. Elle ne lui coûta ni beaucoup de tems, ni beaucoup de peines. Mais

si le Prince avoit les qualités requises pour lui plaire, elles étoient compensées par un défaut dont elle ne devoit pas s'accommoder. C'étoit l'inconstance, défaut assez ordinaire dans le païs de la galanterie, & qu'elle devoit d'autant plus lui pardonner, qu'elle lui en avoit elle-même donné des milliers d'exemples; mais l'Amour ne raisonne pas toûjours. Celui de la Duchesse pour son nouvel Amant étoit à son comble. Elle se rassassioit avec lui des délices qu'elle n'avoit goûtées qu'imparfaitement avec cette multitude d'Adorateurs qui l'avoient précédé. Il ne manquoit à sa félicité que d'être durable. La Duchesse se flattoit qu'elle le seroit; mais peut-on compter sur un pareil bonheur, pour peu que l'on connoisse le cœur humain! Il n'est pas fait pour se borner à un seul objet, qu'une longue & tranquille possession lui rend, ordinairement, insipide. Elle ne fut pas long-tems à l'éprouver, & voici de quelle manière la chose arriva.

Le Théatre François avoit alors une Actrice telle qu'on n'y en avoit jamais vû. Cette fille, que j'ai souvent entendue, réünissoit, effectivement, en elle des talens qu'on ne vit presque jamais dans la même personne. Un Port majestueux, une Phisionomie des plus aimables, un Geste, un Coup d'œil, un Son & une flexibilité admirables dans la voix, enfin mille graces, que l'on sentoit mieux que je ne puis les exprimer, tout dans cette charmante fille alloit droit au cœur, où elle avoit l'art de remuer, à son gré, toutes les passions dont il est susceptible. La tendresse, la compassion, l'amour, la jalousie, la haine, la fureur, l'indignation, la joye, le mépris, l'indifférence, en un mot tous les mouvements qui peuvent agiter le cœur humain, n'étoient qu'un jeu pour elle. Formée par les mains de la Nature même pour plaire, sans art, sans affectation, sans étude, du moins apparente, elle ravissoit tous ceux qui venoient l'entendre. Ces

Ces talens, aussi rares qu'admirables, lui avoient fait une réputation, qui étoit trop généralement répandue, à la Cour & à la Ville, pour que le Prince n'eût pas la curiosité de l'aller entendre; curiosité funeste aux amours de la Duchesse, & qui le fut encore bien plus, par la suite, à cette inimitable fille. L'entendre & l'aimer fut une même chose pour lui. Les différents personnages des plus fameuses Héroïnes de l'Antiquité, qu'il lui vit successivement représenter avec une Majesté & des graces qu'elles n'eurent peut-être jamais lorsqu'elles étoient au monde, furent autant de traits dont l'Amour se servit pour embrâser le cœur du Prince. Il se persuada, avec raison, qu'une personne, capable d'exprimer si bien la tendresse & tous les autres mouvemens d'un cœur que l'Amour domine, devoit non seulement avoir elle-même ressenti cette passion, mais en connoître encore la délicatesse, toute la vivacité, & tous les charmes. Il ne se trompoit point. Jamais cœur ne fut plus tendre; & ce qu'on regardera peut-être comme un Miracle dans une fille de cet état, il n'y en eut jamais de plus constant, de plus sincère, de plus fidelle, ni de plus généreux. L'Amour qui l'animoit, & qu'elle ne manquoit guéres d'inspirer à tous ceux qui l'entendoient, n'étoit point cette passion qui ne se plaît que dans les plaisirs des Sens, dans la débauche, & souvent même dans le crime. C'étoit un Amour épuré, & approuvé par la Raison, une passion dégagée de tout ce qu'elle a de grossier dans la plûpart de ceux qui s'en laissent surprendre; en un mot, c'étoit un sentiment vif & délicat d'un cœur, qui n'a d'autre but que de plaire, que de se faire aimer à l'objet qui l'a sçu charmer. Tel étoit celui de l'aimable Couvreur; & tel fut celui qu'elle inspira au Prince qui, dès ce moment, n'eut plus d'yeux & de cœur que pour elle.

La Duchesse ne fut pas long-tems à s'en apperçevoir.

Eſt-il effectivement dans le monde des yeux plus perçants que ceux d'une Amante, & ſur-tout d'une Amante éclairée par la jalouſie: car ce fut le premier effet que produiſit ſur elle la nouvelle conquête du Prince. Quelque effort qu'il ſe fit pour cacher ſa paſſion, elle la démêla au travers de tous les prétextes qu'il lui put alléguer pour excuſer ſon inconſtance. Dès qu'elle en fut aſſûrée il n'y eut point de reproches dont elle ne l'accablât; foible reſſource, mauvais expédient pour ramener un cœur qui nous échape! Eſt-ce en effet le moyen de ſe faire aimer, que d'offenſer, de piquer, & d'irriter la perſonne que l'on dit qu'on adore? L'Amour eſt comme les Abeilles. La douceur l'attire; l'aigreur le fait envoler & diſparoître pour toujours. Mais les paſſions raiſonnèrent-elles jamais? Celle que la Ducheſſe avoit pour le Prince ſe changea en rage contre ſa nouvelle Amante, dont elle jura la perte. Elle ne la différa que pour eſſayer ſi elle pourroit ramener encore l'infidelle à ſes pieds; mais il étoit ſi épris de ſa chère Actrice, qu'il étoit fâché de n'avoir qu'un cœur à lui donner, tant il la trouvoit aimable.

L'EFFET le plus ordinaire de l'Amour eſt de nous aveugler, dit-on, en faveur des perſonnes pour lesquelles il nous enflâme. Tout eſt parfait dans un Objet aimé. Telle paroiſſoit aux yeux du Prince l'aimable Couvreur. Plus il la voyoit, plus il découvroit en elle de charmes & de perfections, & plus il en étoit paſſionné; mais on peut dire, à la louange de l'un & de l'autre, que l'Amour ne les abuſoit point ſur cet Article. On pourra juger de la vérité de ce que je dis ici par un évènement qui mérite de paſſer à la poſtérité, & que je ne veux jamais oublier, ce qui me le fait inſérer dans ces Memoires. C'eſt un trait de générosité, digne, non d'une Comédienne, mais d'une Princeſſe; Voici ce qui l'occaſionna.

ON

On étoit alors occupé, à Dresde & à Pétersbourg, à donner à une Principauté, un Souverain dont ces deux Cours prétendent que l'élection leur appartient. Le Prince, qui avoit des amis & un parti très-considerable dans la première, parla, comme par manière de conversation, de cette affaire à son Amante, à laquelle il dit, qu'il ne feroit pas pour cela la moindre démarche. Cette aimable fille lui en ayant demandé la raison, le Prince, dans le transport de son amour, lui répondit qu'une des principales étoit qu'il faudroit pour cela se séparer d'elle pendant quelques mois, & qu'il préféroit le plaisir de la voir à toutes les Souverainetés du monde. A cette raison, qui marquoit l'excès de sa passion, un de ses Gentils-hommes, qui avoit sa confiance, en joignit une autre, que le Prince cachoit à son Amante. Une seconde raison, dit-il tout bas à Mademoiselle Couvreur, c'est que le grand ressort, qui donne le branle à ces sortes d'affaires dans les Cours du Nord, nous manque malheureusement.

Elle avoit trop d'esprit pour ne pas comprendre sur le champ ce que le Gentil-homme venoit de lui dire. Ayant donc remercié le Prince des tendres sentimens qu'il venoit de lui témoigner, elle le pria de lui faire l'honneur de venir la voir, le lendemain. Il le promit, & s'y rendit en effet sans avoir d'autre pensée que celle de passer auprès d'elle quelques-unes de ces heures que l'Amour fait écouler comme des instans, tant il les fait trouver agréables. Quelle fut sa surprise, lorsque, après les premières Civilités, il lui entendit tenir ce discours.

Je vous aime, lui dit-elle, mon cher Prince. Je vous en ai donné trop de preuves pour que vous puissiez en douter. Quelque immense que soit la distance qu'il y a de votre rang au mien, j'ose néanmoins me flatter que je tiens quelque place dans votre cœur. Vous m'en avez trop de

fois

fois aſſûrée, & je vous ai reconnu trop ſincère dans toutes les autres choſes pour vous ſoupçonner de m'avoir voulu tromper en ce ſeul point; mais je ſerois à jamais indigne de cet honneur, ſi j'abuſois moi-même de votre amour juſqu'à devenir un obſtacle à votre fortune. La C. . . . vous demande pour ſon Souverain; Plût au Ciel que ce fût la P. . . . . même! Que dis-je mon cœur, qui vous adore, & ſur lequel vous régnez abſolument, voudroit voir toute la Terre ſous votre empire. L'Amour dont vous m'honorez s'oppoſe, m'avez-vous dit hier, aux démarches qu'exigeroit de vous le ſuccès de cette grande affaire. Autant que ce diſcours eſt flatteur pour moi, d'une part; autant me fait-il injure, quand je l'enviſage de l'autre, puiſqu'il me met de pair avec les *Deïdamies*, les *Omphales*, & que vous m'avez cru capable d'arrêter dans les bras de l'Amour & de la Moleſſe un Prince né pour la gloire & pour le Trône. Je connois trop mon foible mérite pour me laiſſer éblouïr par vos flateuſes paroles. Mais s'il eſt vrai que j'aye ſur vôtre cœur la plus petite partie de l'empire que vous avez ſur le mien, ſouffrez que je vous ordonne de partir à l'inſtant, ou demain matin au plus tard; Allez, mon cher Prince, volez où la gloire & votre illuſtre Naiſſance vous appellent; mon cœur vous y ſuivra. Je ne demande au vôtre, que l'honneur de votre ſouvenir, car je ne me méconnois pas juſqu'au point de me flatter que je le poſſéderai toujours. Pour vous le rappeller ce ſouvenir, qui me ſera toujours infiniment précieux, faites moi la grace d'accepter une caſſette que je viens d'envoyer à votre Hôtel. Vous y trouverez des marques de ma tendreſſe auxquelles je ſuis preſque aſſûrée que vous ne vous attendez pas. Dans la néceſſité indiſpenſable où je vous vois de partir, ſi j'ai quelque ſujet de chagrin, c'eſt de ce que le Ciel ne m'a pas mis en état & ne me laiſſe pas le tems de faire tout

ce

ce que je voudrois pour un Prince que j'adore. Adieu, cher Prince, ajoûta-t-elle en répandant quelques larmes; Adieu, peut-être pour toujours. Puiſſiez-vous être auſſi heureux que votre Amante le déſire, & qu'elle ſera malheureuſe elle-même pendant votre abſence! A ces mots elle lui fit une profonde révérence, & étant paſſée dans un autre appartement, elle s'éclipſa de chez elle, après avoir chargé ſa femme de chambre de faire au Prince ſes excuſes, de ce qu'elle l'avoit quitté ſi bruſquement.

Un diſcours & un procédé ſi peu attendu firent une impreſſion des plus vives ſur le cœur de ſon illuſtre Amant. Etonné de ce qu'il venoit d'entendre, & plus curieux encore de ſavoir ce que contenoit cette Caſſette, qu'elle diſoit avoir envoyée chez lui, il réſolut de s'expliquer avec elle ſur ces deux points. Il l'attendit pour cet effet aſſez longtems, mais inutilement. La femme de chambre s'étant aquittée de la commiſſion que ſa Maitreſſe lui avoit donnée en partant, le Prince s'en retourna chez lui, l'eſprit tout occupé de ce qui venoit de lui arriver.

Quoique le cœur de ſon Amante lui fût aſſez connu, ſon départ précipité, joint au diſcours qu'elle venoit de lui tenir, lui fit naître mille idées plus triſtes les unes que les autres. Elle eſt femme, diſoit-il en lui-même. Ce Sexe eſt naturellement volage; ſeroit-il ſi étonnant qu'elle le fût auſſi? J'ai eû l'imprudence de lui faire confidence de mes affaires. Elle ſe ſera peut-être perſuadée, ſur cela, que j'étois à la veille, & dans la diſpoſition, de la ſacrifier à l'Ambition à laquelle elle me croit fort ſenſible. La ſienne en aura été offenſée, & elle aura voulu prévenir, par le congé qu'elle vient de me donner, l'affront qu'elle s'eſt imaginée que je voulois lui faire. Qui ſait même ſi elle n'a pas ſaiſi ce prétexte ſpécieux pour me ſacrifier moi-même à quelque heureux Rival, qui triomphe peut-être actuellement de

ma disgrace? Ah, Divine Adrienne, Adorable Couvreur, aux pieds de laquelle j'aurois mis toutes les Couronnes du Monde entier, & ma vie-même, se peut-il que vous abandonniez ainsi le plus tendre & le plus fidelle Amant, qui soit peut-être dans l'Univers! Aurois-je dû m'attendre à une infidélité de cette nature, après tant de serments, & de protestations d'un Amour éternel? Hélas! mon malheur n'est que trop confirmé par le renvoi de cette fatale Cassette dont vous m'avez parlé, & qui ne contient, sans doute, que quelques bagatelles, trop peu dignes de vous, que mon amour vous avoit forcée d'accepter, & que vous me renvoyez avec mépris!

Le cœur déchiré de ces cruelles pensées, le Prince, en arrivant chez lui, n'eut rien de plus pressé que de demander si on ne lui avoit rien apporté pendant son absence. On lui répondit qu'un Crocheteur étoit venu, de la part de Mademoiselle Couvreur, avec une Caisse extraordinairement pésante, qu'il avoit portée & mise, conformément à ses ordres, dans la chambre de son Altesse. La pésanteur de cette Caisse fut une nouvelle Enigme pour le Prince. Curieux de savoir ce qu'elle pouvoit contenir, il monte avec précipitation, & l'ouvre en tremblant. Mais quelle fut sa surprise lorsque, au-lieu de quelques bagatelles qu'il croyoit y trouver, & dont le renvoi lui perçoit le cœur, il vit que cette caisse étoit remplie d'Or & d'Argent. Ce fut pour lui une seconde Enigme encore plus difficile à deviner, que la première. Un Billet qu'il apperçut, & qu'il saisit avec empressement, la lui expliqua. Il étoit conçu en ces termes.

MON TRE'S CHER PRINCE,

L'AMOUR *vous ayant donné un droit absolu sur tout ce qui m'appartient, je croirois manquer à mon devoir, &c à ce qu'il m'inspire pour vous, si je ne l'employois pas à élever ce que j'adore au rang qu'il mérite. Tel est celui qui vous est destiné en C. . . . . Partez, ou pour dire encore plus, volez vers le Trône qui vous y attend. Puissent ces cinquante mille écus, que je vous envoye, conduire à une heureuse fin une affaire, qui ne souffre point de retardement! Ne perdez point, à me venir remercier, des momens qui vous sont infiniment plus précieux ailleurs. Quoique vos visites me fassent un plaisir qui est au-dessus de toute expression, je regarderois comme une injure celle que vous me rendriez pour un semblable sujet. L'Amour me récompense assez de ce que je fais ici pour vous, par le plaisir que je goûte en le faisant. Allez régner sur un peuple qui vous attend, comme vous régnez, &c régnerez à jamais dans le cœur de votre tendre &c fidelle*

ADRIENNE COUVREUR.

IL seroit beaucoup plus aisé de représenter ici les choses les plus difficiles, que d'exprimer, dans toute leur vivacité, les sentimens d'admiration, & d'étonnement, & de tendresse, que la générosité de cette incomparable fille & la lecture de son Billet firent naître dans le cœur du Prince. Il n'y a que ceux qui aiment, & qui sont aussi tendrement aimés, qui puissent bien le sentir. Se dépouiller follement, & uniquement pour satisfaire sa brutale passion, de tout ce qu'on possède, est une action qui n'est que trop ordinaire chez certaines personnes, qui ne méritèrent jamais le nom

d'Amants; mais dans une fille aimable & aimée, dans une perſonne de baſſe extraction, dans une Comédienne, & pour une ſi belle cauſe, c'eſt une Héroïſme en Amour, dont on n'avoit point encore eû, & dont on n'aura peut-être jamais plus d'exemples. Auſſi le Prince en fut il ſi frapé, & en même tems ſi enchanté, qu'il avoua que, ſi ſa naiſſance le rendoit digne du rang auquel on l'appelloit, la générofité de ſa chère Amante la rendoit encore plus digne de le partager avec lui. Peut-être l'auroit-il fait. Mais l'Amour, comme la Fortune, a ſes caprices & ſes diſgraces qu'ils éprouvèrent bientôt l'un & l'autre.

Malgre' la reſpectueuſe défenſe que cette Héroïne venoit de faire à ſon illuſtre Amant, celui-ci ne put tenir contre tant de généroſité. Il n'eut pas plutôt mis ordre à quelques affaires, qu'il courut chez elle; mais elle n'étoit point encore revenue; & ce qui le déſeſpéra le plus, ce fut qu'aucun de ſes Domeſtiques ne put lui donner de ſes Nouvelles. Plus enflammé que jamais, il l'attendit pendant une partie de la nuit; mais ce fut inutilement. Etant retourné chez elle, le lendemain matin, il ne fut pas plus heureux. Déſeſpéré de ne pouvoir lui exprimer de vive voix l'excès de ſon amour & de ſa reconnoiſſance, il lui écrivit une Lettre que l'Amour-même lui dicta, chargea ſa femme de chambre de la lui remettre à ſon retour, & ſortit pour ſe diſpoſer à partir, conformément à l'ordre qu'il en avoit reçu de ſa chère Maitreſſe.

Un amant ſi ſoumis, & une amante ſi généreuſe méritoient que l'Amour leur accordât, avant que de ſe ſéparer, la faveur de ſe voir, au moins encore une fois. Le hazard la leur procura cette faveur. En paſſant près de l'Hôtel de la Comédie, le Prince, ayant jetté les yeux ſur l'Afiche, y vit qu'on repréſenteroit, ce jour-là, *la Mort de Pompée*, Tragédie admirable du grand *Corneille*, dans laquelle

le l'inimitable Actrice jouoit, ordinairement, le rôle de *Cornélie.* Il étoit environ l'heure où les Comédiens répètent ensemble sur le Théatre la piéce qu'ils doivent jouer le soir. Le Prince conjectura qu'il y pourroit trouver celle qu'il étoit allé chercher déjà deux fois inutilement chez elle. Il entre, & est agréablement surpris de la trouver répétant les derniers vers de son rôle; desorte qu'un moment plus tard il l'auroit encore manquée. Elle ne le fut pas moins lorsqu'en quittant la scène, elle se vit arrêtée par son illustre Amant, qui lui demanda un moment d'audience. Elle y consentit, mais à condition qu'il ne lui diroit pas le moindre mot de ce qui s'étoit passé la veille. Il fallut qu'il le lui promît. Alors ils entrèrent ensemble dans sa loge, où ils se dirent tout ce que l'Amour peut inspirer de plus tendre & de plus touchant au moment d'une séparation, dont ils ignoroient, l'un & l'autre, quelle devoit être la durée.

L'Impatience que le Prince avoit d'être de retour d'un voyage qu'il ne faisoit qu'à regret, parce qu'il l'arrachoit à un autre lui-même, le détermina à obéïr promptement aux ordres de son Amante qui, en lui faisant les plus tendres adieux, lui jura une constance & une fidélité inviolable, quand même elle seroit assez malheureuse pour ne le jamais revoir. Il lui fit, de son côté, le même serment, l'assûrant que, soit que l'affaire pour laquelle elle le faisoit partir réüssit, soit qu'elle ne réüssit pas, non seulement il ne se sépareroit jamais d'elle, mais que son cœur n'auroit jamais d'autre Souveraine, & qu'elle y règneroit jusqu'à son dernier soupir; serment qu'il lui a réligieusement tenu, & qu'il lui tient encore au milieu de toutes les faveurs & de toutes les Caresses, que la Cour lui prodigue aujourd'hui avec justice.

Cependant la Duchesse de B.... avec laquelle le Prince avoit absolument rompu, pour se donner tout entier

à ſa nouvelle conquête, méditoit une vengeance que ſon départ fit heureuſement avorter. L'Eſpérance qu'elle conçut que ſon abſence lui feroit bientôt oublier ſa Maitreſſe, calma un peu ſa fureur jalouſe; mais ce ne fut que pour un tems. En effet la brigue, la cabale, les tréſors & l'Amour d'une puiſſante Princeſſe l'ayant emporté ſur le parti du Prince, lui firent préférer un concurrent indigne qui, abandonné depuis par la Fortune, qui l'avoit ſi injuſtement élévé, traîne aujourd'hui ſa miſérable vie dans un des plus triſtes & des plus cruels exils. Le Prince, peu ſenſible à cette diſgrace revint à Paris l'oublier aux pieds de ſa chère Amante, à laquelle il n'eut rien de plus preſſé que de reſtituer, avec uſure, les ſommes conſidérables qu'elle lui avoit ſi généreuſement fournies pour le ſuccès de l'entrepriſe qu'il venoit de manquer. Mais cette incomparable fille ne voulut jamais entendre parler de cette reſtitution, qui lui auroit ôté, diſoit-elle, tout le mérite du ſacrifice que l'Amour ſeul lui avoit fait faire. Il fallut que ſon Amant ûſât d'un ſtratagême pour s'aquitter envers elle ſans qu'elle s'en apperçût. Ce fut d'employer, à ſon inſçu, cet argent, à acheter, ſous ſon nom, une belle terre, qu'il comptoit bien lui faire agréer avec le tems. Mais hélas, elle n'eut pas le plaiſir d'en jouir. Le Deſtin, jaloux de leur félicité, vint la troubler par un coup des plus cruels & des plus ſenſibles pour le Prince, qui en penſa mourir de douleur. Voici de qu'elle manière la choſe arriva.

La Ducheſſe, qui s'étoit flattée que ſa Rivale avoit perdu pour jamais l'Amant qu'elle lui avoit enlevé, pour achever d'oublier cette injure qui lui avoit été extrêmement ſenſible, s'étoit livrée à ſon penchant naturel. Elle l'avoit fait avec ſi peu de retenue & de ménagement, que le Duc ſon époux, s'étoit cru obligé de ſacrifier à ſa vengeance pluſieurs des malheureux & ignobles auteurs de ſon infamie;

ce

ce qui avoit fait beaucoup d'éclat dans Paris. Peut-être en auroit-il fait autant de ſon Epouſe, ſi la choſe n'avoit pas dû avoir de plus fâcheuſes ſuites. Mais les Grands, comme les autres Hommes, ſont obligés de ſouffrir ce qu'ils ne ſauroient empêcher. Des exemples auſſi frappans ne furent point capables de contenir la Ducheſſe. Elle n'en continua pas moins à ſuivre ſon penchant, ce qui fit prendre à ſon Epoux le parti de s'en ſéparer. Cet uſage, qui eſt un peu trop à la mode parmi nos gens de Cour, n'en eſt pas pour cela plus déſagréable aux Dames, qui, par ces ſéparations, ſe trouvent maitreſſes de vivre à leur fantaiſie. Celle-ci ne fut rien moins que déſagréable à la Ducheſſe, qui par-là ne ſe crut plus obligée à aucun ménagement.

Les crimes viennent, ordinairement, à la ſuite les uns des autres, & forment un malheureux enchaînement qui nous entraîne, à la fin, dans le précipice. Tel eſt le funeſte empire que les paſſions prennent ſur le cœur humain, lorſqu'il à le malheur de s'y abandonner. Uniquement occupée à ſatisfaire les ſiennes, la Ducheſſe s'y livroit ſans réſerve, lorſque le retour du Prince & la continuation de ſon Amour pour ſa chère Actrice, reveillèrent la jalouſie de cette dangéreuſe Rivale. L'Eſpérance de le ramener encore à elle lui fit tenter tout ce que là Coquetterie la plus rafinée peut imaginer & mettre en uſage; mais tout fut ſans effet. Le Prince, qui avoit appris, à ſon retour, tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon abſence, n'eut plus pour elle que les ſentimens de mépris que ſa conduite pouvoit inſpirer. Comme il ne lui étoit pas poſſible de l'attirer chez elle (car il y avoit déjà longtems qu'il ne la voyoit plus) elle réſolut, ſi-non pour s'en faire aimer, du moins pour lui faire dépit, de le chercher & de le ſuivre par-tout, où elle pourroit le rencontrer.

trer. Promenades, Spectacles, Aſſemblées, Bals, parties de Chaſſe & de plaiſir, par-tout le Prince la rencontroit en ſon chemin. Comme ſon Amour lui faiſoit trouver mille délices au Théatre, dont ſa charmante Maitreſſe faiſoit un des principaux agrémens, jamais il ne manquoit de s'y trouver, ſurtout lorſqu'elle devoit y jouër quelque rôle. Pour les raiſons que nous venons de rapporter, la Ducheſſe s'y trouvoit auſſi fort ſouvent: Or un jour que cette inimitable Actrice repréſentoit le perſonage de *Phédre*, il arriva que la Ducheſſe entra dans le Spectacle, au moment qu'elle diſoit à ſa confidente ces beaux vers du vertueux *Racine;*

. . . . . je connois toutes mes perfidies,
Oenone, & ne ſuis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille Paix,
Ont ſçu ſe faire un front qui ne rougit jamais.

La coûtume de nos Petits-Maîtres, dans les Spectacles, eſt d'y lorgner toutes les Dames les unes après les autres, en quoi ils ſont imités par la plûpart des ſpectateurs qui, à leur exemple, les paſſent toutes en revûe. S'il en ſurvient quelqu'une, lorſque la piéce eſt commencée, tous les yeux ſe portent auſſi-tôt ſur elle, & tous ceux qui ne la connoiſſent pas, ne manquent pas de demander à leurs Voiſins ſon nom, ſa qualité, & pluſieurs autres choſes de cette nature. La Ducheſſe, en entrant, remarque que ſon arrivée avoit produit l'effet ordinaire dans l'Aſſemblée; mais ſa jalouſie, & peut-être quelques remords ſur ſa conduite, lui firent interpréter tout autrement une choſe qu'elle avoit vû mille fois arriver à toute autre qu'elle. Elle s'imagina follement que les vers qu'elle venoit d'entendre, & qui avoient été accompagnés des regards de tous les Spec-

Spectateurs qui s'étoient fixés sur elle, étoient la suite & l'éxécution d'un complot, formé par l'Actrice & par le Prince son Amant, de lui réprocher ses crimes à la face du Public, ce jour-là.

Le plus terrible coup de Poignard ne lui auroit pas été plus sensible, que le fut la déclamation de ces quatre Vers, dont elle se fit l'application. Son imagination, troublée par la jalousie, lui fit regarder ce pur effet du hazard comme le plus sanglant & le plus cruel affront, qu'une femme pût recevoir en sa vie. La rage qu'elle en eut lui auroit fait quitter sa place sur le champ pour aller poignarder sa Rivale & son Amant, si la chose lui avoit été possible. Mais si elle se vit obligée de différer sa vengeance, ce ne fut que pour la satisfaire plus sûrement. Elle éclata en effet, peu de tems après, par un poison des plus violens qu'elle trouva moyen de lui faire donner, & qui enleva, un soir, en ma présence, cette inimitable Actrice, dans les bras mêmes de *Melpomène*, au grand regret de tout Paris qui pleura sa mort.

Si ce Tragique évènement m'apprit à connoître les femmes, & ce dont elles sont capables, une petite avanture, qui vint à la suite de celle-ci, rabbatit un peu de la haute idée que je m'étois fait de nos Ecclésiastiques. La vie moralement régulière qu'ils mènent à Paris, leur extérieur modeste & composé, la dignité de leur état, la sainteté de leur caractère, le respect que leur porte le peuple, me les faisoient regarder comme des hommes sacrés, & qui n'étoient aucunement sujets aux foiblesses humaines. La Mort de Mademoiselle Couvreur me détrompa un peu sur leur compte; voici comment. Cette aimable fille avoit laissé, par son Testament, la somme de dix mille livres, au Curé de la Paroisse qui lui rendroit les honneurs de la sépulture. Il est bon de rémarquer ici que nos François,

qui ſont idolâtres des ſpectacles & de tous ceux qui contribuent à leur donner ce plaiſir, par une bizarrerie des plus ſingulières, regardent avec une eſpèce d'horreur, après leur mort, ces mêmes perſonnes qui, deux jours auparavant, faiſoient leurs plus chères délices. Cette horreur, qui n'a d'autre fondement qu'une riſible ſuperſtition, eſt d'autant plus impardonnable à une Nation naturellement très humaine, qu'elle n'ignore pas qu'à Rome, & à Paris même, les Comédiens Italiens, non ſeulement jouiſſent des honneurs funèbres, mais qu'ils y participent encore, comme les autres Chrétiens, à tous les Actes & toutes les cérémonies de la Réligion. La mort ayant ſurpris Mademoiſelle Couvreur au moment qu'elle y penſoit le moins, cette incomparable Fille n'avoit point eû le tems de faire la formalité qui met ces Meſſieurs à la raiſon. C'eſt le renoncement au Théâtre; renoncement qui, pour l'ordinaire, ne dure que juſqu'au parfait rétabliſſement du malade. Ce défaut de formalité rendoit la deffunte, aux yeux des Dévôts & des Prêtres, un objet d'horreur, & dont le corps n'étoit digne que de ſervir de pâture aux Vautours & aux Corbeaux. C'étoit dans ces mêmes termes qu'en parloit le Curé ſur la Paroiſſe duquel elle étoit morte; Mais il n'eut pas plutôt apris qu'elle avoit laiſſé la ſomme de dix mille livres au Paſteur qui lui rendroit les honneurs ordinaires de la Sépulture, qu'il tînt tout une autre langage. Il publia que non ſeulement elle avoit fait avant ſa mort, la cérémonie réquiſe, mais qu'elle avoit encore promis à Dieu que, ſi elle revenoit en ſanté, elle conſacreroit le reſte de ſes jours à la pénitence pour réparer les ſcandales qu'elle avoit donnés; qu'elle étoit morte dans ces diſpoſitions comme une vraie Sainte, à qui il ne doutoit point qu'on ne vît faire au premier jour des Miracles. La Cour & la Ville, qui ſçavoient le contrai-

traire, rirent beaucoup de la Palinodie que l'Amour de l'Argent faisoit chanter au Papelard. Il croyoit déjà tenir la somme; mais la cabale des Dévôts l'emporta sur son avarice, & au moment qui s'y attendoit le moins il reçut de la part de son Archevêque, une défense très expresse d'enterrer ni de rendre aucun honneur funèbre à celle qui faisoit, deux jours auparavant, les délices de tous ceux qui l'entendoient.

Si cette défense mortifia le Curé, qui comptoit déjà sur ses dix mille livres, elle affligea encore bien plus sensiblement le Prince à qui elle inspira de l'horreur pour la Communion Romaine que, pour cette raison, il n'a jamais voulu embrasser depuis, quelques tentatives que la Cour ait fait pour cela auprès de lui, & quelques raisons Politiques qu'il ait eû pour lui donner cette satisfaction. En vrai Philosophe, c'est-à-dire, en homme qui fait mettre à profit son malheur même, sa raison lui fit trouver dans l'affront qu'on faisoit à l'idole de son cœur des motifs de consolation, & même de plaisir. Ils ne sont pas dignes de posséder ce trésor, se dit-il à lui-même; Oui ma chère Adrienne, toi qui fis les délices de ma vie, tant que tu fus dans le monde, tu seras encore, après ta mort, ce que j'y aurai de plus cher! Les cruels se flattoient d'enlever à mon Amour les tristes, mais précieux restes de ces charmes que j'ai si long-tems adorés. Mais, grace à l'avarice & à la superstition, le Ciel à permis qu'ils me laissassent tranquille possesseur d'un trésor que, sans cela, je n'aurois pu leur disputer. O restes précieux de ce que j'aimai mille fois plus que moi-même, comme vous fûtes ma Divinité, je serai le Prêtre qui vous rendrai les honneurs que les vôtres vous refusent! Mon cœur, qui a si long-tems brulé pour vous, continuera d'être l'Autel où je vous ferai, toute ma vie, le sacrifice de toutes mes

pensées, de tous mes desirs, & de toutes mes volontés. J'en jure par cette Ame Divine qui vous animoit il y a quelques jours, & qui jouit maintenant de la souveraine félicité, la seule qui soit au-dessus de celle que nous avons goûtée ensemble.

En conséquence de ce serment, le Prince, ayant fait embaumer le corps de sa chère Maitresse, le fit porter sécretement chez lui. Cependant comme il appréhendoit, avec fondement, que la Cabale des Dévôts ne lui ravît encore ce trésor si précieux à son Amour, pour amuser leur crédulité, & accorder, en apparence, à la superstition ce qu'elle démandoit avec fureur, il fit acheter un Cadavre à l'Hôtel Dieu. L'ayant fait ensuite porter au logis de sa Maitresse, il l'abandonna au ressentiment des Dévôts, qui l'ayant enterré sur le bord de la rivière, publièrent dans tout Paris, d'un air Triomphant, l'affront injurieux qu'ils croyoient avoir fait à la Maitresse du Prince.

Telles furent les premières leçons que je pris dans la grande Ecole du monde. On peut juger si elles firent sur moi une vive & forte impression. J'avouerai ici que j'en avois besoin pour m'empêcher, par la suite, de me livrer trop inconsidérément à une passion qui, à la vérité, est naturelle à l'homme, mais qui à pour lui de terribles suites, lorsqu'elle n'est pas subordonnée à la Raison.

J'en vis une nouvelle preuve dans la personne d'un des premiers Magistrats de cette Capitale, qu'elle entraîna dans le plus grand des malheurs. Né avec un tempérament trop porté à l'Amour, contre lequel il ne lutta jamais, ses yeux ne pouvoient tomber sur une aimable femme, qu'il n'en devînt aussi-tôt éperdument amoureux. La place qu'il occupoit, la faveur ou il étoit auprès du Mi-

Miniſtère, qui lui donnoit une autorité préſque Deſpotique dans Paris, dont on l'appelloit *le petit Roi*, des revenus conſidérables, augmentés encore par une permiſſion qu'il avoit de prendre dans le Tréſor Royal tout l'Argent dont il avoit beſoin pour certaines expéditions auxquelles le Miniſtère l'employoit, tout cela, joint à une Phiſionomie aſſez aimable, étoit cauſe qu'il ne rencontroit guéres de cruelles dans une Ville, où l'on peut dire que la Galanterie tient ſa Cour. Cette facilité à conquérir le faiſoit continuellement paſſer d'objet en objet; & la plus conſtante & la plus longue de ſes conquêtes ne dura jamais plus de ſix mois. Content de ſon Triomphe, dès qu'il poſſédoit, il devenoit auſſi-tôt indifférent pour celle qui avoit fait l'objet de ſes déſirs, & travailloit alors à triompher d'une autre. Ainſi toujours ſoupirant après de nouvelles conquêtes, jamais ſon cœur n'étoit ni oiſif, ni tranquille. Etrange ſituation, & dans laquelle l'homme eſt bien à plaindre! car eſt-ce être heureux que de courir ſans ceſſe après des chimères, & de renoncer aux douceurs réelles que la poſſéſſion nous procure? Un Amant de cette trempe reſſemble à ces Avares qui courent continuellement après l'argent, qui n'ont d'autre plaiſir que de l'entaſſer dans leurs coffres, & qui réſervent celui d'en jouir aux perſonnes à qui leur tréſors doivent paſſer après leur mort. Tel étoit le galant Magiſtrat à qui ſon inconſtance avoit fait autant d'ennemies qu'il avoit ſéduit de femmes. Le nombre n'en étoit pas petit. Toutes le regardoient d'un très mauvais œil, & il n'y en avoit aucune qui, en ſon particulier, ne déſirât ardemment de ſe venger de ſes infidélités. L'Amour, par qui elles s'étoient laiſſé ſurprendre, leur procura cette ſatisfaction; ce qui arriva de la manière que je vais le dire.

Après avoir triomphé de la vertu d'un grand nom-

bre de femmes d'un certain rang, le galant voulut bien s'abbaisser jusqu'à la femme d'un Bourgeois, dont il crut d'abord que la conquête lui coûteroit encore moins que les autres. C'étoit une Brune des plus piquantes, & d'une beauté accomplie. Elle n'avoit que dix-huit ans, & étoit mariée, depuis environ un an, à un jeune Procureur, dont le Père, honnête homme par Miracle (car la chose n'est rien moins qu'ordinaire dans cet état) après cinquante ans de travail, n'avoit pû lui laisser que sa charge, & une Etude qui n'étoit pas des mieux achalandées. Cette dernière circonstance parut au Magistrat très-favorable à son Amour. Il compta bien en profiter, & se faire bien venir auprès de la Procureuse en donnant beaucoup de pratiques à son Mari. Ce fut en effet par où il débuta, avant que de faire connoître à celle-ci la tendre impression qu'elle avoit fait sur son cœur. Autant que l'Etude avoit été peu fréquentée du vivant du Père, autant le Fils se vit-il accablé de Plaideurs, que le Magistrat lui envoyoit pour prendre soin de leurs affaires; de sorte qu'en très-peu de tems, elle devint une des meilleures de Paris. Après avoir ainsi disposé les premières batteries, il songea de quelle manière il pourroit s'insinuer auprès de la femme. La chose n'étoit pas aussi aisée qu'elle lui avoit paru du premier abord. Il falloit prendre des précautions & des mesures pour dérober aux yeux d'un Public clairvoyant une fréquentation & un commerce dont, sans cela, on découvriroit bientôt le véritable motif. D'ailleurs les Procureurs de Paris & de prèsque tout le Royaume, ont tellement avili leur profession, tant par leur amour pour la Chicane, que par leurs rapines & leurs friponneries, qu'il n'est guéres d'honnête homme, encore moins de Magistrat, qui puisse les fréquenter, sans donner atteinte à son honneur & à sa réputation. Il s'agissoit de surmonter ces Obstacles. Il le faut avouer;

si

ſi l'Amour eſt la plus dangéreuſe de toutes les paſſions, il n'y en a point auſſi qui faſſe plus briller l'eſprit que celle-là, ni qui ſache mieux l'employer pour parvenir à ſon but. Voici ce que le Magiſtrat imagina pour arriver au ſien.

LE Sieur Dumazi (c'eſt le nom du jeune Procureur) très reconnoiſſant des bontés que le galant Magiſtrat avoit pour lui, & dont il ne pénétroit pas le véritable motif, venoit de tems en tems faire ſa cour à ſon bienfaiteur. Celui-ci ayant appris, dans une de ces viſites, que la jeune Procureuſe étoit prête d'accoucher, pour lui donner une nouvelle marque de ſon amitié s'offrit d'être Parrain de l'enfant qu'elle mettroit au monde. Dumazi l'ayant remercié de cet honneur, auquel il fut fort ſenſible, ajoûta que, pour lui faire la grace toute entière, il le prioit de vouloir bien ſe choiſir lui-même une Commère. Hé bien, pourſuivit le Magiſtrat, je tiendrai votre enfant avec la Marquiſe ma Sœur. Cette Dame qui, dans ſa jeuneſſe, avoit fait un peu parler d'elle à la Cour pour ſes galanteries, demeuroit alors chez ſon Frère, qui avoit imaginé cet expédient pour avoir ſon entrée libre chez le Compère, & procurer la même entrée à ſa jeune Commère dans ſa maiſon, ſans que la médiſance pût raiſonnablement y trouver à redire.

IL ne fut pas long-tems ſans approuver les premiers ſuccès de ſon Stratagême. La jeune Procureuſe, ayant mis au monde un gros garçon, le galant Magiſtrat profita de cette circonſtance pour faire à la Mère de magnifiques préſents, le tout à titre de Compère. Il lui en fit auſſi faire d'autres, non moins conſidérables, par la Marquiſe, à qui il ne diſſimula point la paſſion qu'il avoit pour cette aimable Brune. Chez la plûpart des femmes de condition, la galanterie, même la plus criminelle, paſſe pour

pour une gentilleſſe qui exerce l'eſprit, & fait un des plus doux amuſements de leur vie. Telle eſt la corruption qui règne dans nos mœurs. Ce que nos Pères regardoient comme des crimes, paſſe aujourd'hui chez nous pour des bagatelles, pour de ſimples Vetilles. De quel œil donc nos Enfans les regarderont-ils? Il n'eſt pas difficile de le preſſentir . . . . mais je reviens aux amours du Magiſtrat.

Le Galant, s'étant introduit dans la maiſon de Dumazi par la porte, qui mène droit au cœur des femmes, je veux dire par celle des préſents, s'apperçut bientôt que les ſiens avoient été réçus avec beaucoup de reconnoiſſance. Il en tira un bon Augure pour ſon Amour; mais en homme prudent, il crut ne devoir pas bruſquer l'avanture. Il avoit reconnu que les femmes Bourgeoiſes ne ſe gouvernent pas comme celles du plus haut rang. Ces dernières, beaucoup plus vives dans leurs paſſions, dont le contentement fait leur unique occupation, ſont d'autant plus faciles à gagner, que l'Amour, dont elles ſont poſſédées, leur fait faire, ordinairement, la moitié du chemin, & quelquefois davantage. La Bourgeoiſe, plus retenue, plus en garde contre ſon cœur, & plus diſſipée par les ſoins de ſon ménage, doit-être tout autrement gouvernée. Il n'y a que le tems, & une eſpèce d'Hipocriſie Galante, qui puiſſent introduire dans ſon cœur un Amour criminel, dont la propoſition mal ménagée & faite à contre tems, ne manqueroit pas de l'effaroucher. Ce fut auſſi de cette manière que le Magiſtrat s'y prit pour réuſſir auprès de ſa charmante Procureuſe. Outre les Magnifiques préſents qu'il lui avoit faits, & fait faire par la Marquiſe, il eut encore l'attention d'envoyer, tous les jours, ſous le nom de ſa Sœur, s'informer de la ſanté de l'accouchée, & même cette Dame lui rendit pluſieurs viſites pendant le tems de ſes couches.

Une

Une attention si marquée, & en même tems si honorable pour la Procureuse, lui fit faire une démarche, dont l'amour du Magistrat tira bientôt de grands avantages. Charmée des bontés de la Marquise, elle ne fut pas plutôt relevée, qu'elle lui fît demander par son Mari la permission de lui en aller faire chez elle ses très-humbles remerciments. Cette Dame non seulement le lui permit, mais lui fit encore toutes les amitiés imaginables. Elle la pria de la venir voir souvent, l'assûrant qu'elle vouloit être son amie, qu'elle devoit la regarder comme telle, & qu'elle seroit charmée de lier avec elle un commerce & une espèce de société, dont elle n'auroit pas lieu d'être mécontente. La belle Dumazi fut si satisfaite de la réception & des Caresses de la Marquise, qu'elle accepta, avec autant de plaisir que de reconnoissance, l'offre qu'elle lui faisoit de son amitié dont elle ne prévit pas alors les fâcheuses suites. Jeunes Bourgeoises, à qui la Nature a donné des appas, fuyez les maisons & la fréquentation des Grands, persuadées que, si la fierté, qui leur est naturelle, se prête jusqu'à vous recevoir chez eux, c'est rarement à bonne intention. Il s'en falloit bien que la jeune Procureuse eût cette pensée du Magistrat, dont elle fréquentoit la Sœur. Elevée dans l'innocence, elle ne regardoit les amitiés & les présents, que l'un & l'autre lui faisoient, que comme une suite de l'affection que le premier avoit prise pour son Mari, & qui retomboit, pour ainsi dire, par contre-coup sur elle. O jeunesse inconsidérée & sans expérience, que vous connoissez peu le cœur humain! Aprenez qu'il ne fait présque jamais de bien, qu'il ne le rapporte à lui-même, & que l'amitié qu'il témoigne au Mari d'une jolie Femme n'a rien moins que lui pour objet. La belle Dumazi l'éprouva bientôt. Le Magistrat, qui la voyoit souvent chez la Marquise, s'étant apperçu qu'elle étoit sensible à ses po-

 li-

litesses, & à ses manières galantes, se hazarda enfin à lui faire une déclaration d'amour, dans un moment où il se trouva seul avec elle. Elle en parut plus surprise que fâchée. Pressée, à son tour, de lui faire connoître de quel œil elle voyoit sa passion, elle s'en défendit, mais d'une manière qui lui fit assez comprendre que cet Amour flattoit sa vanité, & ne lui étoit point désagréable.

Il fut aisé au Galant d'en juger ainsi par la conduite qu'elle tint après qu'elle eut reçu sa déclaration. En effet, au-lieu de renoncer sur le champ aux visites qu'elle avoit rendues jusqu'alors à la Marquise, & qui devenoient à l'avenir bien plus dangereuses pour elle, cette Dame, qui favorisoit l'amour de son Frère, s'étoit insinuée si avant dans le cœur de la jeune Procureuse, que celle-ci ne trouvoit de plaisir qu'en sa compagnie. De son côté, le Magistrat, qui ne négligeoit aucun moyen pour venir à bout de sa conquête, par les divers amusements qu'il lui procuroit dans sa maison, la lui avoit rendu si agréable, que la belle Dumazi s'y plaisoit infiniment plus que chez elle. Aussi, loin de supprimer ses visites, le plaisir qu'elle y trouvoit les lui fit encore multiplier, au grand contentement du Galant qui parvint enfin à s'en faire aimer. Quand le gouverneur d'une place est d'intelligence avec l'ennemi, elle est bientôt rendue. Dès qu'un Amant est parvenu à gagner le cœur d'une Femme, il est bientôt maître du reste. Dumazi, qui se trouvoit fort honoré de l'affection du Magistrat & de l'amitié que la Marquise témoignoit à sa Femme, payoit, sans le savoir, toutes ces faveurs d'une manière qui est assez à la mode dans Paris. L'ignorance où il étoit de tout ce qui se passoit, excusoit la parfaite tranquilité où il étoit sur cet Article. Uniquement occupé de ses affaires, dont la multitude lui rapportoit un profit considérable, il ne pensoit à rien moins qu'à sa disgrace, lorsqu'un

qu'un étourdi de Clerc, qui étoit auſſi devenu amoureux de ſa Femme, vint malheureuſement à découvrir tout le miſtère.

C'ETOIT un jeune homme d'aſſez bonne famille, que ſes Parents deſtinoient pour la Robe, & qui, ſelon l'uſage, l'avoient mis chez Dumazi, pour y apprendre tous les détours, toutes les ruſes, toutes les friponneries que la Chicanne peut inventer, & qui ne ſe pratiquent que trop dans le Barreau. Comme l'Etude des Procureurs eſt ſon vrai centre, c'eſt auſſi chez eux qu'on vient apprendre cette ſcience, indigne, à la verité, d'un honnête homme, mais dont la connoiſſance eſt cependant abſolument néceſſaire à un Magiſtrat, ſur-tout pour la bannir de tous les procès, & punir ſévèrement tous ceux qui y ont recours pour conteſter, ou enlever, aux autres des biens ſur leſquels ils n'ont aucun droit. Dupleſſis (c'eſt le nom du jeune Clerc) avoit été placé par ſes Parents chez Dumazi dans cette louable intention; mais l'Amour en ordonna tout autrement.

IL étoit âgé, d'environ dix-neuf ans, d'une figure aſſez aimable, d'une taille avantageuſe, & qui étoit plus verſé dans la lecture des Romans, que dans celle de *Cujas* & de *Bartole.* A peine fut-il entré chez le Procureur que les attraits de ſa jeune Femme le bleſſèrent au vif. La préſomption & la vanité furent toujours le partage de la jeuneſſe. Plein de lui-même, & plus amoureux cent fois, qu'une Coquette, de ſa bonne mine, il s'étoit perſuadé qu'elle devoit faire ſur le cœur de ſa Maitreſſe une impreſſion auſſi forte que celle qu'elle avoit fait ſur le ſien. Cent hiſtoires galantes qu'il avoit entendu raconter à ſes Camarades ſur le compte de Meſdames les Procureuſes, qui ne vivent pas toujours en Lucrèces avec leurs Clercs, augmentoient ſa préſomptueuſe confiance. Peut-

être auroit-elle été un peu mieux fondée si, malheureusement pour lui, celle-ci n'eût pas déjà disposé de son cœur en faveur du Magistrat, dont je viens de parler. Comme il ignoroit cette galanterie, il débuta auprès d'elle avec cet air d'assûrance que donne la bonne opinion que tous les jeunes gens ont ordinairement de leur petit mérite. Mais il fut fort étonné de voir, que tout ce qu'il put faire, ou lui dire, ne faisoit que glisser sur son cœur. Cent fois il essaya de l'attendrir en sa faveur, & ce fut toujours sans succès. Une pareille froideur ne lui paroissant pas naturel dans une femme de son âge, il soupçonna, avec raison, que cette insensibilité pour lui, ne pouvoit être occasionnée que par quelque heureux Rival qui l'avoit devancé. Alors faisant un peu plus d'attention qu'il n'en avoit fait jusque-là aux démarches de sa Maitresse, il conjectura que les fréquentes visites qu'elle rendoit à la Marquise, ce qui n'est pas ordinaire entre deux femmes d'un état si disproportionné, pouvoient bien cacher quelque intrigue amoureuse, qui étoit cause qu'on ne daignoit seulement pas l'écouter. Résolu de s'assûrer de la verité, voici de quelle manière il s'y prit pour réussir.

La Marquise avoit une femme de chambre assez jolie pour mériter qu'un jeune homme s'amusât à lui en conter; elle étoit d'ailleurs d'une complexion très amoureuse. Quand la Nature ne lui auroit pas donné ce défaut, l'exemple de sa Maitresse, & ce qui se passoit dans la maison (car on ne se cachoit pas beaucoup d'elle) auroient suffi pour le lui faire contracter. Tels sont les malheureux effets que produit ordinairement le mauvais exemple, contre lequel la vertu même a bien de la peine à tenir. Le moyen d'y resister, quand un penchant naturel nous entraîne vers le mal! Comme la Marquise avoit un procès, dont elle avoit chargé Dumazi, celui-ci, pour lui en donner des Nouvel-

velles, se servoit, de tems en tems, de Duplessis qui, par ce moyen, avoit accès dans la maison de cette Dame. Sa figure & sa taille avantageuse avoient même fait quelque impression sur le cœur de la Marquise qui le recevoit avec des marques de distinction, assez significatives s'il y avoit fait attention. Mais uniquement occupé des charmes de sa jeune Procureuse, il étoit si indifférent pour toutes les autres femmes, qu'il ne s'apperçut point de ce que celle-ci ressentoit pour lui. Il ne songea à profiter de l'entrée qu'il avoit chez elle, que pour tâcher de découvrir ce qui s'y passoit, par le moyen de sa femme de chambre. Comme ces sortes de personnes ne sont pas fort difficiles à gagner, lorsqu'elles ont une fois la folie de l'Amour dans la tête, le secret est aussi la chose du monde qui leur coûte le mois à révéler. Duplessis n'eut pas plutôt commencé a jouer auprès d'elle le rôle de soupirant, qu'il apprît toute l'intrigue de sa Maitresse & le commerce galant que le Magistrat avoit avec elle. Il lui étoit aisé, s'il l'eût voulu, de s'en consoler avec la Marquise qui, le voyant fréquenter sa maison plus souvent qu'à l'ordinaire, s'imagina follement qu'elle étoit l'objet de ces fréquentes visites. Dans cette persuasion, elle s'oublia jusqu'au point de lui faire des avances, dont bien des jeunes gens auroient profité. Mais telle est la bizarerie du cœur humain; il dédaigne souvent les choses qui s'offrent à lui, & s'obstine à courir après celles qui le fuyent. Duplessis, loin de répondre aux avances de la Marquise, n'eut pour elle que des sentimens de haine & d'indignation. Ils étoient d'autant plus vifs, qu'il soupçonna, comme il étoit vrai, que cette Dame avoit beaucoup de part à l'intrigue de son Frère dont elle servoit la passion, aux dépens de son amour. Egalement irrité contre ces deux Femmes, & contre le galant Magistrat, il résolut de se ven-

ger de ces trois perſonnages ; & comme le dernier étoit, à ſon avis, le plus coupable, ce fut auſſi par lui qu'il voulut commencer ſa vengeance. Le Galant lui en offrit lui-même l'occaſion, peu de tems après, de la manière ſuivante.

Il y a dans le monde une certaine eſpèce de perſonnes, pour qui les plaiſirs même les plus ſenſibles, ceſſent d'être piquants auſſi-tôt qu'ils leur deviennent ordinaires, & qu'ils ne leur coûtent preſque aucune peine. C'étoit préciſément la ſituation où ſe trouvoit le cœur du Magiſtrat à l'égard de la belle Dumazi. La facile & tranquille poſſeſſion de l'objet de ſes deſirs, avoit, pour ainſi dire, emouſſé la pointe du plaiſir qu'elle lui avoit fait d'abord, & il n'y trouvoit plus les mêmes charmes. Pour leur donner donc une nouvelle force, il réſolut de porter l'opprobre dont il couvroit Dumazi, juſque dans ſa propre maiſon. Un voyage, que ce dernier fut obligé de faire, parut au Galant une occaſion très propre pour éxécuter ſon deſſein. Il le propoſa à ſa Belle, ſur qui l'Amour lui avoit donné trop d'empire pour qu'elle pût rien lui refuſer. C'eſt ainſi que les paſſions nous conduiſent inſenſiblement à la plus grande licence, & nous entraînent enfin dans le précipice. Ces deux Amants firent donc la partie de s'aller réjouïr avec la Marquiſe dans une petite maiſon de campagne que Dumazi avoit dans un endroit écarté du fauxbourg Saint Honoré, ou il alloit paſſer le tems des Vacances avec ſa Femme, ſes Parents, & quelques-uns de ſes Amis.

Quoiqu'on ſe fût promis de part & d'autre, de tenir cette partie de plaiſir fort ſecrette, Dupleſſis en fut néanmoins preſque auſſi-tôt averti par la femme de chambre de la Marquiſe, qui lui rendoit compte de toutes les infidélités de la Dumazi. Dans le deſir ou il étoit de ſe venger, il n'eut garde de manquer une ſi belle occaſion. Le ſuccès

lui

lui en parut d'autant plus infaillible, qu'il avoit déjà pris soin d'inspirer au Procureur de violents soupçons sur la conduite de sa Femme, dont il lui avoit découvert l'intrigue galante avec le Magistrat son Compère. Il les avoit même portés si loin, que Dumazi n'attendoit, pour se venger de l'une & de l'autre, qu'une occasion d'être assûré & convaincu par lui-même de la vérité de ce que son Clerc lui avoit dit, & qui ne lui paroissoit que trop bien fondé.

La partie ne fut donc pas plutôt faite, & le jour pris pour l'éxécuter, que Duplessis en donna avis à son Maître par un Exprès qu'il lui dépêcha sous un autre prétexte. Dumazi, averti de ce qui se tramoit pendant son absence, se rend aussi-tôt à Paris, s'abouche avec quelques Archers du Guet, auxquels il promet une somme d'argent dont il leur paye la moitié d'avance, à condition qu'ils rosseront d'importance, saisiront, & mettront entre les mains de la justice, un Voleur qu'il avoit, disoit-il, appris devoir venir chez lui pour lui enlever ce qu'il avoit de plus précieux. Le marché fait, & le rendez-vous donné pour le soir même, il envoye chercher Duplessis, & va l'attendre dans un Cabaret dont une des fenêtres donnoit sur sa maison de Campagne. A peine y étoit-il entré, qu'il vit arriver la Compagnie qui devoit mettre le comble à son déshonneur. Le grand nombre de lumières dont sa Maison fut bientôt éclairée, les allées & les venues du Traiteur qui avoit été chargé du soin de la bonne chère, ne lui permirent pas de douter de la vérité de ce que Duplessis lui avoit mandé. Aussi ne songea-t'il plus qu'à en tirer une éclatante vengeance. Pour ne point manquer son coup, il attendit que la compagnie fût à table & dans la joye. Alors ayant ouvert doucement la porte de son jardin, dont il avoit une Clef, il y fit entrer ses gens, auxquels il renouvella ses Ordres.

Il resta même avec eux jusqu'au moment qu'il crut qu'il étoit

étoit tems, de les éxécuter. L'extinction des lumières le lui ayant annoncé, il laiſſa le ſoin du reſte à Dupleſſis qui l'étoit venu joindre, & qui auroit été très fâché de ne pas jouër ſon rôle dans une piéce, dont le ſpectacle devoit être ſi doux à ſa vengeance. Alors Dumazi, ayant promtement couru à la porte de devant, ſe mit à fraper en Maître, & comme un homme qui alloit la jetter à bas, ſi on ne la lui ouvroit ſur le champ. Sa Femme, effrayée du bruit qu'il faiſoit, & plus tremblante encore pour ſon Galant, n'eut rien de plus preſſé que de le faire promptement évader par la porte du Jardin, dont elle lui donna la Clef; après quoi, s'étant un peu raſſûrée, elle fit enfin ouvrir à ſon Mari qui monta droit à ſa chambre, comptant y trouver celui qu'il cherchoit. Mais s'il ne l'y rencontra pas, il ne fut pas long-tems ſans avoir de ſes Nouvelles. En effet le pauvre Magiſtrat, qui croyoit s'être échapé, étoit tombé, comme l'on dit, de *Charibde* en *Sylla*. Dupleſſis, qui l'attendoit dans le jardin, & les Archers du guet, l'ayant apperçu & reconnu à la blancheur de ſa chemiſe (car il étoit preſque nud) firent tomber ſur lui une ſi rude greſle de coups de bâton, que, quelque intérêt qu'il eût de ne ſe point faire connoître, il ne put s'empêcher de crier de toutes ſes forces & d'appeller à ſon ſecours.

A ſes cris, la Marquiſe, croyant qu'on égorgoit ſon Frère ſaute du lit, & vole à la chambre de la Procureuſe. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle y trouva Dumazi couché auprès de ſa Femme, & qui feignoit de dormir très profondément! Interdite à ce ſpectacle, &, d'un autre côté, tremblante pour les jours du Magiſtrat qui redoubloit ſes cris à meſure qu'on redoubloit la baſtonade, ſa tendreſſe l'emporta enfin ſur ſon honneur : Quoi! vous dormez ſi tranquillement, Dumazi, dit-elle en le réveillant, pendant qu'on aſſaſſine mon Frère chez vous! . . .

Vo-

Votre frère, Madame, repliqua le Procureur, en se frottant les yeux! Hé! comment cela pourroit-il être? Vous riez sans doute, & voulez m'allarmer; mais je n'ai ni le tems, ni la force de l'un, ni de l'autre, car je suis si fatigué de mon voyage, que je ne puis que céder au sommeil qui m'accable. Croyez-moi, allez en faire autant de votre côté. Bon soir & bonne nuit.

ON a raison de dire que le crime porte souvent avec lui sa punition. La Marquise & la Dumazi étoient plus mortes que vives en voyant, d'une part, l'indifférence du Procureur pour ce qu'on venoit de lui dire, & de l'autre, l'impossibilité où elles étoient de donner à cette douloureuse Catastrophe un tour qui fût tant soit peu vraisemblable. Cependant les cris & la bastonade continuoient toujours. Chaque coup dont on régaloit le galant Magistrat étoit pour sa Sœur, & pour la Dumazi, autant de coups de Poignard qui leur perçoient le cœur. Tranquille dans son lit, le Procureur se délectoit à jouir de leur cruel embarras, dont il ne savoit que trop le véritable sujet. Il auroit souhaité que cette scène eût pû durer jusqu'au jour, pour en donner au peuple de Paris, qui est naturellement goguenard, une seconde, qui l'auroit fort diverti. Enfin la Marquise, craignant que son Frère ne mourût sous le baton, comme il le méritoit, se jette aux pieds de Dumazi, & le conjure de vouloir bien aller à son secours, & lui sauver la vie. Au secours de qui voulez-vous que j'aille, répondit-il en bâillant d'une force qui fit presque trembler toute la chambre? Dormez-vous, Madame, ou rêvez-vous, de dire qu'on assomme ici Monsieur votre Frère, lui qui en est à plus de deux mille pas, & qui dort, sans doute, actuellement dans son lit, beaucoup plus tranquillement que je ne fais ici? Que voudriez-vous qu'il fît dans mon jardin à pareille heure, sur-tout sachant,

 ou

ou du moins croyant, que je suis absent de chez moi? Qu'y seroit-il venu chercher? Ma Femme m'a dit que vous lui aviez fait l'honneur de venir ici, pour vous réjouir un pèu avec elle. A la bonne heure; il n'y a rien à rédire à cela; mais est-ce la coûtume, est-ce l'ordre, que des Hommes viennent, de même, la nuit, se divertir à la campagne avec nos Femmes pendant l'absence de leurs Maris? Monsieur votre Frère sait trop bien les usages du monde pour avoir fait une pareille équipée. Quelle idée prendrois-je d'un si grave Magistrat, si j'étois assez simple pour croire ce que vous me dites-là?

Mais vous entendez vous-même ses cris, repliqua la Marquise. Il est vrai que j'entends quelque bruit; mais ce que vous prenez-là pour les cris de votre Frère, sont ceux des Veaux que l'on mène au marché. Je suis si accoûtumé à entendre les cris de ces Animaux, toutes les fois que je couche ici, que cela ne m'inquiète point, & que je n'y fais pas la moindre attention; & vous ne devez pas....... Vous vous trompez, mon cher, interrompit sa Femme; ce ne sont point-là des cris de Veau, mais bien ceux d'une personne que l'on assomme. Ce sera donc, repartit Dumazi, quelqu'un de ces fripons qui vont, la nuit, voler dans les jardins, que les pauvres gens du voisinage prennent tant de peine à cultiver. En ce cas, ils feront très bien de l'étriller comme il le mérite. Je veux être le plus grand Veau de tout Paris si je vais le tirer de leurs mains. Si je me levois, ce ne feroit au-contraire que pour les aller aider; aussi bien ai-je appris, & je me suis même apperçu qu'il y a un de ces Coquins-là, qui a souvent fouragé dans le mien. Plaise au Ciel que ce soit mon Laron! Il n'a, en ce cas, que ce qu'il mérite, & cela lui fera perdre l'envie d'y revenir.

Vous riez de ma douleur, Dumazi, repliqua la Marqui-

quiſe irritée, & vous refuſez à mon Frère le ſecours que je vous demande ici pour lui; mais vous ſerez puni, le premier, de votre barbare refus; car dès qu'il fera jour, j'irai me plaindre à la juſtice de ce que vous l'avez attiré ici pour le faire aſſaſſiner. Moi, l'attirer ici, Madame, s'écria le Procureur! Moi, le faire aſſaſſiner après tous les bienfaits que j'en ai recus! Une-telle penſée peut-elle entrer dans votre eſprit? Je ſuis en campagne depuis pluſieurs jours; je ne me trouve ici que par hazard; & je vous avouerai même qu'en y arrivant je ne m'attendois nullement de vous y rencontrer avec ma Femme; & j'aurois donné des ordres pour le faire aſſaſſiner chez moi! Que votre Frère ſoit ici, c'eſt ce que je ne puis croire pour les raiſons que je viens de vous dire; toutefois, puiſque vous perſiſtez à me ſoûtenir que c'eſt lui qu'on maltraite de la ſorte, il m'eſt aiſé de vous détromper en vous faiſant voir le contraire. A ces mots Dumazi ſe lève, s'habille, ſans trop ſe preſſer, prend une paire de Piſtolets à demi-rouillés, mais encore trop bons pour l'uſage qu'il en vouloit faire, & s'étant muni d'une Lanterne, il deſcend dans le Jardin où la Marquiſe, ſa Chambrière, ſa Femme & ſa Servante le ſuivent en tremblant.

Cependant Dupleſſis, content de la vengeance qu'il venoit de tirer, laiſſa aux Archers du guet le ſoin de faire le reſte. Dès que ceux-ci apperçurent la lumière, & qu'on venoit à eux, pour gagner le reſte de leur argent, ils ſe ſaiſirent du Magiſtrat, refermèrent la porte du jardin & après l'avoir lié & garroté, ils le conduiſirent au grand Châtelet, où ils le firent jetter dans un Cachot, comme un Voleur qu'ils venoient de prendre en flagrant délit.

Pendant que ceci ſe paſſoit à la Ville, les galantes Commères, plus mortes que vives, avoient fait, en trem-

blant, le tour du Jardin avec Dumazi, qui n'y ayant rien trouvé, comme il l'avoit bien prévu: Hé bien, Madame, dit-il à la Marquise, je vous l'avois bien dit; mais vous ne vouliez pas m'en croire! Vous voyez maintenant vous-même ce qui en est. M'en croirez-vous une autre fois sur ma parole? Convenez avec moi que j'avois raison, & que votre imagination vous a joué ici un fort vilain tour, en vous faisant prendre la voix de quelque misérable pour celle de Monsieur votre Frère, qui est un honnête homme, & incapable, assurément, de venir à pareille heure voler les fruits de mon Jardin. Hé! à quel propos en agiroit-il avec moi de la sorte? N'en a-t-il pas lui-même autant & plus qu'il ne veut, qui sont à son service? Croyez moi, allons tous nous recoucher tranquillement, & employons le reste de la nuit, moi à me remettre de mes fatigues, & vous de votre frayeur. Quoique les deux Commères ne fussent que trop assûrées que c'étoit la voix du Magistrat qu'elles avoient entendue, elles n'osèrent pas néanmoins contester d'avantage avec Dumazi qui, content de voir qu'on avoit si bien servi sa vengeance, revint se coucher aussi tranquillement que s'il ne fût rien arrivé. Les femmes en firent autant, chacune de leur côté, attendant le jour avec beaucoup d'impatience, pour se pouvoir mieux éclaircir du sort du galant Magistrat. A peine commenca-t-il à paroître, que le Procureur retourna à ses affaires, ce qu'il fit avec tant de diligence, que personne ne s'apperçut de son absence, qui avoit été aussi courte, qu'elle fut efficace.

Cependant la Marquise & la Dumazi, s'étant levées beaucoup plutôt qu'à leur ordinaire, c'est-à-dire vers les neuf à dix heures du matin, furent extrêmement étonnées de ne point trouver le Procureur, qui étoit disparu, comme je viens de le dire, dès la pointe du jour. Elles au-

auroient pris tout ce qui s'étoit passé pendant la nuit pour un veritable songe, si les habits du Magistrat, que la Dumazi avoit cachés à la hâte, lorsque son Mari étoit venu les surprendre, ne les avoient convaincues de la réalité de l'avanture. Pour en savoir au vrai le dénouement, elles s'en retournèrent ensemble à la Ville dans le Carosse de la Marquise, qui vint les réprendre à l'heure qu'elle l'avoit ordonné la vielle. Le premier soin de cette Dame, en arrivant à la Ville, fut de demander des Nouvelles de son Frère. On ne put lui en donner d'autres, si-non qu'il étoit sorti le soir du jour précédent, & qu'on ne l'avoit point encore revu depuis ce tems-là. Ces paroles redoublèrent les inquiétudes, & la frayeur des deux galantes Commères, qui se persuadèrent qu'il avoit été assommé, ou assassiné. Pour s'en assûrer, la Marquise envoya sur le champ sa femme de Chambre voir s'il n'y avoit point quelque Cadavre exposé à *la Morne*. Ayant appris que non, elle fit courir tous ses laquais, & tous ceux de son Frère, chez les Chirurgiens de Paris, pour savoir s'il ne s'étoit pas traîné, ou fait porter, chez quelqu'un d'eux, pour s'y faire penser de ses blessures. N'en ayant pu encore avoir aucune Nouvelle par ce moyen, elles ne doutèrent plus qu'il n'eût été assassiné, & jetté dans la rivière, ce qui leur causa, à l'une & à l'autre, un chagrin qui approchoit du désespoir.

Elles en ressentoient les plus vives atteintes, & toute la famille du Magistrat étoit dans une consternation qu'on peut mieux se figurer que je ne puis la représenter ici, lorsque, quinze jours après, on reçut un Billet par lequel on aprit le triste & déshonorant état dans lequel il se trouvoit. Enfermé, depuis ce tems, dans un des plus noirs cachots de la prison où il avoit été jetté, il éprouvoit, dans toute sa rigueur, le traitement qu'on fait aux Scélérats &

aux Voleurs. Du pain & de l'eau, pour toute sa nouriture, point d'autre lit que la terre couverte de quelques poignée de mauvaise paille, point d'autre compagnie, ni d'autre consolation que celle d'un million de sales insectes, qui le dévoroient tout vivant; Ajoûtez à cela les douleurs cuisantes que lui causoit un millier de meurtrissures dont son corps étoit couvert; quelle étrange situation pour un homme qui n'avoit, pour ainsi dire, vécu jusqu'alors que dans le sein de la volupté, & qui s'étoit plaint, plus d'une fois, que Paris ne lui offroit plus que des plaisirs insipides! Mais quelque douloureuse que fût pour lui cette catastrophe, la honte de comparoître devant un juge, l'obligation où il se trouvoit de lui raconter l'occasion, le sujet, & la manière dont sa disgrace lui étoit arrivée, la crainte bien fondée qu'il avoit que son avanture ne courût déjà par la Ville, & ne passât à la Cour, & enfin dans tout le Royaume, lui paroissoient mille fois encore plus cruelles que toutes les douleurs qu'il souffroit depuis quinze jours. Le Ciel, qui vouloit le punir de son libertinage, lui fit encore éprouver ce châtiment, le plus sensible que puisse essuyer un homme ambitieux. Le billet que la Marquise reçut étoit une suite de cette étrange humiliation.

En effet il lui avoit été écrit par le Magistrat même chargé du soin & de l'inspection des prisons. Celui-ci étant venu faire au Châtelet sa visite ordinaire, & ayant demandé au Geolier, selon l'usage, s'il n'y avoit rien de nouveau, ce dernier lui annonça la détention du galant Magistrat, qu'il n'avoit eu garde de reconnoître pour ce qu'il étoit, & dont la disparution avoit occasionné mille histoires qui couroient déjà sur son compte dans la Ville. Comme le tems de cette détention s'accordoit parfaitement avec le jour de la disparution, le Magistrat excité par sa curiosité, & par un certain pressentiment, demanda à voir ce prisonnier.

POUR

Pour cet effet il ſe fit conduire dans le cachot, où il ne ſut pas peu étonné de trouver le *Petit Roi de Paris*, dans l'état pitoyable où je viens de le repréſenter. A travers tous les déguiſements, que le priſonnier employa pour cacher la véritable cauſe de ſon infortune, il n'eut pas de peine à la démêler. Le lieu où il lui dit que la ſcène s'étoit paſſée, la fortune rapide du Procureur, ſon abſence, le commerce galant qu'on ſçavoit qu'il avoit avec ſa Femme, lui firent conjecturer que cette Tragicomique avanture pouvoit bien être un effet de la vengeance qui eſt naturelle & permiſe à tous les Maris du monde contre quiconque les déshonore, de quelque état, & de quelque rang qu'ils puiſſent être.

Quoique celle-ci fût des plus complettes, le Magiſtrat, qui avoit reçu, en ſon particulier, pluſieurs ſujets de mécontentement, de la part du priſonnier, ne trouva pas encore la pénitence aſſez forte, & crut devoir profiter de cette occaſion pour ſe venger auſſi de ſes propres injures. Tel eſt le défaut de preſque tous les hommes, même de ceux qui nous paroiſſent équitables & intègres. Souvent-ils ne ſont tels à nos yeux, que parce que certaines conjonctures ne leur permettent pas de laiſſer éclater les paſſions, auxquelles ils ne ſont pas moins ſujets que les autres. Sous le ſpécieux prétexte de l'amitié, mais réellement, pour lui procurer un affront qu'il ſavoit bien lui devoir être mille fois plus ſenſible que tout ce qu'il avoit déjà ſouffert, il ordonna ſécrettement aux Geoliers de le retirer du cachot, & de le mettre dans la chambre commune des priſonniers, leur enjoignant de le faire promener, trois ou quatre fois le jour, dans la Cour où les autres ont la liberté de ſe récréer enſemble. En même tems il plaignit fort la triſte ſituation du galant Magiſtrat qu'il accabla de proteſtations d'amitié & de ſervices, l'aſſûrant qu'il alloit ſur le champ en écrire en Cour, afin, dit-il, d'en obtenir plus promptement ſon élar-

élargiſſement. Pour lui faire mieux valoir ce prétendu ſervice, qui, dans le fonds, étoit un nouveau coup de poignard qu'il lui portoit, il lui fit entendre qu'il ſe verroit par-là bien plûtôt libre, que ſi l'on ſuivoit le cours des procédures ordinaires dont il connoiſſoit lui-même la rébutante longueur, ajoûtant qu'il croyoit que c'étoit les moindre égards qu'on dût avoir pour le rang qu'il tenoit dans le monde, & pour une perſonne de ſon mérite & de ſa naiſſance. On ne pouvoit pas aſſaſſiner un homme plus poliment. En conſéquence, le Galant fut tiré de ſon cachot.

ON ſe figure ſans peine le triſte état où il devoit être, après avoir démeuré quinze jours dans un ſemblable réduit. La joye qu'il eut d'en ſortir, & une eſpèce d'aſſûrance de n'être reconnu de perſonne, tant cette affreuſe retraite devoit l'avoir rendu méconnoiſſable, lui donna d'abord quelque ſatisfaction; mais elle ne dura pas long-tems, & il la paya bien cher, quelques moments après. En effet la Marquiſe, ſa Sœur, étant venue, l'après-dinée même, pour le voir, & le Geolier, qui avoit apris du Magiſtrat qui étoit ce priſonnier, l'ayant imprudemment apellé par ſon nom, il ſe vit auſſi-tôt accablé de huées, de brocards, & d'injures de la part de tous les autres, dont pluſieurs étoient injuſtement détenus par ſes Ordres mêmes. La rage qu'il en eut fut ſi grande, que dès que ſa Sœur l'eut quitté, il demanda au Geolier d'être reconduit dans ſon cachot, aimant mieux, diſoit-il, y mourir dans l'horreur des ténèbres, que de ſe voir la fable & le honteux jouet de ceux avec qui on venoit de le mettre; mais le Geolier lui ayant dit qu'il ne pouvoit lui donner cette ſatisfaction ſans en avoir auparavant reçu l'ordre de ſes juges, le remit avec tous les autres priſonniers qui l'ayant reconnu l'accablèrent tous de malédictions, & lui firent des affronts auxquels il fut mille fois plus ſenſible, qu'il ne l'auroit été à la mort la plus cruelle.

UN

Un de ceux qui lui causa le plus violent désespoir, fut d'aprendre que l'histoire de son avanture, que le Magistrat avoit, selon toutes les apparences, racontée à quelqu'un, couroit la ville, où chacun l'embellissoit, selon la coûtume, de quelque trait de sa façon. Ce nouvel accident, joint à ce qu'on en avoit écrit en Cour, fut, pour ainsi dire, le coup de grace dont sa mauvaise fortune l'accabla. Il s'en falloit effectivement de beaucoup que la Cour fût alors dans ce goût qu'elle a pris, depuis, pour la galanterie & le libertinage. L'exemple de sagesse, & surtout de fidélité conjugale, que le Souverain donnoit à ses Courtisans, & à tout son Royaume, fit condamner généralement la conduite du Magistrat prisonnier, & approuver la vengeance que le Procureur en avoit tirée. Le Ministre, de la faveur duquel il abusoit depuis long-tems, fut des premiers à l'abandonner. Il le dépouilla de toutes ses dignités, de tous ses emplois & de tous ses biens, ne lui laissant qu'une très médiocre pension qui lui fournissoit à peine de quoi vivre; & comme la Marquise, sa Sœur, avoit conduit toute cette criminelle intrigue, il la fit renfermer, par ordre du Roi, pour le reste de ses jours, dans une maison de correction. Ils en eurent, l'un & l'autre, un chagrin si violent, qu'ils en moururent tous les deux, quelques mois après, laissant à tout Paris, par cette triste Catastrophe, un exemple de justice qui auroit besoin d'y être souvent renouvellé, pour réprimer le libertinage & la débauche, qui règnent aujourd'hui, presque impunément, dans cette grande Ville.

Quelque triste & instructif que soit le dénouement de cette avanture, il n'aproche point encore, ni pour l'un, ni pour l'autre, de celui qu'eut, à quelque tems de là, un autre évènement dont je fus en quelque façon témoin, & presque la victime. Aussi le souvenir ne s'en effacera-t-il jamais de mon esprit. Puisse-t-il faire la même impression

fur ceux entre les mains de qui ces Mémoires pourroient tomber un jour! Puiffe-t-il guérir tout le Genre humain d'une paffion dont les fuites ne font guéres moins funeftes que celle dont je viens de parler. C'eft la Tragique & fatale Avanture, qui termina les jours de l'infortuné Marquis de Ti.... ville.

Dans un grand nombre de qualités excellentes qu'avoit ce Seigneur, la Nature, qui nous marque toujours à fon coin par quelque imperfection, lui avoit donné une paffion d'autant plus dangereufe, qu'elle a toujours, tôt ou tard, quelque mauvaife cataftrophe pour ceux qui en font poffédés. C'étoit celle du jeu. Il faut rendre néanmoins cette juftice au Marquis, que toujours en garde contre lui-même, de ce côté-là, il avoit fait tous les efforts imaginables pour combatre & domter ce dangereux ennemi. Pour éviter même les tentations que le commerce du grand monde lui pouvoit préfenter, il s'étoit retiré dans la principale de fes terres, fituée en Normandie, où il n'avoit ordinairement d'autre compagnie que celle de quelques gentils-hommes du voifinage, auffi pauvres que nobles, & avec lefquels il ne craignoit point de tomber dans le vice où fon penchant l'entraînoit. Comme une paffion fe combat & fe guérit d'ordinaire par une autre, ce Seigneur en prit une qui par fes agréments l'emporte, dit on, fur toute les autres. C'eft celle de la Chaffe, paffion des plus innocentes lorfqu'on fait lui donner des bornes. Le Marquis en faifoit fon principal amufement, & partageoit le refte de fon tems entre les autres plaifirs que nous offre la vie Champêtre.

Une Terre que mon Oncle avoit dans le voifinage de la fienne, & où nous allions paffer quelques mois de la belle faifon, avoit occafionné, entre le Marquis & lui, une liaifon fi étroite, qu'on pouvoit, en quelque façon, dire

dire que les deux Châteaux n'en faisoient qu'un. La chose étoit même si publique & si connue, que ceux qui avoient affaire au Marquis venoient le chercher chez nous, lorsqu'ils ne le trouvoient point chez lui, & que ceux qui avoient à parler à mon Oncle, lorsqu'ils ne le rencontroient point au Château, alloient, tout de suite, chez le Marquis où ils étoient assûrés de le trouver. Cette étroite liaison étoit une suite du plaisir que mon Oncle goûtoit à la Compagnie de ce Seigneur, qui étoit en effet extrêmement aimable. Un voyage que quelques affaires l'obligèrent de faire à Paris nous procura le plaisir de l'y voir. Heureux s'il n'avoit jamais mis le pied dans cette grande Ville où il périt de la manière du monde la plus triste pour un homme de son rang. Voici de quelle façon la chose arriva.

Il y avoit alors, dans cette Capitale, deux fameuses Académies de jeu, qu'on auroit pu nommer, à plus juste titre, deux coupe-gorges Privilégiés. Le premier étoit sous la protection, & dans l'Hôtel même, du Gouverneur de la Ville; & l'autre sous la protection d'un Prince étranger, lesquels rétiroient, tous les deux, des revenus très-considérables de ce beau Privilège. Dans ces deux nobles Académies se rendoit régulierement, tous les jours, vers les quatre heures de l'après-dinée, tout ce qu'il y avoit à Paris de joueurs de profession, depuis le Prince jusqu'au dernier de ses Valets. Quatre grandes sales, qui étoient distinguées chacune par le rang & la qualité des joueurs, suffisoient à peine à la multitude des gens qui y venoient en foule hazarder sur un coup de Dé, sur une Carte, sur un tour de Roulette, toute leur fortune, & celle de leur famille, laquelle y passoit, quelquefois en un instant, en d'autres mains. Comme les noms de ces deux Académies n'étoient que trop fameux, le Marquis, après avoir vû tou-

tes les curiosités de cette grande Ville, voulut aussi voir celle-ci; curiosité fatale, & dont mon Oncle tâcha de le détourner. Ce n'est pas qu'il prévît le malheur qui lui en devoit arriver, & que personne n'auroit jamais soupçonné; mais sachant que le jeu avoit été la passion dominante du Marquis, il crut, avec raison, que ce spectacle pourroit la réveiller en lui. Tel est l'empire Tirannique que prennent sur le cœur des hommes les objets de leurs passions. Présentez du Vin à un homme qui l'aime passionnément, faites voir une belle Femme à un autre qui a le cœur tendre, menez un joueur dans un Brelan, ce sera un Miracle s'ils ne succombent pas tous à la tentation. N'allons point là, mon cher Marquis, lui dit mon Oncle, un soir qu'il le pressoit de l'accompagner à l'Hôtel de Soissons; Il y a trop à risquer pour vous. Si vous avez quelque Argent qui vous incommode, vous pouvez vous en débarasser d'une manière qui vous sera plus honorable & infiniment plus utile. Vous n'avez qu'à me le remettre; & je vous promets d'en faire un emploi qui vous attirera autant de bénédictions, que vous donneriez peut-être vous même de malédictions, aux filoux qui vous l'enleveroient infailliblement dans le coupe-gorge où vous voulez aller.

MON Oncle avoit des raisons d'autant plus solides pour parler de la sorte au Marquis, qu'il savoit qu'il avoit apporté à Paris des sommes très-considérables. Il en avoit destiné une partie à l'achat d'un Régiment pour son Fils qui étoit déjà, depuis quelques années, dans le service. L'autre devoit être employée au payement d'une belle Terre qu'il venoit d'acheter dans sa Province, & dont le possesseur étoit venu résider à Paris. Un discours, & un conseil aussi sage que celui de mon Oncle auroient du faire impression sur le Marquis; mais le premier effet des

passions

paſſions eſt d'aveugler ceux qui en ſont poſſédés. Tout ce qu'il put lui dire, ne fit, au-contraire, qu'irriter encore davantage la ſienne, & il n'eut point de repos qu'il ne l'eût ſatisfaite. C'eſt ce qu'il fit quelques jours après, & il m'y entraîna moi-même au retour d'une promenade que nous avions faite enſemble dans le Jardin des Tuileries.

COMME je n'étois point encore dans un âge qui me donnât droit de lui faire ſur cela des répréſentations, j'y ſuppléai par un air triſte & chagrin que je pris en entrant dans cet Hôtel, ce qui lui fit aſſez connoître que je ne l'y ſuivois pas de bon cœur. Vous ne me paroiſſez pas fort content d'être ici, me dit-il en ſouriant; apparemment que vous n'aimez pas le jeu. Vous en êtes plus heureux, & je vous en félicite; mais il faut tout voir, s'inſtruire, & profiter de tout. Il avoit raiſon, & je puis dire ici que c'eſt à lui que je ſuis redevable de la juſte horreur que j'ai toujours eu, depuis, pour cette dangéreuſe paſſion. Rien n'étoit plus capable de me l'inſpirer que le Spectacle que j'eus en entrant, & que je doute pouvoir repréſenter ici dans tout ſon naturel.

UNE cinquantaine de joüeurs, rangés autour de deux Roulettes, faiſoit voler par poignés les Louis d'Or ſur une machine, qu'on pouvoit nommer à juſte titre la Roue de la fortune. Dans le moment que cette petite Roue étoit en mouvement, mes yeux, ſe promenant ſur les Viſages des Acteurs, y voyoient, peintes d'après nature, toutes les diverſes paſſions dont leurs ames étoient agitées. La crainte & l'eſpérance y paroiſſoient alternativement, & s'évanouiſſoient un moment après, avec le mouvement de la Roue, pour faire place à la joye la plus pétulante, ou au plus affreux déſeſpoir. Ce qui rendoit cette dernière paſſion encore plus vive, & donnoit aux joueurs une difformité qui avoit quelque choſe d'effrayant & d'hor-

rible, c'eſt qu'ils ne pouvoient ſoulager leur rage, comme font ordinairement les déſeſpérés, par les Jurements, les Blaſphêmes, & les Imprécations, qui étoient deffendues dans ces ruineuſes aſſemblées, ſur peine d'amende, & d'en être honteuſement excluſe. Un Abbé, qui venoit de perdre une ſomme conſidérable, ayant violé la deffenſe, auroit ſubi cet affront, ſans le reſpect qu'on porte partout aux gens d'Egliſe; Mais ce reſpect ne put le garantir d'une remontrance qui lui fut faite à ce ſujet par celui qui étoit chargé de maintenir le bon ordre dans ces vénérables aſſemblées. Par D..., lui repliqua l'Abbé tout en colère, c'eſt nous qui prêchons les autres, & je n'ai pas beſoin de vos ſermons; Tenez, voilà ma bourſe, pourſuivit-il en la jettant ſur la Table; prenez y telle amende qu'il vous plaira, & laiſſez moi, du moins, jurer tout à mon aiſe pour mon argent. La plûpart des aſſiſtants éclatèrent de rire à cette ſaillie, & plus encore lorſque faiſant alluſion à un Sermon qu'il devoit prêcher le lendemain, il s'écria en apoſtrophant le Ciel qu'il regardoit avec des yeux pleins de reſſentiment & d'indignation: Hé, oui, oui, je t'en gagnerai des Ames! Oui, je t'en gagnerai; mais ce ſera comme tu me fais gagner ici. Je ne pus m'empêcher de ſourire à cette Apoſtrophe, qui ne ſentoit rien moins que le Dévot.

Si les grimaces & les contorſions furieuſes que je vis faire aux autres ne me donnèrent pas le même plaiſir, du moins elles me furent extrêmement utiles par la foule de réflexions qu'elles me firent faire. Eſt-il poſſible, me dis-je, que des hommes, pour qui le jeu ne doit être qu'un ſimple amuſement, & un délaſſement de l'eſprit, s'y livrent non ſeulement juſqu'à riſquer leur fortune, mais juſqu'à perdre encore la tranquilité, & le repos de leur Ame, qui eſt le plus grand bien dont-on puiſſe jouir

jouir dans le monde! Quand je vois ces furieux s'arracher les Cheveux, ſe ronger juſqu'au vif les ongles par dépit, décharger leur rage par de grands ſouflets qu'ils ſe donnent & par les égratignures & les meurtriſſures qu'ils ſe font ſur le Viſage, je m'imagine voir le portrait de ces Ames damnées, que les Peintres nous répréſentent dans les plus horribles tranſports du déſeſpoir, au milieu des plus cruels tourmens de l'Enfer, & déchirées par les plus cuiſants remors. O inſenſés, dis-je en moi-même, ſont-ce donc là les délices & les plaiſirs que vous procure cet Argent que je vous vois jetter à pleines mains, & dont votre paſſion fait l'inſtrument même de votre ſupplice? Que vous reſte-t-il, dans l'affreux déſeſpoir où je vous vois, ſi-non de vous aller pendre? Mais malheureuſement pour vous, & pour vos familles que vous ruinez, l'infortune qui vous accompagne, & que vous maudiſſez ſi mal à propos, ne vous laiſſe pas de quoi acheter le Cordon qui pourroit finir vos jours & votre miſère.

La triſteſſe de ces réflexions ne m'empêcha point de remarquer que ce ſpectacle faiſoit ſur le Marquis une impreſſion bien différente de celle que je reſſentois. Les regards avides qu'il jettoit ſur le jeu & ſur les joueurs, l'intérêt que je voyois qu'il prenoit à leur fortune, l'air de contentement avec lequel il regardoit le malheureux inſtrument de la ruine des uns & de la fortune des autres, la joye avec laquelle il voyoit rouler ſur ces Tables l'Or & l'Argent dont chaque joueur s'empreſſoit de ſe défaire, comme s'il eût été empeſté, enfin juſqu'aux moindres traits de ſon Viſage, tout exprimoit la ſatisfaction dont ſon ame étoit pénétrée. A l'air vif & empreſſé que je lui remarquai, je ne doutai nullement que, s'il eût été ſeul, de ſimple Spectateur, il ne fût devenu ſur le champ

champ un Acteur des plus zélés. Ses mains, que je lui voyois porter à sa poche, chaque fois que la Roulette tournoit, exprimoient assez clairement la démangeaison que lui causoit l'argent qui y étoit; mais ma présence, & probablement la crainte d'essuyer encore un Sermon de la part de mon Oncle le retinrent.

Les choses auxquelles l'Ame prend peu de part, nous causent bientôt de l'ennui. Tel étoit, à mon égard, le Spectacle que j'avois devant les yeux; aussi ne songeai-je qu'à le quitter lorsque j'en eus retiré tout le fruit qu'il me parut qu'il doit produire sur tout homme qui fait usage de sa Raison. Mais ma complaisance pour le Marquis, que je ne pouvois arracher de ce malheureux coupe-gorge, m'y fit rester jusqu'à l'heure du souper. Il y auroit, je crois passé toute la nuit, si je ne l'avois averti plusieurs fois qu'on l'attendoit pour cela chez nous. Je vins enfin à bout de l'entraîner au logis. Que ne pûmes nous l'y retenir le peu de tems qu'il avoit encore à demeurer à Paris! Mais sa malheureuse Etoile l'avoit, apparemment, destiné à servir d'exemple à tous ceux qui sont possédés de la passion du jeu. Ce fut le jugement que nous en portames, lorsque, quelques jours après, nous aprimes sa fin Tragique, qui arriva de la manière suivante.

J'ai dit, plus haut, que le Marquis avoit apporté avec lui de grosses sommes d'argent, dont une partie étoit destinée à l'achat d'un Régiment pour son Fils, & l'autre au payement d'une Terre qu'il venoit d'acheter. Comme cette dernière affaire étoit la chose du monde la plus aisée à terminer, il avoit cru qu'il seroit assez tems d'y penser quelques jours avant son départ pour la Province. L'affaire de l'achat du Régiment, qu'il croyoit bien plus difficile, n'étoit pas beaucoup plus longue à expédier. En France, comme ailleurs,

leurs, on trouve toujours un aſſez grand nombre d'Officiers, à qui le ſervice plaît beaucoup en tems de Paix, mais pour qui il perd beaucoup de ſes charmes aux aproches d'une guerre. C'étoit juſtement la conjoncture dans laquelle on ſe trouvoit alors, ce qui fit prendre à plus d'un Militaire le parti de la retraite. Ce fut avec un de ceux-là, que le Marquis négocia un Régiment pour ſon Fils. L'affaire étoit preſque terminée, & il ne manquoit plus, pour la conclure, que l'agrément du Roi. Pour l'obtenir, le Marquis devoit ſe rendre à Verſailles, où il m'avoit prié de l'accompagner. Je me rendis, dans cette vûe, chez lui, le matin du jour fixé pour ce voyage. Le Maitre de l'Hôtel où il étoit logé, n'ayant pû me dire s'il étoit levé, parce qu'il étoit rentré la veille fort tard, comme d'ailleurs il n'y avoit point de tems à perdre, je montai ſans façon à ſon appartement, dans le deſſein de l'éveiller pour partir. Je le trouvai ouvert, & n'y rencontrai perſonne. La familiarité avec laquelle nous vivions enſemble, jointe à l'ordre qu'il m'avoit donné de le venir prendre pour partir, me fit avancer vers ſon lit dont je tirai les rideaux, & où je ne le trouvai point.

Au bruit que je fis, ſon valet de chambre, qui couchoit près de lui dans un petit cabinet, ſaute du lit, croyant que c'étoit ſon Maitre qui ſe levoit. Lui ayant demandé des Nouvelles du Marquis: Monſieur, me dit-il, au bruit que vous avez fait, j'ai cru d'abord que c'étoit lui qui ſe levoit; en ce cas il doit être encore au lit. Non ſeulement il n'y eſt point, lui répondis-je; mais il ne paroît pas même qu'il y ait couché cette nuit; tu vois en quel état il eſt? Rouennet (c'étoit le nom du valet) après avoir jetté les yeux ſur le lit, & ſur toute la Chambre: Que veut dire ceci, pourſuivit-il? Voilà les habits de mon Maitre, voilà ſa robe de Chambre, voilà ſes Perruques & ſes Souliers, que peut-il

être devenu? Attendez, s'il vous plait, un moment, Monsieur; je vais voir si.... A ces mots il me quitte, & après l'avoir inutilement cherché sans le trouver, il me vint dire qu'il ignoroit où il pouvoit être. Il ajoûta qu'il n'auguroit rien de bon de cette absence; qu'il étoit rentré, le matin, fort altéré, & dans une agitation d'esprit qu'il ne lui avoit jamais vûe depuis qu'il étoit à son service; que s'étant présenté pour le déshabiller, selon sa coûtume, il l'avoit brusqué & envoyé se coucher, en pestant & jurant contre sa mauvaise fortune.

Ces dernières paroles me firent naître une idée funeste, qui malheureusement ne se trouva que trop vraïe. Je la rejetai d'abord, trouvant l'action indigne d'un homme d'un aussi excellent caractère que l'étoit celui du Marquis. Pour éclarcir cette avanture, je descendis, & m'informai de tous les gens de la maison, si on ne l'avoit pas vû sortir. Tous m'ayant répondu, que non, je me jette aussi-tôt dans un Fiacre, & vole à la Place du Carousel, où je demande si l'on n'a pas vû partir pour Versailles un Seigneur mis de telle & telle façon. Tout le monde m'ayant répondu de même qu'à son Hôtel, je prens une chaise, & pars dans le moment même pour Versailles, où je crus qu'il pouvoit s'être rendu sans se ressouvenir qu'il m'avoit prié de l'y accompagner. Je trouvai en y arrivant la personne dont il avoit négocié le Regiment, laquelle l'attendoit avec beaucoup d'impatience pour terminer cette affaire. Après l'avoir inutilement attendu & cherché par-tout, je revins à Paris, & courus d'abord à son Hôtel. Point de Nouvelles. Pour en avoir il me vint dans la pensée de me transporter dans le malheureux coupe-gorge où je l'avois accompagné deux jours auparavant. Il étoit environ quatre heures, tems où s'assemblent les Acteurs de ce ruineux spectacle. J'en trouvai un grand nombre qui étoient déjà au rendez-

vous,

vous, & qui, en attendant que la Scène s'ouvrît, parloient entre eux des grands exploits qu'ils avoient faits la veille: Parbleu, dit l'un, il faut avouer que ce pauvre Marquis a bien joué de malheur hier au soir? il faut qu'il ait perdu près de cinquante mille écus..... Il a eu tort, interrompit un autre: Pourquoi s'obstiner contre sa mauvaise fortune? Que ne s'est-il retiré deux ou trois heures plûtôt? il auroit sauvé, par cette sage retraite, les deux tiers de ce qu'il a perdu.

Messieurs, leur repondit un vieux joueur, dont la face alongée & la taille eflanquée étoient encore plus séches que le misérable habit qui le couvroit, on voit bien que vous n'en êtes encore qu'à votre aprentissage, & que vous ne connoissez ni les attraits, ni la force d'une passion qui l'emporte sur toutes les autres par les agréments qu'y trouvent tous ceux qui s'y livrent sans réserve, & par la violence de l'ascendant qu'elle prend sur nous. Un bon & véritable joueur doit être une de ces Ames intrépides, que la chute même de l'Univers n'est pas capable d'ébranler. Semblable à ces Héros qui, enyvrés de la gloire qu'ils acquereront à ruiner leurs voisins & leurs propres Sujets, ne s'arrêtent pas à considérer qu'ils s'exposent à perdre eux-mêmes leurs propres Etats, un bon & veritable joueur, qui ne doit avoir d'autre objet, d'autre but, d'autre gloire que de ruiner tous ceux avec qui il entre en lice, seroit un homme sans cœur, un homme indigne d'être jamais admis dans notre honorable société, s'il faisoit seulement la moindre attention aux risques qu'il court de perdre son propre bien. Tout Militaire qui craint pour sa vie doit quitter le parti des Armes dont il n'est pas digne, & doit aller s'ensévelir, avec sa poltronnerie, dans la poussière d'un Cloître; tout joueur, qui craint de perdre tout ce qu'il peut posséder dans le monde, est un lâche, un homme indigne de vivre, & qui mérite

de perdre tout, dès le premier pas qu'il fait dans cette noble carière. Il y a plus de ſoixante ans que je la cours, & je ne crois pas que perſonne l'ait jamais fait avec plus d'intrépidité, plus d'honneur, plus d'inſenſibilité, plus de perſévérance, & plus de gloire que moi. J'ai ruiné & culbuté, de fond en comble, deux cens familles, pour le moins, & il m'eſt paſſé par les mains plus de millions que je n'ai d'années. Parvenu par mes nobles travaux au comble de la gloire; chargé, je pourois dire même, accablé des riches dépouilles de mes ennemis, je me ſuis vû aſſez opulent pour acheter leurs Terres, leurs Châteaux, leurs Rentes, leur Nobleſſe, leurs Charges, leurs Emplois & leurs Bénéfices, que la belle paſſion du jeu leur avoit fait vendre & perdre preſque en un même jour; mais un heureux Bas-Normand me dépouilla de tout, il y a environ deux ans, dans un combat opiniâtre que nous eumes enſemble & qui dura trente ſix heures, cinquante ſept minutes, & trois ſecondes. Il ne m'en eſt reſté depuis que l'eſpérance, mais une eſpérance bien fondée, de recouvrer, un jour, le tout avec uſure. C'eſt cette douce eſpérance qui me fait vivre. Sans elle il y auroit déjà long-tems que je ne ſerois plus. Elle me ſoutient au milieu de la plus grande miſère, & me fait trouver des reſſources pour tenter, de tems en tems, la fortune; mais la bizarre qu'elle eſt, ſe plait à éprouver ma conſtance. Tantôt vainqueur, plus ſouvent vaincu, je me ſoumets à ſes caprices que j'adore, comme doit faire tout veritable joueur, dans la ferme aſſûrance qu'elle ſe laſſera à la fin de m'être contraire, & qu'elle me rendra avec uſure tout ce que j'ai tenu d'elle, & qu'elle m'a enlevé avec la même rapidité qu'elle me l'avoit apporté. Je croyois toucher hier à cet heureux moment. Vint cinq mille livres que je gagnai au Marquis, me firent conjecturer que j'étois enfin reconcilié avec elle: je comptois le mettre à ſec; mais cette faveur étoit réſervée à l'heureux Comte de G..... dont

dont elle a fait, depuis quelques jours, ſon enfant gâté. Il nous a tous dépouillés; les uns après les autres, & comme un Héros qui ne ceſſe de vaincre que lorſqu'il ne ſe préſente plus d'ennemis à combattre, nous l'avons vû ſortir, ce matin, chargé de tout l'Or & l'Argent que nous avons vû, toute cette nuit, rouler à grands flots dans cette Académie. Quelle joye pour nous ſi, pour humilier ce ſuperbe Conquérant, nous pouvions, à notre tour lui enlever toutes ces riches dépouilles! je ne déſeſpère point d'avoir au premier jour cette douce conſolation, qui terminera glorieuſement une vie de ſoixante & dix ſept ans, paſſés dans les laborieux & continuels exercices du Lanſquenet, de la Roulette, de l'Ombre, du Pharaon, du Biribi, & autres occupations de cette eſpèce, qui ſont les ſeules dignes d'un homme auſſi avide de la véritable gloire qu'ennemi de l'Oiſiveté.

Dans un tems où j'aurois été moins inquiet que je ne l'étois alors, la riſible gravité avec laquelle il prononça ce diſcours, m'auroit peut-être beaucoup réjoui. Jamais en effet en tint-on de plus fou, & s'aviſa-t-on jamais d'exalter de la ſorte la plus déteſtable & la plus ruineuſe de toutes les paſſions? Mais l'abſence du Marquis & la crainte où j'étois ſur ce qui pouvoit lui être arrivé m'occupoient tout entier. Ce que je venois d'entendre redoubla ma crainte & ma frayeur. Il a perdu tout ſon Argent, me dis-je; Qui ſait ſi le déſeſpoir ne l'aura point porté à quelque extrémité funeſte? Je diſois plus vrai que je ne penſois. En effet étant retourné pour la troiſième fois à ſon logis, l'Hôte m'abordant, les larmes aux yeux: Ah! Monſieur, me dit-il, je vous fais chercher par-tout, pour vous donner le plus triſte Spectacle que vous ayez peut-être jamais eu! Depuis ce matin vous cherchez le Marquis, & je ſuis bien aſſûré que vous ne l'avez point trouvé. Venez, Monſieur, je

vais vous le faire voir ; mais sur tout, ne vous effrayez point.

A ces mots il me prend par la main, & me conduit dans son grenier. Quoiqu'il m'eût prévenu d'une certaine façon sur ce que j'allois voir, je ne pus m'empêcher d'être saisi d'horreur lorsque j'apperçus le Marquis étendu mort sur le plancher, baigné, ou pour mieux dire, noyé dans son sang, & ayant encore dans son sein la funeste épée dont il s'étoit percé le cœur. Son visage, sur lequel la fureur & le désespoir paroissoient encore dans tout ce que ces deux passions ont de plus affreux, me fit reculer d'horreur & d'effroi, & je m'enfuis avec tant de précipitation, que peu s'en falut que je me rompisse les jambes. J'avois déjà descendu plus de la moitié de l'escalier, lorsque l'Hôte, qui me suivoit, m'arrêta par le bras, & me pria d'entrer dans une chambre qui étoit ouverte, & vis-à-vis de laquelle je me trouvois: je vous avois prévenu, Monsieur, me dit-il, sur le spectacle que vous alliez avoir, dans l'espérance qu'il ne feroit pas sur vous une impression si forte. Ma précaution n'a pas eu le succès que j'en attendois; souffrez que je vous retienne un moment ici pour vous y remettre de votre frayeur, pour vous donner le secours dont il me paroit que vous avez besoin, & pour vous faire part de mes justes allarmes. Aussi-tôt il appella un de ses Domestiques par qui il envoya chercher un Chirurgien qui me tira aussitôt trois palettes de sang, précaution sage, & qui me sauva sans doute une dangéreuse maladie; car j'étois tellement saisi, que je ne pouvois respirer qu'avec beaucoup de peine. Je me sentis fort soulagé par ce prompt secours qui fut suivi d'un torrent de larmes, que je repandis sur la triste & malheureuse destinée du Marquis. Son Hôte y joignit les siennes; car il avoit pour Monsieur de Ti.... ville toute l'estime & toute l'affection qu'on ne pouvoit refu-

fuser à ses excellentes qualités. Après en avoir fait l'éloge, il me demanda si je ne savois point ce qui avoit pû occasionner un désespoir si étrange dans un homme aussi aimable, & me fit part des justes allarmes que lui causoit cette mort funeste: Monsieur le Marquis, dit-il est venu loger chez moi; je sais, & vous ne l'ignorez pas, qu'il a apporté avec lui des sommes très considérables qu'il a fait transporter, hier au soir, je ne sais où. La Calomnie & la Médisance, qui n'épargnent ici personne, nous accuseront peut-être de lui avoir donné la mort pour les lui voler. Quelque destituée de tout fondement que soit cette horrible accusation, le seul soupçon que j'en ai m'allarme, & je crains..... Ne craignez rien, interrompis-je en poussant un profond soupir; je sçai ce qu'est devenu cet Or & cet Argent, malheureux instrument de sa mort. Sur cela je lui racontai ce que je venois d'apprendre à l'Hôtel de Soissons, d'où le désespoir l'avoit ramené chez lui pour s'y donner la mort. Je le priai en même tems de vouloir bien tenir secret ce funeste accident, jusqu'à ce que j'en eusse donné connoissance à notre famille, & je retournai promptement chez nous.

MON Oncle, que j'y rencontrai le premier, n'eut rien de plus pressé que de me demander des nouvelles du Marquis, & du succès de notre voyage à Versailles. Mes larmes, que je ne pus retenir, & mes sanglots lui annoncèrent le fatal accident arrivé à ce Seigneur, dont je lui racontai la mort Tragique, telle que je venois de l'aprendre & dont je venois d'être, pour ainsi dire, témoin oculaire. Il en fut extraordinairement frapé. Après avoir lui-même déploré le malheureux sort de son intime ami, il prit delà occasion de me rapeller les solides instructions qu'il m'avoit données au sujet de la passion du jeu qui dégénère, presque toujours, en fureur, dans ceux qui s'y abandonnent.

Vous

Vous en venez de voir, dit-il, en ſoupirant, la preuve, & les funeſtes ſuites. O mon cher Neveu, ne les perdez jamais de vûe! Nous allâmes auſſi-tôt à l'Hôtel du Marquis où, pour ſauver à ſa famille & à tous ſes amis l'affront que la juſtice auroit pû faire au deffunt, en punition de ſon attentat ſur ſa perſonne, mon Oncle prit des meſures pour cacher à tout le monde la véritable manière dont il avoit fini ſes jours. Il y réuſſit en faiſant publier par-tout, qu'il avoit été ſubitement emporté par une violente attaque d'Apoplexie. On le crut, & la cérémonie de ſon enterrement, qu'on affecta de faire avec une pompe plus qu'ordinaire, acheva d'étoufer tous les ſoupçons qui auroient pû naître à cette occaſion.

Si mon Oncle fut ſenſible à la mort du Marquis, cette mort fut pour moi un des plus fâcheux accidents qui me pût arriver. Elle ne lui enlevoit qu'un ami, dont la perte pouvoit ſe réparer, au-lieu que je perdois un homme à qui j'étois attaché par des liens bien plus forts que ne ſont ceux de la ſimple amitié, & des mains de qui je comptois tenir inceſſamment tout le bonheur de ma vie.

Je m'arrête ici un moment pour adorer les jugements impénétrables de la Divinité dans un évènement funeſte, dont les ſuites furent ſi triſtes pour moi. Grand Dieu, qui le permîtes, vous aviez ſans doute ſur moi des deſſeins de miſéricorde! Par ce coup, auſſi fatal qu'imprévu, vous vouliez me faire connoitre la vanité des choſes d'ici bas, & que j'éprouvaſſe moi-même des foibleſſes, dont je croyois que l'homme pouvoit aiſément ſe garantir, quand il le vouloit. Que je m'étois lourdement trompé!

Les ſoins que mon Oncle avoit pris de mon éducation, & la manière dont j'y avois répondu juſqu'alors, lui faiſoient croire qu'il avoit atteint le but qu'il s'étoit propoſé en prenant lui-même cette peine. Toujours en garde contre

tre tout ce qui ne s'accordoit pas avec les principes de Morale qu'il nous avoit donnés, sur-tout contre les passions auxquelles la Nature est sujette, & dont la violence cause dans le monde tous les désordres qu'on y voit, je m'étois flatté moi-même d'y passer mes jours dans cette douce tranquilité, dont on dit que tous les hommes jouiroient si la Raison & la Réligion régloient tous leurs mouvements & toutes leurs démarches. Félicité Chimérique, ou du moins incompatible avec l'humanité! En effet pour vivre tranquille, pour être véritablement heureux, il faudroit que l'homme n'eût absolument aucunes passions. Envain on nous dit que la Raison lui a été donnée pour les combatre & les domter. J'avoue qu'il y en a dont elle peut réprimer la violence? mais le moyen de combatre & de repousser un ennemi qu'on trouve aimable, un ennemi que l'on a toujours à ses côtés, un ennemi qui prend insensiblement sur nous un empire que nous sommes les premiers à lui accorder, un ennemi dont notre résistance ne fait bien souvent qu'augmenter les forces, enfin un ennemi dont le Triomphe entre dans l'ordre de la Providence, & concourt avec elle à entretenir & perpétuer dans le monde cette admirable harmonie qu'on y voit régner. Par cet ennemi, aussi terrible qu'aimable, j'entends l'Amour, source délicieuse & empoisonnée de tous les biens & de tous les maux que l'on éprouve dans la vie.

L'Objet qui m'avoit fait ressentir les premières atteintes de cette passion, étoit la charmante Emilie, Fille unique du Marquis de Ti....ville. Si j'écrivois pour d'autres que pour moi, ce seroit ici le lieu où je devrois placer le portrait de cette aimable Fille, en qui l'Amour avoit réuni toutes les graces du Corps & toutes les perfections de l'Esprit, qui peuvent rendre une personne adorable; mais comme son image est si profondément gravée dans mon

 cœur,

cœur, qu'il n'y a pas à craindre qu'elle s'en efface jamais, cette peinture, qui seroit nécessaire si je croyois avoir jamais des lecteurs, devient ici tout-à-fait inutile. Je passe donc au plus doux & plus gracieux moment que j'aye jamais eu en ma vie. Ce fut celui qui l'offrit, pour la première fois, à mes yeux. Cette entrevûe se fit à un des derniers voyages que nous fimes à la Terre de mon Oncle qui, comme je l'ai dit ailleurs, étoit presque contigue à celle du Marquis. La belle Emilie, que son Père avoit fait élever à Paris dans une espèce de communauté consacrée à l'éducation des jeunes Démoiselles de qualité, étoit venue, cet Eté-là, à Ti....ville pour achever de s'y rétablir d'une grande maladie, pour la guérison de laquelle les Médecins lui avoient ordonné d'aller reprendre son air natal. Il lui avoit fait un bien infini; & le teint de lis & de roses qu'elle avoit alors ne laissoit pas apercevoir qu'elle eût été malade. La voir & l'aimer fut pour moi la même chose; triomphe d'autant plus glorieux pour cette aimable personne, que quoiqu'il y eût déjà quelque tems que j'étois répandu parmi les Femmes, elles ne m'avoient pourtant point encore fait sentir les émotions, que les jeunes gens éprouvent ordinairement à la vûe des personnes d'un Sexe qui, en général, est très séduisant.

Mon Oncle, qui, en me poussant dans le monde, m'avoit prévenu sur ce point essenciel, me voyoit avec plaisir mettre ses instructions en pratique. Par-là je ne prétends pas dire qu'il me crût invulnérable. Il connoissoit trop bien le cœur humain, & le mien en particulier, pour se persuader qu'il seroit toujours insensible. Mais ayant apris par l'expérience, que rien n'amortit plus la première vivacité de l'Amour que la grande fréquentation du Sexe, il s'étoit flatté qu'en me conduisant par cette route, qu'il avoit tenue lui-même, il me garantiroit des écueils contre lesquels

quels la plûpart des jeunes gens vont se briser, en se laissant surprendre aux premières apparences qui, dans ces rencontres, sont souvent des plus trompeuses. Pour me faire mieux sentir la solidité de ses principes sur cette matière, il comparoit la fréquentation du beau Sexe à la bonne chère. L'une & l'autre, me disoit-il, nous flatte d'abord agréablement, & nous nous persuadons qu'il n'y a rien de plus délicieux au monde; Mais l'habitude nous fait bientôt éprouver le contraire. Ces plaisirs, qui nous ont paru d'abord si piquants, deviennent des plaisirs ordinaires; bientôt nous y sommes indifférents; & enfin ils nous dégoûtent. Raportons-nous en sur cela à l'expérience. Qu'un homme, poursuivoit-il, se trouve tous les jours à une Table, servie avec profusion de tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus friand, cette profusion & cette délicatesse, bien loin de provoquer son appetit, lui ôtent au-contraire bien souvent celui qu'il a. Il en est de même à peu près du commerce & de la fréquentation des Femmes. L'impression qu'elles font toutes ensemble sur un cœur, au-lieu de l'enflammer, le tient dans une espèce d'équilibre & d'indifférence, à la faveur de laquelle un homme mène une vie tranquille & gracieuse. C'est à cette conduite que je suis redevable de la félicité dont j'ai joui jusqu'à ce jour, & dont je crois que tous les hommes jouiroient s'ils se conduisoient de même. J'avoue, continuoit-il, qu'il en coûte quelquefois un peu à la Nature, & qu'ils ne sont pas tous capables des efforts qu'il faut se faire pour cela. Il ne seroit pas même avantageux pour la société qu'ils le fissent, & qu'ils renonçassent tous aux douceurs de l'Amour, ce qui n'est nullement à craindre; mais cette conduite du moins les mettroit en état de réfléchir, un peu plus qu'ils ne font ordinairement, sur leurs engagements avec les Femmes, & ils

ne les contracteroient pas avec cette aveugle précipitation qui est si souvent cause de leur malheur.

Une épreuve de plusieurs années m'avoit fait reconnoître la verité de ces judicieuses maximes; mais je n'avois pas encore vû l'aimable objet devant lequel elles devoient disparoître. Le Marquis, ayant apris que mon Oncle étoit arrivé à sa Terre, n'eut rien de plus pressé que de venir lui rendre visite. Il étoit accompagné de son aimable Fille, qui non seulement m'étoit inconnue, mais dont je n'avois pas même entendu parler jusqu'alors. Il seroit difficile à ma plume d'exprimer ici ce que mon cœur ressentit à cette première vûe. Tout ce que j'en puis dire, c'est que je n'avois encore rien éprouvé de semblable auprès des Femmes que j'avois jusque-là fréquentées. Une douce langueur, qui s'empara de tous mes sens au premier regard qu'elle jetta sur moi, fut comme le prélude de ma défaite. Elle fut si prompte & si visible, que mon Oncle, qui fut lui-même frapé de sa grande beauté, ayant en même tems, jetté les yeux sur moi, s'aperçut sur le champ de l'impression qu'elle venoit de faire sur mon cœur. Il étoit trop raisonnable pour m'en faire un crime. L'Amour est un homage & un tribut qu'il est impossible de refuser à la beauté, surtout dans l'âge où j'étois alors. Que je l'ai bien payé ce tribut, & que je le paye encore tous les jours de grand cœur! Puisse-je le payer de même jusqu'à la fin de mes jours! je n'en connois point de plus doux, ni dont on s'aquitte avec plus de joye. La mienne fut au-dessus de toute expression lorsqu'étant allé, quelques jours après, au Château du Marquis, lequel nous y retint pendant toute la semaine, je m'aperçus plus d'une fois que le cœur de sa charmante Fille étoit à mon égard dans une situation aprochante de celle où étoit le mien.

Qu'on

Qu'on dife, tant qu'on voudra, que l'Amour eft un enfant de l'imagination & du caprice, j'avouerai franchement ici que je n'en crois rien. Je fuis au-contraire très fermement perfuadé que la Providence, qui s'eft chargée d'une manière plus particulière de la conduite des hommes, n'abandonne point à des guides auffi aveugles, qu'ils le font pour la plûpart, le fuccès de ces fortes d'évènements dont dépend le bonheur ou le malheur de leur vie. Il y a plus; c'eft que je fuis convaincu par ce que je reffentis alors involontairement, & qui ne s'eft pas encore démenti depuis d'un feul inftant, que l'homme dans ces rencontres n'eft rien moins que le Maître des mouvements de fon cœur; mais qu'il y a une Puiffance fupérieure qui le détermine & l'attache, dans le moment qu'il y penfe le moins, à l'amour d'un objet préférablement à tout autre. Repandu, comme je l'étois depuis quelques années, parmi un certain nombre de Femmes, dont plufieurs étoient extrêmement aimables, pourquoi, dans un âge où l'on ne refpire que l'Amour, aucune n'avoit elle fait jufqu'alors impreffion fur mon cœur? Pourquoi ce même cœur, infenfible jufque-là, change-t'-il en un inftant, & devient il éperdument amoureux à la première rencontre d'une perfonne que je n'avois jamais vûe? Pour moi; je n'en fçai point d'autre raifon que celle qu'un de nos plus grands Poetes a fi heureufement exprimée par ces beaux vers:

Il eft des nœuds fecrets, il eft des fimpaties;
Par le raport defquels les ames afforties
S'attachent l'une à l'autre, & fe laiffent piquer
Par un je ne fai quoi, qu'on ne peut expliquer

Voilà, me dis-je alors, une de ces heureufes fimpaties, voilà un de ces nœuds fecrets, qui nous lient & nous atta-

chent à l'objet qui nous est destiné par la Providence, sans qu'elle attende, ni nous demande, si cet objet nous convient, ou non.

Comme je ne voyois dans ce nouvel attachement rien qui pût le rendre condamnable, je ne fis pas le moindre effort pour m'en deffendre. Hé, quand même je l'aurois voulu, en aurois-je été capable? Outre la douceur infinie que mon cœur y goûtoit, quelle raison solide aurois-je pû lui opposer pour le combattre? La beauté, la naissance, le rang, le bien, l'éducation de la charmante Emilie, sa modestie, qui m'annonça d'abord mille vertus que j'y reconnus bientôt, tout la rendoit digne de mon homage. Je me livrai donc tout entier au doux penchant qui m'entraînoit vers elle, & n'y trouvant rien qui ne fût conforme aux loix de l'honneur & de la raison, je ne crus pas devoir m'observer beaucoup pour cacher ma nouvelle passion à mon Oncle & au reste de ma Famille. Ma dissimulation, après tout, ne m'auroit pas été d'un grand secours avec un homme aussi éclairé & aussi pénétrant qu'il l'étoit. Il s'apperçut bientôt de l'état où étoit mon cœur; & comme il ne m'en fit aucun reproche, je regardai son silence comme une aprobation qu'il donnoit à une inclination, qui n'avoit rien que de louable. En effet si c'est un mal que de se livrer à l'Amour, ce n'est que lorsque cette passion ne s'accorde pas avec la raison, & les loix de l'honneur. Exceptez ces cas, qui, à la verité, sont assez fréquents, l'Amour est la plus belle de toutes les passions & la plus digne de l'homme. Son cœur, fait pour aimer, ne goûte de vraïe félicité que dans cet exercice, qui lui est si essenciel, qu'il doit faire, dit-on, même après sa mort, son occupation éternelle.

Dans la situation, où étoit alors le mien, il ne faut pas demander quels étoient mes amusements à la campa-

pagne de mon Oncle. Voir la charmante Emilie, l'adorer, lui donner ſans ceſſe des marques de la plus vive & la plus reſpectueuſe tendreſſe, en recevoir de même de la ſienne, voilà à quoi nous employons, non des heures, mais des jours entiers, que l'Amour faiſoit paſſer comme des inſtants. L'attachement que je pris pour elle devint ſi fort, que je ſentis qu'il me ſeroit impoſſible de vivre ſans la poſſéder: auſſi n'épargnai-je ni mes ſoins, ni mes aſſiduités, pour m'aſſûrer cette conquête, mille fois plus précieuſe à mon cœur, que ne ſeroit celle de tout l'Univers à un Monarque ambitieux. La manière gracieuſe dont Mademoiſelle de Ti . . . . ville y répondoit me faiſoit aſſez connoître que, ſi je ne pouvois être heureux ſans elle, de ſon côté, elle couroit les mêmes riſques que moi.

Le Marquis & mon Oncle, qui n'étoient pas à s'appercevoir de notre Amour, témoignoient aſſez, par leur façon d'agir avec nous, qu'il ne leur déplaiſoit pas. Ils nous voyoient enſemble avec la plus grande ſatisfaction du monde, & bien loin d'en prendre la moindre allarme, ils rioient quelquefois d'un certain embarras où ils nous voyoient lorſque, par hazard, ils nous ſurprenoient dans quelque tête à tête. Nous rougiſſions, alors, l'un & l'autre, ſans le vouloir, & même ſans ſavoir pourquoi; mais cette rougeur & cet embarras ne faiſoient naître dans leur eſprit aucun ſoupçon qui nous fût déſavantageux. Telle eſt la différence qui ſe trouve entre l'Amour honnête, & celui qui ne l'eſt pas. Le reſpect & la bienſéance, dont le premier eſt toujours accompagné, en écartent juſqu'à l'idée même du mal, & ce qui l'annonce dans le ſecond, eſt, tout-au-contraire, dans l'autre une marque de ſon innocence & de ſa pureté. Nos parents étoient perſuadés que le nôtre étoit de cette eſpèce, & l'excellente éducation qu'ils nous avoient donnée, ne leur laiſſoit pas

ſur-

ſur cela le moindre doute. Ils le voyoient donc avec plaiſir, & comme ils ne deſiroient que nous rendre heureux, ils vouloient, avant que de nous unir, nous donner le tems de nous connoître à fonds & de nous aimer. Sage & judicieuſe conduite! Si tous les parents en uſoient de la ſorte, on ne verroit pas tant de mariages mal aſſortis, ni tant de malheureux Epoux. Deux ans paſſés dans cette délicieuſe épreuve me promettoient un bonheur parfait; je touchois au terme de ma félicité, lorſque la mort Tragique du Marquis, & divers autres évènements, qui en furent la ſuite, firent preſque évanouir toutes mes eſpérances.

COMME rien ne donne ordinairement plus de vivacité aux plaiſirs que le contraſte qu'ils forment avec les chagrins dont ils ſont preſque toujours précédés, pour mieux ſentir toute l'étendue de ceux dont je jouis encore actuellement, je veux me retracer ici toutes les peines & les douleurs qu'ils m'ont coûté. La première fut la mort funeſte du Marquis dont j'ai rapporté toutes les triſtes circonſtances. Dans les termes où nous en étions, ſon aimable Fille & moi, il n'eſt pas difficile de ſe repréſenter combien je dus être affligé de ce fatal accident. Il m'enlevoit un homme de qui j'attendois tout mon bonheur, que je regardois comme un ſecond Père, d'autant plus cher, que les liens de l'Amour, qui m'attachoient à lui, l'emportent toujours infiniment ſur ceux de la Nature. A cette affliction s'en joignoit une autre, qui en étoit la ſuite. Par cette mort je voyois mon bonheur non ſeulement différé pour quelque tems, mais encore à la veille de m'echaper par une infinité d'Obſtacles que je preſſentis qu'on y pourroit apporter. Mes preſſentiments ne furent pas long-tems à ſe changer en des réalités.

NOUS étions dans la Saiſon que nous allions, ordinairement,

ment, paſſer à la Terre de mon Oncle. Comme le Marquis comptoit que les affaires, qui l'avoient amené à Paris, alloient être terminées, nous devions tous partir enſemble. Tout étoit déjà prêt pour ce Voyage, lorſque ſon déſeſpoir l'enleva de ce monde; ce qui rétarda notre départ. L'Impatience où j'étois d'aller voir la charmante Emilie, pour la conſoler dans l'affliction que cette mort devoit lui avoir cauſée, me fit demander à mon Père la permiſſion de prendre toujours les devants, en attendant que le reſte de la famille pût ſuivre: je vous entends, me dit-il d'un air & d'un ton ſérieux qui me glaça. L'Amour vous appelle auprés de Mademoiſelle de Ti . . . . ville; mais l'honneur deffend de vous permettre ce Voyage, qui auroit pour vous des ſuites d'une trop grande conſéquence. Je ſai la paſſion que vous avez priſe pour cette Démoiſelle, que ſa vertu rend encore plus aimable, que ſa grande beauté. Je l'ai appriſe avec plaiſir, & l'ai même approuvée. J'ai fait plus encore. Comme je n'ai jamais eu d'autre but, ni d'autre déſir en ma vie que celui de vous rendre heureux, perſuadé que la poſſeſſion de cette charmante Perſonne y contribueroit beaucoup, j'étois ſur le point de la demander pour vous à ſon Père, lorſque ſa mort funeſte à fait évanouir toutes les eſpérances, dont vous pouviez vous flatter avec juſtice. Vous en ſavez les tragiques circonſtances; vous avez des ſentiments d'honneur; il n'eſt par conſéquent pas néceſſaire que je vous en diſe davantage.

Le plus terrible coup de foudre, en tombant ſur moi, m'auroit bien moins étonné, que ces déſolantes paroles. Elles firent ſur moi une impreſſion ſi forte & ſi ſubite, que j'en perdis, pendant quelques moments, l'uſage de tous mes ſens, ce qui effraya tellement mon Père, qu'il appella auſſi-tôt du monde, pour me donner les ſecours dont j'avois beſoin. Mon Oncle accourut des premiers. Ses

ſoins m'ayant fait revenir la connoiſſance, bien loin de l'en remercier comme je le devois: Que ne me laiſſez-vous mourir, lui dis-je; & pourquoi me rappeller à la vie après m'avoir donné le coup de la Mort, comme on vient de faire! Ignore-t-on que la mienne eſt attachée à la poſſeſſion de l'aimable Emilie, & que m'ôter cette douce eſpérance, c'eſt me jetter dans un déſeſpoir mille fois plus violent que celui qui a fait périr le Marquis? Ah! c'eſt m'arracher le cœur que d'exiger de moi un pareil ſacrifice! Celui de ma vie me coûteroit mille fois moins. Que mon Père en diſpoſe, il en eſt le Maître. C'eſt ſon bien, puiſque je l'ai reçu de lui; mais s'il veut me la conſerver, qu'il n'exige pas de moi que je renonce au ſeul bien, ſans la poſſeſſion duquel elle m'eſt inutile, & même odieuſe! Comme vous n'avez peut-être jamais aimé, vous n'avez, par conſéquent, jamais ſenti avec quelle force l'Amour nous attache à l'objet qui a ſçu nous enchanter. Ah, mon cher Oncle, ajoûtai-je en ſoupirant, ſi vous aviez fait, ſeulement une fois, cette douce épreuve, vous auriez vous-même frémi du diſcours que mon Père vient de me tenir! L'état violent où j'étois ne me permit pas de continuer. Je retombai dans mon évanouiſſement qui fut ſi long, qu'on appréhenda qu'il n'eût des ſuites funeſtes. On eut bien de la peine à me faire revenir, & je me trouvai ſi foible en ſortant de cette criſe, qu'il fallut me porter au lit que je fus obligé de garder pendant pluſieurs jours. Peut-être n'en ſerois-je point relevé ſi, pour m'encourager à reprendre des forces, mon Oncle ne m'eût flatté de quelque eſpérance.

QUOIQUE mon Père ne m'eût laiſſé qu'entrevoir la raiſon d'un changement ſi ſubit, je ne la compris que trop, lorſque mes premiers tranſports eurent fait place à la réflexion. Ce fut alors que j'éprouvai, pour la première fois,

fois, combien il y a peu de fonds à faire sur l'instabilité des choses humaines. Je me voyois, deux jours auparavant, au comble de mes vœux; je touchois au moment qui alloit assûrer le repos & le bonheur de ma vie; Un accident inopiné précipite toutes mes espérances dans le tombeau, & me prive, tout à la fois, & du Père & de la Fille! .... Mais, disois-je, pourquoi faut-il que le désespoir de l'un me prive de la possession de l'autre? Cette adorable personne a-t-elle eu la moindre part au malheur de son Père? Helas! elle ignore de quelle manière il a fini ses jours, & sans doute qu'elle l'ignorera toute sa vie! Pourquoi donc seroit-elle la victime d'un désespoir, dont elle n'est pas plus coupable que tout le reste de l'Univers? Ah! n'est-ce pas déjà une assez grande affliction pour elle d'avoir perdu un Père, dont elle étoit si tendrement aimée, sans qu'elle ait encore la douleur de se voir abandonnée par un Amant, qui peut seul la consoler & lui faire oublier, avec le tems, cette première perte? ..... Mais qu'ai-je fait moi-même, poursuivois-je, pour mériter une si terrible punition! Bien loin d'avoir eu la moindre part à ce funeste accident, que toute la prudence humaine ne pouvoit prévoir, n'ai-je pas fait, au-contraire, tout mon possible pour le prévenir? Avec qu'elle attention n'ai-je pas écarté tout ce qui pouvoit réveiller en lui le malheureux penchant qui l'a enfin entraîné dans le précipice? Que n'aurois-je point fait encore pour l'en détourner, s'il étoit possible aux hommes de lire dans l'avenir? Comme son obscurité est impénétrable, est-il au monde une injustice plus criante, que celle qui nous sacrifie à des évènements auxquels on sait que nous n'avons pas eu la moindre part? Voilà néanmoins la façon cruelle dont on en agit avec moi! On connoit mon innocence, on rend la même justice à celle de l'aimable Emilie, & malgré tout cela, on exige que nous

nous sacrifions l'un & l'autre à je ne sai quelle Chimère que l'on nomme honneur, lequel s'oppose, dit-on, aujourd'hui à une Alliance qu'on désiroit il y a quelques jours avec autant d'ardeur que nous. Ah! périssent toutes les loix, toutes les coûtumes, toutes les bienséances du monde, si elles sont aussi injustes que celles auxquelles on veut me soumettre! Non, continuai-je; Non, Adorable Emilie, ni le respect, ni la déférence, que j'ai toujours eu pour les ordres de mes Parents, ne me feront jamais confondre, comme ils le font, l'innocence avec le crime! Vous êtes encore aujourd'hui, quoiqu'il en puissent dire, aussi digne de mes adorations, que vous l'avez toujours été; & si le malheur, qui vient de vous arriver, a causé quelque changement dans votre fortune, c'est à ma vive tendresse à réparer l'injustice du sort que vous n'avez nullement méritée. C'est ainsi que je m'efforçois de soulager la mortelle douleur, dont le discours de mon Père m'avoit accablé.

Elle étoit si violente, & si visible, que, dans la crainte qu'il eut qu'elle ne me portât à quelque extrémité, il prit, de concert avec mon Oncle, un parti qu'ils jugèrent, l'un & l'autre, très propre à leur dessein, & convenable à ma situation. Ce fut de m'éloigner, le plus qu'ils pourroient, de l'objet de mon amour, dans la persuasion que l'absence & l'éloignement pourroient m'en guérir. J'ai dit plus haut que, voulant me donner une éducation parfaite, mon Oncle, après m'avoir fait passer quelques années dans le grand monde de Paris, s'étoit proposé de me faire faire quelques voyages dans les Païs étrangers, pour achever de m'y instruire. Qu'est-ce en effet qu'un homme qui ne connoit, qui n'a vû que sa ville, que sa Province, &, tout au plus, que sa nation? C'en est assez, il est vrai, pour un Artisan, pour un Bourgeois, & autres

tres gens de cette claſſe; mais il eſt d'autres états dans leſquels ces connoiſſances bornées ne ſuffiſent pas. L'obligation où l'on ſe trouve quelquefois de traiter avec d'autres nations, nous met dans la néceſſité d'étudier & de connoître à fonds leurs caractères, leurs loix, leurs uſages, leurs coûtumes, leurs génies, & juſqu'à leurs modes; car quoique les hommes, pour le fonds, ſoient touts, à peu près, les mêmes dans tous les Etats Policés, néanmoins, pour ne parler que de l'Europe, il y a, parmi les Peuples qui l'habitent, des différences eſſencielles, qui les diſtinguent les uns des autres, & qu'il n'eſt pas permis à certaines perſonnes d'ignorer. Comme le Commerce & la Politique les uniſſent tous les uns aux autres, pour traiter & vivre bien avec eux, il faut abſolument être inſtruit de ces différences, ſans quoi, l'on doit s'attendre de faire de grandes fautes, qu'il eſt quelquefois impoſſible, de réparer. Le Moſcovite, par exemple, & le Portuguais, habitent les deux extrémités oppoſées de l'Europe; le Turc, & l'Anglois, occupent les deux autres. Le Commerce, la Politique, l'intérêt, enfin le beſoin général que tous les hommes ont les uns des autres, lient enſemble ces quatre nations, qui vivent en bonne intelligence les unes avec les autres; mais traiter avec elles comme les Pariſiens font entr'eux, ce ſeroit le veritable moyen d'échouer dans les Négociations, ou de tout gâter.

Quoique j'ignoraſſe encore à quel état la Providence me deſtinoit, lorſque mon Oncle me communiqua, pour la première fois, cette réſolution, cependant, comme je ſentois les avantages que j'en pourrois tirer un jour, je recus avec beaucoup de joye la promeſſe qu'il me fit, de me faire commencer ces Voyages, auſſi-tôt que j'aurois fini ma caravanne de Paris. Tant que mon cœur s'étoit conſervé libre, j'avois toujours regardé ces voyages comme une

ſource de nouveaux plaiſirs & d'inſtructions nouvelles pour moi, & j'attendois avec une eſpèce d'impatience le tems qu'il avoit fixé pour cela. Mais il n'en fut pas de même, lors que je me vis dans les fers de la charmante Emilie. Auſſi fut-ce un nouveau coup de foudre pour moi, lorſque mon Père m'en fit la propoſition. Le reſpect que j'ai toujours eu pour lui m'empêcha de contrevenir ouvertement aux ordres qu'il me ſignifia, de me tenir prêt pour le voyage d'Italie; mais je n'en fus pas pour cela plus diſpoſé à lui obéïr. La confiance que j'avois en mon Oncle, & qu'il s'étoit ſi bien aquiſe par ſes bontés pour moi, me fit eſpérer que je pourrois conjurer encore ce nouvel Orage. J'employai, pour l'intéreſſer en ma faveur, tout ce que l'Amour peut inſpirer de plus touchant, & lui peignis, avec les plus vives couleurs, le déſeſpoir dans lequel ce nouveau projet étoit capable de me jetter.

Si cette voye ne me réuſſit pas entiérement, du moins je n'eus pas ſujet de me repentir de l'avoir employée. La conſolation que j'en reçus fut qu'il en parleroit à mon Père, dont il tâcheroit d'obtenir ce que je lui demandois avec tant d'inſtances; qu'après tout, s'il n'y réuſſiſſoit pas, il eſpéroit que le tems & ma ſoumiſſion à ſes ordres auroient un effet tout différent de celui que j'apréhendois; que ce voyage m'étoit auſſi néceſſaire pour achever de me former l'eſprit, qu'il ſeroit utile à ma ſanté, qui demandoit, diſoit-il, que je changeaſſe un peu d'air; que ce retardement ne nuiroit en aucune façon à mon Amour, puiſque, auſſi bien, la triſte conjoncture dans laquelle ſe trouvoit Mademoiſelle de Ti....ville, ne me permettoit pas de continuer avec elle un commerce de galanterie, contre lequel on auroit raiſon de murmurer; que je ne courois aucun riſque que d'autres me l'enlevaſſent pendant mon abſence, puiſque, outre l'amour qu'elle lui avoit paru avoir pour moi, il ne croyoit pas qu'el-

le

le fût visible pour personne, pendant tout le tems que dureroit le deuil où elle étoit de la mort de son Père; que cette année étant perdue pour mon amour, je devois profiter de cet intervalle pour achever d'apprendre à connoître les hommes; qu'à mon retour je n'en ferois que mieux reçu de la charmante Emilie, rien n'étant plus propre, que l'absence, pour donner de nouvelles forces à l'Amour: Vous êtes jeunes encore l'un & l'autre poursuivit-il, & vous n'avez fait encore aucune épreuve, vous, de la légéreté qu'on reproche à son Sexe, elle, de l'inconstance dont on accuse les hommes. Vous vous aimez tous les deux de bonne foi, & vous croyez bonnement que vous vous aimerez toujours de même, parce que vos cœurs sont actuellement dans ces dispositions. L'absence, qui est la véritable pierre de touche pour l'amour, vous fera connoître si le vôtre est réellement ce qu'il vous paroît. Ah, mon cher Neveu, si vous connoissiez le cœur humain, tel que je le connois, & comme vous le connoitrez un jour, bien loin de regarder ce petit délai comme un malheur, vous le regarderiez, au-contraire, comme un expédient que la Providence vous fournit pour éprouver, l'un & l'autre, votre amour! Ce que vous en ressentez tous les deux n'est encore qu'une première étincelle d'un feu naissant, que votre imagination vous représente comme la chose du monde le plus solide & le plus durable; le tems seul vous aprendra ce qui en est. Combien de jeunes personnes voyons-nous, tous les jours, dont les feux, semblables à ceux que l'ardeur du Soleil forme des exhalaisons de la terre, s'allument & se dissipent presque dans le même moment! Qui sçait si le vôtre n'est pas de la même Nature?

Ce n'est pas ce que j'apréhende, mon cher Oncle, lui repliquai-je. Ce qui m'assassine, c'est que mon Père m'a fait entendre que je devois renoncer pour toujours à la possession-

ſeſſion de l'aimable Emilie; que je me flaterois envain de cette douce eſpérance; enfin que l'honneur ne lui permet plus de conſentir à notre union. Si cette déclaration eſt ſincère & irrévocable, jugez quelle doit être ma douleur, & ce que je dois penſer de ce voyage qu'il ne me fait, ſans doute, entreprendre, que pour me ſéparer à jamais de ce que j'adore; car comme je ne pourrai ſurvivre à cette cruelle ſéparation, je ſuis perſuadé que, de ſon côté, l'adorable Emilie en mourra de douleur.

Je ne me ſerois jamais attendu, reprit mon Oncle en ſouriant, qu'on verroit renaître des *Céladons* dans notre Famille, & des *Artémiſes* dans celle du Marquis. Cette double merveille ſeroit d'autant plus ſingulière, qu'elle n'a jamais exiſté que dans les Romans & les Hiſtoires fabuleuſes. Bon Dieu, que l'imagination des jeunes gens eſt expéditive, ſur-tout quand elle eſt échauffée par l'Amour? Allez, mon Neveu, je réponds de vous, corps pour corps, ſi vous ne mourez jamais, l'un & l'autre, d'autre maladie, que de celle-là. A l'égard de la déclaration que votre Père vous a faite, quoique j'eſpère qu'elle n'aura point d'effet, par la ſuite, je ne puis néanmoins la déſaprouver. Vous ſçavez combien l'honneur nous fut toujours précieux dans notre Famille, à laquelle, grace au Ciel, on ne peut pas reprocher la moindre tache. Je vous ai moi-même élevé d'une manière à ne jamais dégénérer de ſes nobles ſentiments. D'un autre côté vous n'ignorez pas la tache que la mort violente du Marquis vient d'imprimer à la ſienne. Autant que je l'ai pû, je l'ai effacée par les précautions que vous m'avez vû prendre pour la cacher à tout le monde. Il y auroit, ſans contredit, de l'injuſtice à faire retomber ſur ſon aimable Fille les ſuites d'un évènement, auquel elle a eu encore moins de part que vous & moi; mais vous ne connoiſſez pas encore parfaitement le monde. Quelque injuſte qu'il

qu'il ſoit dans la plûpart de ſes jugements, on eſt quelquefois forcé à y déférer, du moins pour un tems. C'eſt le ſeul parti que vous auriez à prendre, s'il étoit inſtruit des circonſtances de la mort du Marquis, que j'ai pris tant de ſoin de cacher. Mais heureuſement pour vous, tout le monde, & ſa Famille même, les ignorent. Tant qu'on n'en ſaura rien, non ſeulement il vous eſt permis d'eſpérer; mais je me flatte encore de faire révoquer à mon Frère la deffenſe qu'il ne vous a probablement faite, que parce qu'il a cru que ces circonſtances étoient connues de tout le monde. Attendez que le Tems l'ait détrompé. Alors, ſi vous perſiſtez l'un & l'autre dans votre amour, qui n'en ſera que plus vif & plus ardent, je me fais fort d'obtenir de lui le conſentement qu'il avoit déjà donné à votre union avec la belle Emilie, & qu'il retire depuis, uniquement pour la raiſon que je viens de vous dire. Ceſſez donc de vous affliger de ſon refus. Par votre Soumiſſion à ſes ordres continuez à vous montrer digne de ſa tendreſſe, dont vous obtiendrez avec le tems l'accompliſſement de vos déſirs. Je ne ceſſerai point de le ſolliciter pour vous pendant votre abſence; & j'eſpère que j'y réuſſirai. Tantôt vous verrez de vos propres yeux un des moyens que j'ai imaginés pour le détromper, & pour aſſûrer votre bonheur.

Un Malade, qui a mis toute ſa confiance dans un Médecin habile, dont il eſt tendrement aimé, ne ſe ſentit jamais plus ſoulagé par les excellents remèdes que celui-ci lui donne, que je le fus par le diſcours de mon Oncle. Je reſolus de ſuivre ſes ſages conſeils dans cette affaire, qu'il me parut prendre preſque autant à cœur que moi-même. Il m'en donna une preuve bien convaincante dès l'après-dinée. En effet étant allés enſemble à l'Hôtel où avoit logé le Marquis, il demanda à parler en particulier au Maître

tre de la maison. Celui-ci, nous ayant fait aussi-tôt entrer dans une sale dont il ferma la porte sur nous, mon Oncle, lui fit raconter de nouveau toutes les circonstances de la mort du Marquis, & lui demanda si quelque autre que lui étoit encore instruit de cette funeste avanture. Je l'ai tenue si secrette, Monsieur, poursuivit l'Hôte, par l'intérêt & la part que j'y ai pris, que son Valet de chambre même ignore la veritable manière dont il a fini ses jours. Nous sommes les seuls au monde, Monsieur & moi, ajoûta-t-il, en me montrant, qui le sachions; & je puis bien assûrer que, de ma part, jamais quique ce soit n'en sera instruit, quand même il m'en devroit coûter la vie.

C'EST ce que je viens vous demander, lui dit mon Oncle, au nom de toute sa Famille qui l'ignore elle-même. La tendre amitié que j'ai eu depuis plus de vingt ans pour le Marquis, l'intérêt que je prens à l'honneur de tous ses illustres Parens m'ont engagé à vous venir remercier de votre discrétion, & vous prier en même tems, de vouloir bien accepter cette marque de ma reconnoissance. A cet mots, tirant de sa poche une bourse, dans laquelle il me parut qu'il pouvoit y avoir trois ou quatre cents Louis d'Or, il la lui présenta. Mais l'Hôte, par une générosité qui m'étonna dans un homme de cet état, la refusa constamment, en disant qu'il n'étoit pas de ces gens à qui il faut lier la langue avec des Cordons d'Or. Il ajoûta qu'il avoit été si touché de la mort tragique du Marquis, que, bien loin de la divulguer, il donneroit au-contraire tout ce qu'il possédoit, pour étoufer ce secret, s'il croyoit qu'il y eût quelqu'un dans le monde, qui fût capable de le révéler; que mon Oncle pouvoit & devoit être fort tranquille sur cet article, & que c'étoit pour la dernière fois de sa vie qu'il en ouvroit sa bouche, ce qu'il nous protesta avec serment. Cette dernière sûreté n'étoit pas fort nécessaire pour nous tran-

tranquilifer, après ce dont nous venions d'être témoins. Un homme de cet état, affez généreux pour réfufer, comme il faifoit, une fomme fi confidérable qu'on lui préfente pour le gratifier & s'affûrer de fa difcrétion, n'a pas befoin de donner d'autre preuve de fa probité. Autant que mon Oncle fut frappé de ce généreux défintéreffement, autant fus-je ravi de voir que nous étions les feuls maîtres d'un fecret, dont la découverte auroit été fi funefte à mon amour. Je ne doutai pas un inftant, après cet heureux éclairciffement, qu'il ne réuffit, avec le tems, à faire revenir mon Père de la prévention où il étoit, contre mon Alliance avec Mademoifelle de Ti . . . . ville; mais je ne fus pas plûtôt délivré de cette inquiétude, que je retombai dans une autre, qui ne me caufa pas moins de chagrin.

DANS tous les Voyages que j'avois faits à la Terre de mon Oncle & à Ti . . . . ville, & dans toutes les vifites que nous nous étions réciproquement rendues, jamais nous n'avions ni vû, ni rencontré le Fils du Marquis. Deux raifons en étoient caufe. La première eft que ce jeune Cavalier avoit un dégoût étonnant pour le féjour de la Campagne. La feconde eft que, défirant s'avancer dans le Service, pour lequel il avoit une forte paffion, il étoit d'une fi grande exactitude à fon devoir, qu'il ne quittoit prefque jamais fon Régiment. S'il le faifoit, par extraordinaire, ce n'étoit que pour peu de tems, fur des ordres réïtérés de fon Père, & cela, toujours dans la faifon où nous étions de retour à Paris. Comme l'amour de la Fille & l'amitié du Père m'avoient fuffi jufqu'alors, j'avois été fort peu curieux de m'informer du caractère du Fils, dont le fufrage ne m'étoit alors nullement néceffaire. Il n'en étoit plus de même depuis la mort du Marquis. Par ce fatal accident, l'aimable Emilie entroit fous la tutèle & la dé-

dépendance de son Frère, qui, selon l'usage & la coûtume de cette Province, alloit avoir sur elle une autorité vraiment Despotique. Si on regarde par-tout comme une espèce de malheur d'être né Fille, on peut dire que c'en est un des plus grands dans la Normandie, sur-tout après la mort des Pères. En effet leurs Frères aînés, non contents d'emporter par la loi presque tous les biens de la maison, par une loi encore plus injuste, ne laissent pas seulement à leurs Sœurs la liberté de disposer d'elles-mêmes, celles-ci ne pouvant le faire que de leur consentement, qu'ils leur refusent presque toujours, parce que, pour leur procurer des établissements convenables, il faudroit que ces Messieurs se désistassent un peu de leurs droits, ce qui n'est pas ordinairement de leur goût. De-là cette prodigieuse quantité de vieilles Filles & de Réligieuses, qu'on voit dans cette Province plus qu'en aucun autre Païs de l'Europe. Ne connoissant donc en aucune façon mon futur Beau-Frère, je craignis, avec quelque fondement, qu'il ne fût pas plus raisonnable sur ce point, que la plûpart de ses Comprovinciaux; ce qui ne manqueroit pas de faire un obstacle insurmontable à mon amour. C'est ce dont je résolus de m'éclaircir avant toutes choses, & ce que je ne tardai pas à exécuter.

La Mort du Marquis, dont mon Oncle l'avoit informé, l'ayant amené à Paris, il n'eut rien de plus pressé que de venir nous remercier des amitiés, qu'il avoit appris qu'il avoit recues de notre Famille. Jamais Phisionomie ne me frappa plus vivement, que celle de cet aimable Cavalier, que le hazard me fit rencontrer sur le seuil de notre porte, au moment que je sortois du logis. Je n'eus pas besoin de lui demander qui il étoit, ni à qui il en vouloit. La parfaite ressemblance qu'il avoit avec le feu Marquis, que je crus voir devant moi, me le dit assez. De mon côté, les

les larmes qui coulèrent, malgré moi, de mes yeux en voyant son équipage funèbre, jointes au compliment de condoléance que je lui fis en l'introduisant dans la maison, lui firent assez connoître qui j'étois. Il ne me répondit que par de profonds soupirs & par un torrent de pleurs, qu'il répandit en me serrant étroitement dans ses bras. Aprés avoir ainsi épanché notre douleur dans le sein l'un de l'autre, je le présentai à mon Père & à mon Oncle, qui frappés tous les deux, comme je l'avois été, de cette ressemblance si parfaite, crurent d'abord revoir le Marquis. Sa visite fut courte, comme elles le sont toujours dans ces tristes conjonctures. Mais, comme s'il eût voulu s'en dédommager avec moi, il me pria de vouloir bien avoir pour lui la même amitié & les mêmes bontés qu'il sçavoit que j'avois eu pour son Père, pendant le peu de séjour qu'il feroit à Paris. Je le lui promis, & lui tins parole. J'avois trop d'intérêt de m'en faire un ami, pour manquer une si belle occasion. Je ne le quittai presque point pendant tout le tems qu'il fut dans cette ville, où ayant terminé les affaires pour lesquelles il y étoit venu, il partit pour sa terre, où il m'apprit qu'il alloit demeurer avec sa Sœur, jusqu'à ce qu'il eût pris d'autres arrangements.

La connoissance que j'eus du caractère de ce jeune Marquis pendant le séjour qu'il fit à Paris, & les bonnes espérances que mon Oncle m'avoit données, achevèrent de dissiper le trouble où avoit été mon cœur. En effet je trouvai dans cette aimable personne, les mêmes sentiments & les mêmes dispositions qui m'avoient gagné l'amitié de son Père. Rassûré par les marques sincères d'amitié qu'il me donna avant que de partir, je ne doutai point qu'il ne fût, par la suite, aussi favorable à mon amour. Cette flateuse persuasion me fit hazarder une démarche que je n'aurois certainement pas faite en toute au-

autre rencontre ; mais en amours il eſt de certains moments, où l'on ne ſe pique pas toujours de la régularité la plus ſcrupuleuſe.

J'AI dit que mon Père m'avoit ordonné de me diſpoſer à partir pour l'Italie. Ce voyage n'étoit rien moins que de mon goût ; toutefois les raiſons de mon Oncle, & plus encore les bonnes eſpérances qu'il m'avoit données m'avoient preſque perſuadé ; deſorte que je voyois d'un œil aſſez indifférent les préparatifs qui ſe faiſoient pour ce départ. Un Valet de chambre & un Poſtillon, qui devoient m'accompagner, avoient reçu ordre de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour le voyage. Déjà même mon Père avoit commencé à expédier des Lettres de recommandation pour toutes les Villes conſidérables, ſoit de France, ſoit d'Italie, dans leſquelles ſon intention étoit que je fiſſe quelque ſéjour. Par-là je compris que l'heure fatale du départ approchoit, & qu'il n'y avoit plus à ſe flatter de faire revoquer ce voyage. Que l'obéiſſance eſt un devoir pénible, même pour les perſonnes les plus dociles, dans une ſituation pareille à celle où je me trouvois alors ! Combattu d'un côté par l'amour du devoir, déchiré de l'autre par la crainte d'être pour jamais ſéparé de ce que j'avois de plus cher au monde, je raſſemblois à ces malheureux criminels, dont les angoiſſes redoublent à meſure qu'ils voyent aprocher le jour & le moment de leur ſuplice. Il faut donc nous ſéparer, me dis-je dans toute l'amertume de mon cœur ; il faut m'arracher de tout ce que j'ai de plus précieux, & aller traîner, à deux ou trois cents lieues de mon adorable Emilie, des jours qui ne peuvent être que malheureux en ſon abſence ! Que deviendrai-je, & que deviendra-t-elle elle-même pendant un ſi long voyage ? car je ſçai que je pars ; mais j'ignore quand il plaira à mon Père de me rappeler de l'eſpèce d'exil

au-

auquel il m'a condamné ! Sans doute qu'il n'use de cette rigueur envers moi, que parce qu'il se flatte que pendant mon absence, qu'il fera durer aussi long-tems qu'il voudra, le jeune Marquis disposera, d'une manière ou d'une autre, de son aimable Sœur. Ainsi donc je me verrai frustré pour jamais du seul bien après lequel j'aspire dans le monde! Ainsi donc je ne la reverrai plus de ma vie! Cruelle obéissance, quel sacrifice exiges-tu de moi! Amour, tendresse, amitié, respect, qui dois-je écouter! Qui de vous l'emportera dans mon cœur? Faut-il perdre pour jamais ce que j'adore? Faut-il me révolter contre ce que j'honore & que j'aime? A l'un je dois la vie & tout ce que je suis; je ne puis la conserver sans l'autre à qui je l'ai consacrée! Amour, suggère moi quelque expédient pour accorder les sentiments que tu m'as inspirés avec ce que je dois à la Nature! Déchiré par ces cruelles pensées, je ne savois à quoi me résoudre, lorsqu'enfin je pris, le parti de faire un coup de ma tête. Le Ciel me l'inspira, sans doute, puisque c'est à lui que je dois tout le bonheur de ma vie.

TOUT étant prêt, comme j'ai dit, pour mon départ, qui étoit fixé au lendemain, je pris en particulier mon Valet de chambre qui devoit être du voyage, & lui parlai en ces termes. Merville, lui dis-je, nous partons demain pour l'Italie. Si jamais il y eut voyage entrepris à contre-cœur, c'est assûrément celui qu'on me fait faire. Je ne m'arrêterai point à vous en dire les raisons. Vous les devinez sans peine. Comme vous m'avez toujours servi avec affection, je n'ai jamais eu rien de caché pour vous. Pourrois-je assez compter sur vous, pour vous mettre de moitié dans l'éxécution d'un projet que je médite? Monsieur, me repondit-il en souriant, à vous parler franchement, je ne vous conseille pas de le faire, puisque, malgré l'affection que vous reconnoissez que j'ai toujours eue pour vous, vous semblez dou-

douter que je veuille vous en donner de nouvelles preuves. Qui ſçait en effet ſi, au-lieu de vous ſervir avec zèle & fidélité, comme j'ai toujours fait, je ne ferois pas d'humeur à vous trahir aujourd'hui? Nous ſommes ſujets à caution, nous autres Normands, & quelque preuve qu'on ait de notre fidélité, on ne doit jamais ſe confier en nous. Pour moi, quel que ſoit le projet que vous méditez, je n'en ai point d'autre que celui d'aller à Rome, où je voudrois déjà être pour demander au Pape des pardons capables d'effacer le péché que j'ai commis, en reſtant pendant quatorze ans au ſervice d'un Maître qui, après avoir éprouvé pendant tout ce tems mon dévouement & mon zèle pour ſon ſervice, peut me ſoupçonner encore de n'être pas digne de ſa confiance.

Tu l'as toujours eu, lui dis-je, mon cher Merville; & je ne m'ouvrirois pas à toi, comme je vais le faire, ſi je ne t'en croyois pas digne. Tu vois que mon Père nous fait partir pour l'Italie, où je t'ai déjà dit que je ne vais qu'à contre-cœur. . . . . Je gage, interrompit-il, que vous prendriez bien plus volontiers la route de Normandie. La Bouſſole de votre cœur qui eſt tournée de ce côté-là, vous y feroit trouver beaucoup plus de plaiſir; mais il n'y a rien à faire pour vous cette année; & le voyage que Monſieur votre Oncle ſe trouve obligé de faire en Brétagne, pour y ramaſſer cette riche ſucceſſion qui vient encore de vous écheoir, nous privera, cet Eté, du plaiſir de voir l'aimable Demoiſelle de Ti.... ville. En revanche, nous allons voir Notre Saint Père le Pape, & les Dames Romaines dont la beauté eſt fort renommée, mais qui auront, je crois, bien de la peine à l'emporter ſur la ſienne. Nous reviendrons tous chargés de pardons, dont nous ferons préſent à Mademoiſelle Emilie, qui vous en aimera encore bien davantage, quoiqu'elle vous aime déjà beaucoup. . . . Mais à propos, Mon-

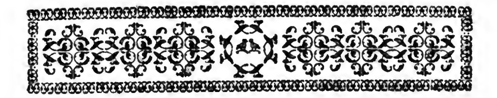
Monſieur, eſt-ce que vous auriez la cruauté de partir pour un ſi long voyage, ſans prendre au moins congé d'elle? Amoureux & poli, comme vous l'êtes, je m'étonne que vous ayez manqué à ce devoir, dont l'omiſſion lui donnera un juſte ſujet de ſe plaindre de vous.

Je ſuis ravi, mon cher, lui répondis-je, de voir que tes penſées s'accordent ſi bien avec les miennes. C'eſt auſſi ce que j'ai deſſein de faire; mais comme mon intention eſt que ce petit Voyage ſoit ignoré de tout le monde, & ſur-tout de mon Père, pour lui donner le change, & lui faire accroire que j'ai pris la route d'Italie, je ſerois d'avis que tu m'allaſſes attendre à Lyon, d'où tu lui feras tenir à Paris les Lettres que je lui écrirai, & que je datterai de divers endroits. Par ce petit artifice il croira que j'y ſuis moi-même, pendant que j'irai prendre congé de ma chère Emilie, après quoi j'irai te réjoindre pour continuer enſemble notre Voyage. Et c'eſt-là, reprit Merville, le grand projet dont vous me faiſiez d'abord un ſi grand Miſtère? A vous entendre, il ſembloit qu'il n'étoit queſtion de rien moins que d'un enlévement, dans l'éxécution duquel vous vouliez me mettre de moitié. Allez, Monſieur, repoſez-vous ſur moi de cette bagatelle. Reſtez à Ti.... ville auſſi long-tems qu'il vous plaira. Donnez-moi ſeulement de l'argent, & je me charge du reſte. Je ferai même pour vous, ſi vous le voulez, le voyage de Rome, & je vous tiendrai ſi bon compte de tout ce que j'y aurai vû, que, pour peu que vous ayez de mémoire, vous n'aurez pas de peine à faire croire à Monſieur votre Père que vous aurez tout vû de vos propres yeux. Si j'en croyois mon cœur, lui dis-je, je te prendrois au mot; mais ce ſeroit pouſſer trop loin la ſupercherie. Ce n'eſt même qu'avec peine que j'ai pû me réſoudre à celle-ci. Mais que veux-tu? J'aime, tu le ſçais; & tu as trouvé toi-même

qu'il y auroit de l'impoliteſſe à partir ainſi, ſans prendre au moins congé de celle que j'adore. Aſſûrement, réprit Merville, & je ne vous aurois jamais pardonné cette incivilité. Mais ſi j'en juge par le paſſé, mon ſéjour à Lyon ne ſera pas fort court; car vos adieux dureront peut-être plus d'un mois. N'importe, pourvu que j'aye la bourſe bien garnie, je tâcherai de ne m'y pas plus ennuyer que vous ne ferez auprès de votre aimable Maîtreſſe. C'eſt ſur quoi tu peux compter, lui dis-je, comme, de mon côté, je compte ſur ta diſcrétion.



M E-



MEMOIRES DU COMTE DE B***.

CONTENANT

SES AVENTURES,

Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES du Tems très curieuses, ses recherches & ses découvertes sur les Antiquités de la Ville de Rome & autres curiosités de l'Italie.

SECONDE PARTIE.



M'ETANT assûré de la manière dont je viens de le dire, d'un Correspondant fidelle, je partis le lendemain, & pour donner le change à mes Parents, je feignis de prendre la route de Lyon. Nous arrivâmes, l'après-dinée à Sens, où, pour mieux cacher encore mon jeu, j'allai rendre visite à Monsieur Lang... du G... qui en étoit Archevêque, & grand ami d'une de mes Tantes, chez laquelle je l'avois vû très souvent. Ce Prélat me retint à souper chez lui, malgré toutes les instances & les prières que je pus lui faire de m'en dispenser. La Chè-

re fut délicate, comme elle l'eſt, d'ordinaire, chez ces Seigneurs. Pendant tout le repas, la converſation, après avoir d'abord roulé ſur notre Famille, tomba ſur le Voyage que je lui dis que j'allois faire. Il feignit d'envier mon bonheur, m'aſſûrant qu'il ne mourroit point content qu'il n'eût eu cette ſatisfaction. Je lui répondis que je m'étois plus d'une fois étonné, avec tout le Public, qu'il ne l'eût pas déjà fait pluſieurs fois; que les grands ſervices qu'il avoit rendus à la Cour de Rome, avoient fait juger que celle-ci, en récompenſe, lui auroit donné place depuis long-tems dans ſon ſacré Collège; j'ajoûtai que cet honneur ne pouvoit lui manquer, à la première promotion, & que je comptois ne point revenir ſans avoir la joye de le voir revêtu de la pourpre Romaine.

On ne pouvoit flatter plus agréablement ce Prélat. Il me raconta lui-même quelques-unes des démarches qu'il avoit faites pour mériter cet honneur. Je me gardai bien de lui faire connoître ce que j'en penſois. Je feignis, au-contraire, de les approuver; ce qui lui fit redoubler ſes politeſſes & ſes amitiés à mon égard: Je vous ai toujours beaucoup aimé, me dit-il d'un air ſatisfait & content; Pour vous en donner aujourd'hui des preuves, puiſque vous allez à Rome, je veux vous y procurer tous les agréments que je pourrai. J'ai pour amis dans cette Cour pluſieurs Cardinaux, & autres perſonages d'un très grand mérite, & qui y tiennent les premiers rangs. Je vous donnerai pour eux des Lettres de recommandation, qui ne vous ſeront pas inutiles. Je vous les expédierai demain, après quoi nous irons voir enſemble les curioſités de notre Ville. Quoiqu'elle ſoit aujourd'hui bien déchue de ſon ancienne ſplendeur, on y voit cependant encore des choſes qui méritent l'attention & la curioſité des Voyageurs. Vous leur devez une Viſite; car je

je ne vous fais pas l'injuſtice de vous mettre au rang de ces eſpèces de coureurs de païs, qui ſe contentent de parcourir, tout au plus, les rues des Villes par leſquelles ils paſſent, & qui reviennent, ordinairement, de leurs Voyages, beaucoup moins inſtruits que les Poſtillons qui les ont conduits. L'homme d'eſprit, quand il voyage, ne laiſſe rien échaper de ce qui peut être digne de ſa curioſité, & il n'y a guére de Ville, un peu conſidérable, qui ne lui fourniſſe de quoi la ſatisfaire. Puiſque vous allez en Italie, pourſuivit-il, vous devez votre première Viſite à notre Ville, dont la conquête coûta autre-fois bien de la peine au grand *Jules Céſar*, & dont les anciens habitants ſe ſont immortaliſés, dans les ſiécles paſſés, par les Colonies qu'ils ont établies dans ce païs-là, & par la fondation de pluſieurs Villes, auxquelles ils donnèrent leur nom, qu'elles portent encore. Telles ſont les Villes de *Sienne*, de *Sinigaglia*, & pluſieurs autres. D'un autre côté, comme la plûpart de ceux qui font le Voyage d'Italie, y vont principalement pour voir ces Monuments Antiques de la grandeur Romaine, qui ont bravé l'injure des tems, vous trouverez ici de quoi commencer cette curieuſe & ſavante recherche; car ſi nos anciens *Sénonois* ont laiſſé en Italie des monuments encore ſubſiſtants de leur établiſſement dans ce païs-là, nous en avons, de même, ici du ſéjour qu'y ont fait autre-fois les Romains; & c'eſt ce que je me propoſe de vous faire voir demain.

AUTANT que la politeſſe de G. . . . m'auroit fait de plaiſir dans toute autre conjoncture, autant me fut-elle alors déſagréable. Mon cœur, qui étoit déjà à Ti.... ville, dont je comptois prendre la route le lendemain de grand matin, ſouffroit extraordinairement du retardement que le Prélat apportoit, ſans le ſavoir, à ce Voyage. Comme il y auroit eu de l'impoliteſſe à ne pas répondre à ſes

 preſ-

pressantes civilités, je me vis obligé de passer encore un jour à Sens. J'en employai la matinée à visiter la Ville qui ne me parut rien moins que digne des magnifiques éloges que Monsieur de G. . . . m'en avoit fait. Je ne pus cependant lui refuser le titre d'Antique, qui ne se manifeste que trop par la petitesse de ses rues, par la vétusté & la caducité même d'un grand nombre de ses maisons, lesquelles tombent presque en ruine. Sa vaste étendue ne la rend pas plus recommandable, étant si peu peuplée, que l'herbe croit dans la plûpart de ses rues, ce qui lui donne plus l'air d'un grand Village que d'une Métropole.

A cette vûe je ne pus m'empêcher de faire quelques réflexions sur l'instabilité des choses de ce monde, & sur la puérile vanité de ces ambitieux ennemis du genre humain, qu'on a décorés, & qu'on décore tous les jours du beau nom de Conquérants. Voilà, me dis-je, un grand Squelette de Ville, dont la deffense & la prise ont autrefois coûté la vie à bien des milliers d'hommes! Voilà donc le digne objet & le prix de la conquête du premier & du plus grand des *Césars*, conquête qu'il a lui-même exaltée comme le plus grand de ses Triomphes! Aujourd'hui le plus ignorant & le plus poltron de nos Officiers de Milices, qui se présenteroit devant cette Place, s'en feroit apporter les cléfs, sans coup férir! Et voilà quel sera, dans quelques siécles, le sort de nos Villes fortes, & qui passent aujourd'hui pour imprénables, dont la prise énorgueillit si fort les Héros de nos jours! A l'Artillerie, dont le feu infernal fait aujourd'hui plus des deux tiers de leurs conquêtes & de leur bravoure, succédera, peut-être dans la suite, quelqu'autre invention, encore plus Diabolique, qui fera regarder leur Héroïsme comme une pure sottise, & mettra les Villes, dont la prise les bouffit au-

aujourd'hui d'Orgueil, au rang de celle de Sens, & de plusieurs centaines d'autres aussi fameuses autre-fois, qu'elles sont aujourd'hui méprisées de nos gens de guerre, qui seroient très fâchés de leur faire l'honneur de s'arrêter devant elles. Voilà néanmoins ce que la folie des hommes regarde comme le plus grand dégré de gloire auquel un Général, un Prince, un Monarque puissent parvenir! N'est-elle pas bien fondée; ne merite-t-elle pas bien qu'on lui sacrifie, comme l'on fait, des centaines de milliers d'hommes? . . . . mais je reviens chez mon Archevêque.

Il étoit dans son cabinet, où l'on me fit entrer. Je le trouvai qu'il achevoit d'expédier les Lettres qu'il m'avoit promises la Veille. Il me les remit, en me disant qu'elles me seroient d'une grande utilité. Vous ne sauriez croire, ajoûta-t-il, combien est triste la situation d'un étranger dans la plus grande Ville, lorsqu'il se trouve sans ce secours. La plus belle, la plus agréable, la plus charmante nous étale envain tous ses attraits. Ils ne nous frappent que foiblement, si nous n'avons pas auprès de nous quelqu'un, qui nous en fasse connoître tout le prix & toute la beauté. C'est une verité dont vous avez pu vous convaincre par l'exemple d'une infinité d'étrangers qui viennent à Paris, & qui ne s'en retournent pas dans leur païs, aussi contents de cette Ville qu'ils s'étoient flattés de l'être en y arrivant. Ce n'est pas que cette Ville ne renferme dans son sein, & dans ses environs, des beautés & des agréments dans tous les genres. Mais c'est une espèce de Labyrinthe dans lequel il faut qu'un Voyageur les cherche, & il a besoin pour cela d'un conducteur qui les lui indique, & qui lui en fasse remarquer tout le mérite. Rome, beaucoup moins brillante que Paris, n'a rien qui frappe d'abord un étranger accoûtumé au fracas, au mouvement perpétuel, au faste & au Luxe de cette dernière Ville.

le. Il croit voir, en y entrant, une eſpèce de grand Cloître habité par des Prêtres & des Moines de toutes les couleurs, occupés les uns & les autres d'affaires qui ne demandent pas beaucoup de mouvement. D'ailleurs la modeſte & louable ſimplicité du Souverain Pontife, qui y règne actuellement, & qui a banni de ſa Cour tout ce qui peut ſentir le Faſte & le Luxe, donne aujourd'hui à cette Ville, autre-fois la Maîtreſſe du monde, un air qui ne plaît pas beaucoup à nos François, qui s'attendent à toute autre choſe. Là ils ne trouvent, ni Bals, ni Maſcarades, ni Comédies, ni Opéra; point de ces Aſſemblées bruyantes, point de ces Parties de plaiſir, point de ces Cercles, dans leſquels la bagatelle, la médiſance, & l'Amour, qui ſont ſi fort du goût de nos compatriotes, tiennent alternativement leurs ſéances; point de ces Réjouiſſances, ni de ces Fêtes brillantes que donnent ſi fréquemenent à Paris les Miniſtres de toutes les Cours de l'Europe, qui s'efforcent, en ces rencontres, de l'emporter par leur magnificence, les uns ſur les autres. A Rome, ſur-tout ſous le Pontife régnant, tout reſpire la modeſtie & la ſimplicité. Si le Luxe y paroit quelque-fois, il eſt en quelque façon, ſantifié par l'uſage que l'on en fait, je veux dire par la Réligion qui étale, à certains jours, ſur ſes Autels, autant de magnificence & de richeſſes qu'on en voit dans les Cour des plus grands Rois.

MAIS ſi cette grande Ville n'a point le turbulent éclat qu'on voit dans beaucoup d'autres, elle a des plaiſirs & des beautés d'une autre nature, auxquelles une perſonne qui a de l'eſprit & du goût, n'eſt pas moins ſenſible. Outre qu'elle renferme dans ſon ſein tout ce que les Beaux-Arts ont jamais produit de plus parfait, c'eſt-là que la Peinture, la Sculpture, & l'Architecture, tant anciennes que modernes, étalent à l'envi leurs plus beaux Chef-

Chef-d'œuvres, qui méritent & attirent l'attention de tous les Curieux de l'Univers. Dans ces ſuperbes Ouvrages, dont quelques-uns, encore entiers, ont bravé les injures & la fureur du tems qui détruit tout, & dans les précieux reſtes des autres, on voit des Monuments qui, après deux mille ans & plus de durée, font en quelque façon revivre les grands hommes par qui, ou en l'honneur de qui ils ont été élevés, & qui nous inſtruiſent de leur Hiſtoire. A cette converſation muète ſuccède celle des Savants de toutes les eſpèces, qui ſont en grand nombre dans cette Ville, & qui ne laiſſent rien à déſirer aux étrangers curieux de s'inſtruire. C'eſt à ces derniers que je vous adreſſe; & je ſuis perſuadé que vous en ſerez très content. Je les ai vû, pour la plûpart, à Paris, où une louable curioſité les avoit attirés, & où je leur ai rendu tous les ſervices qu'on doit aux gens de mérite. J'ai toujours entretenu, depuis, avec eux un commerce de lettres, dont je ſuis très ſatisfait. J'eſpère que vous le ſerez encore plus de leurs perſonnes. Quoique la plûpart ſoient Eccléſiaſtiques, vous ne devez pas croire qu'ils ſoient pour cela ennemis des plaiſirs. Ils vous procureront tous ceux que l'honneur peut permettre; & je ſuis perſuadé que vous n'en prenez point d'autres. Je ſai l'excellente éducation que vos Parents vous ont donnée, & vous en avez trop bien profité pour en perdre jamais le fruit. Le Voyage qu'ils vous font faire, & qui ſeroit fort dangereux pour tout autre, principalement le faiſant ſeul, ne fera que lui donner un nouveau luſtre. Sur-tout, point d'Amourettes, ajoûta-t-il en ſouriant; elles ſont ſujettes à de triſtes & de fâcheux accidents dans le païs où vous allez, & les Pères, ainſi que les Maris, n'entendent pas raillerie, comme chez nous, ſur cet article. Si le Prélat avoit pu lire dans mon cœur, il ſe ſeroit ſûrement diſpenſé de

me prévenir fur ce dernier point. En effet il étoit trop poffédé de l'Amour de ma charmante Emilie, pour qu'aucune autre perfonne de fon Sexe pût y trouver place. Je le remerciai néanmoins & de fes bonnes recommandations & de fes bons avis, & lui promis de faire ufage de l'un & de l'autre.

Un Laquais étant venu l'avertir qu'on avoit fervi, nous defcendimes enfemble pour nous mettre à table. Comme j'étois attendu, le diner fut encore beaucoup plus magnifique que n'avoit été le fouper de la veille. La profufion, la délicateffe, & la propreté y régnoient. Pour que la Compagnie fût affortie à la magnificence du feftin, le Prélat y avoit fait inviter quelques-uns des principaux de la Ville, & les membres les plus diftingués de fon Chapitre. La féance que nous fimes a table fut affez longue. Peut-être l'auroit-elle été davantage fi l'Archevêque ne fe fût reffouvenu qu'il m'avoit promis, la veille, de me faire voir les curiofités de fa Ville. Lui ayant dit que j'avois employé toute la matinée à la parcourir: Et nos Antiquités Romaines reprit-il; leur avez vous fait l'honneur de les vifiter? Lui ayant répondu que non: Hé-bien, pourfuivit-il, nous allons les vifiter enfemble. Ce fera pour vous, lorfque vous verrez celles de l'ancienne Capitale de l'Univers où vous allez, une occafion de vous reffouvenir de moi. Nous montâmes auffi-tôt en caroffe, & allâmes à quelque diftance de la Ville, vifiter ces précieufes réliques de l'Antiquité. Elles confiftent dans quelques reftes d'anciens Edifices que l'on dit que *Jules Cæfar*, le premier des Empereurs Romains, y fit bâtir, lorfqu'il fit la conquête de ce païs. Le Prélat me fit remarquer, comme une grande rareté, fur le rivage de la rivière d'*Tone*, une Maifon fur la porte de laquelle on lifoit cette infcription Latine, *Carcer Cæfaris.* L'édifice répondoit parfaitement à cette in-

inſcription, & avoit l'air d'une véritable priſon, auprès de laquelle celle du *Petit Châtelet* de Paris, qu'on dit avoir autrefois été le Palais de l'Empereur *Julien*, ſurnommé *l'Apoſtat*, lorſqu'il n'étoit encore que Gouverneur des Gaules, pourroit paſſer pour un Louvre. Le Prélat néanmoins me parut ſi enchanté de ce vieux cachot, qu'il n'auroit pas tenu à lui que, pour le conſerver à la poſtérité, on le revetit, comme la Miraculeuſe *Sancta Caza* de Lorette, d'un autre bâtiment de la plus ſuperbe Architecture.

NOTRE viſite achevée, nous revinmes au Palais Archi-Epiſcopal où il voulut me retenir encore à ſouper; mais je m'en diſpenſai ſur la néceſſité où j'étois de partir le lendemain de grand matin. Je n'attendis pas le jour pour éxécuter la réſolution que j'avois priſe de me rendre *incognito* auprès de ma chère Maitreſſe, afin de prendre congé d'elle. Je partis la nuit même, & fis une ſi grande diligence, que j'arrivai le lendemain au ſoir à la Terre de mon Oncle.

JE n'étois pas à cinq cents pas du Château, & j'entrois dans une des Avenues qui y conduit, lorſque j'entendis, à quelque diſtance de ma chaiſe, un Cliquetis d'épées, & la voix d'une perſonne qui ſe deffendant avec beaucoup de courage, reprochoit à ſes agreſſeurs leur infame lâcheté, l'obſcurité de la nuit, qui commençoit à tomber, & que les arbres redoubloient encore, m'empêcha de diſcerner ce que ce pouvoit être; mais la pitié que j'ai toujours eu pour les malheureux, jointe à un certain preſſentiment que j'eus alors, me fit tourner ſur le champ du côté où j'avois entendu le bruit & cette voix qui ne m'étoit point inconnue. Arrivé près du champ de bataille, j'apperçus trois ſcélérats, qui preſſoient vivement un jeune Cavalier qui me parut être aux abois. Ils l'auroient, ſans doute ſacrifié à leur lâche brutalité, ſi ſon courage, ſon

adresse à manier l'épée, & un gros arbre contre lequel il s'étoit adossé, ne lui eussent fourni les moyens de deffendre long-tems sa vie dans un combat si inégal. Il étoit sur le point de la perdre, tant la fatigue l'avoit épuisé, lorsque le Ciel me conduisit à son secours.

Aussi-tôt que je l'apperçus, je sautai de ma chaise, & courus, l'épée à la main, vers ses assassins que j'accablai de mille reproches. Ils ne firent aucune impression sur ces misérables qui, redoublant leurs efforts contre le jeune Cavalier, lui portèrent un coup qui le renversa presque à mes pieds. Je les crus mort, ce qui me mit dans une espèce de fureur dont je ne fus pas le maître. Sans considérer le péril auquel je m'exposois, je fondis avec impétuosité sur son assassin, qui eut le bonheur & l'adresse de parer le coup. Je lui en portai un second qui le blessa au bras & le mit hors de combat. Les autres ayant pris sa place, & étant venus fondre tous les deux à la fois sur moi, ils m'auroient fait périr infailliblement, si Laval (c'est le nom de mon Postillon) attiré par le péril où il prévit, que je devois être, ne fût accouru à mon secours. Un coup de pistolet qu'il tira en l'air déconcerta un peu les assaillants, qui commencèrent à réculer. Il en tira un second dont il fracassa l'épaule d'un de ces malheureux. Le troisième, ne se trouvant plus alors en état de nous tenir tête, s'enfuit à toutes jambes. Il fut aussi-tôt suivi par ses deux compagnons qui, quoique blessés, eurent néanmoins assez de force & de bonheur pour échaper à la mort qui les menaçoit, & qu'ils méritoient.

Laval vouloit que nous les poursuivissions, pour les sacrifier à notre vengeance. Nous en serions venus aisément à bout, car outre mon épée, & un grand coutelas dont il étoit armé, il lui restoit encore deux Pistolets de poche, sans lesquels il ne se mettoit jamais en route. Je

l'en

l'en empêchai, & lui repreſentai que, puiſque l'humanité nous avoit fait prendre la deffenſe d'un infortuné, qui étoit tombé entre leurs mains, comme nous les avions mis hors d'état de nous nuire, il valoit beaucoup mieux voir promtement ſi nous pouvions encore lui donner du ſecours. Je vins auſſi-tôt vers l'endroit où j'avois vu tomber ce Cavalier. L'obſcurité ne me permit par de diſcerner les traits de ſon viſage. Tout ce que je pus connoître à ſon habillement, & à la fineſſe de ſon linge, c'eſt que ce devoit être un homme d'un certain rang. Comme il ne me donnoit aucun ſigne de vie, je crus que le dernier coup que ſes aſſaſſins lui avoient porté, avoit été celui de la mort. Pour m'en éclaircir, je lui pris le bras & lui tâtai le poux. Il l'avoit ſi foible, que je le crus mortellement bleſſé. Je lui portai auſſi-tôt la main ſur la poitrine où je ne trouvai aucune bleſſure; mais l'ayant portée, un peu plus bas, je la retirai toute teinte du ſang qu'il perdoit en abondance. Pour l'arrêter, & refermer la bleſſure, en attendant que nous puſſions faire mieux, Laval me donna ſa cravate à laquelle je joignis mon mouchoir. Ayant ainſi bandé la bleſſure, il alla chercher à quelques pas de-là, ma chaiſe, dont il avoit lié les Chevaux à un arbre, & ſur laquelle nous mîmes le moribond, après quoi nous prîmes la route du Château de mon Oncle.

Si l'on fut étonné de m'y voir arriver avec un homme mourant que je tenois entre mes bras, je le fus encore bien plus moi-même lorſque, dans ce moribond, je reconnus le jeune Marquis de Ti. . . ville. A ce triſte Spectacle je fus ſur le point de m'évanouïr; mais quelques goutes d'eau de Meliſſe qu'on me donna, me remirent en état de donner au Frère de ma tendre Amante tous les ſecours dont il avoit beſoin. Mon premier ſoin fut d'envoyer ſur le champ un des Domeſtiques du Château chercher à Rouen,

dont nous n'étions éloignés que de quelques lieues; un des plus habiles Chirurgiens, avec ordre de faire la plus grande diligence. En attendant qu'il vînt, je fis porter dans mon lit le jeune Marquis, dont le triste état m'attendrit jusqu'aux larmes. Un Cordial que je lui fis prendre, lui ayant rendu la connoissance, il ouvrit les yeux & les tournant vers moi, sa surprise fut égale à celle où j'avois été un moment auparavant, lorsqu'il me vit à ses côtés le visage tout baigné de pleurs. Revenu de son étonnement, il voulut se lever pour m'embrasser, & me témoigner sa reconnoissance; mais outre qu'il n'en avoit pas la force, je l'en empêchai. Alors colant mon visage sur le sien que j'arosai de mes larmes, je lui exprimai par mes soupirs & par mes sanglots combien j'étois sensible au funeste accident qui venoit de lui arriver. Grand Dieu! que les mouvements de deux cœurs qui s'aiment, sont expressifs! Qu'ils sont tendres & délicieux! Celui du Marquis & le mien, confondus l'un avec l'autre, goûtoient un plaisir inconnu à la plûpart des hommes, parce qu'il y en a très peu qui s'aiment sincérement. Nous restames dans cette attitude touchante pendant quelque tems, après quoi il voulut me raconter sa funeste avanture; mais ayant reconnu à sa voix qu'il étoit extrêmement foible, je le priai de remettre ce recit au lendemain, & de me permettre de lui donner tous les secours qu'il pouvoit espérer du plus tendre & du plus sincère ami qu'il eût dans le monde. Je ne l'éprouve que trop, mon cher Comte, reprit-il en soupirant. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que, si je reviens du péril dont vous m'avez en partie délivré, je ne pourrai jamais vous exprimer assez l'obligation que je vous en ai. Cependant, poursuivit-il, ajoûtez encore une grace à celles que vous avez déjà bien voulu me faire. C'est d'épargner à ma chère Sœur les inquiétudes mortelles que ce funeste accident pourroit lui

lui causer, lorsqu'elle ne me verra point revenir ce soir au Château. Vous avez le cœur trop tendre, & trop d'esprit, pour qu'il soit nécessaire de vous dire comment vous devez vous y prendre pour ne la point allarmer. Je lui répondis qu'il devoit-être tranquille sur cela, & que j'y avois déjà pourvû. En effet une de mes premières attentions, en arrivant, avoit été de recommander le secret à tous les gens de la maison, & de dépêcher Laval vers Mademoiselle de Ti. . . . ville, pour lui dire que j'avois retenu son Frère ce soir-là, & peut-être pour quelques jours. Comme la chose étoit assez ordinaire du vivant du feu Marquis, j'avois pris cette précaution pour épargner à cette chère moitié de ma vie des allarmes capables de la désespérer. Le jeune Marquis m'en fit des remerciments, dont il auroit pû se dispenser, s'il avoit pû lire dans le fonds de mon cœur. Cette attention de sa part pour son aimable Sœur me fit un plaisir infini. Je jugeai par-là qu'il avoit pour elle des sentiments d'amitié & de tendresse, qui ne sont pas des plus communs dans cette Province, pour les raisons que j'ai dit ailleurs. J'en tirai un bon augure pour mon Amour; & l'évènement vérifia bientôt mes conjectures.

CEPENDANT le Chirurgien que j'avois envoyé chercher, arriva. Ayant visité la blessure du Marquis, il nous rendit la vie à l'un & à l'autre, en nous assûrant que non seulement elle n'étoit point mortelle, mais qu'il ne s'en ressentiroit pas même dans quelques jours. Il lui mit le premier appareil, & nous le retinmes jusqu'au lendemain. J'aurois voulu qu'il ne nous eût point quitté jusqu'à son parfait rétablissement; mais le grand nombre de malades qu'il avoit à Rouen, & qui ne lui permettoient pas de s'en éloigner plus long-tems, joint aux nouvelles assûrances qu'il nous donna, qu'il n'y avoit pas le moindre péril à craindre, fit que nous ne le retinmes pas davantage. Je ne le laissai

fai néanmoins partir qu'après lui avoir fait promettre qu'il viendroit tous les jours voir le Marquis, à quoi il fut très exact.

Quelque empressement que j'eusse de voir l'aimable Emilie, l'amitié cependant l'emporta, en cette rencontre, sur l'Amour; & malgré les assûrances du Chirurgien, je ne voulus point quitter d'un moment le Marquis jusqu'à ce que je fusse convaincu par moi-même, qu'il n'y avoit effectivement rien à craindre de sa blessure. Dès que j'en fus assûré par mes propres yeux, tout mon cœur se porta aussi-tôt vers son adorable Sœur, & je ne pus résister plus long-tems au désir que j'avois de la voir. J'en demandai la permission à son Frère. Pour lui cacher le véritable motif de ma Visite, je pris pour prétexte l'inquiétude où elle pourroit être, si elle étoit plus long-tems sans recevoir de ses Nouvelles, que je ne serois pas fâché de lui porter moi-même, s'il vouloit bien m'accorder cette faveur: Cette faveur, reprit-il en souriant! Hé, mon cher & tendre ami, continua-t-il, après tout ce que vous avez fait pour moi, est-il quelque chose au monde que je vous puisse refuser? Je vous dois la vie; comptez que, tant que j'en jouirai, je me ferai toujours un devoir d'aller au devant de tout ce que je croirai, qui pourra vous faire le moindre plaisir. Cependant comme ma chère Sœur pourroit s'allarmer en ne me voyant point avec vous, je suis d'avis de lui marquer par un billet, dont vous voudrez bien être le porteur, qu'une affaire très pressante m'ayant contraint de partir sur le champ pour Rouen, où je serai peut-être obligé de passer quelques jours, je la prie ne se point inquiéter de mon absence, pendant laquelle vous voudrez bien lui tenir compagnie. On ne pouvoit flatter mon cœur par un endroit plus sensible: aussi aprouvai-je fort l'ingénieux stratagême du Marquis.

Il n'eut pas plutôt écrit ſon billet, que je partis pour me rendre auprès de ma chère Amante. L'Amour me prêta ſes ailes pour voler vers cet autre moi-même. Je la trouvai dans un déshabillé qui, quoique lugubre, relevoit encore la blancheur & l'éclat de ſon teint. J'en fus ſi vivement frappé, que m'étant approché d'elle pour lui préſenter le billet de ſon Frère & lui faire mon compliment de condoléance, ma langue & ma bouche me réfuſèrent leur miniſtère. Soit qu'elle ne s'attendît point à ma viſite, ſoit qu'elle fût étonnée de ne point voir le Marquis avec moi, ſoit enfin que l'Amour eût fait ſur elle la même impreſſion que ſur moi, elle demeura interdite pendant quelques moments. Enfin ayant jetté ſur moi un de ces regards tendres qui échapent aux Amants paſſionnés, ſans même qu'ils y penſent, ſes beaux yeux laiſſèrent couler quelques larmes, qui furent occaſionnées par des mouvements confus de douleur & de joye, qu'elle ſentit dans le même inſtant. C'eſt ce qu'elle me témoigna quelques moments après, lorſqu'étant entrés en converſation, je lui rappelai les plaiſirs innocents que l'Amour nous avoit fait goûter enſemble les années précédentes, & ceux qu'il nous préparoit lorſque la mort inopinée du Marquis étoit venue les traverſer. Nous allions être pour jamais heureux, lui disje! L'Hymen alloit combler nos Vœux, & m'aſſûroit la poſſeſſion de votre adorable perſonne! Hélas, que mon ſort a bien changé de face depuis ce tems! Il ne me reſte plus que des eſpérances, dont j'ignore qu'elles ſeront les ſuites. N'importe, elles me ſeront toujours infiniment précieuſes, tant que je pourrai me flatter que je règne dans votre cœur. Peut-être le Tems qui opère les plus grands changements, ramenera-t-il les choſes au point où elles étoient. Je l'attendrai avec patience, pourvû que ce même tems, qui détruit tout, me conſerve dans votre cœur

place que vous avez bien voulu m'y donner, & que mon ardent amour m'y a justement acquise.

QUEL tems prenez-vous, me répondit-elle en soupirant, pour m'entretenir de votre passion ! Plongée dans la plus profonde douleur, dont vous n'ignorez pas la juste cause, suis-je en état d'être sensible à toute autre chose ! La mort d'un Père tendrement aimé, & que je pleure encore tous les jours, ne laisse presque point à mon cœur d'autres sentiments que ceux de la tristesse. Elle m'a enlevé un des plus chers objèts que j'eusse dans le monde. Quand je n'aurois pas cette solide raison pour le regretter, vous n'ignorez pas le changement que cette mort a fait dans mon état & dans ma fortune. S'il n'avoit pas seul tout mon cœur, & si, de son vivant, vous le partagiez avec lui, c'étoit de son consentement & de son aveu. Comme le plus ardent de ses désirs étoit de me voir heureuse, dans la persuasion où il étoit que je ne pouvois manquer de l'être avec vous, il étoit presque aussi content que nous de l'amour qu'il voyoit que nous avions pris l'un pour l'autre. Mais pouvons-nous nous flatter aujourd'hui du même bonheur ? Dans la dépendance où je me trouve actuellement, puis-je compter qu'un Frère, qui tient mon sort entre ses mains, aura pour moi les mêmes bontés, & voudra bien sacrifier à la félicité de sa Sœur une partie de sa fortune ? vous savez la coûtume & la loi de notre Province. Elles ne nous laissent pas même la liberté de disposer de notre cœur. Si le mien continue de vous aimer, comme je ne sens que trop que son penchant l'y entraîne, qui m'assurera que ce Frère verra ma passion pour vous du même œil que mon Père ? S'il ne l'agrée pas, s'il s'y oppose, à quels chagrins affreux, à quel mortel désespoir ne serai-je pas alors exposé ? Je vous aimerai, je vous adorerai ; & toute ma passion, tout mon amour, n'aboutiront peut-être qu'à aller pleurer

au

fonds d'un Cloître, pendant toute ma vie, & le Père & l'Amant que le même coup de la Parque m'aura enlevés. Trifte & cruelle deftinée! Coup fatal, qui mettra peut-être dans le même Tombeau les trois perfonnes du monde, qui fe font le plus tendrement aimées; car je ne doute point que cette trifte féparation ne fît fur vous le même effet qu'elle feroit fur moi. Non, votre cœur, dont je connois toute la tendreffe, ne pourroit y réfifter. La conftance dont il fe pique, la vivacité & la pureté de vos fentiments, ne me permettent pas de penfer que vous foyez du nombre de ces prétendus Amants, qui fe confolent bientôt auprès d'une autre de la perte qu'ils ont fait d'une Maîtreffe. Par-là jugez, mon cher Comte, ajoûta-t-elle en foupirant, du péril auquel notre amour fe trouve expofé, & de ce qu'il a à craindre.

RIEN, ma chère Emilie, lui répliquai-je, fi vous continuez à m'aimer, comme je vous adore. Vous le favez, l'Amour furmonte les plus grands Obftacles. Au refte je me flatte que vous retrouverez dans le Marquis un fecond Père, qui fe fera un plaifir de concourir à notre félicité. Je n'ai pas l'honneur de le connoître encore à fonds, mais à en juger par les fentiments que je lui ai vus jufqu'ici, je le crois bien éloigné d'être infecté de cette avarice, qui allarme votre amour. Après tout, quand il fuivroit avec vous la loi de votre Province à la rigueur, penfez-vous que ce fût un Obftacle capable d'empêcher notre union? Puiffe mon amour n'en point rencontrer d'autres! Il eft trop pur pour être fouillé par des fentiments auffi bas, que le font ceux de l'intérêt. C'eft uniquement à votre cœur, c'eft à la poffeffion de votre chère & aimable perfonne qu'il afpire. Tout le refte n'eft pas pour lui d'un prix qui mérite la moindre de fes attentions; & mon amour ne vous le pardonneroit jamais, fi vous me foupçonniez feulement d'une pareille lâcheté.

Je remarquai que ces dernieres paroles, que je prononçai avec toute la vivacité d'un Amant passionné, firent un sensible plaisir à la charmante Emilie. Elle me demanda, avec un empressement meslé de joye, si je connoissois le caractère de son Frère, & si je croyois qu'il ne s'opposeroit point à notre amour. Hé quelles raisons, lui dis-je auroit-il pour le faire? Les motifs qui l'avoient fait approuver par Monsieur votre Père, sont encore aujourd'hui les mêmes; & comme il est sa vivante image, je ne doute point que nous ne retrouvions en lui le même fonds de bonté. Je crois déjà m'en être apperçu rapport à moi, & je me persuade que de vôtre coté vous n'avez point jusqu'à présent eu sujet de vous plaindre de lui. De me plaindre, reprit avec vivacité Mademoiselle de Ti.... ville! Helas! bien au-contraire, je n'ai que des louanges à lui donner! Je vois avec plaisir qu'il fait tout ce qu'il peut pour tâcher de me faire oublier la perte, que nous avons faite l'un & l'autre; mais il n'est qu'un moyen pour y réussir, & je tremble, à vous parler franchement, qu'il ne veuille pas pousser la complaisance jusques à ce point.

Une prompte rougeur, qui se répandit sur son Visage en prononçant ces dernières paroles, me fit aussi-tôt sentir toute la force de ce qu'elle venoit de me dire. Je me jettai à ses pieds pour la remercier de ses bontés, & la prier d'y vouloir bien toujours persister. Elle me releva en me présentant sa belle main, que je baisai respectueusement. Alors changeant de conversation, elle se plaignit de ce que son Frère n'étoit pas venu avec moi s'aquitter de la commission dont il m'avoit chargé, ajoûtant qu'elle auroit été bien aise de recevoir de lui quelques ordres au sujet de quelques petites affaires, qui étoient survenues dans son Domestique pendant son absence. A cela je répondis que la chose lui avoit été impossible, que j'espérois qu'elle ne se-

roit

roit pas long-tems ſans le revoir; qu'en attendant, ſi elle avoit quelque choſe de preſſé à lui faire ſavoir, elle pouvoit l'en informer par Lettres, & que je me chargeois de les lui faire tenir. Elle agréa ma Politeſſe, dont le principal but étoit de me procurer de nouveaux prétextes pour les autres viſites que je comptois lui rendre. Etant donc entrée dans ſon cabinet, elle lui écrivit une Lettre dont je me chargeai de lui apporter moi-même la réponſe. Hélas! je ne m'attendois pas que cette commiſſion, qui me faiſoit tant de plaiſir, me dût être auſſi douloureuſe qu'elle le fut.

De retour au logis je remis au Marquis la Lettre de ſa Sœur, dont il me demanda des Nouvelles avec un empreſſement qui me fit beaucoup de plaiſir. Ne s'eſt-elle point apperçue, me dit-il, des petites ruſes que nous avons employées pour la tromper? Perſonne n'a-t-il eu l'indiſcrétion de lui apprendre le fâcheux accident qui me ſépare d'elle? Je connois ſa ſenſibilité pour moi; Helas! elle ſeroit morte de douleur, ſi elle m'avoit vû arriver chez nous dans le triſte état où j'étois, lorſque vous avez eû l'amitié & l'attention de me faire tranſporter ici. J'en aurois moi-même été au déſeſpoir; car outre les liens du ſang qui m'attachent à elle, ſa vertu & ſa ſageſſe me la rendent extrêmement chère. Enchanté de lui entendre ainſi faire l'éloge de celle que j'adorois, je ſaiſis cette occaſion de ſonder un peu ſes ſentiments pour cette aimable Sœur. Je n'eus pas ſujet de me repentir de ma curioſité. Par tout ce qu'il m'en dit, je reconnus qu'il avoit pour elle une affection & une tendreſſe paternelle; ce qui ranima toutes mes eſpérances. Croiriez-vous, mon cher Comte, pourſuivit-il, que c'eſt cette même vertu & cette ſageſſe qui ont occaſionné le fâcheux accident, où je ſerois infailliblement péri ſans vous? C'eſt ce que je vous promis, l'autre jour, de vous raconter. L'état où je me trouve me permet de le faire aujourd'hui, ſans craindre de

m'incommoder. Ecoutez le recit de la plus grande lâcheté qui se soit peut-être jamais faite dans le monde, & apprenez par-là de quels excès les personnes les plus nobles sont capables, lorsque la noblesse de leurs sentiments ne repond pas à celle de leur naissance.

DANS les différents Voyages que vous êtes venu faire à la terre de Monsieur votre Oncle, il n'est pas à présumer que vous n'ayez point entendu parler du jeune Comte de C. . . . C'est un Cavalier, environ de notre âge & Seigneur d'une très belle terre, qui n'est qu'à deux lieues de celle-ci. Né de Parents illustres, auxquels il ne ressemble guére, il seroit, sans doute, à souhaiter pour eux que cette espèce de Monstre n'eût jamais vû le jour. En effet par ce que je vai vous raconter, vous verrez qu'il n'a aucun de ces sentiments qui caractérisent la véritable noblesse, & sans lesquels elle n'est qu'une pure & ridicule Chimère. Un Frère aîné, qui avoit hérité, selon la coûtume, de tous les biens de son Père, ne lui avoit laissé d'abord d'autre ressource pour subsister avec quelque honneur dans le monde, que le parti des Armes. Dans cette vûe ses Parents le firent recevoir dans le corps des Mousquetaires, Ecole excellente pour le Militaire, mais que l'on peut appeller aussi l'Ecole du Libertinage & de la Débauche. Si vous en exceptez sa dextérité à manier l'épée, j'ignore si le Comte a fait de grands progrès dans la science des armes; mais ce que je puis bien assûrer, c'est qu'il n'est jamais sorti de cette école de plus grand débauché. La plus sale crapule, un goût décidé pour les plus infâmes débauches, une prodigalité qui lui a fait dissiper, en moins de deux ans, plus de la moitié de son bien; voilà en racourci le portrait du Comte de C. . . . devenu l'aîné de sa famille par la mort prématurée de son Frère qui n'a point laissé d'Enfans, ses Parents lui firent quitter le service, & le rappellèrent dans sa terre,

où

où il fixa ſon ſéjour. Il y apporta tous ſes vices dont il a infecté tous les Vilages des environs, n'y en ayant preſque aucun où il n'ait laiſſé des traces & des monuments vivants de ſon Libertinage. Pour le tirer de cet infame train de vie, qui le menacoit d'une ruine totale, ſa Famille ne trouva point d'autre moyen de lui conſerver ce qui lui reſtoit de bien, que de le marier au plutôt, dans la perſuaſion que cet engagement le retireroit du Vice. Mais malheureuſement pour ſes Parents, la vie ſcandaleuſe du Comte l'avoit tellement décrié chez tous les honnêtes gens, qu'ils ne vouloient pas même en entendre parler.

Un de ſes Oncles, grand ami de feu mon Père, crut qu'en conſidération de leur amitié, il le pourroit réſoudre à lui laiſſer épouſer ma Sœur. Prenant donc l'occaſion d'une grande chaſſe que mon Père donna aux Gentils-hommes du voiſinage, quelques mois avant ſon départ pour Paris, il vint au Château avec ſon Neveu, ſans paroître avoir d'autre deſſein que de prendre part à cette partie de plaiſir. Le hazard, ou pour parler plus juſte, le malheur voulut que ma Sœur ſe trouva auprès de mon Père, au moment qu'ils y entrèrent. Le Comte ne l'eut pas plutôt vûe, que frappé de ſa beauté, il en devint eperdument amoureux. Il témoigna à ſon Oncle la forte impreſſion qu'elle avoit faite ſur ſon cœur, & le pria inſtamment de vouloir bien lui obtenir la permiſſion de venir fréquemment l'aſſûrer de ſes civilités. Celui-ci ſe hazarda de faire cette demande; mais toute la réponſe qu'il reçut de mon Père, fut, qu'il le prioit lui-même, non ſeulement de ne ramener jamais ſon Neveu dans ſa maiſon, mais de lui ſignifier encore qu'il ſe gardât bien d'y mettre jamais les pieds, s'il ne vouloit pas s'expoſer à quelque affront; que comme il n'ignoroit pas la vie qu'il menoit, il ne prétendoit pas que ni ſa Maiſon ni ſa Fille fuſſent déshonorées par la

fré-

fréquentation d'un pareil Débauché; enfin que ce ne feroit qu'à cette condition qu'ils refteroient amis. Mon Père étoit homme de résolution. Son ami, qui le connoiffoit fur ce pied-là, ne douta point qu'il ne le fît comme il venoit de le lui dire; c'eft pourquoi il avertit fon Neveu de ne pas pouffer la chofe plus loin, attendu qu'il n'y avoit rien à faire pour lui de ce côté-là.

CETTE déclaration ne fit qu'irriter l'amour du Comte; mais par une fingularité des plus inconcevables, & qui montre jufqu'où va la corruption de fon cœur, & la dépravation de fes mœurs, cette nouvelle paffion ne l'empêcha point de continuer fes débauches. Peut-être étoit-ce pour faire une efpèce de diverfion à fon Amour. Quoiqu'il en foit, tant que mon Père vécut, il n'ôfa pas aller contre fes Ordres, qu'il lui avoit fait notifier par la bouche de fon Oncle. Mais il n'eut pas plutôt apris fa mort, & mon Voyage à Paris, que fa paffion fe trouvant beaucoup moins génée par ce double incident, il s'imagina qu'il pouvoit la faire éclater aux yeux de ma Sœur, & fe hazarder de lui en faire la déclaration. C'étoit affurément bien prendre fon tems, & faire voir qu'il étoit fort verfé dans les ufages du monde. Je vous laiffe à penfer, mon cher Comte, fi elle fut étonnée de recevoir une pareille vifite, & plus encore pour un femblable fujet. Elle la reçut comme elle le devoit, c'eft-à-dire, d'une manière à lui faire perdre l'envie de lui en rendre à l'avenir de femblables. Il revint néanmoins la voir une fois. Il en fut encore plus mal reçu; mais comme ma Sœur le vit déterminé à continuer fes pourfuites, elle écrivit à fon Oncle, le priant de lui deffendre une fréquentation très mefcéante à tous égards, furtout dans les triftes circonftances où elle fe trouvoit. Les répréfentations de l'Oncle n'ayant rien opéré fur le Neveu, elle m'écrivit à Paris où j'étois, pour m'informer de ce qui

qui ſe paſſoit, me priant de la venir délivrer au plutôt des pourſuites de cet infâme, dont la fréquentation déshonoroit notre maiſon. Je partis ſur le champ pour Ti . . . . ville, où je ne fus pas plutôt arrivé, qu'il vint m'y rendre viſite. Je ne pus la refuſer à un homme de ſon rang ; mais je me promis bien que ce ſeroit la première & la dernière. Après le compliment ordinaire de condoléance, il me demanda des Nouvelles de ma Sœur, & la permiſſion de lui faire la révérence. Je la lui refuſai poliment ; & ſur ce qu'il s'obſtinoit à la voir, je le priai de ſa part, & de la mienne, de ne point penſer à elle, & de la laiſſer un peu plus tranquille qu'il n'avoit fait par le paſſé; j'ajoûtai qu'il y avoit aſſez d'autres perſonnes dans ſon voiſinage, qui ne demanderoient pas mieux que de recevoir ſes viſites; qu'il ſavoit trop les uſages du monde pour ignorer que les triſtes conjonctures dans leſquelles nous nous trouvions, ma Sœur & moi, ne nous permettoient pas d'en recevoir de plus d'une année; qu'ainſi j'eſpérois qu'il ne prendroit point en mauvaiſe part que nous nous conformaſſions à cet uſage indiſpenſable.

Le Comte ne me parut pas fort content de ce compliment, que je lui fis d'un air des plus ſérieux. Soit qu'il ſentît la force de mes raiſons, auxquelles il n'avoit rien à oppoſer, ſoit qu'il regardât comme un affront le réfus que je lui faiſois, il me quitta auſſi-tôt ſans me dire un ſeul mot. Je ne fus pas fort ſenſible à cette bruſquerie. Elle me fit au-contraire d'autant plus de plaiſir, que je crus qu'elle nous alloit débaraſſer de lui pour toujours. J'étois dans cette perſuaſion lorſqu'un de mes Domeſtiques me vint avertir qu'il mettoit tout en uſage pour corrompre mes gens, afin qu'ils lui procuraſſent, la nuit, & à mon inſçu, l'entrée de ma maiſon. Il me montra même une bourſe pleine de Louis dont le Comte lui avoit fait préſent dans cette vûe.

Après l'avoir loué de ſon zèle pour moi, je le grondai fort d'avoir accepté cette bourſe. Je l'ai priſe, Monſieur, continua ce Domeſtique, pour avoir en main une preuve convaincante de la vérité de ce que je vous dis. Il ne tiendra qu'à vous de vous en aſſûrer encore par d'autres voyes: j'ai fait mon devoir; & mon zèle & mon attachement pour vous n'auront rien à ſe reprocher de ce qui en pourroit arriver.

Ce procédé me parut ſi indigne d'un homme de condition, que j'eus de la peine à le croire. Pour m'en aſſûrer, j'interrogeai ſéparément tous mes Domeſtiques, qui me confirmèrent la même choſe. Je fus ſi irrité de cette lâcheté, que je réſolus d'en tirer une éclatante vangeance, ſi le Comte étoit ſi hardi que d'éxécuter cet infâme projet. Pour le mettre dans tout ſon tort, je lui écrivis auparavant, que j'étois inſtruit des tentatives qu'il faiſoit pour s'introduire, à mon inſçu & comme un ſuborneur, dans ma maiſon; que je n'avois pû croire d'abord qu'un homme de ſa naiſſance fût capable d'une pareille action; mais qu'il ne m'étoit plus permis d'en douter après les preuves que j'en avois. J'ajoûtai que, comme j'étois inſtruit de ſon deſſein, je le priois, avant que d'en venir à l'éxécution, de vouloir bien examiner avec attention la hauteur des fenêtres, & la profondeur des foſſés de mon Château.

La réponſe qu'il fit à cette Lettre, fut un déſaveu de tout ce que je lui reprochois. Feignant lui-même d'ignorer ce qu'il tramoit, & qu'on m'avoit découvert, il me répondit, qu'il n'avoit jamais penſé un ſeul inſtant aux choſes que je lui imputois; qu'il y avoit toute apparence que je m'étois trompé d'adreſſe, en lui faiſant remettre la Lettre qu'il avoit reçue; qu'il ſavoit parfaitement que chacun étoit maître chez ſoi, & qu'il n'étoit pas homme à vouloir entrer chez les gens, comme un voleur, & encore moins à

en

en sortir par les fenêtres, qu'enfin il régardoit tout ceci comme un conte fait à plaisir, & imaginé par des Domestiques flateurs, qui avoient apparemment cru se faire par-là un mérite auprès de leur Maître. Ce désaveu ne m'empêcha pas de prendre toutes les précautions que la prudence me put suggérer, pour prévenir l'affront que ce débauché pourroit faire à ma Famille. Je rechaufai le zèle de mes gens par l'espoir des récompenses que je leur promis, & les engageai à rédoubler leur Vigilance.

Ces précautions n'eurent aucun effet, parce que le Comte renonça à son projet; mais ce ne fut que pour en former un autre digne de toute la noirceur de son ame. Ce fut celui de m'assassiner, ce qu'il auroit exécuté sans vous. Je n'avois garde de le soupçonner de cette scélératesse. Je croyois au-contraire que, voyant son premier projet découvert, il se consoloit de la perte de ma Sœur dans les bras de ses dignes Maitresses. Occupé de mes affaires, je ne pensois à rien moins qu'à lui, lorsque revenant, il y a trois jours, de chez un de mes fermiers avec lequel je venois de régler quelques comptes, je fus fort étonné de me voir assailli, près d'une des avenues de votre Château, par ce lâche qui, dès qu'il m'apperçut, dit à deux scélérats qui l'accompagnoient: le voici; c'est lui-même; *Tue, Tue, point de quartier.* Frapé d'une rencontre si imprévue, je n'eus que le tems de mettre l'épée à la main. Ces scélérats m'auroient sans doute envelopé, & s'en étoit fait de moi, si faisant un saut en arrière je ne me fusse adossé contre un arbre, près duquel je venois de passer, & qui me garantit des coups d'épée que je vis que deux de ces lâches cherchoient à me porter par derrière, pendant que le Comte m'attaquoit par devant. Infame, lui dis-je en me deffendant, ce n'étoit donc pas assez pour toi d'avoir cherché à déshonorer ma Sœur; ta lâcheté &

ta ſcélérateſſe t'ont porté à me venir aſſaſſiner moi-même, parce que j'ai voulu la garantir de cette ignominie! mais ne te flatte pas de m'ôter la vie impunément. Tant qu'il me reſtera quelque force dans ce bras, je l'employerai pour t'arracher la tienne qui déshonore ta Famille, & tous ceux que tu fréquentes. Le Ciel eſt trop juſte pour permettre que je périſſe par les mains d'un lâche tel que toi, & pour te laiſſer mettre le comble à tous les crimes par un pareil aſſaſſinat.

La fureur qui me tranſportoit ne me permit pas de voir toute la grandeur du péril dans lequel je me trouvois. Je n'en fus point effrayé, & ſoûtins long-tems tous les aſſauts de ces trois ſcélérats. Vous pouvez juger des efforts qu'il me fallut faire pour me tirer d'un pas ſi hazardeux. Le péril devenoit encore plus grand à meſure que l'Obſcurité de la nuit augmentoit. Accablé, épuiſé, & ſuccombant à la fatigue, je n'y pouvois plus tenir, lorſque le Ciel vous envoya à mon ſecours. Ces ſcélérats ne vous eurent pas plutôt apperçu, que la rage leur faiſant redoubler leurs coups, le Comte m'en porta un qui me renverſa par terre. Je ne doute point que ces infâmes n'euſſent achevé de me poignarder avec leurs épées, ſi vous n'étiez pas venu fondre ſur eux avec votre Poſtillon. Non content de me délivrer & de me vanger, vous m'avez encore ſauvé la vie par les ſecours que votre charité me donna ſans me connoître. Grand Dieu, s'écria le Marquis en m'embraſſant avec tranſport, Souverain Protecteur de l'innocence, qui m'avez envoyé cet Ange tutelaire, pour me conſerver la vie, faites naître quelque occaſion où je puiſſe lui faire voir, dans toute ſon étendue, ma vive reconnoiſſance!

Il ſe paſſe dans le cœur humain des mouvements qu'il eſt preſque impoſſible de bien réprêſenter. La raiſon en eſt que,

que, agité tout à la fois de diverses passions, on ne sait bien souvent lequel de ces mouvements on doit commencer à dépeindre. Comme ils agissent tous en même tems, & qu'on ne peut les répréſenter que succeſſivement, on ne sauroit donner de leurs effets qu'une image très imparfaite. Tel fut l'état où je me trouvai après le reçit du Marquis. Touché, d'une part, des sentiments de reconnoissance & de tendresse qu'il me faisoit paroître, & dont je devois attendre ma félicité; animé, de l'autre, par une eſpèce de fureur, dans laquelle m'avoit mis le procédé infâme de ces trois scélérats; enfin enchanté de la vertu & de la sagesse qu'avoit fait éclater, en cette occasion, le digne objet de mon Amour, je me voulus du mal d'avoir arrêté le zèle de Laval, qui vouloit que nous délivrassions la société de ces trois Monstres. Rien ne nous étoit plus aisé. Deux avoient été blessés, & le troisième n'étoit pas en état de nous résister.

CEPENDANT comme la brutalité du Comte pouvoit encore être funeste au Marquis, & porter quelque coup fatal à mon Amour, je lui conseillai de le dénoncer, comme un Assassin, à la justice, qui en feroit un châtiment exemplaire. Ma proposition le fit sourire. A la justice, me dit-il? Oui vraiment, de pareils gens ont beaucoup de crainte & de respect pour la justice! Hé! quand ils en auroient, pensez-vous, ajoûta-t-il, que les Parents de celui-ci, qui occupent les premières places dans le Parlement de Rouen, ne le soustrairoient pas à la rigueur du Châtiment qu'il mérite? Voici ma justice, continua-t-il en me montrant son épée qui étoit à quelques pas de lui sur une chaise: c'est elle qui me donnera la satisfaction qui m'est due. Ce lâche ne lui échappera pas, & je le chercherai si long-tems, qu'il faudra bien que je le trouve, fût-il caché dans le centre de la Terre. Je souris, à mon

tour, de cette vivacité, dont il ne put lui-même s'empêcher de rire.

Nous en étions en cet endroit de notre converſation, lorſque le Chirurgien arriva. Lui ayant fait quelques reproches ſur ce qu'il étoit venu beaucoup plus tard qu'à ſon ordinaire, il s'excuſa en nous diſant que, pendant qu'il étoit en chemin, il avoit été enlevé par trois ou quatre perſonnes qui paroiſſoient très affligées, & qui alloient le chercher à Rouen, pour venir viſiter un jeune Gentilhomme qui étoit dans un état pitoyable, dont il étoit impoſſible de le tirer. Il a eu, nous dit-il, l'épaule fracaſſée il y a quelques jours d'un coup de feu, & par l'ignorance de celui qui l'a traité, cette bleſſure l'a conduit aux portes de la Mort. Je ne lui ai point diſſimulé ſon état. Il m'a paru moins effrayé de cette triſte nouvelle, qu'affligé du malheur d'un jeune Seigneur, dont il n'a point ceſſé de plaindre le triſte ſort. Dieu ſoit loué! dis-je tout bas au Marquis; le Ciel vous a déja vangé d'un de vos ennemis. Il eſt juſte, & ne laiſſera pas le crime des autres impuni. Le Chirurgien ayant enſuite viſité ſa bleſſure, la trouva preſque entiérement refermée, & nous aſſûra qu'il ſeroit dans peu de jours en état de reprendre ſes exercices Ordinaires.

Dans la joye que j'en eus, je dis au Marquis que je croyois qu'il étoit inutile de diſſimuler plus long-tems à ſa Sœur l'accident qui lui étoit arrivé, & l'état actuel où il ſe trouvoit. Si elle l'apprend par d'autres, lui dis-je, comme cela pourroit arriver par une ſuite des remords de celui de vos aſſaſſins dont votre Chirurgien vient de nous parler, cette nouvelle eſt capable de la faire mourir de douleur, au-lieu qu'en la lui annonçant avec les ménagements néceſſaires, & l'aſſûrant par ſes propres yeux de l'état ou vous êtes, non ſeulement elle ne fera pas ſur elle

elle une impreſſion ſi forte, mais elle nous ſaura même bon gré de la lui avoir cachée. Le Marquis approuva ma penſée & me pria de lui porter un billet, par lequel il l'invitoit à nous venir joindre.

Je me rendis a Ti . . . . ville avec toute la diligence d'un Amant qui vole vers ce qu'il aime. Mais, ô Ciel ! qu'elle fut ma conſternation lorſqu'en arrivant au Château j'y trouvai tous les Domeſtiques en larmes. Ayant démandé qu'elle pouvoit être la cauſe d'une déſolation ſi générale, j'appris d'un Laquais, que Mademoiſelle de Ti . . . . avoit diſparu depuis le matin, avec ſa Femme de Chambre, ſans qu'on ſçut ce qu'elles étoient devenues l'une & l'autre; que tout ce qu'on en ſavoit, c'eſt qu'on avoit entendu des cris confus de Femmes à une des extrémités du Jardin, & que lorſqu'on y étoit accouru, l'on n'avoit trouvé perſonne; enfin qu'on ne faiſoit que s'appercevoir, dans le moment, de leur diſparution, après les avoir inutilement cherchées dans tous les appartements, & tous les environs du Chateau; ce qui faiſoit conjecturer qu'elles avoient été toutes les deux enlevées.

La foudre la plus terrible, en tombant ſur ma tête, m'auroit moins ému, que je le fus à cette effrayante Nouvelle. J'en ſerois tombé à la renverſe, ſi celui qui me la racontoit, ne m'eût ſoûtenu, lorſqu'il me vit chanceler. La douleur, ou pour mieux dire, le déſeſpoir qui s'empara de mon cœur, me mit dans un état où j'eus beſoin de ſecours. Pour me les donner, on me tranſporta dans une des Sales du Chateau. C'étoit juſtement celle où j'avois entretenu, la veille, mon adorable Emilie. Ce reſſouvenir, joint à ce qu'on venoit de m'apprendre, me jetta dans un déſordre, qui me rendit preſque méconnoiſſable à ceux qui s'empreſſoient de me ſécourir. Ils n'en ignoroient pas la cauſe. Tous ſçavoient la paſſion

que

que j'avois pour leur charmante Maîtresse qu'on venoit de m'enlever. Ce que le Marquis m'avoit raconté, la veille, du Comte de C. . . . ne me permit pas de douter un moment, qu'il ne fût encore l'exécrable Auteur de ce nouvel attentat. Il ne manquoit plus à sa scélératesse que de déshonorer encore la Sœur. La rage dans laquelle me jetta cette affreuse idée, pensa me porter aux derniers excès. Je le dis à ma honte, peu s'en falut qu'elle ne me portât à attenter sur moi-même, pour mettre fin au tourment que je soufrois. Je tirai mon épée dans ce détestable dessein; mais ceux qui étoient auprès de moi me l'ayant arrachée des mains, & la raison m'étant revenue quelques moments après: je serois bien insensé, me dis-je, de me sacrifier pour le crime d'un autre! grand Dieu, m'écriai je, pardonne ce premier mouvement à un cœur aveuglé & déchiré par la violence de sa passion! Non, ce n'est pas dans mon sein, mais dans celui de l'infame Comte, que cette épée doit-être plongée! Il ne peut trop verser de sang pour laver l'affront, qu'il a fait à la vertu la plus pure qui soit peut-être sur la Terre. Revenu ainsi à moi-même, j'ordonnai aux Domestiques du Marquis de ramasser tout ce qu'il pouvoit y avoir d'armes dans le Chateau, & de monter à Cheval & j'envoyai à celui de mon Oncle un Laquais porter le même ordre à mes gens, en récommandant, sur-tout, le secret, de peur que si le Marquis venoit à être informé de ce nouveau malheur, il ne retombât dans quelque facheux accident.

Mes ordres ayant été exécutés avec tout le secret & toute la diligence que j'avois recommandé, je rassemblai, en moins d'une heure, vingt cinq Cavaliers qui se trouvèrent armés, comme l'on dit, jusqu'aux dents. La chose paroîtra d'autant moins étonnante, que le Château du Marquis, & celui de mon Oncle, étant assez éloignés du Vi-

Village, pour ſe garantir des divers accidents qui peuvent arriver, en ce cas, de la part des voleurs qui ſe retirent aſſez ſouvent dans les bois du voiſinage, il y avoit dans chacune de ces maiſons une eſpèce de petit Arſénal, où l'on étoit ſûr de trouver de quoi ſe deffendre contre ces miſérables, qui ſe gardent bien même d'en approcher, lorſqu'ils ſavent qu'ils ne le féroient pas impunément. Ayant donc été joint par ce petit corps de Cavalerie, je le partageai en trois, donnant la conduite du premier à Laval, dont je connoiſſois le courage & l'intrépidité; je chargeai le Valet de Chambre du Marquis, garçon extraordinairement attaché à ſon Maître, du ſoin du ſecond; & je me mis à la tête du troiſième.

Dès que je leur eus donné les ordres qu'ils devoient ſuivre, nous partimes, chacun de notre côté, nous répandant dans la Campagne, cherchant par-tout, & arrêtant toutes les perſonnes que nous rencontrions, pour leur demander des nouvelles de ce que nous cherchions. Nous courumes long-tems ſans pouvoir découvrir la moindre trace de la route que le Comte avoit tenue. Après avoir ainſi couru les champs pendant cinq ou ſix heures, un bois que j'apperçus à peu de diſtance du chemin où nous étions, me fit ſoupçonner que le Comte, pour dérouter ceux qui le pourroient ſuivre à la trace, auroit bien pû prendre cette route. Je tournai auſſi-tôt avec ma troupe de ce côté-là, pour y continuer mes recherches. A peine avions-nous fait quelques cent pas dans ce bois, que j'entendis le ſon d'un cor de Chaſſe, & les cris d'une meute de Chiens qui pourſuivoient un Cerf. Je me porte auſſi-tôt vers l'endroit d'où venoit le bruit. Alors un des chaſſeurs, me croyant de la Compagnie, accourut à moi pour me demander qu'elle route le Cerf avoit pris. Je l'ignore, lui répondis-je; mais j'en pourſuis un qui, ſi je le rencon-

tre, ne mourra que de ma main, & de la mort la plus cruelle qu'on puisse faire souffrir aux plus grands Scélérats. Il y a cinq ou six heures que je le cours; ne pouriez-vous point, Monsieur, m'en montrer la trace? Vous obligeriez par ce service le plus malheureux de tous les hommes.

J'ETOIS si agité, & si transporté, en lui tenant ce discours qu'il crut que j'extravaguois: Est-ce donc un si grand mal, Monsieur, me dit-il en souriant, que d'avoir perdu la trace d'un Cerf? Faut-il pour cela traiter ce pauvre Animal de scélérat, & le menacer de la mort la plus cruelle s'il tombe sous vôtre main? Quel mal vous a-t-il fait? Est-ce pour lui un crime digne de plus grands suplices que de se servir, pour sauver sa vie, de l'agilité de ses jambes, & d'employer à cet effet toutes les innocentes ruses que la Nature lui a apprises? Nous ne nous entendons point, Monsieur, lui répondis-je. Vous me parlez de Cerf, & moi je vous parle d'un infâme Ravisseur après lequel je cours. Ne pourriez-vous point m'en donner des nouvelles? Vous me rendriez le plus grand service qu'aucun mortel puisse recevoir, & qui seroit payé par une reconnoissance éternelle . . . . . Touchez là, Monsieur, reprit mon Cavalier en me présentant la main. Non seulement je puis vous indiquer, & même vous livrer ce que vous cherchez, mais vous faire trouver encore un trésor des plus précieux, après lequel je ne doute pas que vous ne couriez avec encore plus d'ardeur. Venez, le plaisir que je vais vous faire, me sera mille fois plus sensible que celui de la chasse. En est-il effectivement un qui égale celui de soulager un honnête homme qui est dans la peine? Votre douleur & votre abbatement me font présumer que vous courez après votre Amante, où après votre Epouse. Je connois trop l'Amour, & j'ai reconnu trop de mérite dans l'aimable personne qui est l'objet du vôtre, pour vous laisser souffrir l'un & l'autre plus long-tems; suivez-moi.

A

A ces mots il tourne la bride de ſon Cheval, & nous primes enſemble une route qui nous conduiſit dans un endroit des plus écartés du bois. Je trouvai en y arrivant deux Cadavres étendus ſur la terre, & qui nageoient preſque dans le ſang qui couloit encore de leurs bleſſures. Voilà, Monſieurs, me dit alors mon conducteur; Voilà, ſelon toutes les apparences, ce que vous cherchez; voilà l'infâme Comte de C.... le plus ſcélérat de tous les hommes, qui vous enlevoit Mademoiſelle de Ti.... ville. Vous devez le reconnoître, à-moins que la fureur & les horreurs d'une mort violente, qui ſont peintes ſur ſon viſage, ne vous le rendent méconnoiſſable. Son crime, joint à ſa vie débordée, à donné tant d'horreur pour ſa perſonne à tous les honnêtes gens, que, bien loin de plaindre ſon ſort, qu'il n'a que trop mérité, ſa mort tragique, & celle du Compagnon de ſes débauches & de ſes crimes, n'a pas ſeulement interrompu notre partie de chaſſe. Hé, ne doit-on pas en effet plutôt ſe réjouir que s'atriſter d'avoir délivré le Païs d'une eſpèce de Monſtre qui le déſoloit! Ce doit être un ſpectacle bien agréable pour vous de voir que, ſans tremper vos mains dans ſon ſang, le Ciel a pris ſoin de votre vengeance. Je vous raconterois volontiers de quelle manière cette tragique avanture eſt arrivée, ſi je ne croyois pas que ce recit vous fera beaucoup plus de plaiſir dans la bouche de celle que nous avons arrachée de ſes mains, & que vous trouverez à une lieue d'ici dans l'Abbaye de F.... où elle a demandé d'être conduite, & où elle a été eſcortée par une partie de nos chaſſeurs.

APRÈS l'avoir mille & mille fois remercié, j'allai rejoindre ma troupe que je renvoyai ſur le champ à Ti.... ville, ou j'avois fixé le rendez-vous pour le ſoir, pour y porter la nouvelle de la découverte que je venois

de faire. Je pris auſſi-tôt la route de l'Abbaye où j'avois appris que s'étoit retirée l'aimable Emilie. Il étoit preſque ſoir lorſque j'y arrivai. Ayant demandé à la voir, on me répondit que cela ne ſe pouvoit, parce que s'étant fait ſaigner à ſon arrivée, elle s'étoit miſe au lit. J'approuvai fort cette ſage précaution, & ne fis pas la moindre inſtance pour la voir dans la crainte de l'incommoder. Cependant comme j'étois bien aiſe de la tirer des inquiétudes, dans leſquelles un accident ſi triſte & ſi inopiné devoit l'avoir jettée, j'écrivis à la hâte un petit billet dans lequel je lui fis ſavoir mon arrivée, & combien j'étois ſenſible à ſon incommodité, auſſi-bien qu'au fâcheux évènement qui l'avoit cauſée. Ce billet lui ayant été porté ſur le champ, ſa reponſe fut qu'elle alloit deſcendre dans le moment au Parloir, où l'on me fit entrer.

Il faut avoir été Amant, & Amant paſſionné, pour ſentir toute l'étendue du plaiſir que je goûtai dans ces moments. Il redoubla encore à la vûe de Mademoiſelle de Ti. . . . ville qui ne me fît pas long-tems attendre. La paleur de ſon teint me fît d'abord connoître qu'elle avoit été extrêmement émue de tout ce qui s'étoit paſſé. Je n'en fus point étonné: on l'auroit été pour un bien moindre ſujet. Quel bon Ange vous a conduit ici, mon cher Comte, me dit-elle, en me regardant tendrement! je vous revois donc enfin après avoir eſſuyé pour vous les plus vives & les plus tendres allarmes! Mais comment avez-vous déjà pû ſavoir que j'étois dans cette retraite? Mon Frère eſt-il inſtruit, comme vous, du funeſte accident qui m'y a conduite? L'en avez-vous informé ſur le champ? Ah! pourquoi ne vous êtes-vous pas trouvés ce matin l'un & l'autre au Château? Mais que dis-je, hélas! La bonté du Ciel ne l'a pas permis. La tendreſſe de mon Frère, & votre Amour pour moi, vous auroient été funeſtes à tous les deux.

deux. Vous m'auriez, ſans doute, voulu arracher l'un & l'autre à mon infâme Raviſſeur, qui réſolu de combler la meſure de ſes crimes, vous auroit peut-être tous deux ſacrifiés à ſa brutalité, comme il a voulu en uſer envers mes libérateurs. C'eſt à ces derniers que vous devez votre chère Emilie, que, ſans eux, vous n'auriez vraiſemblablement jamais revue. Ce ſont eux, ſans doute, qui vous ont appris que j'étois ici; & l'Amour vous y a fait voler auſſitôt pour me conſoler & me ſecourir.

Je lui répondis que ces deux motifs m'avoient conduit à l'Abbaye de F . . . . Hélas, ajoûtai-je en ſoupirant, je ne m'attendois pas, en partant de chez moi, que je ferois une ſi longue courſe, ni pour un ſi triſte ſujet! Mon amour au déſeſpoir, en apprenant votre malheur n'a pas balancé un moment ſur le parti qu'il devoit prendre. Vingt cinq Cavaliers, raſſemblés & armés ſur le champ, ſe ſont joints à moi pour venir laver dans le ſang de votre infâme raviſſeur l'outrage qu'il a voulu faire à votre vertu. Le Ciel nous a prévenus. Il devoit cette juſtice à votre innocence. C'eſt une ſatisfaction qu'il m'a ôtée, & une occaſion de faire éclater à vos yeux la grandeur & la violence de mon Amour.

En ai-je jamais douté un ſeul moment, reprit-elle; & votre arrivée n'en eſt-elle pas encore une preuve des plus convaincantes? Autant que j'ai été ſenſible à la diſgrace que je viens d'eſſuyer; autant, & plus encore, le ſuis-je à l'empreſſement avec lequel vous êtes accouru à mon ſecours, ſi le Ciel, qui protège toujours l'innocence, vous a prévenu, il ne vous a pas fait perdre pour cela le mérite de la démarche que votre tendreſſe pour moi vous a fait faire. Mon cœur, qui voit par-là ce qu'il doit eſpérer de vous, en conſervera une éternelle reconnoiſſance, & vous y gravera avec des traits que rien ne ſera jamais

capable d'effacer. Mais vous n'en resterez pas-là, sans doute mon cher Comte; je présume que vous voudrez bien encore me rendre à ma famille, à qui une plus longue absence causeroit de justes allarmes, & le Ciel vous a conduit ici pour cela fort à-propos.

Je n'avois garde de manquer cette occasion de témoigner à Mademoiselle de Ti . . . . ville, combien d'une part elle m'étoit chère, & combien j'étois sensible, de l'autre, à cette marque qu'elle me donnoit de sa grande confiance en moi. Telle est la différence des impressions que fait la même passion dans le cœur des hommes; différence fondée sur les divers motifs qui l'ont fait naître. L'aimable Emilie regardoit comme le plus grand des malheurs le voyage forcé, qu'elle venoit de faire avec le Comte de C . . . . . dont la compagnie étoit à ses yeux le plus mortel affront qu'il eût pû lui faire; & cette même personne, si sensible, si délicate sur les moindres apparences, se confie, & démande à être accompagnée dans son voyage par un homme, qui devoit lui paroître d'autant plus dangereux que ce Comte, qu'elle ressentoit pour lui la plus vive tendresse. Est-ce Caprice; est-ce aveuglement; est-ce bizarerie dans l'Amour? Non, c'est une justice que deux véritables Amants rendent réciproquement à la pureté des sentiments de leur cœur, & à la respectueuse estime qu'ils ont l'un pour l'autre.

Avec une personne dont elle auroit été moins assûrée, la charmante Emilie auroit, sans doute, exigé pour s'en retourner dans sa Famille, que son Frère eût été de ce voyage. Elle n'y pensa seulement pas, apparemment pour les raisons que je viens de dire; ce qui m'épargna un mensonge officieux, dont il ne m'auroit été guère possible de me dispenser. Je lui demandai donc quand elle souhaitoit que je la reconduisisse au Château. Elle vouloit partir dès
le

le lendemain; mais lui ayant repréfenté qu'après la violente émotion qu'elle avoit eûe, il étoit à-propos, & même néceffaire, qu'elle fe tranquilifât quelques jours, pendant lefquels on verroit le tour que prendroit l'affaire de la mort tragique du Comte, elle fe rendit à mes repréfentations.

RASSURE' par mes propres yeux, & un peu remis des mortelles allarmes que j'avois eûes pendant cette fatale aprèsdinée, je pris congé d'elle, & retournai à Ti . . . . ville où je trouvai tout le monde auffi joyeux qu'on y étoit affligé lorfque j'en étois parti. Je me rendis tout de fuite au Château de mon Oncle, où je trouvai le Marquis qui s'impatientoit fort de ne me point voir encore de retour. Il craignoit que la brutalité du Comte ne m'eût auffi joué quelque mauvais tour. Ce fut ce qu'il me témoigna dès qu'il me vit entrer dans fa chambre. Je le remerciai de la bonté de fon cœur, & lui appris qu'il n'avoit plus rien à craindre déformais de ce fcélérat, qui avoit enfin trouvé, dans une mort tragique, la fin & la punition de tous fes crimes, auffi-bien que le digne complice de fa lâcheté. Les auriez-vous tués tous les deux, reprit-il avec vivacité, & aurois-je encore cette obligation à ajoûter à toutes celles que je vous ai déjà? Hélas! le Ciel ne m'a donc pas jugé digne de purger la Terre de ces trois Scélérats. Il l'en a purgée lui-même, lui répondis-je, fans que ni vous, ni moi, y ayons eu aucune part. C'eft un réproche de moins que nous aurons à nous faire l'un & l'autre; car quoique ces fortes d'actions foient des actes de juftice dans des cas pareils à celui-ci, toutefois comme la paffion y entre toujours pour quelque chofe, elles ne font pas auffi abfolument irrépréhenfibles aux yeux de l'Etre fuprême, qui s'eft particuliérement réfervé la vengeance des crimes, & qui en eft même jaloux. Quoiqu'il en foit, j'ai vû votre ennemi & fon

ſon Compagnon, étendus par terre, ſans vie, & dans un état qui vous auroit fait horreur. Le Marquis auroit fort déſiré que je lui euſſe fait le réçit de ce tragique événement; mais comme la nuit étoit fort avancée, que j'avois beſoin de repos, que d'ailleurs j'aimois mieux qu'il l'apprît de la bouche même de ſa Sœur, il n'ôſa m'en prier.

Le Chirurgien étant venu le panſer, le lendemain, nous apprit la mort du Gentil-homme, dont il nous avoit parlé deux jours auparavant, & celle du Comte de C . . . . & d'un autre de ſes Compagnons de débauches. Je tremblois qu'il n'allàt entamer le récit de ce dernier évènement, & ce qui l'avoit occaſionné. Il n'en auroit pas fallu davantage pour rouvrir, peut-être, la bleſſure du Marquis qui étoit ſur le point de ſe refermer, & dont la guériſon ſeroit peut-être devenue beaucoup plus difficile & plus dangereuſe. Je lui fis un ſigne qu'il entendit; & pour repondre laconiquement aux inſtances qu'il lui faiſoit de lui raconter cette dernière hiſtoire, il lui dit, que tout ce qu'il en ſavoit, c'étoit qu'il avoient été tués tous les deux dans une partie de chaſſe. Il ſemble que cette nouvelle fut un beaume ſalutaire qu'on auroit verſé ſur la bleſſure. En effet le Chirurgien, l'ayant viſitée, la trouva preſque entiérement guérie. Dans la crainte mal fondée qu'il eut de m'être à-chargé plus long-tems, le Marquis voulut quatre jours après, s'en retourner chez lui. Il me remercia, dans cette vûe, de la manière du monde la plus polie, des bons traitements que je lui avoir faits dans ſa maladie. Je ne demande qu'une grace au Ciel, ajoûta-t-il en m'embraſſant avec toute la tendreſſe d'une Frère & d'un veritable Ami: c'eſt de me procurer bientôt une occaſion de vous prouver par quelques ſervices, proportionnés à ceux que vous m'avez rendus, toute l'étendue de ma reconnoiſſance. Je vous dois la vie, que vous m'avez ſauvée,

vée, & qui eſt le premier & le plus grand de tous les biens, jugez s'il eſt quelque choſe au monde que je puiſſe vous refuſer.

CES ſentiments, qui partoient du fonds de ſon cœur, flattoient trop mon Amour, pour n'en pas connoître tout le prix, & les avantages que je pourrois en tirer; mais je ne crus pas devoir le faire encore paroître, étant bien aiſe qu'il ſçût auparavant les autres obligations qu'il m'avoit, & qu'il les apprît d'une autre bouche que de la mienne. Enfin ayant abſolument voulu partir pour aller réjoindre ſa Sœur qu'il croyoit à Ti . . . . ville: voudrez-vous bien me permettre lui dis-je, d'aller avec vous? Ma Compagnie ne vous y ſera peut-être pas inutile. Vous me ferez honneur & plaiſir, repliqua-t-il; mais, ajoûta-t-il après un moment de réflexion, eſt-ce que vous ſoupçonneriez qu'il y auroit encore quelque choſe à craindre pour moi dans ce petit voyage? Ne m'avez-vous pas dit, & le Chirurgien auſſi, que mes lâches ennemis étoient morts? Nous vous l'avons dit, lui répondis-je; & c'eſt la pure vérité; mais vous ne ſavez pas encore toutes leurs ſcélérateſſes. O Dieu, s'écria-t-il! ſeroit-il auſſi arrivé quelque choſe de funeſte à ma chère Sœur? Ces infâmes auroient-ils profité de mon abſence pour . . . . . N'ayez aucun allarme à ſon ſujet, interrompis-je. Le Ciel n'abandonne pas ainſi l'innocence à la merci des méchants. Si vous avez quelque impatience de la réjoindre, elle n'en a pas moins de vous revoir. Votre abſence, aſſez longue, a allarmé ſa tendreſſe, auſſi auroit-elle volé chez nous pour ſe raſſûrer par ſes propres yeux, ſi une petite indiſpoſition qui lui étoit ſurvenue ne l'en eût empêché. Elle ne ſera pas, ſans doute, peu étonnée lorſqu'elle apprendra la véritable cauſe de cette abſence, que nous lui avons diſſimulée; mais vous ne le ſerez peut-être guére moins de ce qu'elle vous racontera. Ce

ſera pour vous un nouveau ſujet d'admirer encore la protection viſible de la Providence ſur les perſonnes vertueuſes..... Ah, mon cher & fidelle Ami, s'étria le Marquis! je préſume, ſur ce peu de paroles, que ma Sœur aura auſſi eſſuyé quelque violence de la part de ce Scélérat, & que ſon honneur . . . . je vous-ai déjà dit, lui répliquai-je, que vous n'aviez aucun ſujet de vous allarmer de ce côté-là. Sa vertu, ſon honneur, ſont à couvert de toutes les violences d'un homme qui, d'ailleurs, n'exiſte plus depuis cinq ou ſix jours. Je l'ai vûe depuis ce tems; & je vous l'aurois emmenée ſi de ſolides raiſons, qu'elle vous dira elle même, ne m'en avoient empêché. Allons vite la voir, reprit-il avec vivacité; car je ſuis extrêmement inquiet ſur ce qui la regarde, & ne ceſſerai point de l'être que je ne l'aïe vûe.

Il vouloit ſur le champ monter à Cheval; mais comme notre voyage devoit-être beaucoup plus long qu'il ne le croyoit, que peut-être il n'auroit pas été aſſez fort pour en ſoûtenir la fatigue, & que d'ailleurs mon intention étoit de ramener avec nous ſa chère Sœur, je fis préparer un des Caroſſes de mon Oncle, dans lequel nous montâmes tous deux, après nous être munis d'un bon déjeuner. Nous primes enſemble la route de Ti . . . . ville. Il fut un peu étonné, en y arrivant, de n'y point trouver la charmante Emilie. Comme il en demandoit des nouvelles à ſes Domeſtiques. Vous ne vous attendiez pas, lui dis-je, mon cher Marquis, d'apprendre en arrivant ici que Mademoiſelle de Ti . . . . ville ſe ſeroit retirée dans un Convent. Ma Sœur dans un Couvent, me dit-il avec ſurpriſe! Hé! qui peut l'avoir obligée à prendre ſi bruſquement ce parti, ſans m'en avoir ſeulement fait la moindre confidence? Lui ai-je jamais donné le moindre ſujet de mécontentement, qui pût occaſionner une pareille démarche de ſa part? Hélas! elle n'a jamais reçu, de la mienne, que des marques de la plus

plus vive tendresse! Allons, continua-t-il, allons promptement la retirer de cette solitude, où l'on ne manqueroit pas de dire que je l'aurois réléguée, pour ne point partager avec elle des biens auxquels la Nature, & plus encore l'Amitié, lui ont donné autant de droit qu'à moi. Je fus charmé de voir dans le Marquis des sentiments si tendres, si justes, & si raisonnables pour ma chère Amante. J'en conclus que, si l'Amour me favorisoit d'une part, la Fortune, de l'autre, ne me seroit pas contraire. Hé savez-vous, continua-t-il, dans quel Couvent elle s'est retirée? Non seulement je le sai, lui répondis-je; mais je l'y ai été voir & l'ai assûrée que je vous y conduirois moi-même pour la ramener ici . . . Partons donc sur le champ, me dit-il, & allons promptement la chercher. Nous remontâmes aussi-tôt en carosse pour nous rendre a l'Abbaye de F . . . . où nous arrivâmes environ sur le Midi.

MON dessein étoit de prévenir d'abord ma chère Amante sur cette entrevûe; mais le Marquis ne m'en donna pas le tems. A peine fut-il descendu, qu'il se fit annoncer à sa Sœur, qui se rendit aussi-tôt au Parloir. Il me seroit difficile de bien exprimer ici la joye qu'elle ressentit en nous voyant tous les deux. Elle se plaignit tendrement à son Frère de ce qu'il l'avoit si brusquement abandonnée, & l'avoit par-là, en quelque manière, exposée au danger qu'elle avoit couru, & dont la Providence l'avoit miraculeusement délivrée. M'ayant ensuite demandé si j'en avois instruit le Marquis, je lui répondis que n'ayant sçu moi-même la chose, que d'une manière fort imparfaite, j'avois crû qu'il vaudroit mieux qu'il l'apprît de sa propre bouche. Ah! s'écria le Marquis, mes pressentiments ne m'ont point trompé, & je gage que le Scélérat de Comte aura voulu attenter à l'honneur de ma Sœur, comme il a fait à ma vie!.... A votre vie, mon Frère, interrompit-elle toute émue! Oui,

ma chère Sœur, repliqua le Marquis; & vous voyez devant vous, ajoûta-t-il en me montrant, celui à qui j'en suis doublement redevable. Sans lui, sans son bras, sans ses secours charitables, vous n'auriez plus de Frère. Non seulement il m'a sauvé de la fureur de mes lâches assassins, mais pendant dix ou douze jours que j'ai passés dans le Château de son Oncle, où il me fit conduire, j'ai reçu de son amitié tous les soins & tous les secours dont j'avois besoin dans l'état déplorable où il m'a rencontré, & dont sans lui je ne serois jamais revenu. Voilà le premier & le plus grand de mes bienfaiteur, car y a-t-il quelque bien au-dessus de la vie? Jugez, ma Sœur, si nous devons bien l'aimer l'un & l'autre.

C'ETOIT donc là, reprit la charmante Emilie en répandant des larmes mêlées de joye & de tristesse, c'étoit donc là le véritable sujet de ce prétendu voyage avec lequel vous m'avez amusée! Si nous avons dissimulé avec vous, ma chère Sœur, repliqua le Marquis, ce n'a été que pour vous épargner pendant tout le tems les allarmes & la douleur que vous auroit causé cette nouvelle, si vous l'aviez apprise dès le premier moment. Au reste si vous trouvez qu'en cela j'aye fait quelque mal, en voici le cher complice, poursuivit-il en me montrant. C'est par ses conseils que j'en ai agi de la sorte avec vous, & nous n'avons en cela consulté tous les deux que la tendresse & l'amitié. C'est donc aussi par une suite de cette même amitié pour vous, repliqua la charmante Emilie, qu'il vous a caché le malheur qui m'est arrivé, pendant que vos blessures vous retenoient au Château de son Oncle. O mon cher Frère, qu'on est heureux quand on a de pareils Amis; & que je crois qu'ils sont bien rares aujourd'hui dans le monde! Aussi nous doivent-ils être mille fois plus chers & plus précieux que nous-mêmes, reprit le Marquis. Pour moi, je le proteste

teſte à la face du Ciel & de la Terre, il n'eſt rien au monde qui égale la reconnoiſſance que j'en conſerverai toute ma vie; & je ne doute point, ma Sœur, que votre cœur ne ſoit pénétré des mêmes ſentimens; mais ajoûta-t-il, racontez moi donc par quel accident vous vous trouvez ici; car je me perſuade que vous n'y êtes pas venue de propos délibéré, & le peu que m'en a dit notre cher Comte m'a fait aſſez connoître qu'il n'y a que la violence, qui ait pû vous faire prendre ce parti. Je n'attends pour vous en inſtruire, lui dit Mademoiſelle de Ti . . . . ville, que le récit que je vous prie de me faire du malheur qui vous eſt arrivé à vous-même, & dont je preſſens déjà que le mien a été une ſuite. Cela eſt juſte, lui répliqua le Marquis. Alors il ſe mit à lui raconter la lâche perfidie du Comte de C.... telle que je l'ai rapportée ci-deſſus, & il la termina par de nouveaux éloges qu'il donna à ma générofité. J'y fus d'autant plus ſenſible, que je reconnus qu'ils partoient d'un cœur vraiment pénétré de la plus vive reconnoiſſance.

PENDANT que le Marquis racontoit ſa triſte avanture, je remarquai dans les yeux de l'aimable Emilie, qu'elle reſſentoit beaucoup de joye de tout ce qu'elle apprenoit que j'avois fait pour lui dans cette rencontre. O mon cher Frère, lui dit-elle avec tranſport lorſqu'il eut achevé ſon recit, eſt-il quelque récompenſe dans le monde qui puiſſe dignement payer des ſervices pareils à ceux que Monſieur le Comte nous a rendus! Je dis nous; car ce n'eſt pas ſeulement envers vous que la générofité de ſon cœur a éclaté. Il n'a pas tenu à lui que je ne lui euſſe, en mon particulier, d'auſſi grandes obligations que vous; & ſi la bonne volonté, lorſqu'on s'eſt mis en devoir de l'éxécuter, à tout le mérite de l'action même, ſachez que je lui ſuis, en quelque façon, redevable de l'honneur, comme vous lui devez la vie. Vous en conviendrez lorſque je vous aurai

raconté ce qui m'eſt arrivé depuis le triſte moment de notre ſéparation.

Il y avoit deux jours, dit-elle, que je n'avois reçu de vos Nouvelles, ce qui m'inquiétoit beaucoup, lorſque Monſieur m'apporta de votre part le billet, par lequel vous me marquiez votre prétendu voyage à Rouen. Je le crus, & dans cette idée j'étois aſſez tranquille, lorſque le Scélérat de Comte, qui ſe flattoit apparemment de vous avoir ôté ſi lâchement la vie, croyant ne plus rencontrer d'obſtacle à ſes deſirs, entreprit de les ſatisfaire, & prit des meſures qu'il crut infaillibles pour en venir à bout. Vous ſavez que, depuis quelques ſemaines, je prenois les eaux de Forges pour ma ſanté, & que conformément à l'ordonnance du Médecin, j'avois coûtume de me promener tous les matins pendant une heure dans quelqu'une des Allées de nos Jardins. Le Comte de C.... qui en avoit apparemment été inſtruit, trouva cette occaſion favorable pour l'éxécution de l'infâme projet qu'il méditoit. J'étois à me promener ſelon ma coûtume, dans celle de nos Allées qui aboutit au grand chemin, lorſque ma Femme de chambre apperçut, au bout de cette Allée, quelques Cavaliers proprement mis qui en paſſant jettèrent les yeux ſur nous, & nous ſaluèrent fort civilement. La curioſité, qui eſt, dit-on, aſſez naturelle à notre Sexe, porta cette Fille à m'engager à pouſſer notre promenade juſqu'au bout de cette Allée, dont nous n'étions pas fort éloignées. J'y conſentis, ſans penſer qu'il pût nous en arriver le moindre mal. En effet qui jamais ſe le ſeroit imaginé ? J'étois même ſi éloignée de le penſer, que me trouvant près de la Grille qui ferme cette Allée, & en ayant par hazard la clef ſur moi, la même curioſité me la fit ouvrir pour ſavoir quels pouvoient être les Cavaliers que nous venions de voir paſſer, & qui nous avoient ſaluées avec tant de politeſſes. Je m'avançai pour

pour cet effet un peu dans le grand chemin; mais à peine avions nous fait trois ou quatre pas, que nous nous vîmes tout à coup envelopées par une troupe d'hommes masqués qui sortirent d'une embuscade où ils s'étoient cachés. Nous fîmes tout ce que nous pumes pour nous débarasser de leurs mains, & regagner l'Allée; mais ces Scélérats, nous ayant pris entre leurs bras, nous enlevèrent, & nous transportèrent toutes les deux dans une grande chaise de poste, qui se trouva à quelques par de-là.

L'HORREUR dont nous fûmes saisies l'une & l'autre nous fit jetter des cris épouvantables, qui auroient attiré tous les Domestiques du Château, si on leur eût laissé le tems d'accourir à notre secours. Mais a peine fûmes-nous dans cette fatale voiture, que le Postillon qui étoit chargé de la conduire, poussa ses chevaux à toute bride. Nous étions déjà à plus d'une lieue du Château, lorsque les cris que nous ne cessions point de jetter, attirèrent enfin à la portière un des principaux Cavaliers qui, comme tous les autres, avoit le visage couvert d'un masque. Il l'ôta pour nous parler, & nous dit que nos lamentations & nos cris étoient des plus inutiles, & que ce foible secours ne me rendroit pas à ma Famille; que du reste je n'avois rien à craindre de sa part, & qu'il ne nous feroit fait aucun mal; qu'il s'étoit vû forcé, par la violence de la passion qu'il avoit prise pour moi, de recourir à cette voye pour s'assûrer la possession d'une personne qu'il adoroit, & sans laquelle il lui étoit impossible de vivre; enfin que je ne devois imputer cette violence qu'à l'exclusion que mon Frère lui avoit donnée de sa maison, & au refus qu'il avoit fait de son alliance.

RIEN ne peut égaler la suprise & la colère où je fus, lorsque dans mon Ravisseur je reconnus l'infâme Comte de C . . . . il n'est point de reproches, d'injures, d'in-

vec-

vectives, de malédictions dont je ne l'accablasse. Le Scélérat n'en fit que rire, en me disant que je changerois bientôt de langage, & qu'après tout il se soucioit fort peu de la colère & des injures des Femmes. La diligence, ou pour mieux dire, la rapidité avec laquelle rouloit la chaise dans laquelle nous étions, ne me permit pas de continuer à parler à ce Monstre, dont la vûe avoit rédoublé mon horreur pour son infâme procédé. Mon unique ressource étoit dans mes soupirs, dans mes larmes, & dans mes cris, dont j'espérois que le Ciel seroit touché. Je me flatois que, dans le premier Village où nous passerions, il nous susciteroit quelque deffenseur qui nous arracheroit de ses mains; mais je fus trompée dans mon espérance. Non seulement nous n'entrâmes dans aucun, mais je remarquai que ce Scélérat, accoûtumé, selon toutes les apparences, à ces sortes de crimes, faisoit prendre à son Postillon des routes détournées, & très peu fréquentées, de manière que, dans cinq heures de chemin, nous ne rencontrâmes pas une seule personne.

Par une suite du Plan qu'il s'étoit fait, ayant apperçu un Bois, sur sa droite, il nous fit tourner de ce côté-là. Mais c'étoit là, sans doute, que la Justice Divine l'attendoit pour le punir de tous ses crimes. En effet l'horreur de cette solitude ayant encore redoublé celle que me causoit déjà ma déplorable situation, je me mis à m'en plaindre au Ciel en jettant des cris perçants. Ils parvinrent jusqu'aux oreilles d'une troupe de Chasseurs, qui étoient à quelque distance de nous, & qui, entendant la voix d'une Femme qu'ils crurent qu'on alloit assassiner, accoururent à toutes brides, au nombre de dix-huit ou vingt personnes. Je redoublai alors mes cris. Aussi-tôt un jeune Gentil-homme de la troupe, s'étant approché du Comte, que son masque lui fit soupçonner, avec raison, de quelque mauvais des-

deſſein, le pria fort civilement de vouloir bien lui dire ce que ſignifioient les cris qu'il nous voyoit jetter, & ce qu'il prétendoit faire de nous. Il ajoûta que ceci avoit tout l'air d'un enlévement, que ſa Compagnie n'étoit pas d'humeur de ſouffrir, d'autant qu'un des premiers devoirs de la Nobleſſe étoit de deffendre l'honneur des Dames.

TOUTE la réponſe que le Comte fît a cette courte harangue fut un coup de Piſtolet qu'il tira ſur celui qui venoit de la lui faire, & qu'il manqua. Cette brutalité fut une eſpèce de ſignal donné pour la mort de cet infâme. En effet le jeune Gentil-homme ne l'eut pas plutôt vû porter la main ſur un de ſes Piſtolets, qu'il ſe ſaiſit auſſi-tôt des ſiens, & lui en lâcha dans la tête un coup qui le renverſa par terre. Un des Compagnons du Comte étant accouru pour le ſécourir ou pour le venger, le jeune Gentil-homme lui lâcha ſur le champ ſon ſecond coup de Piſtolet; dont il fut pareillement renverſé auprès de lui. Auſſi-tôt ſautant de deſſus ſon Cheval, avec une agilité extraordinaire, il vint l'épée à la main, fondre avec impétuoſité ſur ces deux Scélérats, & la leur ayant plongé pluſieurs fois dans le ſein, il les laiſſa ſans vie. Je craignis que cette double mort ne fût le prélude d'une Bataille ſanglante. En effet tous les autres Gentils-hommes, indignés de la brutalité du Comte, avoient ſaiſi leurs armes, & ſe diſpoſoient à faire main baſſe ſur tous les gens de ſa ſuite; mais ceux-ci, voyant leur Chef mort, ne jugèrent pas à propos de l'imiter, encore moins de le venger. Tous prirent la fuite juſqu'au Poſtillon; de ſorte que, grace à la généroſité de mes braves deffenſeurs, je me vis à l'abri des dangers auxquels la brutalité du Comte m'avoit expoſée. Je les en remerciai mille & mille fois, de la manière du monde la plus énergique. Votre nom, que je leur appris,

redoubla leur empreſſement à me ſécourir, & leur horreur pour le Comte de C . . . . qu'ils reconnurent après que le jeune Gentil-homme, qui l'avoit tué, lui eut arraché le maſque qui couvroit ſon Viſage. Loin de plaindre ſon ſort, toute la Compagnie marqua de la joye de voir le païs délivré de cette eſpèce de Monſtre, qui l'infeſtoit.

Ne ſachant où j'étois, & ayant beſoin d'un prompt ſecours, en attendant que je puſſe vous informer l'un & l'autre de ma triſte avanture, je leur demandai ſi je ne pourrois pas trouver un Azile quelque part dans le voiſinage. Tous m'offrirent auſſi-tôt leurs Maiſons, & tous les ſécours dont je pouvois avoir beſoin; mais ne voulant ni les déſobliger, ni leur être incommode, je m'informai d'eux s'il n'y avoit pas dans les environs quelque Couvent de Réligieuſes. Ils m'apprirent qu'il y en avoit un de Bernardines, à une demi-lieue de-là, & ſur ce que je leur témoignai que je ſerois bien aiſe d'y aller, tous s'offrirent, avec empreſſement, de m'y conduire. Il reſtoit une difficulté qui m'embarraſſoit. J'ai dit que le Poſtillon du Comte avoit pris la fuite des premiers. Il s'agiſſoit de le remplacer. Ce fut l'ouvrage d'un moment. En effet a-peine eus-je prononcé ces deux mots! *Hé qui conduira la chaiſe?* que je vis ſauter ſur un des Chevaux le jeune Gentil-homme qui venoit de me délivrer de mon infâme Raviſſeur, & qui voulut abſolument ſe charger de la conduire. Ayant été Page chez la Reine, il étoit, dit-il en riant, en état de s'aquitter, au beſoin, de cette commiſſion, auſſi-bien qu'aucun de meilleurs Poſtillons de ſa Majeſté. Toute la Compagnie le loua beaucoup de ſa généreuſe Galanterie; & la Chaiſe ayant auſſi-tôt pris le chemin de cette Abbaye, la plûpart de ces Meſſieurs m'y eſcortèrent, racontèrent à l'Abbeſſe le malheur qui venoit de m'arriver, me recommandèrent à cette Dame, & s'en re-

retournèrent enſuite achever leur partie de chaſſe.

Un des premiers ſoins de l'Abbeſſe fut de me procurer tous les ſecours dont j'avois beſoin. Je fus ſaignée ſur le champ; on me mit au lit où je reſtai juſque vers le ſoir, que Monſieur le Comte ayant appris par hazard à Ti....ville, ce qui m'y étoit arrivé, & conduit par l'amitié qu'il a pour nous depuis long-tems, vint me voir dans cette retraite, où après bien des courſes, & bien des mouvements, il avoit appris enfin que j'étois. Il me parut fâché de voir qu'un autre eût eû la gloire de venger l'injure faite à notre Famille par le Comte de C.... & pour laquelle il s'étoit auſſi-tôt mis en Campagne avec un zèle & une ardeur, à laquelle on ne ſauroit donner trop d'éloges. Le croiriez-vous, mon cher Frère, ajoûta-t-elle, qu'en moins d'une heure de tems, il mit ſur pied une eſpèce de petite armée avec laquelle il courut après mon Raviſſeur, qui auroit infailliblement péri par ſes mains, ſi la choſe n'eût pas été déjà faite, lorſqu'il le trouva dans le Bois, où mes libérateurs lui apprirent le lieu de ma retraite. Oui, Monſieur le Comte, pourſuivit-elle en m'addreſſant la parole, quoique je fuſſe, lorſque j'eus l'honneur de vous voir ici, à couvert du péril qui vous avoit fait voler à ma deffenſe, je ne vous en regarde pas moins comme un de mes libérateurs, & ne vous en ai pas moins d'obligation. Le hazard en a préſenté l'occaſion à d'autres qui m'ont rendu, ſans me connoître, & par ſimple commiſération, un ſervice que j'attendois, & que j'aurois immanquablement reçu de votre amitié, s'il vous eût été poſſible de deviner ce qui ſe paſſoit en votre abſence. Dès que vous l'avez appris, vous avez volé pour m'arracher des mains de mon Raviſſeur, & venger mon injure; un cœur reconnoiſſant n'a pas toujours beſoin de ſervice actuel, pour exciter ſa gratitude; La volonté ſeule, miſe en éxécution, lui ſuffit,

 par-

parceque le ſuccès ne dépend pas toûjours de nous. Voilà, mon très cher Frère, pourſuivit la charmante Emilie; voilà la triſte avanture qui m'a conduite dans cette retraite. Les jours que j'y ai paſſés depuis mon arrivée ne me fourniſſent rien autre choſe que beaucoup d'attention, de politeſſes, & de grandes marques d'affection, que j'y ai reçues de l'Abbeſſe & de ſes Réligieuſes.

Jamais recit n'excita dans mon cœur plus de mouvements différents, que celui que je venois d'entendre. La crainte, l'amour, la haine, la colère, l'eſpérance, la compaſſion, enfin toutes les paſſions m'agitèrent tour-à-tour; mais j'en ſentis naître une qui m'avoit été juſqu'alors inconnue, & qui par ſa vivacité l'emportoit ſur toutes celles que j'avois jamais éprouvées. Dieu! que les hommes ſont à plaindre lorſqu'ils ont le malheur d'en être atteints! Elle trouble leur raiſon, empriſonne leurs plus doux plaiſirs, & les rend capable des plus grands excès, lorſqu'ils s'abandonnent à ſes accès furieux. C'eſt la jalouſie dont je veux ici parler; Monſtre déteſtable, qui ne marche que trop ſouvent à la ſuite de l'Amour. Plus cette dernière paſſion eſt violente dans un cœur, & plus il eſt, dit-on, pour l'ordinaire, ſuſceptible de l'autre. Etrange & humiliante condition de la Nature humaine! Elle trouve le plus grand & le plus cruel des ſupplices, même dans ce qui fait ſon plus grand & ſon plus ſenſible plaiſir ſur la Terre!

Par tout ce que j'ai rapporté juſqu'ici de mes Amours avec Mademoiſelle de Ti . . . . ville il eſt aiſé de juger que je l'adorois. J'étois même ſi occupé de ma paſſion pour elle, que je ne croyois pas que tout l'Univers enſemble pût m'offrir des plaiſirs plus vifs & plus piquants que celui que je trouvois à l'aimer & à en être aimé. La vivacité avec laquelle je m'étois livré à ce doux penchant

chant étoit une eſpèce d'yvreſſe, qui me rendoit inſenſible à toute autre choſe; enfin je ne concevois pas qu'un plaiſir, ni qu'un état ſi délicieux puſſent jamais être troublés par aucune autre paſſion; mais j'éprouvai bien le contraire pendant le reçit de Mademoiſelle de Ti . . . . ville. A peine nous eut-elle raconté la manière noble & généreuſe, dont le jeune Gentil-homme l'avoit délivrée de ſon Raviſſeur, & la façon galante dont il s'étoit offert de la conduire, & l'avoit effectivement conduite à l'Abbaye de F . . . , que je ſentis s'élever tout-à-coup dans mon cœur un trouble violent que la Jalouſie y excita. Par un mouvement qui tenoit de l'extravagance, & dont je rougis encore toutes les fois que je me le rappelle, je ſentis mon chagrin des plus cuiſants de ce que Mademoiſelle de Ti . . . . ville étoit redevable à tout autre qu'à moi de ſa délivrance. Comme je connoiſſois la bonté de ſon cœur, je craignis qu'un ſi grand ſervice n'obtint pour ſon libérateur une place dans ce même cœur, que je voulois occuper tout entier. Une folle & viſible préſomption me fit même déſirer qu'elle ſe fût laiſſée enlever juſqu'aux extrémités de la Terre, pour avoir le mérite & la gloire de l'aller arracher des bras de ſon Raviſſeur; fut-il jamais plus grande extravagance! je la portai néanmoins encore plus loin. J'allai juſqu'à m'imaginer que ce jeune Gentil-homme pouvoit bien avoir déjà pris ma place dans le cœur de mon Amante, & je me figurai que c'étoit pour cette raiſon que je n'avois point eû de ſes nouvelles, pendant les trois ou quatre jours que j'avois été ſans la voir. Quelque ridicule que fût cette penſée, je trouvois de quoi la juſtifier dans la manière avantageuſe dont elle venoit de nous parler de ſon libérateur, dans l'importance du ſervice qu'il lui avoit rendu, & dans la reconnoiſſance qu'elle lui en devoit.

TOUTES ces penſées me mirent dans une agitation

ſi violente, que ne pouvant y réſiſter, je pris un prétexte pour ſortir un moment. Ce fut pour aller trouver la Tourrière du Couvent à laquelle je demandai pluſieurs fois ſi, depuis mon Voyage, perſonne n'étoit venu demander, ou voir, Mademoiſelle de Ti . . . . ville. Cette Fille m'ayant proteſté que non, je me ſentis extrêmement ſoulagé, & condamnai tout auſſi-tôt les ſentiments injurieux que j'avois eûs de ma chère Maitreſſe.. A l'air triſte, & ſombre, que ces noires idées m'avoient fait prendre malgré moi, ſuccéda un air de gayeté, qui m'étoit ordinaire lorſque je me trouvois auprès d'elle . . . : Ah, je ſuis ravie, Monſieur le Comte, me dit-elle alors en ſouriant, de vous revoir dans votre état naturel. L'air ſombre & lugubre que je vous ai vû pendant quelques moments m'avoit allarmée. Je craignois que la fortune, qui nous a ſi cruellement perſécutés, mon Frère & moi, ne vous eût auſſi ſuſcité quelque diſgrace depuis votre dernière viſite. Je n'en ai point d'autre, Mademoiſelle, lui répondis-je, que celle d'avoir manqué la faveur après laquelle vous m'avez vû courir avec tant d'ardeur & de zèle, & qu'un autre m'a enlevée. Vous n'en avez pas pour cela perdu le mérite, reprit-elle; & je crois que je vous ai fait aſſez connoître quels ſont ſur cela mes ſentiments. Ces dernières paroles, jointes à ce que je venois d'apprendre, retablirent la tranquilité dans mon cœur. Je rougis de ce qui venoit de s'y paſſer, & j'aurois été au déſeſpoir que Mademoiſelle de Ti . . . . ville en eût ſeulement eû le moindre ſoupçon.

Nous partîmes tous enſemble l'après-dinée pour nous rendre à Ti . . . . ville, où nous arrivâmes heureuſement. Je voulois continuer ma route; mais le Marquis, qui ignoroit que j'euſſe quelque affaire preſſée, me fit tant d'inſtances pour m'engager à paſſer quelques jours chez lui, que je ne

ne pus le lui réfuser. Pour dire la verité, je le désirois avec encore plus d'ardeur que lui. C'étoit le vrai moyen de m'assûrer du cœur & de la possession de son aimable Sœur, & de me rassasier du plaisir de la voir, plaisir dont j'allois être privé peut-être pendant plusieurs années. On ne peut rien ajoûter à l'attention qu'il eut de me procurer tous ceux que sa situation lui permettoit. Ce qui m'y rendoit extrêmement sensible, étoit de voir que tous les bons traitements que j'en recevois partoient d'un cœur, qui m'étoit entiérement dévoué. Mais de tous ces plaisirs celui qui me touchoit encore le plus, étoit celui que j'avois de voir à tous les moments du jour mon adorable Emilie, dont je reconnus que ce que j'avois fait pour elle, & pour son Frère, avoit encore redoublé la tendresse. Qu'on est heureux quand on peut s'attacher ainsi, par les biens de la reconnoissance, les personnes, auxquelles on tient déjà par ceux de l'Amour! Nos deux cœurs, unis par de si douces & de si fortes chaînes, se juroient, presque à chaque instant, de ne jamais se séparer; & nous ne nous laissions point de nous le redire sans cesse.

Le Marquis étoit rrop attentif à étudier tout ce qu'il croyoit pouvoir me faire plaisir, pour ne pas s'appercevoir que celui auquel j'étois le plus sensible, étoit d'être en la Compagnie de sa chère Sœur. Il en conclut, avec raison, qu'elle ne m'étoit pas indifférente. En nous observant de plus près, il s'apperçut bientôt que nous étions épris l'un de l'autre. Pour en être encore plus sûr, il prit en particulier Laval, auquel il demanda ce qui en pouvoit être. Ce fidelle Domestique fit d'abord quelque difficulté de le lui déclarer, ignorant quelles pouvoient être ses intentions; mais le Marquis les lui ayant laissé entrevoir, il lui avoua que, depuis plusieurs années, j'aimois passionnément Mademoiselle de Ti . . . . ville. Il ajoûta que le feu Marquis,

qui

qui avoit approuvé cet Amour, étoit ſur le point de me la donner en mariage, lorſque la mort l'avoit enlévé; que ce funeſte contre-tems avoit fait une ſi forte impreſſion ſur moi, que mes Parents, en craignant les fâcheuſes ſuites, avoient pris le parti de me faire faire le voyage d'Italie, pour faire diverſion à ma douleur; qu'il y avoit déjà plus de quinze jours que nous étions partis de Paris pour faire ce Voyage; mais qu'au-lieu de prendre le chemin de Rome, j'avois pris, à l'inſçu de ma Famille, celui de Ti....ville, où le Ciel nous avoit conduits, ſans doute, pour le ſauver du danger dans lequel il s'étoit trouvé. Le Marquis s'étant ainſi aſſûré de ma paſſion pour ſon aimable Sœur, recommanda le ſecret à Laval, auquel il promit une récompenſe s'il étoit fidelle à le lui garder.

J'IGNOROIS qu'il étoit ſi bien inſtruit de mes Amours, lorſque, quelques jours après, il me propoſa de l'accompagner dans une Viſite qu'il vouloit aller rendre, & qu'il devoit au jeune Gentil-homme qui avoit arraché la charmante Emilie des bras de ſon Raviſſeur. Je paſſerois avec juſtice, me dit-il, pour le plus ingrat & pour le plus incivil de tous les homme, ſi je n'allois pas le remercier chez lui d'un ſervice auſſi grand que celui-là. Comme je me flatte, & qu'il m'a paru, que vous prenez beaucoup de part à tout ce qui nous regarde, ne ſerez-vous pas auſſi bien aiſe de joindre, en cette occaſion, votre reconnoiſſance à la nôtre? L'air embaraſſé, & le ton ému avec lequel je le priai de me diſpenſer de cette Viſite, lui fit aſſez connoître qu'elle n'étoit nullement de mon goût, & lui confirma tout ce que Laval lui avoit dit de ma paſſion, dont il s'étoit lui-même apperçu. Envain aurois-je voulu la lui diſſimuler plus long-tems. L'Amour eſt une de ces choſes qu'on ne peut tenir long-tems cachées. Il nous trahit, & ſe découvre par les efforts mêmes que l'on fait, pour le dérober aux yeux de tout le mon-

monde. Je le vois bien, me dit le Marquis; la Compagnie de la Sœur vous fait plus de plaisir que celle du Frère. Je n'en suis point jaloux. Sa beauté, & plus encore sa vertu, méritent bien que vous lui donniez la préférence. Allez donc lui tenir Compagnie pendant le tems que j'irai m'aquitter auprès de son Libérateur de ce que la Politesse & la Reconnoissance exigent de moi. La manière dont vous voyez que j'en agis ici envers vous, mon cher Comte, vous doit faire assez connoître l'estime que je fais de votre chère personne. Ne perdez par un moment. Vous serez assez long-tems sans vous voir, pendant que vous serez en Italie; & je sai combien une si longue absence doit coûter à deux personnes qui s'aiment.

Par ce discours je connus qu'on l'avoit instruit de tout ce qui me concernoit, & qu'il étoit par conséquent inutile de le lui dissimuler plus long-tems. Je le lui avouai donc, & lui répétai tout ce qu'on lui avoit déjà dit a mon insçu. L'air sérieux, qu'il affecta de prendre en m'écoutant, me fit croire que cet aveu ne lui avoit pas fait de plaisir. Je ne m'étonne plus, me dit-il, que vous ayez refusé du m'accompagner chez le Baron de Gonneville. Vous craignez peut-être de rencontrer encore en lui un Rival. Ce qu'il a fait pour ma Sœur est en effet un Titre, qui lui donneroit de grands droits sur son cœur, si sa beauté avoit fait la même impression sur le sien, que sur le vôtre. C'est ce que j'ignore, & dont la visite que je vais lui rendre m'instruira bientôt. Il ne me paroit pas que vous soyez fort curieux d'être témoin d'un pareil éclaircissement. En ce cas, je ne vous presse plus de m'y accompagner. Vous passerez, sans doute, auprès de ma Sœur de moments plus doux. Mais quelle haute idée ne faut-il pas que j'aye de votre vertu & de la sienne, pour vous laisser ainsi seul avec elle, après l'aveu que vous venez de me faire? Jugez par-là, mon cher Comte, si je vous connois l'un & l'autre à fonds,

& de l'estime que je fais de vous. Je le remerciai mille fois de ses bontés, & lui protestai que je serois au désespoir de m'en rendre jamais indigne. Je l'espère, me repliqua-t-il; & étant aussi-tôt monté à Cheval, il partit, me laissant dans l'incertitude sur le sort qu'il réservoit à mon Amour.

DANS cette triste situation, j'allai réjoindre Mademoiselle de Ti . . . . ville, à qui je racontai ce qui venoit de se passer. Cette aimable fille, me voyant affligé, employa, pour me consoler & me rassûrer, tout ce que l'Amour peut inspirer de plus tendre. Pouvez-vous vous allarmer ainsi sans sujet, me dit-elle? Si mon Frère n'approuvoit pas notre Amour, vous auroit-il envoyé, comme il a fait, auprès de moi? Atiseroit-il lui-même un feu qui n'est déjà que trop ardent, s'il ne le voyoit pas avec plaisir? Livret-on ainsi, en quelque façon, à un Amant passionné, un objet qu'il idolâtre, lorsqu'on est résolu de le lui refuser. Hé, quand il voudroit en agir aussi cruellement avec vous, après les obligations que nous vous avons aujourd'hui l'un & l'autre, pourroit-il le faire sans se rendre coupable de la plus affreuse ingratitude? Le Ciel, qui approuve des nœuds, qu'il a sans doute lui-même formés, ne l'a-t-il pas mis dans l'impossibilité de vous rien refuser? Me l'auroit-il rendu, ce cher Frère, & ce seroit-il servi de vous pour lui sauver la vie, afin qu'il me l'ôtât lui-même; car enfin, je ne vous le dissimulerai point, me priver de vous, ou me donner à un autre, ce seroit m'enfoncer un Poignard dans le cœur. Ce cœur est tout à vous. Les droits que vous y avez aquis ne lui permettent pas de vivre, ni sans vous, ni pour d'autre que pour vous. C'est cette douce & flatteuse espérance qui m'a soûtenue jusqu'ici au milieu des funestes angoisses, par lesquelles le Ciel m'a fait passer depuis deux mois. Il a voulu sans doute, & veut encore, éprouver par-là notre constance, pour nous rendre plus sensible & plus précieuse

la

la félicité, à laquelle il nous a destiné en nous unissant pour jamais l'un à l'autre. C'est ainsi que mon adorable Emilie s'efforçoit de dissiper les allarmes que la violence de mon Amour me causoit. Elle réussit à rétablir le calme dans mon cœur, mais il n'y régna pas long-tems.

IL fut de nouveau troublé par l'arrivée de son Libérateur qui vint, deux où trois jours après, au Château, rendre la visite que le Marquis lui avoit faite. Il demanda à voir Mademoiselle de T . . . . ville, qui n'auroit pû, sans impolitesse, & sans ingratitude, lui refuser cette satisfaction. Ce fut encore un nouvel assaut que mon Amour, ou pour mieux dire, ma jalousie eut à soûtenir. La bonne mine du jeune Baron de Gonneville, sa taille avantageuse, ses manières polies & galantes, mille belles qualités qu'annonçoit un extérieur prévenant, me jettèrent dans des allarmes que j'eus toutes les peines du monde à cacher. Elévé à la Cour dès son enfance, il avoit parfaitement profité de cette excellente école. Il s'y étoit si bien conduit, qu'il avoit été gratifié, en sortant de Page, d'une Compagnie; & par une rencontre assez singulière, il se trouva qu'il avoit été plusieurs fois dans les mêmes Garnisons que le Marquis; ce qui avoit formé entr'eux deux une liaison, que la dernière avanture de Mademoiselle de Ti . . . . ville ne fit que resserrer encore davantage. Cette liaison, & la visite du Baron firent naître dans mon cœur mille soupçons qui le déchirèrent cruellement. Sa Phisionomie aimable & prévenante, son esprit vif & brillant, ses façons engageantes, son procédé généreux envers mon Amante, la reconnoissance qu'elle devoit en avoir, tout me fit voir en lui un Rival dangereux, qui pouroit m'enlever dans la suite, ou du moins me disputer, un cœur dont je travaillois depuis plusieurs années à m'assûrer la possession.

IL est vrai que je venois de recevoir des assûrances que

ce cœur étoit tout à moi ; mais qu'on s'allarme aisément quand on aime! La crainte continuelle où l'on est, que le bien, après lequel on aspire, ne nous échape, est une espèce de boureau qui nous tourmente sans cesse, & contre lequel il n'y a que la possession qui puisse nous rassûrer. Malheureusement pour moi, je ne pouvois me flatter de lever si-tôt les obstacles qui s'opposoient à mon bonheur. Le Deuil du Marquis & de sa Sœur, mon Voyage d'Italie, l'opposition de mon Père, que le tems seul & les instances de mon Oncle pouvoient lever, enfin l'inconstance naturelle au Sexe, tout m'allarmoit, tout me troubloit, tout m'inquiétoit.

QUE l'homme est ingénieux à se tourmenter soi-même, ou plutôt, que la félicité après laquelle il court ici bas est mêlée d'amertume & de traverses! Je venois de me regarder comme le plus heureux des mortels, comme je l'étois en effet; & une imagination, une chimère empoisonne, un moment après, le plaisir auquel j'avois été si sensible! j'étoufai, autant qu'il me fut possible, & renfermai dans mon cœur ces honteux mouvements que la jalousie y excitoit, & que j'aurois voulu, pour tout ce que je possédois au monde, pouvoir en chasser. Ne suis-je pas fou, me disois-je, après les assûrances que l'adorable Emilie m'a données de son Amour, de me mettre de pareils phantômes dans la tête! Que diroit cette chère & tendre Amante, si elle me croyoit seulement capable d'avoir pour elle des sentiments, qui dans le fonds lui sont si injurieux? Ah! gardons-nous bien de les lui faire jamais paroître! Ce seroit le vrai moyen de s'attirer son indignation & sa haine, & de la perdre pour jamais; car y a-t-il dans le monde une seule femme raisonnable qui voulût s'unir avec un jaloux par des liens indissolubles, tels que sont ceux dn mariage? Je fus donc tout le premier à condamner mon extravagance.

Rien ne contribua plus à m'en guérir, que ce que je ſentis un moment après, & qui doit apprendre aux hommes combien ils doivent ſe défier des chimères, que la jalouſie leur met ordinairement dans l'eſprit pour les tourmenter. C'eſt que ce prétendu Rival, qu'elle m'avoit repréſenté comme un homme ſi rédoutable à mon Amour, étoit lui-même marié depuis environ trois mois à une des plus aimables Dames de la Province, qu'il aimoit paſſionnément, & qui lui avoit fait une fortune conſidérable. On peut juger par-là ſi mes ſoupçons jaloux avoient le moindre fondement ſolide. Combien de gens, attaqués de la même maladie, ſe livrent-ils à mille & mille imaginations qui ne ſont pas plus fondées, & qui néanmoins leur font ſouffrir les plus cruels tourments, qu'il ne font auſſi que trop ſouvent endurer à l'innocent objet de leur jalouſie! Puiſſe cet exemple contribuer à les guérir d'un mal dont les cruelles atteintes, que j'ai éprouvées, ſurpaſſent tout ce qu'on en peut dire!

Cependant le tems de mon départ approchoit; car enfin un plus long ſéjour à Ti . . . . ville m'auroit rendu coupable aux yeux de mon Père, s'il avoit été inſtruit de ma déſobéiſſance. Quelque violent que fût mon Amour, j'aurois été au déſeſpoir qu'il m'eût brouillé avec lui. Ce n'auroit pas effectivement été le moyen de réuſſir dans le projet dont mon Oncle s'étoit flatté, qui étoit de me faire épouſer, à mon retour, la charmante Emilie. Une Lettre qu'il m'écrivoit à Lyon, où il me croyoit, & que me renvoya Merveille, à qui j'avois donné ordre de m'aller attendre dans cette Ville, me fit connoître qu'il étoit enfin tems de me ſéparer de ma chère Maitreſſe. Il n'eſt pas difficile de ſe figurer combien cette ſéparation devoit-être douloureuſe de part & d'autre. L'aimable Emilie ignoroit encore le voyage que je devois faire. Je tremblois de

le lui annoncer; j'aurois voulu me le cacher à moi-même. Le Marquis, qui en étoit inſtruit, non ſeulement m'épargna cette douleur, mais il y joignit encore la plus grande faveur qu'il pût me faire. Après avoir ſondé en particulier les ſentiments de ſa Sœur pour moi, & ayant reconnu qu'ils étoient tels que je les lui avois déclarés, la veille de mon départ, il me tint, en ſa préſence, ce diſcours qui ſera toujours préſent à ma mémoire, quand je vivrois des milliers d'années.

PUISQU'ENFIN vos affaires ne vous permettent pas de reſter plus long-tems avec nous, il ne ſeroit pas juſte, dit-mon cher Comte, que nous vous laiſſaſſions partir d'ici comme vous y êtes venu. Votre Amour vous à conduit ici pour nous ſauver l'un & l'autre. Je vous dois la vie, & ma Sœur vous eſt, en quelque façon, redevable de ſon honneur, pour la deffenſe duquel vous avez fait tout ce qu'on peut faire. Des bienfaits de cette nature méritent des récompenſes extraordinaires. Après avoir long-tems cherché comment je pourrois m'acquitter envers vous, je n'en ai trouvé qu'un moyen qui pût vous être agréable, c'eſt de partager avec vous ce que je poſſède . . . . Ah! mon cher Marquis, interrompis-je, auriez-vous crû mon cœur capable d'être ſenſible à un vil intérêt . . . . Ecoutez-moi juſqu'au bout, continua-t-il. Si je vous propoſois ſimplement la moitié de mon bien, je croirois faire inſulte à votre générolité. Je ſais que vous avez le cœur trop bien placé pour accepter cette offre, qui d'ailleurs ſeroit encore infiniment au-deſſous de ce que je vous dois; Mais j'y joins un tréſor qui en relévera, ſans doute, le prix & le mérite à vos yeux. C'eſt la main de ma chère Sœur, qui vous a déjà fait préſent de ſon cœur, comme vous lui avez donné le vôtre depuis long-tems. Si je ſavois dans le monde quelque choſe qui pût vous faire plus de plaiſir, & qu'il

qu'il fût en mon pouvoir de vous le procurer, m'en coûta-t-il tout mon bien, m'en coûta-t-il tout mon ſang, je conſacrerois à cela l'un & l'autre avec la même ardeur & le même zèle, qui vous a fait expoſer à tout, pour nous ſauver tous les deux des dangers que nous avons courus. Ma chère Sœur ne m'en dédira point. Je connois ſa tendreſſe pour vous, comme je connois la vôtre pour elle, & ce n'eſt que ſur cette aſſûrance que je vous la préſente en qualité d'Epouſe. Si les triſtes conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons me l'avoient permis, comme je ne doute point que vos Parents ne ſoient encore, à cet égard, dans les mêmes diſpoſitions où ils étoient, lorſque la mort nous a enlevé notre Père, nous conſommerions ſur le champ, de concert avec eux, cette grande affaire; mais vous ſavez que la bienſéance nous lie ſur cela les mains encore pour plus d'une année. Cependant comme quelqu'un de ces accidents imprévus, auxquels la vie eſt tous les jours expoſée, pouroit m'ôter l'occaſion de m'acquitter envers vous, je n'ai point voulu m'expoſer à remporter de ce monde une ſtérile reconnoiſſance. De quelque manière qu'il plaiſe à la Providence de diſpoſer de moi, je mourrai votre beau-Frère. En voici le gage & l'aſſûrance, pourſuivit-il en me préſentant une grande & magnifique boète d'Or, qu'il me preſſa d'accepter. Puiſſe ce préſent, ajoûta-t-il vous faire reſſouvenir long-tems de moi, comme je me ſouviendrai de vous, tant qu'il me reſtera un ſoufle de vie!

Je fus ſi ſurpris, & même ſi ſaiſi, de ce bonheur ineſpéré, que je n'eus pas la force de répondre ſur le champ à un diſcours ſi gracieux. Les larmes de joye qui coulèrent de mes yeux, jointes à un certain treſſaillement que je ſentis dans mon cœur, me coupèrent la voix, lorſque je voulus parler. Attendri d'ailleurs par la préſence de ma chère Amante, dont le Marquis venoit de m'aſſûrer la poſſeſſion,

ſion, j'étois dans une eſpèce d'extaſe qui me raviſſoit tous les ſens. Cette aimable fille, que ſon Frère avoit fait aſſeoir à mes côtés, le coude négligemment appuyé ſur la Table, cachoit d'une main ſes beaux yeux qui répandoient quelques larmes, que la joye faiſoit ſans doute auſſi couler. Un aimable pudeur, qui s'étoit répandue ſur tout ſon Viſage, y relevoit encore l'éclat de ſes charmes. O ciel! qu'elle étoit adorable dans cet état & dans cette attitude! . . . . Qui vous verroit ainſi l'un & l'autre, & ne vous connoîtroit pas, nous dit le Marquis en ſouriant, vous croiroit tous les deux dans la plus grande affliction du monde; mais je connois vos cœurs à fonds, je lis ce qui s'y paſſe, & je vois avec une ſatisfaction infinie que ces larmes & ces ſoupirs, qui vous ôtent à tous les deux l'uſage de la parole, ne procèdent que de l'excès de votre joye. Il en eſt des tranſports de celle-ci, comme des excès de la douleur. Ces deux paſſions ſont muettes l'une & l'autre, lorſqu'elles ſont à un certain point. Allons donc, reprenez vos eſprits, & revenez à vous. Vous, mon cher Frère (car je ne vous donnerai plus à l'avenir d'autre nom) prenez la main de ma Sœur, & regardez-là, des ce moment, comme votre Femme; & vous, ma chère Sœur, regardez dorénavant Monſieur le Comte, comme votre Epoux. Puiſſiez-vous être auſſi heureux, & auſſi contents, tous les jours de votre vie, que je ſuis aſſûré que vous l'êtes en ce moment!

A ces dernières paroles je ſortis de l'eſpèce d'anéantiſſement, où la joye m'avoit mis d'abord. J'avançai ma main en la préſentant à ma charmante Emilie, qui de ſon côté me préſenta la ſienne. Je la baiſai avec des tranſports dont ſon Frère fut charmé. Je l'étois encore bien plus du bonheur qu'il venoit de me procurer; & ce qui me le rendit encore plus piquant, c'eſt que ma chère Amante me parut y être auſſi ſenſible que moi. Les larmes de joye qui ve-

venoient de couler de ses yeux, y avoient fait place à une douce langueur, à travers laquelle on voyoit briller l'excès de son Amour. Les tendres regards qu'elle jetta sur moi me pénétrèrent jusques au fonds du cœur, où elle excita les plus doux transports.

CONTENT des assûrances que le Marquis venoit de me donner, & uniquement occupé de mon bonheur présent, je ne faisois point attention à la magnifique boète qu'il m'avoit présentée, ni à ce qu'elle pouvoit contenir. Il m'en fit ressouvenir. Je l'ouvris aussi-tôt, & y trouvai le portrait de Mademoiselle de Ti . . . . ville qui y étoit réprésentée avec tous les charmes qui la rendoient si aimable. Voilà, me dit-il, un présent qui vous consolera un peu de l'absence de votre chère Epouse, en attendant que le tems vous réunisse pour ne vous plus jamais séparer. Ensuite tirant un grand papier qui étoit dans le fonds de la boète; pour cet Acte-ci, ajoûta-t-il, il pourra contribuer à me conserver dans votre amitié la place que je vous prie de vouloir bien m'y garder. C'est à vous deux maintenant à en assûrer la validité par votre signature; & en même tems il me présenta la plume. Ayant jetté les yeux sur cet écrit, je vis que c'étoit un contract par lequel il me donnoit sa Sœur en mariage avec la moitié de tous les biens qu'il possédoit. Nous voulûmes lui faire sur cela nos très humbles remerciments. Tout celui que j'exige de vous, nous dit-il, c'est que vous mettiez, l'un & l'autre, votre nom au bas de cet Acte en signe d'acceptation. Nous ne nous fîmes pas prier davantage. Je présentai la plume à Mademoiselle de Ti . . . . ville qui, après avoir signé, me la remit de la manière du monde la plus gracieuse. Je signai après elle, & le Marquis en fit autant. Alors il fit entrer deux Notaires qui étoient dans la chambre voisine, & qui achevèrent de donner à cet Acte toute l'autenticité

dont il pouvoit avoir beſoin: Cette piéce m'ayant été enſuite remiſe par le Marquis, nous paſſames le reſte de la journée dans la joye & les plaiſirs que pouvoient nous permettre les circonſtances dans leſquelles nous nous trouvions. C'eſt ainſi que ſe firent nos fiançailles, & que, par la petite ſupercherie que je fis à mes Parents, je m'aſſûrai, à leur inſçu, de la poſſeſſion du charmant objet qui devoit faire le bonheur de ma vie.

S'IL m'étoit doux, d'une part, d'avoir fait cette précieuſe acquiſition, c'étoit, de l'autre, un ſupplice bien rude pour moi d'annoncer à ma chère Amante notre ſéparation, dont la durée devoit être ſi longue. Ne me ſentant pas aſſez de force pour prendre ſur moi cette commiſſion, je priai le Marquis de vouloir bien s'en charger, & de lui annoncer cette nouvelle, de manière qu'elle ne lui fût point trop douloureuſe. Il me le promit. M'étant donc contenté de la laiſſer dans l'idée où elle étoit que je ne retournois que pour quelques ſémaines à Paris, d'où je reviendrois enſuite paſſer l'Eté, ſelon notre coutume, à la terre de mon Oncle, je pris congé d'elle, après lui avoir laiſſé mon Portrait que j'avois eu la précaution de faire tirer, & une bague aſſez riche que je portois au doigt, la priant de garder l'un & l'autre, comme un gage de mon Amour & de l'alliance que nous venions de contracter enſemble.

JE partis le lendemain pour Paris, après avoir fort recommandé aux Domeſtiques de mon Oncle le ſecret ſur le Voyage que je venois de faire. Le Marquis, à qui j'avois fait confidence de la petite tromperie que la violence de mon Amour m'avoit fait faire, avoit pris la même précaution avec les ſiens; deſorte que je fus fort tranquille ſur ce ſujet. Le ſecret fut en effet ſi bien gardé, que ma Famille ne ſçut rien de ce Voyage, ni de tout ce qui s'y étoit paſſé, que lorſqu'il fut tems de l'en inſtruire. Arrivé à Paris,

ris, j'en partis tout de ſuite pour Lion. Il étoit tems que j'y arrivaſſe. Les Amis, pour leſquels mon Père m'avoit donné des Lettres de recommandation, en avoient déjà réçu d'autres, par leſquelles il leur demandoit de mes nouvelles. Un accident que je feignis m'être arrivé dans la route excuſa mon rétardement. Je paſſai près d'un Mois dans cette belle & grande Ville, qui ne reconnoit que Paris au deſſus d'elle. Elle peut paſſer, avec juſtice, pour une des plus conſidérables de l'Europe, tant par ſa grandeur & par le nombre de ſes habitants, que par ſa richeſſe. C'eſt auſſi une des plus anciennes, puiſqu'elle compte plus de deux mille ans, depuis qu'elle fut fondée par les Romains qui y établirent une de leurs Colonies. Les Antiquités dont on y trouve encore quelques veſtiges, font voir qu'elle étoit, ſous ces Maîtres du monde, auſſi brillante & auſſi conſidérable, pour le moins, qu'elle l'eſt aujourd'hui. J'en viſitai, en me promenant, quelques reſtes, qui montrent ſeulement que ces grands monuments ont exiſté. Le tems, qui détruit tout à la fin, & plus encore le grand nombre de révolutions que cette Ville a eſſuyées, en ont fait diſparoître & la forme & la figure, deſorte qu'on n'y connoit preſque plus rien. Je ne vis qu'un monument qui ſe ſoit conſervé en entier, & qui eſt également reſpectable, & par lui-même, & par la dignité de ſon Auteur. C'eſt la harangue que l'Empereur *Claudius* fit au Senat de Rome en faveur des *Lyonnois*, lorſqu'il étoit *Cenſeur*. Cette piéce eſt gravée ſur une Table antique de Bronze, partagée en deux colonnes. Elle fut trouvée l'an 1528, & ſe conſerve dans le Veſtibule de l'Hôtel de Ville, où je la lus, d'un bout à l'autre, avec beaucoup de ſatisfaction.

COMME les plaiſirs marchent ordinairement à la ſuite des richeſſes, celles que le Commerce jette dans cette ville, en procurent de toutes les eſpèces à ſes habitants. L'Opé-

ra, la Comédie, les Bals, les Aſſemblées, le Jeu, les Caffés, enfin tous les plaiſirs qu'on peut deſirer, font de Lion un ſecond Paris. On a même, dans cette première Ville, un avantage qu'on n'a point dans l'autre. C'eſt qu'étant èloignée de la Cour, on n'y voit point ce fol entêtement pour le Luxe qui ruine, ou met à l'etroit, tant de Familles. Deux mille écus de rente à Lion, en valent plus de dix mille à Paris, deſorte que tel particulier vit-là comme un petit Prince, dont le revenu ne ſufiroit pas à Paris pour le ſeul entretien de ſes Domeſtiques & de ſon Caroſſe. Je trouvai dans les Amis, auxquels mon Père m'avoit recommandé, des perſonnes d'un commerce & d'une ſociété agréables, qui me procurèrent tous les plaiſirs qu'on pouvoit prendre dans leur Ville. J'y aurois été plus ſenſible, ſans doute, ſi mon cœur eût été plus libre; mais éloigné de l'objet de mon Amour, qui m'occupoit ſans ceſſe, il me ſembloit que ces plaiſirs, qui avoient eu pour moi tant d'agréments, les avoient tous perdus. Une Lettre que je reçus du Marquis de T . . . ville, m'y rendit abſolument inſenſible pendant quelques jours. Il me marquoit qu'il s'étoit acquité auprès de ſa Sœur de la commiſſion dont je l'avois chargé, mais que, quoiqu'il lui eût annoncé mon départ pour l'Italie avec tout le ménagement poſſible, cette nouvelle lui avoit néanmoins cauſé tant de chagrin, qu'elle en étoit tombée malade, qu'il eſpéroit cependant que cet accident n'auroit point de fâcheuſes ſuites.

A cette triſte nouvelle peu s'en fallut que je ne priſe la poſte ſur le champ pour retourner à Ti . . . . ville. Je l'aurois fait, malgré toutes les remontrances de Merville, qui me repréſenta les conſéquences de cette démarche, ſi une ſeconde Lettre, que je reçus, quelques jours après, de Mademoiſelle de Ti . . . . ville elle-même, ne m'eût raſſûré ſur ſa ſituation. C'étoit la première que j'euſſe jamais re-

reçu d'elle. O Dieu! qu'elle étoit tendre! L'Amour l'avoit lui-même dictée. Les larmes de joye & de tendresse que je répandis en la lisant, dissipèrent les allarmes mortelles que m'avoit causé celle de son Frère. Je fis réponse à l'un & à l'autre dans les termes les plus expressifs que la plus tendre Amitié & l'Amour le plus ardent puissent fournir. Pour n'être plus exposé à l'avenir à de pareilles allarmes, je les priai très instamment tous deux, & surtout ma chère Amante, de me donner de leurs nouvelles, au moins, tous les huit jours, comme je ne manquerois pas de leur donner des miennes, tant que dureroit mon absence, dont j'abrégerois la durée autant qu'il me seroit possible. Ils me le promirent par une réponse qu'ils me firent & que je reçus, quinze jours après à Montpellier, où j'étois alors. L'exactitude avec laquelle nous nous acquitâmes, de part & d'autre, de notre promesse, ne contribua pas peu à dissiper les chagrins que cause l'absence à des personnes qui s'aiment tendrement.

DÈSQUE j'eus vû à Lion tout ce qui peut satisfaire la curiosité d'un Voyageur qui cherche à s'instruire, j'en partis pour me rendre à Montpellier, Ville du Languedoc, la plus considérable après Toulouse qui en est la Capitale. Les Etats de la Province, qui y étoient alors assemblés, m'en firent trouver le séjour très-agréable. La brillante Cour du Prince de Dombes qui, en qualité de gouverneur, présidoit à cette Assemblée, les Députés de la Noblesse & du Clergé de la Province dont elle étoit composée, une multitude de Gentils-hommes & d'autres personnes riches, qui ne manquent pas de se rendre pendant ce tems à Montpellier, y amennent ordinairement avec eux les jeux & les plaisirs. Ce n'étoit que Bals, que Parties de plaisirs, que Comédies, & autres Amusements, qui, joints à l'humeur gaye des habitants, donnoient à cette Ville un air qui n'avoit rien de Pro-

vincial. Mais une des choses qui m'y frappa davantage, ce fut l'enjouement & la grande liberté du Sexe, enjouement d'autant plus piquant, qu'il est toujours accompagné de beaucoup de sagesse. J'en vis une preuve bien convainquante dans la personne d'un jeune Anglois, dont je vais insérer ici la tragique Avanture, afin d'en conserver le souvenir.

Tout le monde sait que la Ville de Montpellier est principalement renommée en France & dans les païs voisins, pour son Ecole de Médicine. Cette Ecole, qui a formé de très grands hommes, & fort habiles dans cette science, y attire non seulement un grand nombre de François, mais aussi d'Etrangers, qui viennent y faire leur cours de Médecine. Un jeune Anglois, fils d'un des Médecins de S. M. Britannique, y avoit été envoyé dans cette intention; mais il s'appliqua beaucoup moins à l'étude de cette science, qu'à faire sa Cour au beau Sexe, dont les manières libres & enjouées étoient beaucoup plus de son goût, que tous les préceptes d'Hipocrate, de Gallien, & de Paracelse. Jeune, beau, bienfait & riche, avantages qui préviennent ordinairement les Belles en notre faveur, il s'imagina qu'il n'en trouveroit point à Montpellier, dont le cœur pût résister à ses attaques. Dans cette vaine persuasion, pour rendre sa conquête plus brillante, il choisit Mademoiselle de N.... qui étoit une des plus aimables & des plus belles personnes de la Ville. Il ne lui fut pas difficile de s'introduire chez elle. La grande liberté avec laquelle on vit à Montpellier, y ouvre toutes les portes à tous les honnêtes gens, qui y sont présentés par quelque personne de connoissance. Celle de Mademoiselle de N... fut ouverte par cette voye au jeune Anglois qui, par une vanité assez ordinaire à son âge, se fit passer pour le Fils d'un Milord. Il y fut réçu d'une manière convenable à cette qualité, c'est-à-dire, comme un homme dont la fréquentation ne pouvoit être qu'honorable;

&

& il se comporta pendant quelque tems d'une façon à le faire croire. Mais la passion violente qu'il prit pour cette Belle, ne lui permit par de soûtenir long-tems ce caractère. Comme il n'étoit point encore bien au fait de la coûtume du païs, il prit les manières libres & enjouées de Mademoiselle de N . . . . pour des marques d'Amour, & résolut en conséquence de donner quelques assauts à sa vertu. Elevé dans l'Ecole de *West-minster*, où la jeunesse est extrêmement débordée, il en avoit apporté tout le libertinage à Montpellier, où il eut pour lui des suites très funestes. En effet ayant voulu prendre avec cette Demoiselle des libertés contraires à son honneur, il en fut reçu d'une manière à lui faire perdre l'envie d'en prendre à l'avenir de pareilles avec des personnes de sa sorte. Moins sensible à ce mauvais traitement qu'a l'exclusion qu'elle lui avoit donnée, il n'y eut point de ressors qu'il ne fit jouer pour tâcher de rentrer dans ses bonnes graces; mais n'ayant pû en venir à bout, il prit une résolution vraiment digne de son caractère & de son éducation. Ce fut de publier par-tout, qu'il avoit obtenu tant de faveurs de Mademoiselle de N . . . ., qu'il s'en étoit enfin dégoûté pour passer à d'autres Amours.

Le bruit de cette infamie ne fut pas plutôt parvenu jusqu'à cette Demoiselle, qu'elle résolut de venger son honneur, que cet insolent outrageoit d'une manière si cruelle. Outrée, avec justice, de cet affront, elle crut que rien n'étoit capable de le laver, que le sang de celui qui le lui avoit fait. Pour mieux assûrer sa vengeance, elle la dissimula pendant quelque tems, au bout duquel elle apprit que son infâme calomniateur avoit eu une querelle fort vive avec un autre Anglois, *Jacobite*, que ses Parents avoient aussi envoyé étudier à Montpellier. Cette avanture parut à Mademoiselle de N . . . . très favo-

vorable pour l'exécution du dessein qu'elle rouloit dans sa tête. Elle écrit donc aussi-tôt, au nom du *Jacobite*, un billet par lequel elle mande au jeune Anglois de se trouver en armes le lendemain, dans un endroit qu'elle lui indiquoit, pour lui faire raison des insultes qu'il lui avoit faites; de s'y rendre seul & sans témoins, afin qu'on ne pût pas les séparer, comme on avoit déjà fait; & pour que l'affaire fût plus promptement terminée, qu'elle se décideroit au Pistolet, & non à l'Epée.

CE billet ayant été porté par un inconnu au prétendu Milord, celui-ci, qui ne soupçonnoit rien de la vengeance qu'on lui réservoit, fit reponse qu'il ne manqueroit pas de se trouver au rendez-vous, à l'heure marquée. Il s'y rendit en effet & s'y trouva le premier. Mais qu'elle fut sa surprise quand, au-lieu du *Jacobite* qu'il attendoit, il vit arriver Mademoiselle de N . . . ! Elle ne dura pas longtems; car après lui avoir reproché en peu de mots l'infamie de son procédé envers elle, cette Héroïque Fille, lui voyant ajoûter encore la raillerie à ses précédentes insultes, en fut si piquée, ainsi que du refus qu'il fit de se battre avec elle, que lâchant aussi-tôt un de ses Pistolets, elle lui fit voler la cervelle, après quoi elle rentra dans la Ville, d'un air aussi tranquille & aussi content, que si elle fût revenue d'une partie de promenade. Cette tragique Avanture étoit arrivé à Montpellier le jour même que j'y entrai.

CE ne fut pas la seule action Héroïque de cette aimable Fille. Elle en fit une seconde qui en mérite pas moins d'éloges, & que voici. La mort du jeune Anglois ayant été bientôt divulguée, comme on savoit qu'il avoit eu querelle avec le *Jacobite*, ce dernier fut soupçonné de l'avoir tué, & fut en conséquence arrête sur le champ. La Demoiselle de N . . . en ayant été informée, & ne voulant pas qu'un homme innocent portât la peine d'une Action qu'el-

qu'elle venoit de faire, alla aussi-tôt se dénoncer elle-même au Juge, lui raconta la chose, comme elle s'étoit passée, & se rendit d'elle-même en prison, où elle resta quelques jours. Comme l'insulte qu'elle avoit reçue de l'Anglois, étoit aussi publique que sanglante, les Juges, ne trouvant aucun crime dans son action, la renvoyèrent chez elle comblée des éloges, que méritoient sa sagesse & son courage Héroïque. J'ai appris depuis qu'un d'eux, aussi enchanté de sa vertu que de sa beauté, l'avoit épousée, & lui avoit fait une fortune considérable.

A cette espèce de prodige j'en joindrai ici, en passant, un second, que je vis dans la même Ville. Ce fut un Evêque (Charles Joachim Colbert) qui avoit sacrifié à l'Amour de la Verité, & à son Dévoir Pastoral, non seulement toutes les espérances de fortune, dont sa naissance & son rare mérite pouvoient le flatter, mais celle même dont il jouissoit. Il étoit dans la disgrace de la Cour, ou pour mieux dire, du Cardinal Ministre. Elle lui avoit été attirée par une certaine Société Réligieuse, très-puissante, qui n'est que trop connue, & contre la Doctrine de laquelle il s'étoit déclaré avec la plus grande & la plus saine partie de l'Eglise de France. Celle-ci, pour l'en punir, lui avoit fait retrancher tous les revenus de son Evêché, qu'elle s'étoit fait donner, & dont elle jouissoit depuis plus de dix ans. Ce Prélat n'en étoit pas demeuré moins ferme dans son Dévoir; ce qui avoit encore augmenté pour lui l'estime & le respect de tous ses Diocésains, dont il avoit sçu gâgner les cœurs par une conduite vraiment Episcopale. Telle est la récompense que le Ciel donne, dès ce monde, à la solide vertu: les Méchants peuvent, il est vrai, la persécuter, mais jamais la faire haïr, ni lui ôter l'estime & la vénération qu'elle mérite.

Après avoir passé quelques semaines assez agréable-

 ment

ment à Montpellier, je me rendis de-là à Marſeille, où je ne m'arrêtai que quatre jours, pour voir ce qu'il y avoit de curieux. Lorſque j'eus viſité l'Arſenal & les Galères que S. M. tient en cette Ville, je n'y trouvai plus rien qui mérite la curioſité du Voyageur, ſi ce n'eſt peut-être la gayeté extraordinaire de ſes habitants, que l'on voit, preſque à chaque heure du jour, danſer au milieu des rues, exercice qu'ils aiment paſſionnément. Mais pour aimer la joye, ce Peuple n'en eſt ni plus poli, ni plus civil. Peut-être le grand commerce que les Marſeillois ont avec les Nations du Levant, dont les manières ſont tout-à-fait oppoſées aux nôtres, leur donne-t-il cet air d'impoliteſſe, auquel nos François, en général, ſont peu accoûtumés. A cette raiſon je crois pouvoir en ajoûter encore une autre, fondée ſur l'épreuve que j'en ai faite. J'avois remarqué dans mon Voyage qu'à meſure, que je m'éloignois de Paris, les habitans des Villes par leſquelles j'étois paſſé, s'éloignoient auſſi, plus ou moins, de cette Urbanité, qui eſt comme naturelle à ceux de cette Capitale: Or comme les Marſeillois en ſont à plus de cent ſoixante & dix lieues, je fus beaucoup moins ſurpris de voir qu'ils n'euſſent preſque aucune de nos manières.

A l'égard de celles des habitants de Gènes, où j'arrivai quelques jours après, je les trouvai ſi inſuportables, que je n'ai plus été étonné du peu d'eſtime, que j'ai vû que l'on avoit par-tout pour ces Républiquains. Si l'on a donné à leur Capitale le faſtueux titre de *Superbe*, je ne doute nullement qu'on ne l'ait plutôt fait pour exprimer par ce mot le caractère de ſes habitants, que pour marquer la magnificence de ſes édifices, qui ne la diſtinguent en aucune façon des Villes ordinaires. Et comme l'Orgueil eſt le premier, le plus grand, & comme le Père de tous les autres Vices, on peut dire avec vérité, que

que les Génois, en général, remplissent par les leurs toute l'étendue de la signification de ce terme. Avares à l'excès, cette passion les rend capables de sacrifier au moindre intérêt le peu de probité qu'ils pouroient avoir; Durs & impitoyables pour tout autre que pour eux-mêmes, ils voyent d'un œil sec la misère de leurs propres Concitoyens, & la regardent même comme une chose qui leur est glorieuse, en ce qu'elle flatte leur vanité; Dévôts jusqu'à la superstition, ils ne font aucun scrupule d'exercer les plus criantes usures, & de commettre les plus noires trahisons; Galants en apparence, tout leur amour, sur-tout dans les jeunes-Gens, n'aboutit qu'à la plus sale débauche; Jaloux jusqu'à la brutalité, le plus lâche assassinat fait périr chez eux le plus honnête-homme du monde, qui n'aura pas seulement pensé, ni à leurs Femmes, ni à leurs Filles, ni à leurs Maîtresses; enfin, pour achever ici leur portrait, tout ce qui passe pour Vice dans tous les autres Païs du monde, est regardé à Gènes comme une Vertu, ou du moins, comme une Gentillesse.

J'Avois souvent entendu parler des défauts de cette Nation; j'avois lû ce que les plus anciens Historiens en ont écrit, & qui s'accorde assez avec ce qu'en disent nos Voyaguers modernes; mais j'avois crû que les uns & les autres avoient outré la matière. Ce que j'en vis de mes propres yeux me détrompa, & je les reconnus tels que les uns & les autres nous les ont répréséntés. J'avouerai que je fus étonné de trouver, dans une Nation si voisine de la nôtre, des mœurs si peu dignes d'un Peuple civilisé. Après avoir long-tems cherché la cause d'une corruption si peu naturelle, je la trouvai, en partie, dans le peu de soin que les Génois prennent de l'Education de leurs Enfans, & dans le mépris qu'ils affectent pour leur Jeunesse. Uniquement occupés de leur Com-

merce, qui eſt l'âme & le nerf de cette République; dévorés d'ailleurs par une ſordide Avarice, qui leur fait retrancher les dépenſes les plus néceſſaires, ils abandonnent le ſoin de leur Enfance à un Domeſtique, qui leur laiſſe faire tout ce qu'ils veulent; heureux encore quand il ne leur apprend pas le mal qu'ils ignorent! A Gènes, encore plus qu'en Hollande, on n'a jamais ſçu ce que c'eſt que Précepteur & Gouverneur. Si quelqu'un, par un excès de générolité & de tendreſſe Paternelle, prend la réſolution extraordinaire de donner à ſes Enfans ce qu'ils appellent de l'Education, ne croyez pas qu'il le faſſe ſous ſes yeux, ou dans quelque Académie, ni même dans quelque Collège tant ſoit peu renommé. Non, cela entraîneroit, à leur avis, trop de dépenſe, & diminueroit d'autant le tréſor qu'ils travaillent à amaſſer. Une Ecole de Village, dans laquelle une eſpèce de Païſan enſeigne, à bon marché, à lire, à bien écrire, à calculer, à tenir les Livres de Commerce, & autres choſes pareilles; Voilà les Académies des Génois; Voilà toutes leurs Sciences; Voilà toute leur Education. Qu'on juge après cela des grands Perſonnages, qui doivent ſortir de pareilles Ecoles. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent naturellement de l'eſprit & des talents; mais ce ſont des fonds qui, n'étant point cultivés, ne leur ſervent, pour l'ordinaire, qu'à être encore plus méchants, parce que la mauvaiſe Education qu'ils ont reçue, eſt cauſe qu'ils en uſent mal.

Une ſeconde cauſe des Vices qu'on reproche avec juſtice aux Génois, eſt le mépris qu'ils font de la Jeuneſſe, avec laquelle les gens d'un certain âge ſe gardent bien de ſe mêler. Quoique ce ſoit celui de tous les âges, où l'on à le plus beſoin de conſeils, un homme de cinquante ans ſe croiroit déshonoré à Gènes, s'il en fréquentoit un de vingt, ou de vingt-cinq. La raiſon qu'on allègue dans ce Païs-là pour juſ-

justifier une conduite si extraordinaire, c'est, dit-on, que la Jeunesse y est fort libertine. Hé, comment ne le seroit-elle pas, puisque tous ceux qui pourroient l'instruire & la conduire dans les sentiers de la Sagesse & de la Vertu, la regardent avec mépris & la fuyent! Est-il étonnant qu'un Vaisseau sans Pilote, & abandonné à la violence des Vents & à la fureur des Tempêtes, aille se briser contre les écueils? La fougue des Passions produit les mêmes effets sur le cœur humain, lorsqu'il n'est pas conduit par la Raison & par la Sagesse qui sont, ordinairement, les fruits de l'âge & de l'expérience. Toute l'occupation de cette Jeunesse ainsi abandonnée à elle-même, est de n'en point avoir! Or tout le monde sait, & les jeunes Génois en sont une preuve vivante, que l'Oisiveté est la Mère de tous les Vices.

Enfin une troisième & dernière cause des Vices que l'on remarque dans cette Nation, est le peu de fréquentation qu'elle a avec les autres, chez qui elle pourroit apprendre à s'en corriger. Voyager chez les Etrangers, pour en étudier les mœurs, les usages, & s'instruire de leurs bonnes qualités, pour en profiter soi-même, est une chose qui ne se pratique point chez les Génois. On en peut donner deux raisons, leur Orgueil & leur Avarice. Se croyant la Nation du monde la plus parfaite, ils regardent toutes les autres, comme étant beaucoup au-dessous d'eux; & la dépense qu'entraînent toujours les Voyages, est absolument incompatible avec leur Caractère avare & vilain. Aussi lorsqu'il s'en trouve quelqu'un qui est sorti du païs, pour étudier le monde & se façonner, ils appellent cela, sortir des règles, se distinguer mal à propos; & bien loin d'estimer un tel homme, les autres, à son retour, le regardent comme un sot, qui a employé son Argent à des choses qui leur paroissent inutiles, & même ridicules. Voilà

le portrait naturel des Génois tels que je les ai vûs, & tels qu'ils seront probablement encore long-tems, s'ils continuent de tenir la même conduite. Au reste je ne prétends pas dire par-là, qu'il n'y ait, comme partout ailleurs, quelques honnêtes-gens parmi eux; mais ils y sont en petit nombre; & c'en est toujours assez pour faire une exception à la corruption générale, qu'on reproche très justement à cette Nation. Je n'y ai vû que deux bonnes qualités auxquelles on ne pourroit donner trop de louanges, si la Vertu en étoit le principe. C'est leur extrême Sobriété, & l'aversion qu'ils ont pour le Luxe; mais malheureusement, l'un & l'autre est une suite de leur sordide Avarice; ce qui leur en ôte tout le mérite.

PAR ce détail il est aisé de juger que je ne goûtai pas beaucoup de plaisir dans la fréquentation, que j'eus avec Messieurs les Génois; mais j'en fus bien dédommagé par l'agréable séjour que je fis à Sienne, Ville considérable du Duché de Toscane, où je me rendis en sortant de Gènes. Si tous les Peuples du monde ressembloient à ceux dont je viens de faire le portrait, les Voyages seroient non seulement inutiles, mais encore très pernicieux pour la Jeunesse, & le premier conseil que je donnerois à nos François seroit de ne jamais souffrir que leurs Enfans sortissent du Païs; mais s'ils ressembloient tous au Siennois, je voudrois qu'ils les envoyassent tous chez eux, pour y apprendre la science du monde, & la véritable manière de jouir agréablement de la vie, dont on ne jouit nulle part aussi délicieusement que dans ce païs-là. Sienne, qui est la Capitale d'un de trois petits Etats, qui composent le grand Duché de Toscane, & auquel elle a donné son nom, est sans contrédit une des plus charmantes Villes d'Italie par sa situation, par la bonté, & la pureté de l'air qu'on y respire, par la fertilité de son terroir, mais bien plus encore par le caractère

re aimable, par l'esprit, l'enjouement, la politesse, & l'humeur extrêmement sociable de ses habitants. Fondée, environ deux cens ans avant la naissance de J. C., par une Colonie de Gaulois *Sénonois*, qui vinrent en Italie sous la conduite du célèbre *Brennus*, lequel saccagea Rome & fit trembler long-tems la République Romaine, cette Ville semble avoir transmis de siécle en siécle à ses habitans cette franchise & cette aimable cordialité, qui faisoit, dit-on, le caractère de la nation Gauloise. Ce n'est pas seulement entr'eux qu'ils font éclater ces bonnes qualités; elles s'étendent jusque sur les Etrangers mêmes, qui y sont attirés par leurs manières civiles & gracieuses.

SUR le portrait qu'on m'avoit fait en France de l'humeur sombre, jalouse, & dissimulée des Italiens, & sur ce que j'en avois vû moi-même à Gènes, je ne comptois pas beaucoup profiter de mon Voyage, ni trouver beaucoup de plaisirs parmi cette Nation. Le séjour que je fis à Sienne m'en fit porter tout un autre jugement. A peine y fus-je arrivé, qu'en moins de huit jours, je me vis répandu parmi tout ce qu'il y avoit de plus considérable & de plus aimable dans la Ville. Je crus d'abord que c'étoit un effet des bonnes recommandations que l'on m'avoit données; mais j'appris dans la suite, avec beaucoup de plaisir, qu'ils en usoient de même envers tous les Etrangers qu'ils en jugent dignes; & comme ils ont tous naturellement beaucoup d'esprit, ils s'apperçoivent dès la première Visite, si un homme mérite les caresses & les amitiés, qu'ils sont disposés à lui faire. Pour peu qu'ils l'en trouvent digne, ils en agissent alors avec lui comme on peut faire avec le meilleur de ses Amis, le tout sans aucune affectation, ni aucun air qui ressente la contrainte. On attribue cette politesse & cette affabilité extraordinaire des Siennois envers les Etrangers, à la haine irréconciliable qu'ils ont pour les Floren-

rentins, qui les ont foumis à leur domination; car autrefois ils formoient un Etat Libre & Républicain. Et comme ils cherchent à fe diftinguer en tout ce qu'ils peuvent des Florentins, ils fe font toujours étudiés depuis à l'emporter par leur affabilité envers les Etrangers. Cette vengeance, qui eft des plus fpirituelles & des plus délicates, ne manque pas de porter coup. En effet comme ceux-ci, en fortant de Sienne, vont toujours à Florence pour y voir la Cour du grand Duc, accoûtumés aux belles manières des Siennois qu'ils viennent de quitter, ils ne peuvent s'empêcher de méprifer fouverainement les Florentins, qui font le Peuple le plus fuperbe, le plus avare & le plus infupportable de toute l'italie après les Génois. Voilà ce qu'on peut appeller une vengeance des plus rafinées. Il faut être auffi fpirituel que les Siennois pour l'avoir imaginée, & auffi délicat qu'eux pour en goûter la douceur. A cela près, que le Monde feroit un féjour agréable fi les habitants de chaque païs fe piquoient ainfi, à qui l'emporteroit les uns fur les autres, pour la politeffe & la cordialité!

Parmi les excellentes qualités que je reconnus dans les Siennois, j'en remarquai trois principales qui les diftinguent particuliérement du refte des Italiens. La première eft leur Amour pour les Sciences, qu'ils ont préfque toujours cultivées. Auffi ont-ils dans leur Ville tout ce qui eft néceffaire pour cela; Collèges, Univerfité, Académie, Bibliothèques, habiles Profeffeurs, favants Académiciens. Avec le fonds d'efprit qu'ils ont naturellement, avec de pareils fecours, & l'application qu'ils y donnent, il n'eft point du tout étonnant qu'ils y réuffiffent, ni qu'ils ayent eû parmi eux un fi grand nombre de Perfonages illuftres dans tous les genres. Jamais Vile en Europe n'en a produit une fi grande quantité. Elle a donné la naiffance à plu-

plusieurs Saints de l'un & de l'autre Sexe, à neuf Papes, qui sont *Nicolas* II. *Gregoire* VII. *Alexandre* III. *Pie* II. *Pie* III. *Marcel* II. *Paul* V. & *Alexandre* VII., à un grand nombre de Cardinaux, d'Archevêques, d'Evêques, de Jurisconsultes, de gens de Lettres, & autres. Les Dames mêmes auxquelles, par un préjugé aussi ridicule qu'il leur est injurieux, on a interdit, présque par-tout, l'étude des Sciences, se distinguent à Sienne par l'application qu'elles y donnent, sur tout aux Belles Lettres: Aussi sont-elles admises, comme les hommes, dans l'Académie, où elles brillent quelque-fois plus qu'eux par la vivacité de leur esprit, & par la beauté de leurs productions. Il n'y a pas jusqu'aux Bourgeois de cette Ville qui ont aussi une Académie, qu'ils ont nommée *li Rozzi*. Cette Académie n'est destinée qu'à l'étude des Comédies en prose, qu'ils aiment passionnément & qu'ils répréséntent ensuite pour le divertissement du public. J'ai assisté avec beaucoup de plaisir à la répréséntation de quelques-unes de ces piéces, qu'ils exécutent avec beaucoup de vivacité. Ils y expriment les différents caractères d'un air si naturel, qu'on les prendroit, à les voir, pour les Originaux mêmes qu'ils jouent. Enfin il n'y a pas jusqu'aux Païsans qui n'aient de l'esprit dans ce Païs-là; ce qui paroit par les fréquents *impromtus* qui leur échapent, lorsqu'ils sont dans la joye, chose qui leur arrive fort souvent; car ils l'aiment naturellement, suivant en cela l'exemple que leur en donnent leurs Maîtres & leurs Maitresses.

La seconde qualité qui me fait beaucoup estimer les Siennois, c'est leur tempérance & leur frugalité. En effet, quoiqu'ils ayent des vins excellents, & à très bon marché, ils n'aiment cependant point à boire. Ils regardent même, avec un juste mépris ceux qui sont sujèts à ce Vice. Cette Vertu règne aussi dans leurs repas, dans lesquels.

quels on ne voit jamais ni profusion, ni même de superfluité. Ils mangent peu; mais ce qu'ils mangent est bon; & lorsqu'ils invitent quelqu'un, c'est sans façon; ce qui se pratique même dans les meilleures maisons. Ce qu'ils servent est fort bien apprêté, bien entendu; & ils joignent seulement à leur ordinaire quelque plat choisi & délicat. Ils pensent, & avec justesse, que ce n'est pas avoir envie de voir souvent les gens, que de les régaler avec une profusion, dont on n'est pas en état de soûtenir long-tems la dépense, & que la véritable amitié n'exige point ces ruineuses & inutiles cérémonies.

A ces deux excellentes qualités j'en joindrai une troisième, qui rend leur société extrêmement agréable; c'est le penchant qu'ils ont tous pour la galanterie, dont ils se font un des plus aimables amusements. Ce penchant leur paroit si naturel, qu'ils regardent comme un imbécille & un stupide, tout homme qui n'a pas une intrigue amoureuse. C'est à cet agréable passe-tems que l'on doit attribuer l'union charmante avec laquelle ils vivent entr'eux, cette gayeté, cet enjouement & cette urbanité que n'ont point ordinairement des personnes, qui ne s'occupent qu'à l'étude des Sciences. Les Siennois savent corriger l'un par l'autre. Partageant tout leur tems entre ces deux occupations, ils donnent le matin à l'étude, & le reste du jour, avec une partie de la nuit, à la galanterie. Cet amusement ne se pratique pas moins par les Dames, que parmi les Cavaliers, dont la conquête leur est d'autant plus aisée à faire, que ce sont les plus belles Femmes qui soient dans toute l'Italie. Mais ce qui rend leur compagnie mille fois encore plus aimable c'est leur esprit qui, étant orné & cultivé par la lecture & par l'étude, l'emporte d'ordinaire sur celui des Hommes par sa vivacité, & ses agréables saillies. On en peut dire autant de leur mémoire qui est si prodigieuse, que

bien

bien ſouvent il leur ſuffit d'avoir lû un livre une ſeule fois, ou d'avoir entendu un ſermon avec attention, pour le ſavoir par cœur. Si c'eſt une ſuite de la grande application qu'elles donnent à l'étude; où ſi c'eſt un talent particuliérement effecté aux femmes de ce Païs-là, c'eſt ce que je ne puis décider. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt que j'ai ſouvent été témoin de ce que j'écris ici. Une choſe que j'ai encore plus admirée dans cet aimable Sexe, & que je n'ai pas toujours rencontrée ailleurs, c'eſt la bonne union & la parfaite intelligence dans laquelle ces Dames vivent les unes avec les autres. Point de jalouſies, point de médiſances dans les Aſſemblées qui ſe tiennent alternativement chez elles, & où les Cavaliers, & même les Etrangers de leurs connoiſſance, ſont parfaitement bien reçus. Enfin on ne remarque dans les Dames Siennoiſes préſque aucun des défauts qu'on reproche à leur Sexe, & qui rend nos Cercles quelque-fois ſi ennuyeux aux perſonnes, qui ont du goût & du diſcernement. Dans ces Aſſemblées, les unes s'amuſent à de petits concerts de Voix & de Simphonie, pendant que les Cavaliers divertiſſent les autres par de petits jeux Galants, ou expriment à leurs Belles d'une manière tout-à-fait agréable, la violence de leur paſſion. L'Aſſemblée, qui commence ſur le ſoir & dure juſqu'à minuit, étant finie, chaque Cavalier reconduit ſa Dame chez elle; & celles-ci, en leur ſouhaittant le bon ſoir, leur donnent rendez-vous pour le lendemain dans l'endroit où l'on doit s'aſſembler.

Je trouvai cette façon de vivre tout-à-fait agréable, & bien éloignée de l'idée que l'on a ordinairement de la contrainte & de l'Eſclavage, dans lequel on dit que les Italiens tiennent les Dames. Il eſt vrai que je ne les ai vû jouir qu'à Sienne de cette grande liberté, dont il eſt préſque inoui qu'elles aient jamais abuſé. Il eſt encore vrai que ce Privilège ne s'étend qu'aux Femmes mariées; car pour les jeu-

nes Demoiſelles, on les tient, avec raiſon, éloignées de cette familiarité & de ce commerce galant, qui pourroient être trop dangereux pour de jeunes perſonnes. Mais ſi les Dames jouiſſent dans la Ville d'une ſi grande liberté, ce n'eſt encore rien en comparaiſon de celle qu'elles ont à leurs Campagnes. Comme le ſéjour en eſt beaucoup plus riant & plus guai, elles y vivent auſſi ſans aucune eſpèce de contrainte. Elles n'y ſont préſque jamais ſans grande Compagnie, & y tiennent les mêmes Aſſemblées que dans la Ville. Les Jeux d'amuſement, les plaiſirs de la Promenade, ceux de la Table, de la Chaſſe aux Oiſeaux, dont elles prennent le divertiſſement auſſi bien que les hommes, les Converſations galantes, les petits rendez-vous, le tout entre-mêlé, de tems en tems, de quelques lectures amuſantes & inſtructives; voilà quelles ſont leurs occupations dans cet aimable ſéjour. Ces plaiſirs ſont d'autant plus délicats que jamais le crime ne les accompagne, ce qui n'eſt rien moins que rare dans les autres contrées de l'Italie, où la jalouſie des Maris tient les Femmes enfermées ſous la cléf, ſans les laiſſer voir à qui que ce ſoit. Par cette conduite, tout oppoſée, les Siennois ſont voir leur prudence & leur ſageſſe, & combien ils ſont perſuadés de la verité des maximes d'un de nos plus fameux Poëtes Comiques, qui dit que

Le Sexe aime à jouir d'un peu de liberté; *
On le retient fort mal par trop d'auſtérité,
Et les ſoins défiants, les Verroux & les Grilles
Ne ſont point la vertu des Femmes, ni des Filles.
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le Dévoir,
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à le dire ſans feinte,
Qu'une Femme qui n'eſt ſage que par contrainte.

En-

* MOLIERE, dans ſon *Ecole des Maris.*

Envain sur tous ses pas nous prétendons régner;
Son cœur, son tendre cœur, est-ce qu'il faut gágner,
Et l'on ne doit tenir, quelque soin qu'on se donne,
Son bonneur guéres sûr aux mains d'une personne,
A qui, dans les désirs qui peuvent l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

Si, à l'exemple des Siennois, tous les Italiens étoient bien convaincus de ces Vérités; si en conséquence, ils en agissoient comme eux avec leurs Femmes, ils en vivroient mille fois plus heureux, leurs Femmes les chériroient tendrement, & leur honneur ne courroit entre leurs mains aucun de ces hazards qui, malgré toutes leurs précautions, leur font faire si souvent naufrage. Qu'ils se rappellent l'exemple de la première Femme, dont elles sont toutes sorties. Celle-ci n'auroit jamais, dit-on, été tentée de toucher au fruit de l'Arbre de la Science du bien & du mal, s'il ne lui avoit pas été si sévérement défendu.

C'EST une remarque fort judicieuse que fit sur ce sujet une de ces aimables Dames qui m'avoit pris, selon la coûtume, pour son Cavalier, & qui à cette occasion, me donna une preuve de ce que j'ai dit, un peu plus haut, de l'esprit & de la grande mémoire des Dames Siennoises. Cette Dame étoit l'Epouse d'un noble Siennois, à qui j'avois été recommandé & qui m'avoit procuré la connoissance de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Ville. Elle avoit beaucoup d'esprit, & aimoit passionnément les Belles Lettres, à l'étude desquelles elle s'étoit fort appliquée. Elle entendoit & parloit parfaitement les langues Françoise & Latine, excelloit dans la Poësie Italienne, & avoit composé un grand nombre d'excellentes piéces, qui lui avoient mérité une Place honorable dans l'Académie des *Intronati.* Un jour que j'étois à sa Campagne & que nous nous entretenions

enſemble ſur cette matière, lui ayant récité les vers que je viens de tranſcrire, elle les trouva parfaitement beaux; & les penſées lui en parurent auſſi juſtes, que flatteuſes pour ſon Sexe. Les exclamations par leſquelles elle témoignoit combien ce petit morceau de notre Poéſie lui plaiſoit, excitèrent la curioſité des autres Dames qui étoient avec nous, & qui lui demandèrent quel étoit le ſujet de ſon admiration. Elle le leur dit; mais comme celles-ci n'entendoient point la langue Françoiſe, elles ne purent partager ce plaiſir avec elle. La Compagnie étoit occupée à toute autre choſe, lorſque cette Dame, qui s'étoit éclipſée ſans que je m'en fuſſe apperçu, rentra, quelques moments après, dans l'Aſſemblée, ayant en main ſes Tablettes qu'elle remettoit dans ſa poche. La voyant rentrer, j'allai au devant d'elle, & me doutant de quelque choſe, je lui dis en riant que la vûe de ſes Tablettes m'annonçoit quelque nouvelle production de ſa part. Non, non, me dit-elle en ſouriant; mais comme je n'ai pas voulu laiſſer échapper le beau morceau de Poéſie que vous m'avez fait le plaiſir de me réciter, je viens de le tranſcrire. Je me plaignis galamment de ce qu'elle ne m'avoit pas procuré l'occaſion de lui rendre ce petit ſervice, dont je me ſerois acquité avec beaucoup de joye. Je ne vous l'ai point demandé, reprit-elle, parceque cela n'étoit pas néceſſaire. En effet l'ayant priée de vouloir bien me prêter un moment ſes Tablettes, pour voir s'il ne lui étoit pas échappé quelques Vers, je ne fus pas peu étonné de voir qu'il n'y manquoit ſeulement pas une Virgule. Mais ce qui me ſurprit encore davantage, fut qu'à la ſuite de ces Vers François, j'en vis un pareil nombre d'Italiens, qui exprimoient, préſque mot pour mot, ceux que je venois de lire, & qui même, en quelques endroits, l'emportoient, pour la beauté, ſur l'Original. O pour le coup, lui dis-je, vous me permettrez de régaler la Com-

Compagnie de cette charmante traduction! Elle voulut s'y oppofer ; mais un des Cavaliers, entendant notre petite conteftation, la termina en fe faififfant des Tablettes. Auffi-tôt il fe mit à lire tout haut cette excellente traduction, que les Dames entendirent avec autant de plaifir, qu'elle fit d'honneur à celle qui venoit de la faire. Ce fait, & plufieurs autres de cette Nature dont je fus temoin, confirment ce que j'ai dit de l'efprit & de la mémoire extraordinaire des Dames de Sienne.

PAR le détail que j'ai fait ci-devant de mon Caractère, il eft aifé de Juger que je me plaifois beaucoup en la Compagnie de perfonnes fi aimables; auffi y paffai-je près de trois mois. J'en employai les premiers jours à voir les curiofités de cette Ville, fes Edifices, fes Places, fes Fontaines, & fur-tout fa Cathédrale qui, après l'Eglife de S. Pierre de Rome, eft la plus belle de toute l'Italie, étant toute incruftée de marbre, dehors & dedans, & d'une Architecture affez belle, quoique Gothique. Le refte de mon tems étoit partagé entre la fréquentation des perfonnes les plus aimables de la Ville, & l'étude de la langue Italienne. Je l'avois apprife affez imparfaitement à Paris; & comme Sienne eft l'endroit de toute l'Italie, où on la parle le mieux, je réfolus de m'y perfectionner. La Dame dont je viens de parler, & chez qui j'allois réguliérement tous les jours, s'offrit galamment de me l'enfeigner elle-même. Je ne pouvois tomber en de meilleurs mains, car elle la parloit dans la dernière perfection, & avec des graces infinies. Elle s'acquitta de cet emploi avec d'autant plus de zèle & de fuccès, que l'inclination qu'elle avoit prife pour moi, augmentoit encore en elle le défir qu'elle avoit de m'être utile en quelque chofe. J'aurois été le plus ingrat de tous les hommes, fi j'avois refufé la mienne à une perfonne fi aimable. L'effort d'ailleurs auroit été trop violent pour

un

un cœur naturellement tendre comme le mien. Peut-on en effet refuser son amitié à ce qui est véritablement aimable? Non sans doute. Quoique nous ne ressentissions rien de plus l'un pour l'autre, nous ne laissions pas de nous traiter d'Amant & de Maitresse, selon la mode du Païs. J'en faisois auprès d'elle toutes les fonctions extérieures, & je m'en acquitois avec d'autant plus de plaisir, que, comme elle avoit quelque ressemblance avec mon adorable Emilie, je croyois rendre à cette autre moi-même tous les petits Dévoirs, qui sont d'usage dans la Galanterie. Jamais tems ne coula si rapidement, ni si agréablement pour moi, que celui que je passai dans cette charmante Ville. Je lui donne, avec justice, cette Epithète qu'elle mérite encore bien plus pour la Politesse, la Courtoisie, l'Humeur franche, gaye, & enjouée de ses habitants, que pour la beauté de ses Edifices, de ses Palais, de ses Places, de ses Fontaines, la propreté de ses Rues, & la beauté de ses Environs.

QUELQUE délicieux que m'en parût le séjour, je me disposois néanmoins à la quitter, pour continuer ma route, lorsqu'un évènement que je vais rapporter, non seulement m'engagea à y rester encore quelques jours, mais me procura même un des plus gracieux Voyages, qu'on ait peut-être jamais fait en Italie. Ce fut l'arrivée du Prince de Lorraine, nouveau grand Duc de Toscane, & aujourd'hui Empéreur, & de la Princesse Marie Thérèse d'Autriche, son Illustre Epouse. Ce Prince, que son Mérite, sa Naissance, la Fortune, & l'Amour ont élévé, depuis, au comble des Grandeurs, venoit de succéder à Jean Gaston de Médicis, dernier grand Duc de Toscane, mort sans postérité. Déjà Gendre de l'Empereur Charles VI, dont il venoit d'épouser la Fille ainée, à qui ce Monarque avoit fait assûrer & garantir par toutes les Puissances de l'Europe,

la

la fucceffion de tous fes Etats Héréditaires, il pouvoit fe flatter des plus belles Efpérances; & ces Efpérances ne fe font point trouvées fauffes. Pour répondre aux défirs de fes nouveaux Sujets, ce Prince leur avoit promis de fe rendre inceffamment dans fon Duché, & fon illuftre Epoufe avoit demandé & obtenu de l'Empereur la permiffion d'aller voir, par la même occafion, les Etats que la maifon d'Autriche poffède en Italie.

COMME cet augufte & aimable Couple y étoit attendu, on leur fit par-tout, à leur arrivée, la plus magnifique réception. La Ville de Florence, Capitale de toute la Tofcane, n'épargna rien pour faire à fon nouveau Souverain une entrée digne de lui & de fon augufte Epoufe. Les autres Villes de ce grand Duché, & de toutes celles de la Lombardie en firent autant; mais il n'y en eut point qui y réuffit mieux que les Siennois. Ce fut encore par une fuite de cette jaloufie fecrette qu'ils ont contre les Florentins, fur lefquels ils s'efforcent toujours de l'emporter dans tout ce qu'ils font. Jamais je ne vis de Fêtes fi brillantes, fi magnifiques, & d'un fi bon goût. Tout accoûtumé que j'étois à ces fortes de Spectacles, que j'avois vû en très grand nombre à Paris, je ne pus m'empêcher d'admirer celui-ci, & fur-tout le bel ordre avec lequel ces Fêtes s'éxécutèrent. Il ne m'en fallut pas davantage pour connoître le ridicule du préjugé dans lequel font la plûpart de nos Parifiens, qui fe perfuadent qu'il n'y a que leur Ville dans le monde, où l'on excelle dans ces fortes de chofes. J'en dis autant de l'idée où ils font qu'il n'y a point, dans l'Univers, de Païs qui l'emporte fur le leur pour la fine & délicate Galanterie; Préfomtion auffi fotte qu'elle eft fauffe. Les Dames de Paris, que j'avois affez fréquentées, ne me parurent que des Ecolières auprès de celles de Sienne, & nos petits Maîtres François, de vrais Badauts auprès de

leurs Galants. Enfin la nombreuſe & brillante Cour du nouveau Duc, la ſomptuoſité de ſes Equipages, la multitude des Seigneurs & des Officiers de ſa ſuite, qui ſembloient avoir pris à tâche de renchérir les uns ſur les autres par la magnificence de leur train, tout cela me fit voir, d'une manière bien ſenſible, que la Cour de Verſailles n'eſt pas la ſeule, comme ſe l'imaginent encore nos Compatriotes, où l'on voit régner la magnificence & le bon goût.

MAIS dans tout ce brillant Spectacle l'objet qui me frappa le plus, fut la grande Ducheſſe elle-même. Belle de ſes propres beautés, je veux dire, de celles où l'Artifice n'a aucune part, elle avoit une de ces Phiſionomies aimables & prévenantes qui, dès qu'on les voit, inſpirent le Reſpect, l'Amour, & la Vénération. L'éclat de ſon teint, la parfaite régularité de ſes traits, ſes yeux vifs & pénétrants, ſon air affable, ſon port majeſtueux, tout annonçoit en elle les qualités Héroïques qui ont fait depuis, & font encore aujourd'hui, l'admiration de toute l'Europe. J'avonerai que j'en fus ſi vivement frappé, qu'au moment même que j'écris ceci, ſon Auguſte image m'eſt encore auſſi préſente que lorſque je la vis dans cette pompeuſe Cérémonie. J'avois ſouvent entendu parler de cette aimable Princeſſe à mon Père, qui avoit eu tout le tems de la voir & de la connoître à la Cour de Vienne, où il avoit été envoyé en Ambaſſade; mais tout ce qu'il m'en avoit dit n'approchoit point encore de ce dont mes yeux furent alors témoins. Attiré, bien moins par la curioſité, que par un certain plaiſir que je prénois à la voir, tant qu'elle fut à Sienne, je ne manquai aucune des occaſions où je pouvois me ſatisfaire. Un jour que j'aſſiſtois à ſon diner, avec un grand nombre de perſonnes qui y étoient venues par le même motif que moi, comme je me raſſaſiois, pour ainſi dire, du plaiſir de la contempler, le hazard voulut que ſes

re-

regards tombèrent ſur moi. Le reſpect me fit auſſi-tôt baiſſer les yeux; mais je ne laiſſai pas de remarquer qu'elle continuoit de me regarder avec beaucoup d'attention; comme l'on fait ordinairement lorſqu'on voit une perſonne que l'on croit reconnoître. Enfin lorſqu'elle m'eut conſidéré pendant quelque tems, elle dit au Prince ſon Epoux quelques paroles que je n'entendis pas, & qui lui firent, à ſon tour, jetter les yeux ſur moi. Je les baiſſai de nouveau, & commençois à m'inquiéter, ne ſachant à quoi cela pourroit aboutir, lorſque ce Prince, après m'avoir regardé fixement, dit à la grande Ducheſſe; Madame, c'eſt lui-même, ou je ſerois fort trompé, & auſſi-tôt il ſe tourna pour parler à un de ſes premiers Officiers, qui étoit derrière ſon fauteuil.

J'AVOUERAI que ſes regards & ces paroles me causèrent une petite émotion. Elle augmenta lorſqu'un moment après, l'Officier dont je viens de parler, vint me demander, de la part de ſon Alteſſe, ſi je n'étois pas le Comte de B . . . . je lui répondis qu'oui, & fis en même tems une profonde révérence au Prince & à la Princeſſe, qui y répondirent de la manière du monde la plus gracieuſe. Je croyois en être quitte, & me rétirer avec tous les Aſſiſtants, lorſque le diner ſeroit fini; mais au moment que je ſortois de la Sale, le même Officier vint m'annoncer que leurs Alteſſes me demandoient. J'étois alors avec le Mari de la Dame Siennoiſe dont j'ai parlé ci-deſſus, lequel ne fut pas moins étonné que moi de cette honorable Ambaſſade. Je le quittai auſſi-tôt pour ſuivre ce Seigneur; & comme j'avois ſouvent entendu parler à mon Père du cérémonial qui ſe pratique à la Cour de Vienne, quoiqu'il ſoit fort différent de celui de Verſailles, je parus devant le Prince la Princeſſe & toute leur Cour, comme un homme qui n'étoit nullement Novice ſur cet Article. On ne peut

rien ajoûter à l'accueil gracieux qu'ils me firent : Vous ne vous attendiez peut être pas, Monſieur, me dit la Princeſſe, d'un air qui m'enchanta, de trouver ici des perſonnes qui vous y reconnoîtroient. Jugez ſi nous ſommes bons Phiſionomiſtes, le Prince & moi. Nous ne vous avons pas plutôt apperçu, que nous avons d'abord deviné l'un & l'autre qui vous étiez; & comme j'étois grande amie de Madame votre Mère, à qui vous reſſemblez parfaitement, je vous ai envoyé chercher pour vous en demander des nouvelles.

Aprés avoir temoigné à la Princeſſe combien j'étois ſenſible à cet honneur, je répondis à toutes les queſtions qu'elle me fit, tant ſur ma Mère, que ſur ma Famille, & ſur ce qui me concernoit en particulier. A l'égard de ce dernier point, je lui appris que l'heureux hazard, qui me procuroit l'honneur de rendre mes profonds reſpects à leurs Alteſſes, étoit un Voyage que mon Père me faiſoit faire en Italie, pour y voir tout ce qu'il y a de curieux. Le même motif, reprit-elle m'a fait entreprendre le même Voyage; il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occaſion. J'eſpère, ajoûta-t-elle en ſouriant, que notre Compagnie ne vous déplaira pas; vous en pouriez trouver de plus mauvaiſe. Et jamais de plus honorable, Madame, lui répondis je auſſi-tôt, en mettant un Genouil en terre & baiſant, en même tems, la main du grand Duc qui étoit auprès d'elle. Ce Prince avoit connu particuliérement mon Père, qu'il avoit vû à la Cour de Vienne pendant ſon Ambaſſade, & dont il me demanda auſſi des nouvelles. Quand je l'eus ſatisfait.... Soyez donc prêt à nous ſuivre dans quatre jours, reprit la grande Ducheſſe. Je ſuis charmée que le hazard me procure cette occaſion de marquer par-là à Madame votre Mère l'eſtime que je conſerve pour ſa perſonne, & dont vous me ferez plaiſir de l'aſſûrer par la première Lettre, que vous

lui

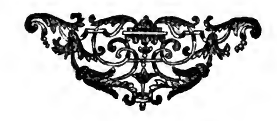
lui écrirez. Après avoir remercié leurs Altesses, le plus respectueusement qu'il me fut possible, de l'honneur qu'ils daignoient faire à notre Famille, je me retirai afin d'aller tout disposer pour mon départ.

COMME je ne m'attendois pas de voyager à la suite d'une Cour aussi brillante que l'étoit celle du grand Duc, il s'en falloit de beaucoup que je ne fusse en état d'y figurer. J'avois des habits assez propres, mais modestes, tels qu'ils conviennent à un Voyageur. Mais comme j'allois paroître sur un grand Théatre, où il s'agissoit de faire honneur à ma Famille, & à ma Nation, j'en fis promptement faire deux des plus magnifiques. J'en fis chamarer quelques-uns des plus beaux, & j'en donnai quelques autres à Merville, qui étoit à peu près de ma taille, afin qu'il pût paroître avec plus d'éclat. Par la même raison je louai quatre grands Laquais, auxquels je donnai une fort belle Livrée, aussi-bien qu'à Laval; je fis acheter plusieurs Chevaux & une Calèche des plus brillantes; en un mot je me mis en équipage de Cour. Une Lettre de crédit que j'avois sur un Banquier de Livourne, lequel avoit ordre de me compter tout l'Argent que je lui démanderois, fournit à toutes ces dépenses, que je prévis bien que mon Père ne condamneroit pas. Il étoit pour cela trop instruit des usages du grand monde. En effet ce fut la première chose qu'il me recommanda dans la reponse qu'il me fit à la Lettre, par laquelle je l'avois informé sur le champ de ce qui venoit de m'arriver. Il en fut si charmé, qu'il écrivit sur cela au grand Duc une Lettre de remerciment. Ma Mère en écrivit une pareille à la Princesse; & j'eus l'honneur de leur présenter ces deux Lettres, dont ils me parurent très satisfaits.

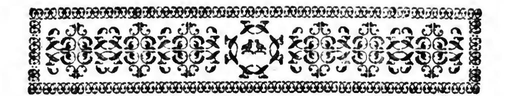
JE le fus encore bien plus des bons traitements que je reçus de leurs Altesses, pendant tout le Voyage que je fis à la suite de leur Cour, & qui fut pour moi des plus gra-

cieux. Outre la joye que je ressentis de voir par-tout voler, pour ainsi dire, tous les cœurs sur le passage de ces deux illustres Epoux, outre les fêtes magnifiques & les réjouissances sans nombre, qui se donnoient dans tous les lieux où ils passoient, j'eus encore, le plaisir de voir en détail, & à mon aise, tout ce qui s'y trouve de plus curieux. Pise, Florence, Parme, Plaisance, Pavie, Milan, Crémone, Mantoue, en un mot toutes les Villes un peu considérables de la Toscane & de la Lombardie m'étalèrent, à l'envi, tout ce qui pouvoit contenter ma curiosité. Enfin comblé d'honneurs & de plaisirs, je puis dire ici que jamais personne ne voyagea en Italie avec plus de satisfaction. J'en témoignai mille fois ma reconnoissance au Prince & à la Princesse qui, après avoir ainsi parcouru & visité leurs Etats, s'en rétournèrent à Vienne. Comme ce Voyage imprévu m'avoit extraordinairement écarté de la route que je m'étois d'abord proposé de prendre, après m'être défait du train & des équipages que j'avois pris à Sienne, je me rendis par le chemin le plus court à Rome, où j'arrivai sur la fin du Mois de Septembre.

Fin de la Seconde Partie.



M E-



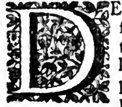
MEMOIRES DU COMTE DE B***.

CONTENANT

SES AVANTURES,

Un grand nombre d'HISTOIRES & ANECDOTES du Tems très curieuses, ses recherches & ses découvertes sur les Antiquités de la Ville de Rome, & autres curiosités de l'Italie.

TROISIEME PARTIE.



DE toutes les Villes du Monde il n'y en a point, sans contrédit, dont le premier aspect soit plus triste pour un homme qui a lû les Poétes & les Historiens Latins, que celui de cette Capitale. Les descriptions magnifiques que les uns & les autres nous en ont laissées dans leurs écrits, les superbes titres de *Maitresse*, de *Reine*, de *Déesse de la Terre*, d'*Azile*, de *Temple* de *Merveille*, d'*Abrégé du Monde*, & quantité d'autres noms fastueux qu'ils lui ont prodigués, l'étendue qu'il ont donnée à l'enceinte de ses Murs, que quelques-uns disent avoir été de cinquan-

quante mille pas, c'est-à-dire de près de dix sept lieues de circuit; le nombre prodigieux, & presque incroyable, de ses Habitants, que l'Historien Tacite fait monter jusqu'à sept millions, sous l'Empire de l'Empereur *Claudius*, & quelques autres jusques à quatorze; ce qu'ils ont écrit de la magnificence de ses Bâtiments, de ses Palais, de ses Temples, de ses Théâtres, de ses Places, de ses Cirques, de ses Amphitéatres, de ses Basiliques, de ses Jardins, de ses Statues & autres Ornements publics; ce qu'ils ont dit du *Tibre*, qui traverse aujourd'ui une partie de cette Ville, & qu'ils nous ont réprésenté comme le plus grand & le plus célèbre Fleuve qui soit dans l'Univers; enfin tout ce qu'on lit dans ces Ecrivains m'avoit donné une si haute idée de la grandeur & de la magnificence de cette Ville, que je m'étois imaginé, en partant de Paris, qu'une année entière ne me suffiroit pas pour voir & examiner en détail toutes ces beautés. Jamais je ne reconnus d'une manière plus sensible les tristes Vicissitudes, auxquelles toutes les choses d'ici bas sont sujettes, que je le fis en voyant dans son entier cette Ville, que je découvris de dessus une Montagne, qui n'en est qu'à un demi-mille, & sur laquelle je m'arrêtai assez long-tems pour la considérer tout à mon aise. De ce point de vûe, Rome me parut ce que l'ancienne *Troye* devoit paroître aux yeux des Grècs, quelques jours après qu'ils l'eurent ruinée, c'est-à-dire, une vaste Enceinte de Murailles, qui feroit sans doute un Ville des plus considérables, si elle étoit remplie de Bâtiments; mais dont il n'y a guéres que le tiers qui soit habité. Les deux autres ne m'offrirent que des Mazures, des Amas de ruines, des Jardins, des Vignes, de vastes Champs, les uns ensémencés, les autres incultes; de-sorte qu'on pourroit dire de cette Ville, ce qu'un de ses plus fameux Poëtes a dit de l'enceinte de *Troye*, après sa destruction: *Hic seges est* ubi *Ro-*

Roma fuit. Le *Tibre*, que j'avois déjà passé en plusieurs endroits, & dont ces Ecrivains nous ont donné une si pompeuse & si fausse idée, ne me parut qu'une Rivière très ordinaire, & qui n'a, tout-au-plus, que la moitié de la largeur de la *Seine.* C'est une Rivière dont les eaux, toujours troubles & rougeâtres, ne sont bonnes à rien, & qui par ses fréquents débordements & les ravages qu'elle cause, peut être regardée comme le fléau de cette Capitale. Enfin si l'on en excepte la magnifique & superbe Eglise de St. Pierre, dont le Dôme, où la Coupole, semble s'éléver dans les nues, & que par cette raison, on découvre de fort loin, Rome me parut dans ce point de vûe tout autre que je ne me l'étois figurée.

COMME je n'y devois pas être pour un jour, ni pour un Mois, j'avois eu la précaution de faire prendre les devants à Merville, à qui j'avois donné ordre de m'y louer une maison propre & commode. Ayant pris quelques jours pour me délasser des fatigues du Voyage, (car depuis Mantoue, jusqu'à Rome, j'avois présque toujours couru la poste) j'allai visiter ensuite les personnes auxquelles j'étois recommandé. Je commençai, comme il étoit naturel, par le Cardinal de T . . . notre Ambassadeur en cette Cour, pour lequel l'Archevêque de Sens m'avoit donné une Lettre. Ce Prélat, qui venoit d'être créé Cardinal, à la réquisition du Chevalier de S. Georges, Prétendant au Trône d'Angleterre, me fit tout l'accueil imaginable, & poussa la civilité jusqu'à me presser d'accepter un appartement dans son Hôtel; faveur dont je le remerciai le plus poliment qu'il me fut possible. Je ne fus pas moins bien reçu des autres personnes à qui j'étois recommandé, & que je reconnus bientôt pour des gens d'un vrai mérite. Quelque réservés que Messieurs les Italiens soient ordinairement avec les Etrangers, je n'eus pas plutôt fait connoissance avec ceux-

ci, qu'ils en agirent avec moi comme l'on fait par-tout avec ſes amis & avec des perſonnes que l'on conſidère. Toutes leurs maiſons me furent ouvertes, en tout tems & à toute heure; leurs Femmes & leurs Filles, qu'on tient dans ce Païs-là fort reſſerrées, eurent la permiſſion de ſortir, quand elles le voudroient, de leurs appartements, & de venir augmenter la bonne Compagnie; ils me mirent de toutes leurs parties de plaiſirs, & m'en procurèrent de toutes les eſpèces. Les Savants auprès deſquels l'Archevêque de Sens m'avoit donné des récommandations, m'ouvrirent leurs Cabinets, m'offrirent leurs Bibliothèques; enfin il n'y en eut pas un qui ne me promît de m'accompagner, & de m'aîder de leurs lumières, dans la Viſite que je me propoſois de faire des curioſités qui ſont encore en grand nombre dans cette Ville & dans ſes environs, & qui y attirent la plûpart des Etrangers qu'on y voit.

DANS la ſituation où étoit alors mon cœur, il n'y a point de doute que, ſi la choſe eût été poſſible, je ne me fuſſe diſpenſé de ce Voyage avec bien du plaiſir; mais n'ayant pu déſobéir, je me fis une vertu de la néceſſité où je me trouvois d'exécuter les ordres de mon Père, & je ne penſai qu'à profiter de la dépenſe qu'il vouloit bien faire pour moi en cette rencontre. Quelque involontaire qu'eût été mon Voyage, je m'étois déjà apperçu de l'utilité qu'on retire de cette ſorte de dépenſes, lorſqu'on à l'eſprit d'entrer dans les vûes de ceux qui les font pour nous inſtruire & nous façonner dans le commerce du monde. J'étois déjà revenu d'un grand nombre de préjugés, & ſur-tout d'une ſotte Vanité, à laquelle notre Nation eſt plus ſujette que toute autre. J'avois appris à connoître un peu les différents Caractères des hommes; car de tous les Peuples du monde il n'y en a point chez qui cette variété ſe faſſe plus ſenſiblement remarquer qu'en Italie. Comme cette partie de l'Euro-

rope eſt partagée en un aſſez grand nombre de petits Etats indépendants les uns des autres, on trouve auſſi parmi les habitants de chaque contrée des Humeurs, des Caractères, des Uſages, des Modes, & des Coûtumes particulières, qui les différencient les uns des autres. Les Génois, les Piémontois, les Florentins, les Siennois, les Parméſans, les Vénitiens, les Romains, les Napolitains, les Siciliens, ſont tous Italiens; néanmoins tous ces Peuples-là ſe reſſemblent en très peu de choſes. Chacun d'eux a ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités qui lui ſont particuliéres; deſorte qu'on peut dire que la fréquentation qu'on a avec eux eſt une eſpèce de livre vivant, dans lequel on apprend à connoître le Genre-humain tel qu'il eſt. Pour peu qu'on ait de raiſon, d'eſprit, & de goût pour la vertu, rien de plus utile que cette connoiſſance. Je l'éprouvai moi-même par la ſuite, & ma Famille vit avec plaiſir, à mon retour, que j'en avois profité.

Rome étant le Centre, & comme la Capitale de toute l'Italie, elle renferme dans ſon ſein une partie de ce qu'il y a de plus noble & de plus diſtingué; ce qui fait que tout le monde s'y pique d'une grande Politeſſe. D'ailleurs la Cour du Pape, auprès duquel tous les Princes Catholiques tiennent des Ambaſſadeurs, le ſacré Collège des Cardinaux, dont pluſieurs vivent en Princes, enfin le concours des Etrangers, que la dévotion ou la curioſité y attire, donnnent un certain brillant à cette Ville, dont il me parut que, ſans cela, le ſéjour ſeroit fort triſte. En effet ſi l'on en excepte les perſonnes, dont je parle, qui par leur Luxe & leur Dépenſe font vivre la moitié des habitants, le reſte n'eſt compoſé que de Prêtres, de Moines, & de Réligieuſes, tous gens plus propres, comme l'on ſçait, à ruiner une Ville qu'à l'enrichir.

Quoiqu'on ne puiſſe pas dire que Rome ſoit une ville de plaiſirs, on ne peut pas dire non plus qu'ils en ſoient

bannis; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils y aient cette vivacité qu'ils ont en beaucoup d'autres endroits, & surtout en France. La Galanterie même y règne comme partout ailleurs, mais avec plus de circonspection & plus de Mistère; ce que les Romains regardent comme l'assaisonnement de cet agréable plaisir. En cela ils font voir qu'ils ont plus de goût, plus d'esprit & plus de délicatesse que nos François. Ce genre de Galanterie ne plairoit sans doute pas à nos petits-Maîtres, qui semblent ne fréquenter les Dames que pour avoir le plaisir de publier leurs conquêtes. Le goût des Romains est tout-à-fait différent; plus ils sont favorisés de leurs Belles, & plus ils tiennent leurs intrigues secrettes; en quoi ils sont mille fois plus raisonnables que ces étourdis, qui semblent n'avoir d'autre but dans leur Galanterie que de déshonorer, par la pétulance de leur langue, les Femmes qu'ils fréquentent: aussi est-ce une des raisons pour lesquelles la vûe & la fréquentation de cet aimable Sexe leur est interdite dans ce Païs-là; & l'on ne sauroit désaprouver en cela la conduite des Italiens. Comme ces Messieurs avoient remarqué que je n'avois point sur cet Article-là le défaut de ma Nation, ils en agissoient tout autrement avec moi. Leurs Femmes, leurs Filles, leurs Parentes étoient de toutes nos Assemblées; on s'y réjouissoit ensemble, & chacun s'en retournoit chez soi très content.

A ces récréations innocentes en succédoient d'autres qui ne l'étoient pas moins. C'étoit celles des Spectacles & de la Musique, deux plaisirs auxquels j'ai toujours été extrêmement sensible. Tout le monde sait que de toutes les Nations il n'y en a point qui excelle dans ces deux Arts comme les Italiens; aussi est-ce de leur Païs que le reste de l'Europe tire ses plus habiles Décorateurs & ses plus savants Musiciens. On en sera moins étonné lorsqu'on

sau-

ſaura qu'ayant eu de tout tems une forte paſſion pour ces deux Arts, ils s'y appliquent beaucoup, & y réuſſiſſent mieux que tout autre. Il y a à Rome deux ſortes de Spectacles, les uns dévôts, les autres profanes. Par ces derniers j'entends l'Opéra, la Comédie, les Bals, les Maſcarades, & les autres divertiſſements du Carnaval. Ces derniers ne ſont que pour l'Hiver & le Printems. La raiſon en eſt que, dès-que les premières Chaleurs de l'Eté commencent à ſe faire ſentir dans cette Capitale, où, par je ne ſai quel préjugé, elles ſont regardées comme mortelles, chacun s'enfuit à la Campagne, d'où l'on ne revient que vers la fin du mois de Septembre. Pendant l'intervalle de ces trois ou quatre mois on peut dire que Rome eſt un vrai Déſert, n'étant alors habitée que par les Moines, les Réligieuſes, les Prêtres, & par ceux qui n'ont pas le moyen d'aller paſſer cette ſaiſon à la Campagne. Je me ſçus donc très bon gré d'avoir paſſé agréablement, & employé utilement ailleurs un tems que j'aurois perdu dans cette Ville, où je n'aurois trouvé aucune des perſonnes auxquelles j'étois adreſſé. Et quel agrément un Etranger peut-il avoir dans une Ville, quand il n'y a aucune connoiſſance? Comme l'on ne revient que ſucceſſivement de la Campagne, c'eſt ce qui fait que l'Opéra, la Comédie, & les autres divertiſſements, ne recommencent qu'avec l'Hiver. Mais les Romains ſe dédommagent de cette abſtinence par des Spectacles dévôts, qui ſe répréſentent alternativement pendant toute l'année dans les Egliſes. Ils les nomment Oratoires, Expoſitions, & *Preſepio*, ou Crêches. Les ſujets ſur leſquels ils roulent, ſont toujours des ſujets de dévotion, & la plûpart tirés de quelque Hiſtoire de l'Ancien, ou du Nouveau Teſtament. On y trouve tout à la fois tout ce que la Peinture a de plus frapant, la Muſique, de plus harmonieux, les Mécaniques, de plus ingénieux & de plus

hardi, & l'on ne peut rien ajoûter au brillant éclat des Illuminations. Ces Spectacles s'éxécutent quelque-fois aux dépens de quelque Cardinal ou de quelqu'autre Seigneur dévot, qui en régale le Public, & le plus souvent par les Moines mêmes dans l'Eglise desquels ils se réprésentent, & qui font pour cela des dépenses assez considérables. Mais quoiqu'il leur en puisse coûter, ces derniers en sont rembourlés avec usure par l'Argent que chaque Spectateur leur donne volontairement. La passion extraordinaire que les Italiens ont eu de tout tems pour les Spectacles, fait que personne ne manque à fréquenter ceux-ci. Hommes, Femmes, Enfans, Citadins, Etrangers, c'est une affluence de monde d'autant plus grande qu'on en est quitte pour ce que l'on veut donner; Mais les plus pauvres croiroient faire un très grand péché s'ils sortoient de ce Spectacle sans jetter dans de grands bassins, qui sont placés exprès en divers endroits de l'Eglise, quelque piéce d'Argent, plus ou moins considérable. Comme les Dames, qui d'ailleurs sont fort gênées en Italie, ont une entière liberté de fréquenter ces dévôts Spectacles, elles ne manquent pas aussi d'y aller le plus souvent qu'elles peuvent. Souvent même ils servent de rendez-vous à celles qui ont quelques intrigues Galantes à l'insçu de leurs Maris. C'est ainsi que les passions trouvent moyen d'abuser de tout, même des choses les plus innocentes. Quoiqu'il en soit les Moines en profitent; & comme rien ne coûte quand on est Amoureux, Dieu sçait si les Dames & les Cavaliers qu'ils attirent en grand nombre, font tomber abondamment dans leurs bassins la riche pluye après laquelle ils soupirent. Les Révérens Pères Jésuites sont ceux qui ordinairement réussissent le mieux dans ces sortes de Spectacles, dont ils tirent des sommes très considérables, qu'ils employent ensuite (du moins le faut-il croire pieusement) *à la plus grande gloire de Dieu.*

A considérer la chose en elle-même, & selon le monde, je ne crois pas qu'il y ait de mal à cela; mais bien des Gens ne la trouvent pas séante à des Réligieux, qui font, comme eux, profession publique d'une pauvreté Evangélique. Pour moi, qui ne me suis jamais piqué de Rigorisme, je m'amusois quelquefois à ces Spectacles, sans m'embarasser du motif qui engage les Moines à les donner au public. Celui qu'ils allèguent est, que par-là ils réveillent, disent-ils, sa dévotion, & le détournent de la fréquentation des Spectacles profanes. A la bonne heure; toute-fois, sans prétendre fouiller dans les consciences, j'ai rémarqué plus d'une fois que ce n'étoit guére que la Curiosité & l'Amour du plaisir, qui y attiroit les Spectateurs; & je n'ai jamais oui dire, ni vû, que personne en soit sorti, ni plus dévot, ni meilleur qu'il n'étoit en y entrant. Une seule chose qui me parut condamnable dans ces Spectacles, & que je voudrois que l'on en retranchât, c'est l'exposition du S. Sacrement, qui fait toujours, pour ainsi dire, l'Acte principal de la piéce. La confusion inséparable de la multitude, les irrévérences qu'elle occasionne parmi des Gens qui ne sont occupés qu'à admirer la magnificence des Décorations, l'éclat merveilleux des Illuminations, le jeu surprenant des Machines, l'excellence de la Musique qui ne cesse point de se faire entendre, enfin le bon goût qui règne dans toute l'Ordonnance de ces Spectacles, tout cela me paroissoit s'accorder assez mal avec les sentiments de Respect & d'Adoration, dont on doit être pénétré à la vûe de la Majesté Divine. Mais chaque païs à ses Usages & ses Coûtumes. J'ajoûterai seulement ici, que j'avois déjà remarqué dans les autres Villes d'Italie, que le Peuple de ce païs-là, familiarisé, pour ainsi dire, avec Dieu par les expositions présque journalières qu'on y fait du plus sacré de nos

nos Mistères, l'honore beaucoup moins qu'on ne fait dans les autres endroits, où elles sont beaucoup moins fréquentes. En cela, comme en bien d'autres choses, il n'y a rien que de fort ordinaire & de très naturel. On s'accoûtume, on se familiarise insensiblement avec ce que l'on voit tous les jours, & cette familiarité mène à l'indifférence, si quelquefois elle ne va pas jusqu'au mépris.

La coûtume de tous les Etrangers qui viennent à Rome est de courir, dès le lendemain de leur arrivée, à la superbe Eglise de S. Pierre, dont le Dôme, posté dans les nues, annonce la magnificence de cet Edifice, bien longtems avant que l'on arrive dans cette Capitale. Un rafinement de plaisir me fit différer cette Visite. Je commençai au-contraire, par voir à Rome tout ce qu'il y a de plus commun; ensuite promenant, comme par dégrés, ma curiosité sur des objets un peu plus beaux, je la fis passer aux plus magnifiques, dont la vûe me fit un plaisir infini. J'avois remarqué très souvent à Paris que, pour n'avoir pas tenu cette conduite, quantité d'Etrangers qui y étoient venus pour admirer les beautés, qui sont en assez grand nombre dans cette Ville, les manquoient pour la plûpart, parce que, commencant par les plus magnifiques, les autres objets qu'ils voyent ensuite, quoique parfaitement beaux, ne font plus alors sur eux qu'une impression très superficielle. Le Louvre, le Palais & les Jardins des Tuilleries, l'Hôtel vraiment Royal des *Invalides*, sont les premiers sur lesquels se jettent leur curiosité & leur admiration. De-là elle les transporte dans les Palais de Versailles, Marli, Meudon, Saint Cloud, Chantilli, Choisi, Fontaine-bleau, ces Chefs-d'œuvres de l'Art & de la Nature, où l'œil & l'esprit se rassasent, pour ainsi dire, de la vûe d'une infinité de choses, qu'ils ne peuvent se lasser d'admirer. Leur curiosité les ramène à Paris pour con-

pour continuer d'en voir les beautés; mais la plûpart ne leur paroissent plus alors que des objets ordinaires, sur lesquels ils daignent à peine jetter les yeux. Il en est de même de ces magnifiques & délicieuses Maisons de plaisance, qui sont en si grand nombre dans les environs charmants de cette Capitale, & qui ne sont plus que de jolis vuide-bouteilles aux yeux de gens, qui ont commencé par se rassasier de tout ce que l'Art & la Nature, réunis ensemble, peuvent offrir de plus parfait & de plus merveilleux. Il me semble qu'on pouroit comparer ces sortes de Voyageurs à des hommes sans jugement qui, voulant goûter le plaisir de la bonne Chère, commenceroient par se remplir de tout ce qu'il y a de plus friand & de plus délicat, se rassassieroient des plus excellents Vins de Bourgogne, de Champagne, & autres, & finiroient leur repas par la piéce de Bœuf, & par les Vins ordinaires.

POUR moi je tins à Rome, comme je l'ai dit, une conduite tout-opposée. Je commençai par y visiter les choses les plus communes, d'où je passai à de plus belles, & j'arrivai enfin aux plus magnifiques, dont la vûe me fit alors un plaisir inexprimable. La lecture que j'avois faite des Anciens Historiens & Poétes Latins, m'avoit donné une si grande idée de cette Ville, dans laquelle je me trouvois, que rien ne m'y paroissoit indigne de ma curiosité. Mon imagination même en étoit si vimement frappée, que les moindres objets qui s'offroient à ma vûe, avoient pour moi des charmes infinis, sur-tout lorsqu'ils avoient une apparence d'Antiquité. Une Maison étoit-elle vieille & prête à tomber, trouvois-je en mon chemin quelques ruines Antiques, dont Rome est remplie, je m'imaginois aussi-tôt voir les restes d'un Palais de quelque Empereur Romain, ou de quelque Temple, ou de la Maison de quelqu'un de ces grands

Hommes, que l'Hiſtoire ou leurs admirables Ouvrages ont rendu ſi célèbres.

Je ne ſçai ſi c'eſt l'air de Rome, ou la fréquentation qu'on a avec ſes habitants, qui produit naturellement cet effet; mais je n'y eus pas paſſé quinze jours, que je me ſentis une paſſion violente pour ces ſortes de recherches. Je la ſentis naître à la première vûe de ces deux admirables Colonnes de *Trajàn* & d'*Antonin* ſurnommé le *Pieux*, ou le *Débonaire*; reſtes magnifiques de deux belles & grandes Places, que ces deux Empereurs avoient bâties en ces deux endroits, & ornées de Portiques, de Baſiliques, de Temples, & autres ſuperbes Edifices que le Temps a détruits, & qui ſembloient devoir être éternels, comme le ſera la mémoire de ces deux grands Princes. Je paſſai deux heures entières à conſidérer chacun de ces monuments, que le Temps a reſpectés. Je le fis avec d'autant plus d'aſſûrance & de liberté, que j'avois appris qu'on ne peut faire de plus grand plaiſir aux habitants de Rome, que d'admirer les précieux reſtes de l'ancienne Splendeur de leur Ville. En cela ils ſont bien différents de mes compatriotes, que j'ai vû très ſouvent ſe moquer des Etrangers, lorſqu'ils les voyent s'arrêter quelques moments, pour conſidérer quelques-uns de nos plus beaux morceaux d'Architecture, dont ils ne connoiſſent eux-mêmes ni le prix, ni la beauté.

La première de ces Colonnes, qui fut élevée à la mémoire de l'Empereur *Trajan* par *Adrien* ſon Succeſſeur, & par le Sénat & le Peuple de Rome, a cent quatorze pieds de haut, ſans y comprendre la baſe ou le pied-d'eſtal, ſur lequel elle eſt portée. Au bas d'un des côtés de ce pied d'Eſtal eſt une porte, par laquelle on monte un Eſcalier de Marbre, de 185 dégrés taillés dans les blocs même qui forment la Colonne. Cet Eſcalier conduit juſqu'au haut de cet Edifice, lequel eſt éclairé intérieurement par 45 Crénaux, ou

COLOMNE DE TRAJAN. *P. 202.*

S PETRVS

SPQR IMP
C·DIVI NER

COLVMNA TRAIANI

ou pétites fenêtres. Sur le faîte de cette Colonne étoit autre-fois la Statue Coloſſale de ce grand Empereur, en bronze doré, tenant en ſa main une Urne d'Or, dans laquelle *Adrien* fit enfermer ſes cendres après ſa mort. Cette Statue, que le tems a fait diſparoître, a été remplacée par une autre de même grandeur, de même métal, & dorée de même, réprêſentant le Prince des Apôtres, que le Pape *Sixte V.* un des premiers réparateurs des Antiquités Romaines, y fit élever, l'an 1589.

Si cet Ouvrage eſt admirable par ſa hauteur & par la matière qui le compoſe, il l'eſt encore infiniment plus par la beauté des bas-reliefs, dont il eſt orné depuis le haut juſqu'au Chapiteau de la Colonne. Sur la bâſe, outre l'inſcription, on voit, ſur les divers côtés, des Trophées dreſſés en l'honneur de ce Prince, & pluſieurs Figures réprêſentant la Victoire & la Renommée qui, la trompette à la bouche, annoncent les exploits & la gloire de cet Empereur. Depuis le bas juſques en haut, la Colonne eſt ornée d'autres bas reliefs qui montent en ligne Spirale, & dans leſquels on compte plus de deux mille cinq cents Figures d'Hommes, préſque tous dans des attitudes différentes, ſans compter celles des Femmes, des Chevaux, des Elephants, des Armes, des Machines de Guerre, & une infinité d'autres qui forment une variété d'objets, qu'on ne peut voir ſans être ſaiſi d'admiration. Il ſemble que l'habile Sculpteur qui a autre-fois gravé toutes ces Figures, ait voulu qu'il n'en échapât pas une ſeule aux yeux des Spectateurs. En effet, quoique cette Colonne ſoit extrêmement haute, toutes ces figures, même celles qui approchent le plus du Chapiteau, paroiſſent de la même grandeur que celles qui ſont les plus proches de la bâſe, quoiqu'il y ait néanmoins, dans la réalité, une très grande différence. On peut juger par-là combien les Romains étoient autre-fois

verfés dans la fcience de l'*Optique*, & en favoient bien obferver toutes les règles dans leurs Ouvrages. Ce nombre préfque infini de Figures, qui paroiffent animées, répréfente diverfes expéditions Militaires. On y voit des Armées qui fe mettent en marche, des Paffages de Rivières, des Campements, des Sacrifices, l'Empereur *Trajan* qui harangue fes Soldats, des Batailles, des Victoires, des Trophées, des Siéges; le tout exécuté par une même main, & avec une Variété qu'il eft difficile d'exprimer.

DANS cette multitude d'objets que je ne pouvois me laffer de contempler, je m'arrêtai à en confidérer particuliérement deux, qui méritent une attention fingulière pour leur admirable beauté. Ce font deux Actions étranges dont l'Hiftoire Romaine nous a confervé la mémoire. La première eft celle des Femmes des *Daces*, auxquels l'Empereur *Trajan* fit la guerre, & dont il triompha deux fois. On y voit ces Femmes, animées par la Fureur & la Vengeance, qui, le flambeau à la main, brûlent tout-vifs quelques Soldats & Officiers Romains, que leurs Maris avoient faits prifonniers. L'autre eft l'Action de ces mêmes *Daces* qui, dans la crainte de tomber dans l'Efclavage, & pour ne pas furvivre à la perte de leur Liberté, après avoir mis le feu à leur Ville, s'empreffent de fe donner la mort. Au milieu d'une foule de ce Peuple on voit un de leurs Chèfs, qui leur préfente un Vafe rempli de poifon, & tous étendent les bras, à l'envi les uns des autres, pour le prendre, fans en être détournés par le trifte & effrayant Spectacle d'une multitude de leurs Compatriotes, qu'on voit tomber morts, ou mourants, à leurs pieds, après avoir avalé ce funefte breuvage. Comme le règne de ce grand Empereur, qui dura près de vingt ans, ne fut préfque qu'une fuite de Guerres, qu'il eut avec les *Arméniens*, les *Parthes*, les *Ofthæniens*, les *Arabes*, les *Affiriens*, les *Perfes*, les *Da-*

Daces, & les Peuples de la *Colchide*, qu'il ſoumit tous avec beaucoup de gloire, il n'eſt pas étonnant que tant de Victoires ayent fourni une vaſte & abondante matière au ſavant & habile Sculpteur, qui les a ſi admirablement répréſentées ſur cette Colonne.

Au reſte cette piéce n'eſt encore qu'un échantillon des autres Edifices que ce Prince fit bâtir à Rome, des riches dépouilles qu'il avoit remportées ſur ces Ennemis, & dont cette Colonne n'eſt que les moins conſidérable. Un des principaux, & qui, joint à ſes vertus, à immortaliſé ſon nom parmi les Romains, étoit une grande & magnifique Place, dont cette Colonne occupoit le centre, & qui étoit environnée de grands Portiques pour la promenade & la commodité du Peuple, d'un Baſilique, ou Palais où l'on rendoit la Juſtice, d'un Temple magnifique dont les Statues, les Colonnes, le Toit, & tous les autres Ornements étoient de bronze doré, auſſi bien que toutes les Statues, dont tous les autres Edifices étoient pareillement ornés. La magnique Maiſon de ce Prince, dans le parvis de laquelle on voyoit ſa Statue Equêſtre, qui étoit auſſi de bronze doré, un ſuperbe Arc de Triomphe de Marbre, à quatre faces égales, que le Sénat fit élêver à ſa gloire, & un Temple qu'il lui fit bâtir après ſa mort; enfin la beauté & la magnificence de cette Place, à laquelle les Romains, par reconnoiſſance, donnèrent ſon nom, & pour la conſtruction de laquelle ce Prince avoit fait combler une vallée, & aplanir une partie du mont Quirinal, ſur lequel elle étoit bâtie, afin qu'on pût voir de plus loin tous les Edifices dont elle étoit ornée, cette magnificence, dis-je, fit une ſi vive impreſſion ſur l'Empereur *Conſtantin II.* lorſqu'il vint à Rome, que ce Prince, en arrivant à cette Place, ne put s'empêcher de dire, comme le rapporte *Ammien-Marcellin*; que la Renommée, qui ſe plaît toujours à am-

plifier les choses, n'avoit pû exprimer la grandeur & la beauté de cette Ville. Le même Écrivain ajoûte que, considérant ensuite la Statue Equêstre de *Trajan*, qui étoit dans cette Place, & ce Prince s'étant vanté de pouvoir faire jetter en fonte un Cheval pareil à celui-là, *Hormidas*, Fils du Roi de Perse, qui suivoit sa Cour en qualité d'Otage, lui dit; *Je le crois Seigneur; mais il faudroit auparavant lui bâtir une écurie pareille à* celle-ci.

La Colonne d'*Antonin* le *Pieux*, ou le *Débonaire*, que je vis quelques jours après, étoit de même au centre d'une belle Place bâtie par cet Empereur, qui paroit avoir pris pour modèle celle de *Trajan*, auquel il succéda vingt ans après. Cette piéce est en effet dans le même goût. Elle est en Limace, comme la première. Les bas réliefs dont elle est ornée depuis le bas jusqu'en haut, réprésentent, non ses Triomphes, le règne de ce vertueux Prince ayant été des plus pacifiques, mais ceux de *Marc Aurèle Antonin*, surnommé *le Philosophe*, son Fils adoptif & son Successeur, lequel éléva ce monument à sa mémoire, y renferma ses cendres dans une Urne d'Or, avec sa Statue en bronze doré, pareille à celle de *Trajan*. Le temps & les diverses Révolutions, sur-tout les Incendies, qui ont été autre-fois très fréquents à Rome, avoient fort endommagé cette Colonne; mais le Pape *Sixte V.* la fit réparer en 1589. par un Sculpteur très habile, nommé *Pietro Sancti Bartoli*, & mettre dessus la Statue, en bronze doré, de l'Apôtre Saint *Paul*. Une grande partie des bas réliefs dont elle est ornée, quoique faits par une main moderne, sont d'une grande beauté, & imitent parfaitement l'Antique. On y voit comme dans celle de *Trajan*, les diverses expéditions de *Marc Aurèle Antonin*, sur-tout celle qu'il fit contre les *Marcomans*, dont il triompha.

Un des morceaux Historiques, que les dévôts y admirent le

COLVMNA ANTONINI

le plus, eſt le Miracle, vrai ou ſuppoſé, * opéré, dit-on, par la Légion, qui fut appellée pour cela *fulminante*, & dont ils racontent ainſi l'Hiſtoire. On dit que l'Armée de ce Prince ſe trouva un jour aſſiégée de ſi près par les Barbares que, ſelon toutes les apparences humaines, elle ne pouvoit pas leur échapper. Ce qu'il y avoit encore de plus cruel pour elle, c'eſt qu'elle manquoit d'Eau, & que les Chaleurs étoient des plus exceſſives. Dans cette extrémité, l'Empereur & ſes Soldats payens invoquèrent leurs Dieux pour obtenir de l'eau. De leur côté les Chrétiens, qui étoient en aſſez grand nombre dans ſon Armée pour former une Légion, demandèrent à Dieu la délivrance d'un ſi grand danger. Le Ciel exauça les vœux qu'on lui faiſoit, fit tomber dans le Camp des Romains, une pluye qui les rafraîchit, & ſur les ennemis des foudres & des éclairs qui leur firent prendre la fuite. Quoiqu'il en ſoit de cet évènement, dans lequel je crois qu'il n'y a qu'un Dévot qui puiſſe trouver du Miraculeux, il eſt admirablement bien réprêſenté ſur la Colonne, où l'on voit les Soldats altérés élever en l'air, les uns leurs Caſques, les autres leurs Boucliers, ceux-ci leurs Mains, ceux-là les premiers Vaſes qu'ils rencontrent, pour recevoir l'eau que le Ciel leur envoye, & qu'on voit boire aux autres avec une avidité, qui exprime leur altération extraordinaire. Il paroit au reſte que cette Colonne, qui tomboit prêſque en ruines lorſque *Sixte V.* la fit réparer, étoit autre-fois plus haute qu'elle n'eſt

* PRESQUE tous nos bons Critiques révoquent en doute ce prétendu Miracle, dans le récit duquel on ajoûte quantité d'autres circonſtances fabuleuſes, qui en démontrent viſiblement la ſuppoſition. On peut voir ſur cet évènement ce qu'en ont écrit Mr. *De Valois*, ſur le Livre V de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique d'*Euſèbe* Ch. 5. & le P. *Pagi*, dans ſa Critique des Annales de *Baronius*, ſur l'an 174.

n'eſt aujourd'hui, puiſque tous les anciens Hiſtoriens, & autres Ecrivains qui en ont parlé, lui donnent 175 pieds de haut, ſans y comprendre la baſe, & 41 fenêtres, le tout composé de 28 blocs de Marbre, qu'on doit juger par-là être d'une belle groſſeur.

MAIS quelle qu'elle ſoit, elle n'approche point encore de celle d'un autre bloc de Marbre de douze pieds en quarré, qui ſervoit de pied-d'eſtal à une ſeconde Colonne de Marbre gravit Oriental, rouge, qui fut pareillement élévée à la Mémoire de ce bon Prince & de l'Impératrice *Fauſtine*, ſa Femme, après leur mort, dans un autre endroit du champ de *Mars*. Cette piéce, qui étoit demeurée enterrée pendant pluſieurs ſiècles, & dont on ne voyoit, tout au plus, que le tiers, fut tirée en 1705 avec ſon pied-d'eſtal, ſous le Pontificat de *Clement* XI. du milieu d'un jardin où elle ſe trouvoit. Comme cette Colonne eſt toute unie, on avoit ignoré pendant tout ce tems quel monument ce pouvoit être, juſqu'à ce que ce Pape ayant fait enlever toute la terre qui étoit autour, on la trouva encore ſur ſa bâſe auſſi ferme que ſi elle venoit d'y être élevée. On y trouva & on y lit encore cette inſcription. DIVO ANTONINO PIO, ANTONINUS AUGUSTUS, ET VERUS AUGUSTUS, FILII. Tout le monde ſçait qu'*Antonin* le *Pieux* avoit adopté *Marc Aurèle*, ſon Gendre, à condition que celui-ci adopteroit *Lucius Verus* ſon petit Fils, & que ces deux Princes, après ſa mort, gouvernèrent enſemble l'Empire avec une union dont on n'a point vu d'exemple, & qui dura luſqu'à la mort de ce dernier, lequel mourut d'Apoplexie quatre ans après. Sur la face oppoſée à celle de l'inſcription on voit en bas reliefs l'Apothéoſe, ou conſécration, d'*Antonin* le *Pieux*, & de *Fauſtine*, ſa Femme. Sur les deux autres côtés ſont répréſentées des courſes de Soldats à pied & à Cheval, qui portent des Etendarts

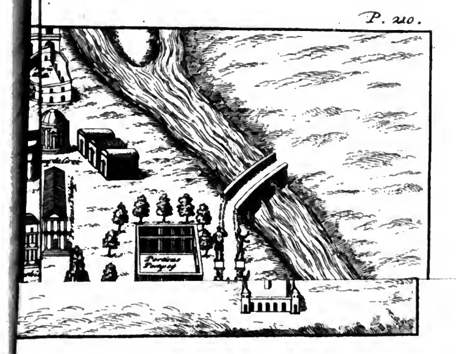
darts, dans lesquels on lit le nom d'*Antonin*, selon l'usage qui se pratiquoit dans ses sortes de cérémonies. *Clement* XI. ayant fait enlever cette Colonne de l'endroit où elle étoit, par son principal Architecte, nommé le Chevalier *Fontana*, parent de ce célèbre *Fontana*, dont *Sixte V.* se servit pour enlever & dresser les deux fameux Obélisques dont je parlerai dans la suite de ces Mémoires, la fit transporter, à grands fraix, à la *Curia Innocenzana*, où elle est restée couchée depuis ce tems. L'intention de ce Pape étoit de la faire élever au milieu d'une magnifique Place, qu'il avoit dessein de faire bâtir dans l'endroit où est la Fontaine de *Trevi*; mais les grandes sommes, qu'on lui demanda pour l'éxécution de cette entreprise, l'en dégoutèrent. La même raison, ou quelque autre que j'ignore, a été cause que cette admirable piéce qui, sans y comprendre sa báse, est longue de cinquante pieds, n'a point été mise jusqu'à ce jour dans la Place qu'elle mérite, & où elle ne feroit pas un des moindres Ornements de Rome.

La vûe de ces trois Monuments, & sur-tout ce que me dirent du dernier quantité de personnes des plus dignes de foi, qui avoient vû enlever cette Colonne de son ancienne place, me fit faire une réflexion que j'insérerai ici. C'est que le terrain de Rome s'étant considérablement exaucé en un grand nombre d'endroits par les débris des Edifices de cette Ville qui a été tant de fois ruinée, pillée, saccagée & incendiée, il n'est pas étonnant que tant de belles Antiquités y soient restées ensévelies. Cette dernière Colonne, qui se trouvoit comme étoufée par plus de trente pieds de terre qui la couvroient, en est une preuve. Elle occupoit le centre d'une Place qu'on a découverte en creusant, & dont on a enlevé quelques grands carreaux de pierres Tiburtines, de quatre pieds en quarré. Le dessein de l'Architecte *Fontana*

étoit de faire enlever tout ce pavé, qui sembloit avoir été fait pour durer autant que le Monde, de faire pareillement enlever les fondements sur lesquels étoit posé le Piédestal de la Colonne, & dans lesquels on n'auroit pas manqué de trouver, à l'ordinaire, des Médailles fort curieuses; mais les peines infinies que l'on eut à briser quelques morceaux de la Maçonnerie le força d'abandonner son entreprise. Combien d'autres Monuments antiques, & de la même beauté, qui décoroient vraisemblablement cette belle Place, y sont & y resteront encore ensévelis pendant plusieurs siécles; car comme on a bâti beaucoup de Maisons sur ce terrain, on n'a pas ôsé pousser plus loin la recherche, par la crainte des funestes accidents qui en seroient infaillement arrivés! Combien d'excellentes Statues des plus fameux Romains, que l'Empereur *Auguste* fit autre-fois transporter dans cet endroit pour en débarrasser le *Capitole* & les rues qui y conduisoient, dont elles occupoient presque toute la Place; enfin combien d'autres magnifiques Monuments attendent sous trente pieds de terre dans cet endroit, & dans beaucoup d'autres, que le Temps, ou quelqu'autre Révolution, ait abbatu les Edifices, qui les cachent depuis si long-tems aux yeux des Curieux! Pour se convaincre de la vérité de cette réflexion, il ne faut que jetter les yeux sur la description que j'en ai vû à Rome, & que je placerai ici.

CHARMÉ de ces premiers objets, je résolus bien de ne pas en demeurer-là, mais de satisfaire ma curiosité au sujet des Antiquités que je savois être encore en assez grand nombre dans cette Ville. Je me proposai même de porter mes recherches sur ce sujet aussi loin que je pourrois. J'avois tout ce qu'il me falloit pour cela, rien à faire que de l'Argent à dépenser, par conséquent tout mon tems à moi, une connoissance passable de l'Histoire Romaine, &

ce



ONIMENTVM

urget.

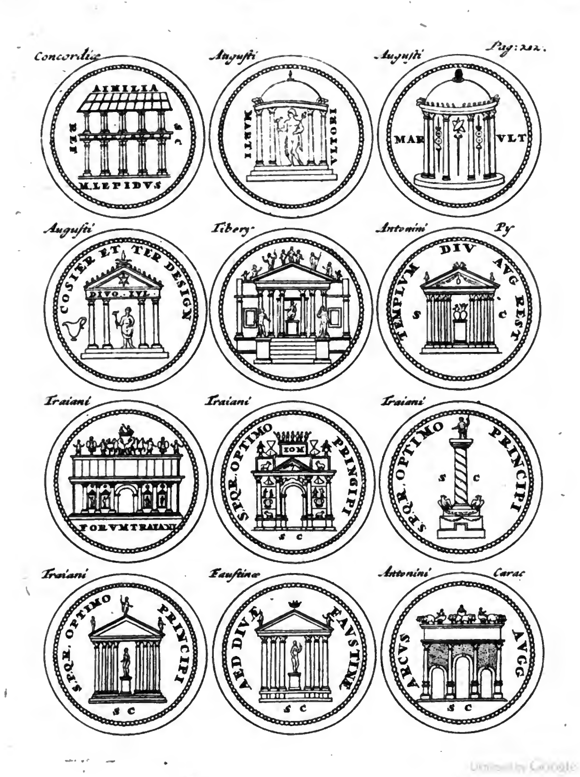
ce qui étoit encore bien plus avantageux pour moi, des hommes ſavants, très diſpoſés à me ſervir dans cette curieuſe recherche. Je fus redevable de la connoiſſance de ces derniers à l'Archevêque de Sens dont la recommandation me les avoit procurés. Tous approuvèrent ma réſolution, à l'occaſion de laquelle ils me donnèrent beaucoup de louanges, & ils s'offrirent de m'y ſeconder de tout leur pouvoir. Je ne leur eus pas plutôt rendu compte de ce que j'avois déjà vû, qu'un d'eux (c'étoit le ſavant & aimable Monſieur *Aſſemani*) me fit auſſi-tôt voir quelques anciennes Médailles, qui conſtatoient l'Autenticité de ces Monuments, & de pluſieurs autres qui furent encore élévés à la gloire des deux grands Princes, dont je viens de parler. Ravi de voir que je prenois du goût pour cet innocent amuſement, ce ſavant Antiquaire voulut bien m'apprendre la manière de déchifrer les abbrévations, qui ſe trouvent dans les inſcriptions de ces ſortes de Monuments, & qui expliquent ordinairement le Sujet qui y eſt répréſenté, le Temps, la Perſonne par qui, ou en l'honneur de qui tel Edifice fut, ou bâti, ou réparé. A cette grace il voulut bien en ajoûter une autre que je lui demandai. Ce fut de me permettre de deſſiner quelques-unes de ce Médailles, & quelques autres Antiquités très curieuſes qu'il avoit, & dont il s'étoit formé un des plus beaux Cabinets. Deux de ſes Amis, qui n'en étoient pas moins bien fournis que lui, m'ayant fait la même grace, par ce moyen je parvins, en m'amuſant, à me faire moi-même un petit Cabinet, qui me fut d'un très grand ſecours dans les recherches que je m'étois propoſé de faire. Quand je n'en aurois pas retiré cet avantage, j'aurois toujours été aſſez dédommagé de ma peine par le plaiſir qu'elles me procurèrent, & qu'elles font à tous les Amateurs de l'Antiquité. En effet, outre les grandes lumières qu'elles jettent ſur l'Hiſtoire Ancien-

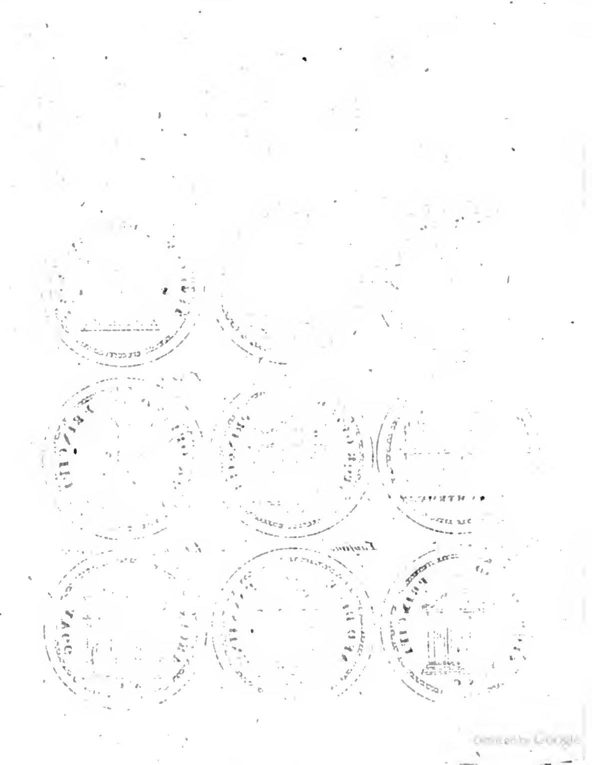
ne, les Médailles nous répréſentent, en petit à la verité; mais d'une façon nette & très diſtincte, quantité de ſuperbes Monuments, qui n'exiſtent plus depuis pluſieurs ſiécles; dont on regrette beaucoup la perte, & qu'on y voit reparoître avec un plaiſir infini. Cette dernière raiſon, qui m'engagea à entreprendre ce petit travail, m'engage auſſi à en inſérer quelques-unes dans ces Memoires, que je n'écris, comme je l'ai dit, que pour mon inſtruction & mon amuſement. *

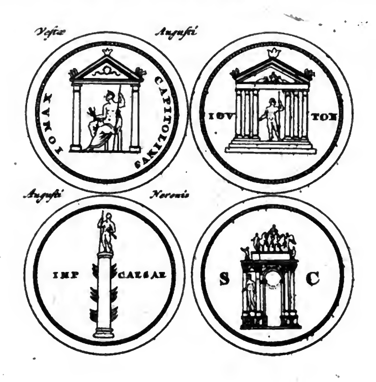


Qui

* Pour la commodité des perſonnes qui n'entendent pas le Latin, on a mis ici en François l'explication de ces Médailles. 1. *Baſilique Ulpienne*, ainſi appellée du nom de *Trajan*, qui ſe nommoit *Marcus Ulpius Trajanus*. 2. Une des faces de la Place de *Trajan*. 3. Arc de Triomphe élévé à ſa gloire par le Sénat. 4. Colonne en Limace, qui porte encore aujourd'hui ſon nom, dont on a vû la deſcription ci-deſſus. 5. Temple bâti en l'honneur de ce Prince par le Sénat, après ſa mort 6. La Baſilique *Emilienne*, bâtie par *Marcus Emilius Lepidus*. 7 & 8. deux Temples dédiés à *Mars le Vengeur*. 9. Temple de *Jules Cæſar*. 10. Temple bâti en l'honneur d'*Auguſte* par Tibère ſon Succeſſeur. 11. Le même Temple, rebâti par *Antonin*. 12. Temple en l'honneur de l'Impératrice *Fauſtine*. 13. Arc de Triomphe de *Caracalla*. 14. Temple de *Jupiter Capitolin*. 15. Autre de *Jupiter Tonant*. 16 Colonne Roſtrale en l'honneur d'*Auguſte*. 17. Arc de Triomphe en l'honneur de *Néron*.


Concordiæ
AIMILIA
REF
S C
M. LEPIDVS
Augusti
MARTI VLTORI
Augusti
MAR VLT
Augusti
COS ITER ET TER DESIGN
DIVO. IVL.
Tiberij
Antonini Pij
TEMPLVM DIV AVG REST
S C
Traiani
FORVM TRAIANI
Traiani
S.P.Q.R. OPTIMO PRINCIPI
IOM
S C
Traiani
S.P.Q.R. OPTIMO PRINCIPI
S C
Traiani
S.P.Q.R. OPTIMO PRINCIPI
S C
Faustinæ
AED DIVÆ FAVSTINÆ
S C
Antonini Carac
ARCVS AVGG
S C





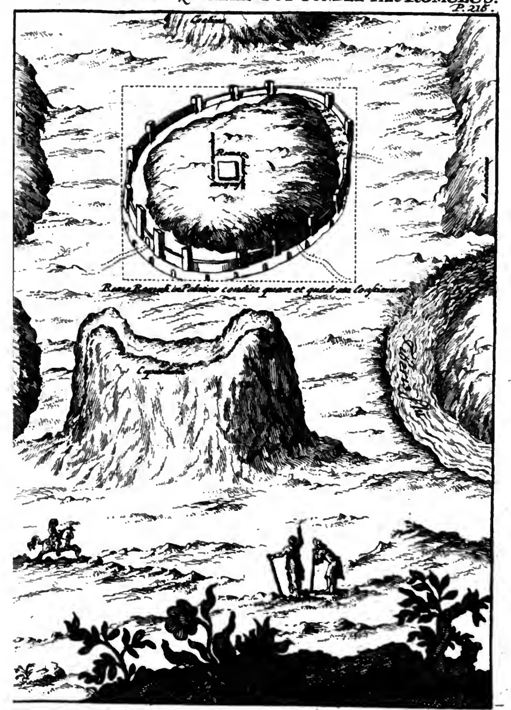
Qui chercheroit à Rome des Antiquités & des Monuments de la Splendeur de cette Ville, du tems des premiers Romains, reſſembleroit à ces chercheurs de la Pierre Philoſophale, ou à un François qui croiroit trouver, à force de recherches, la beauté & la magnificence de Paris & de Verſailles, dans le plus miſérable Village de la Picardie. Rome en effet, pendant près de deux ſiécles, ne fut rien autre choſe. Fondée par *Romulus*, vers l'An du Monde 3250, c'eſt-à-dire, 754 avant J. C. elle ne fut d'abord habitée que par quelques Bergers & Païſans, auxquels ſe joignit un grand nombre de Bandits, & autres gens de cette ſorte, que *Romulus* y attira des Païs voiſins, en leur

promettant sa protection, & l'impunité de leurs crimes. Tels furent les premiers Ayeux de ces fiers Romains, qui par la suite se rendirent Maîtres de présque tout l'Univers. Celui qui les y rassembla ne valoit pas, sans doute, mieux qu'eux; aussi étoit-il né, de même que *Remus* son Frère, du Commerce criminel & sacrilège que leur Mère, nommée *Rhea Silvia*, & selon d'autres Ecrivains, *Ilia*, qui étoit Vestale, avoit eu avec quelque Soldat. Les Poétes & les Historiens Romains, honteux de l'origine de leur fondateur, pour l'illustrer, débitèrent par la suite, que ce Soldat fut le Dieu Mars lui-même; & *Plutarque* fait sur ce sujet un conte, dont on ne peut s'empêcher de rire & de rougir *. La mort de cette Vestale, qui fut enterrée toute vive en expiation de son crime, devoit être suivie de celle de ses deux Enfans qui furent jettés dans le *Tibre ;* mais ayant été réjettés sains & saufs sur les bords de cette Rivière, un Berger, nommé *Faustulus*, qui les y trouva, en eut pitié, & les ayant emportés chez lui, les donna à élever à sa Femme, appellée *Laurentia*, à qui la vie débordée qu'elle menoit avec les Bergers du Païs, avoit fait donner le surnom de *Louve*. De-là vint, par la suite, le conte qu'on lit dans les Historiens & les Poétes Latins, de la fameuse & miraculeuse Louve, par laquelle ils publièrent que ces deux jumeaux furent alaités. Toute ridicule qu'est cette Fable, les Romains en étoient néanmoins si persuadés, qu'on la trouve dans tous leurs écrits, & réprésentée dans un grand nombre de leurs Monuments antiques qu'on voit encore aujourd'hui.

S'IL

* DANS son Traité des *Hommes Illustres*, à l'Article de *Romulus*.

ROME TELLE QU'ELLE FUT FONDÉE PAR ROMULUS.





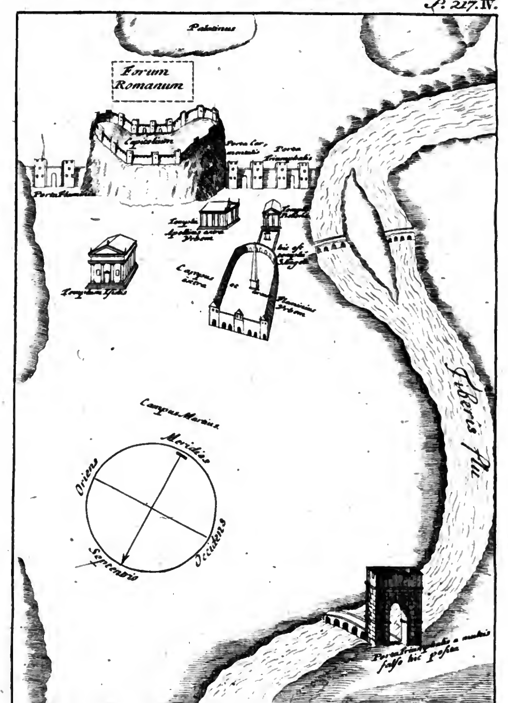


S'IL y avoit quelqne chose qui pût donner à cette Fable la moindre apparence de Vérité, ce seroit, à mon avis, le Caractère féroce de ces deux Enfans. En effet à peine furent-ils devenus grands, qu'ils cherchèrent querelle à tous les Bergers du Voisinage, aussi-bien qu'à ceux avec qui ils vivoient; ce qui alla si loin que *Faustulus* se vit obligé de les chasser de chez lui. Ces deux Avanturiers ayant appris, on ne sait comment, que leur Mère étoit Fille de *Numitor*, petit Roi d'*Albe*, qui en avoit été chassé par *Amulius*, son Frère, lui allèrent offrir leurs services, tuèrent *Amulius*, leur Oncle, & rétablirent *Numitor* qui, pour toute récompense, leur donna une troupe de Païsans, avec lesquels il les envoya chercher fortune dans quelqu'autre endroit de l'Italie. *Romulus* ayant choisi pour s'établir le Mont *Palatin*, y bâtit, pour ses Païsans, une espèce de Village, que de son nom il appella *Rome*.

LA fondation de cette Bicoque qui, dans son origine, & pendant près de deux siécles, ne fut qu'un amas confus de pauvres & misérables chaumières, fut ensanglantée par le meurtre de *Remus*, que *Romulus* tua de sa propre main pour une cause des plus légères. Le Ciel punit ce crime énor-

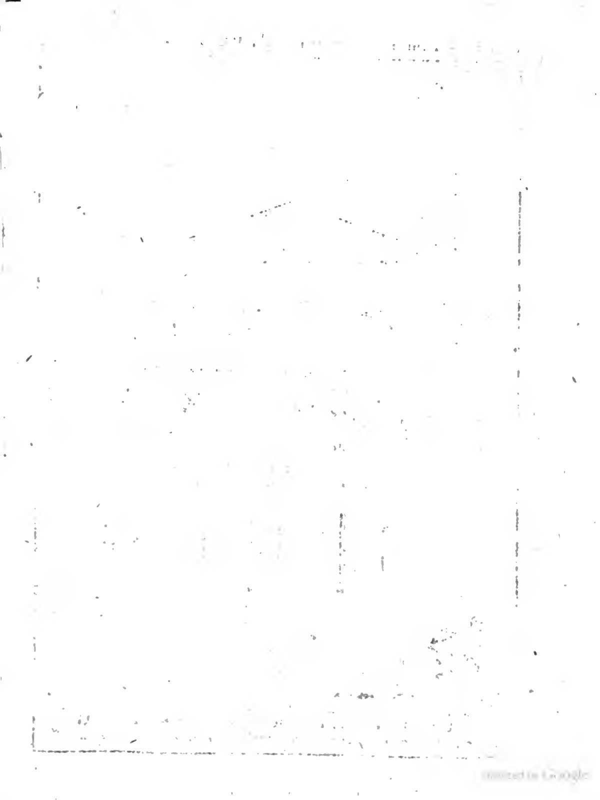
énorme, en permettant que ce premier Fondateur de l'Empire Romain fût lui-même mis en piéces, trente huit ans après, par les Sénateurs qui mécontents de la manière Tirannique dont il gouvernoit, le massacrèrent dans une Assemblée où il les avoit appellés. Pour cacher au Peuple ce juste châtiment, & prévenir les troubles qu'il auroit pû occasionner, chacun d'eux emporta chez soi, sous sa robe, un morceau de son Cadavre, publiant que les Dieux l'avoient enlevé de dessus la Terre pour l'admettre en leur Compagnie. Cette Imposture fut appuyée par un certain *Proculus*, qui, ayant fait assembler le Peuple, lui dit que *Romulus* lui étoit apparu avec une Majesté toute divine, & qu'il lui avoit prédit la future grandeur de Rome, dont il seroit le Protecteur, ajoûtant qu'il vouloit être reconnu & adoré comme un Dieu, sous le nom de *Quirinus*. Il n'en fallut pas davantage pour persuader le Peuple, qui lui dressa aussi-tôt des Autels, sur lesquels il lui offrit des sacrifices. Telle fut la première Origine des Apothéoses, qui devinrent si fréquentes, dans la suite, chez les Romains; cérémonie par laquelle ils mirent un assez grand nombre de leurs Empereurs, & même de leurs Impératrices au rang des Dieux & des Déesses, & à qui, en conséquence, ils rendirent les honneurs Divins. Le Tems n'a respecté que fort peu de Monuments qui ayent quelque rapport à l'Histoire de ce premier Fondateur de l'Empire Romain, encore lui sont-ils postérieurs de plusieurs siécles. Je n'en ai vû que deux, dont le premier est une Médaille frappée en son honneur par C. *Memmius*, Edile de Rome, qui, le premier de son tems, célébra des jeux en l'honneur de *Cérès*.

LE CAPITOLE SOUS LES PREMIERS ROIS DE ROME.
P. 217. IV.

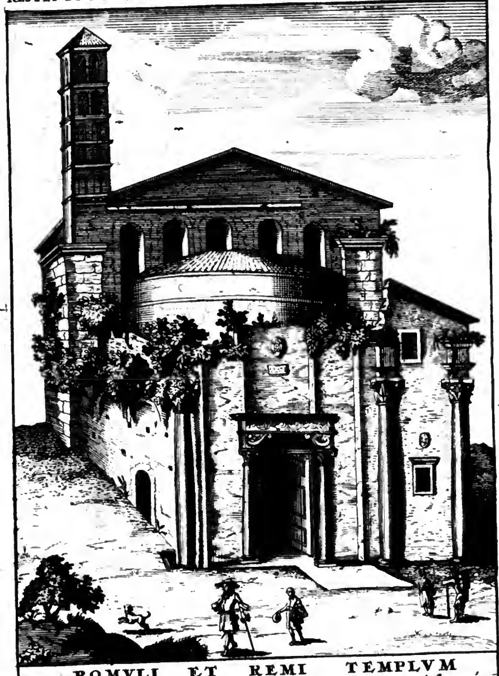


ROME AUGMENTÉE PAR ROMULUS ET TATIUS.



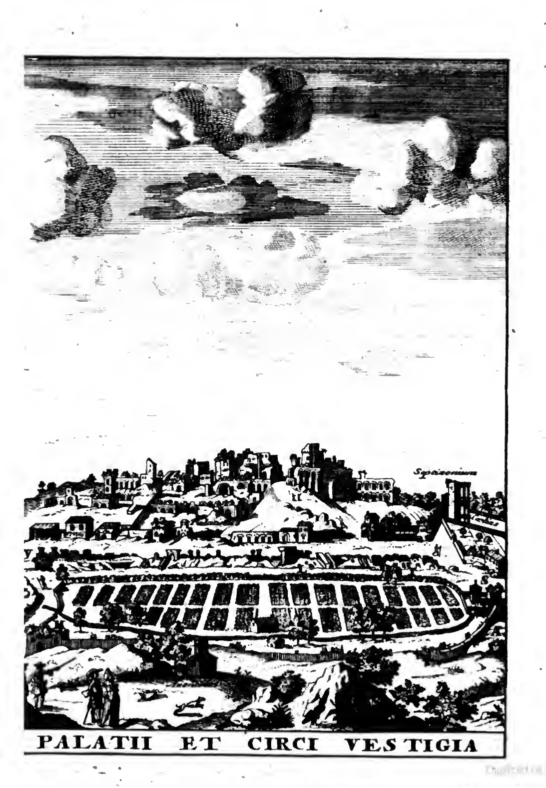


RESTES DU TEMPLE DE ROMULUS ET REMUS SOUS URBAIN VIII. T. 2. p. 217. II.



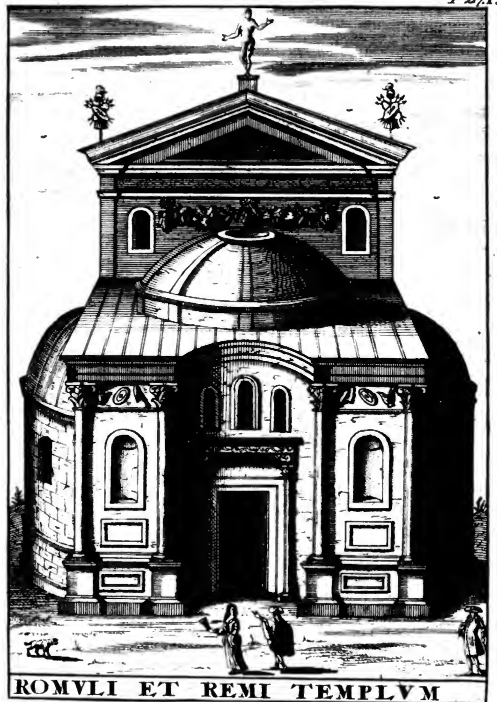
ROMVLI ET REMI TEMPLVM

Prout extabat antiquitus ante Vrbani VIII. Pont. Max. instauratione

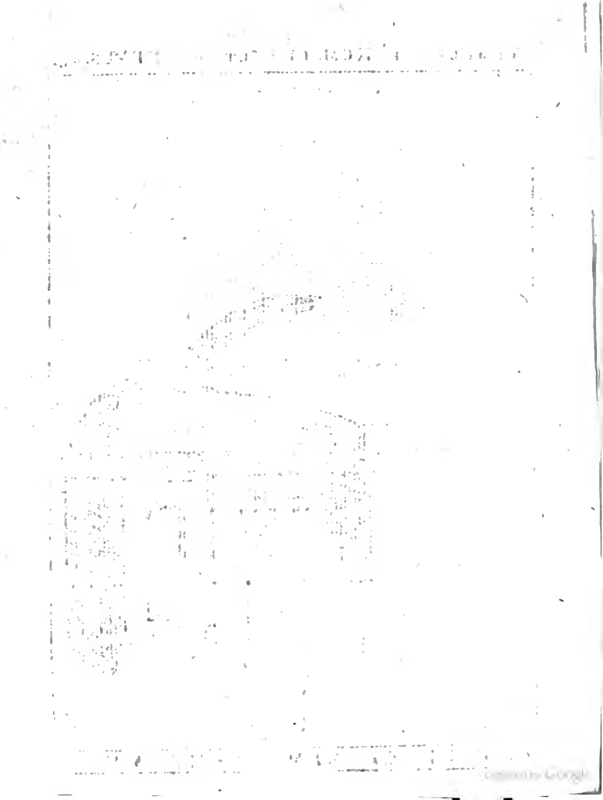


PALATII ET CIRCI VESTIGIA

TEMPLE DE ROMULUS ET DE REMUS. P. 217. I.



ROMVLI ET REMI TEMPLVM





Le second Monument, que le Tems a respecté, est un des Temples que les Romains lui bâtirent, conjointement avec son Frère *Remus*, dans la splendeur de leur République, & que les Chrétiens convertirent depuis en Eglise. Le voici tel qu'il étoit du tems des premiers, & l'état, où il étoit encore vers le milieu du siécle dernier, avant que le Pape *Urbain VIII.* l'eût fait réparer.

Cependant l'Azile & l'impunité que *Romulus* avoit accordée à tous ceux qui voudroient venir s'établir dans sa petite Ville, lui ayant attiré un grand nombre d'habitans, & les guerres qu'il fit aux Rois du voisinage, dont il enleva les Sujets pour en peupler sa nouvelle Colonie, l'obligèrent bientôt d'augmenter & d'élargir l'enceinte de Rome. C'est ce qu'il fit, en joignant au Mont *Palatin*, sur lequel elle étoit bâtie, celui du Capitole, où il construisit une espèce de Forteresse, pour se mettre à son tour à couvert des incursions de ces Voisins, auxquels il en donnoit lui-même un si bel exemple. Après avoir pourvû à la subsistance de son Peuple, auquel il donna d'abord à défricher les

Terres qui étoient les plus proches de Rome, & ensuite celles qu'il enleva à ses Voisins, il choisit les plus déterminés d'entr'eux, dont il se forma un corps de Milice avec lequel il continua ses brigandages. L'exemple du Souverain fit prendre insensiblement aux Romains du goût pour ce genre de vie, de-sorte qu'avec le temps ils devinrent présque tous guerriers ou brigands, termes qui, dans la verité, ne signifient que la même chose. Mais quelque envie qu'ils eussent d'étendre leur domination aussi loin qu'ils pouvoient, il s'en fallut de beaucoup qu'ils y fussent aussi habiles & aussi heureux qu'ils le furent dans la suite. En effet toutes leurs Conquêtes, dont leurs Historiens font tant de bruit, n'aboutirent après 245 ans de guerre, qu'ils firent sous le gouvernement de leurs Rois, qu'à former en Italie un petit Etat à peu près de l'étendue du Duché de *Parme*, ou de celui de *Mantoue*.

L'IMPUDICITE' d'un des fils de *Tarquin*, surnommé le *Superbe*, ayant fait abolir la Royauté chez les Romains, le Gouvernement Républicain, quils adoptèrent, ne leur fut pas plus favorable sous leurs premiers Consuls. Ce ne fut, au-contraire, pour eux, pendant l'espace de plus de cent ans, qu'une suite & un enchaînement de malheurs & de désastres. Tous leurs Voisins, à leur tour, leur tombèrent sur les bras, leur enlevèrent tout ce qu'ils avoient usurpé, & environ 500 ans après la fondation de leur Ville, ils eurent la douleur de la voir réduite en cendres, présque tout leur Sénat & la plus grande partie de leurs Citoyens égorgés par les *Gaulois*, qui se rendirent maîtres de tout leur païs, & réduisirent le peu d'habitants qui y resta, à la dernière & la plus grande des misères. Les Romains furent long-tems à se remettre de ces affreux désastres; ils en virent néanmoins à bout, & firent tant qu'après 480 ans de guerre, ils se virent maîtres de toute l'Italie, dont Rome devint la Capitale.

DEUX ſanglantes guerres, que leur jalouſie & leur ambition leur firent entreprendre contre les *Carthaginois*, dont la République étoit alors le plus brillant & le plus puiſſant Etat qui fût dans le monde, les replongèrent dans de nouveaux malheurs. Le fameux Annibal, après avoir gâgné contre eux quatre grandes Batailles, dans l'une deſquelles il périt un ſi grand nombre de Romains, que ce Général envoya à *Carthage* trois boiſſeaux pleins des anneaux des ſeuls Chevaliers, qui reſtèrent ſur le champ de Bataille, vint aux portes de Rome, menaçant cette Capitale d'un ſort pareil à celui qu'elle avoit eſſuyé de la part des *Gaulois*. Enfin après cent dix-huit ans de guerre, pendant leſquels ces deux Républiques eurent alternativement du deſſus & du deſſous, la fortune ſe déclara pour celle de Rome, qui fit ſuccomber ſa rivale. Par cette Victoire, qui mérita au grand *Scipion* le glorieux titre d'*Afriquain*, qu'il tranſmit à ſa Famille, les Romains ſe virent maîtres de la Sicile, de la Sardaigne, de toute l'Eſpagne, & de toutes les côtes de l'Afrique.

DEPUIS ce tems ce ne fut plus pour eux que Triomphes & que Victoires par-tout où ils portèrent leurs Armes. La terreur que ces ſuccès & leur courage répandirent partout, fit rechercher leur alliance, ou leur amitié, à tous les Souverains qui ne voulurent pas ſe voir totalement dépouillés de leurs Etats, & qui ſe rendirent pour cet effet leurs tributaires. Ceux qui ne voulurent pas ſubir ce joug, après avoir vû leur Païs déſolé & épuiſé par la guerre, eurent la douleur de le voir paſſer ſous la domination Romaine, & d'être eux-mêmes conduits, chargés des chaînes, à Rome, où ces féroces Vainqueurs, après les avoir fait ſervir d'ornement à leur Triomphe, leur faiſoient expier, par une mort auſſi honteuſe que cruelle, la généreuſe audace qu'ils avoient eu de ſe deffendre contre leurs uſurpations. Une partie de leurs Sujets, non moins infortunés que leurs Prin-

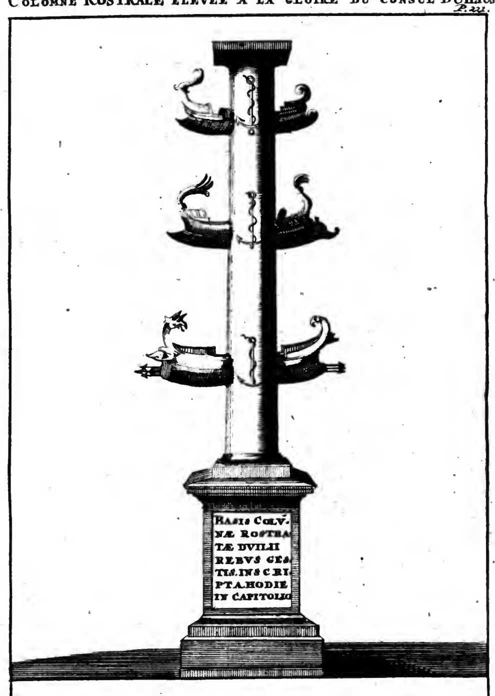
 ces,

ces, étoient traînés de même en Esclavage dans cette Capitale, où on les vendoit, comme on fait aujourd'hui les Nègres sur les côtes d'Afrique. Là ils étoient employés pendant toute leur vie aux travaux les plus rudes, & aux emplois les plus vils, ou servoient de divertissement au Peuple, devant lequel, on les faisoit combattre, tantôt les uns contre les autres, tantôt contre les animaux les plus cruels, à la fureur desquels on les exposoit. C'est ainsi qu'après six cents ans de rapines, de brigandages, & de guerre, les Romains parvinrent à former un Empire, qui ne fit encore que s'agrandir sous leurs Empereurs, & qui s'étendit enfin présque par toute la Terre.

Un des plus précieux avantages qu'ils retirèrent de ces conquêtes, & sur-tout de celle qu'ils firent de la *Grèce*, fut la connoissance des beaux Arts & des Sciences, qu'ils avoient jusqu'alors ignorés, & qui firent bientôt changer de face à la Ville de Rome, laquelle, pendant ce long intervalle de tems, s'étoit considérablement peuplée & agrandie. Les riches dépouilles qu'ils avoient enlevées aux Peuples vaincus, les grands tributs que la République tiroit de leurs Etats, les habiles gens qui vinrent s'établir chez eux de toutes parts, firent, pour ainsi dire, prendre à cette Ville une nouvelle forme. Les vieux Temples furent alors abbatus, comme étant trop simples & trop rustiques, pour faire place à d'autres plus dignes de la Majesté des Dieux. Les Places furent embellies de Portiques, de Basiliques, & autres Edifices publics, que l'on construisit selon les règles de la bonne Architecture, & qui furent ornés d'une multitude de ces admirables Statues *Grecques*, que l'on avoit enlevées & transportées dans cette Capitale. L'eau du *Tibre*, n'étant plus digne de désaltérer ces Superbes Vainqueurs qui, pendant plus de cinq cents ans n'en avoient point bû d'autre, on en fit venir de fort loin de beaucoup

COLOMNE ROSTRALE ELEVÉE Á LA GLOIRE DU CONSUL DUILIUS.

P. 231.



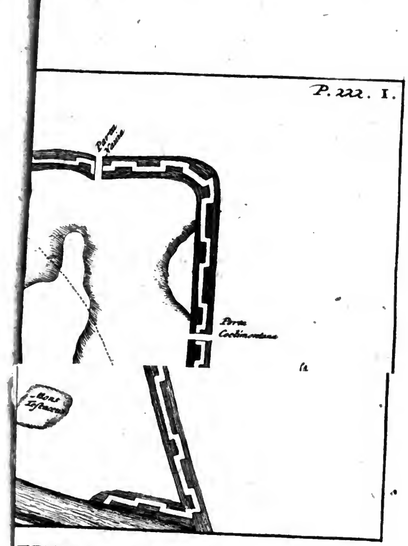
coup plus délicate, pour laquelle on construisit de Magnifiques Aqueducs, & de superbes Fontaines. Pour flatter la vanité des Vainqueurs, & enflammer le courage des autres, on éléva des Colonnes *, des Trophées, & des Statues en leur honneur, car on ne savoit point encore alors ce que c'étoit que les Arcs de Triomphe; témoin la Colonne Rostrale, que l'on voit encore aujourd'hui au *Capitole*, & qui fut élévée à la gloire du Consul *Duilius*, qui commanda la première Flotte que les Romains eussent jamais mise en Mer, & qui défit celle des *Carthaginois*; témoins les Trophées de *Marius*, qu'on voit dans le même endroit, & qui furent élévés à la gloire de ce Consul pour avoir triomphé des *Cimbres* & des *Teutons*.

Si les Romains se fussent bornés à la construction de ces Edifices, qui ne tendoient qu'à l'utilité du public, qu'à l'embellissement de leur Ville, & à animer le courage de leurs Citoyens par la vûe des honneurs, qu'on décernoit à ceux qui se signaloient à la guerre, Rome ne nous offriroit pas, à la vérité, un si grand nombre de Monuments magnifiques; mais son Empire se seroit plus long-tems soûtenu, & peut-être subsisteroit-il encore aujourd'hui. Malheureusement pour elle, ses Richesses & les Conquêtes qu'elle fit en Asie, corrompirent le cœur de ses habitants, & introduisirent parmi eux le Luxe Asiatique. Il commença par se glisser parmi les Grands qui, oubliant les chaumières de leurs Ancêtres, voulurent être logés aussi magnifiquement que les Dieux, & être obéïs & servis comme eux. Pour subvenir à ces dépenses & parvenir à ce but, on brigua les charges qui menoient par dégrés au Consulat; dignité qui équivalant à celle de Roi, en donnoit toute l'autorité & la puis-

* Voyez ci-après la figure réprésentant le Réservoir ou Regard de l'Eau appellée *Martia*, au dessus duquel ces Trophées étoient anciennement placés.

puiſſance. Ce règne, paſſager à la vérité, conduiſoit toujours au gouvernement de quelque vaſte Province, dont on revenoit toujours comblé de Richeſſes. Mais comme il ſe trouvoit parmi les Grands beaucoup plus d'ambitieux, qu'il n'y avoit de Charges à donner, ceux qui les manquoient rémuoient Ciel & Terre pour s'en venger, & perdre ceux qui les avoient deſſervis, ou ceux qui l'avoient emporté ſur eux. Il ſe trouva même parmi ces ambitieux des Citoyens aſſez dénaturés & aſſez hardis, pour former le projet de s'emparer à perpétuité du Gouvernement par la voye des Armes. De-là les Factions, les Cabales ſanglantes, les Guerres Civiles qui déchirèrent ſi cruellement la République, laquelle après avoir long-tems vû ſes Enfans s'égorger, les uns les autres, pour le choix de leurs Tirans, ſe vit enfin aſſervie à *Jules Cæſar* qui, ſous le titre d'Empereur, s'empara de toute ſon autorité, qu'il tranſmit à ſes Succeſſeurs.

Auguste, qui leur ſuccéda, pour éblouir les Romains ſur la perte de leur Liberté, & leur faire oublier les cruautés qu'il commit pendant ſon Triumvirat, s'appliqua à embellir leur Ville. Comme ſon ſiécle fut celui des Sciences & des Beaux Arts, on les vit fleurir ſous ſon règne qui dura cinquante-ſix ans. Non content des magnifiques Ouvrages qu'il fit conſtruire dans cette Ville, ce Prince exhorta encore tous ceux qui pouvoient le faire, à ſuivre en cela ſon exemple; & tous les Grands auſſi-tôt, pour lui faire leur Cour, ſe ſignalèrent à l'envi les uns des autres par la conſtruction de quelque ſuperbe Edifice. De-là cette multitude de magnifiques Monuments bâtis ſous ſon règne, auſſi-bien que ſous celui de ſes Succeſſeurs, qui préſque tous l'imitèrent plus ou moins en ce point, pendant près de trois cents ans, & mirent la Ville de Rome dans le point de beauté, de grandeur & de magnificence, où on la voit dans les plans & deſcriptions que je joins ici.

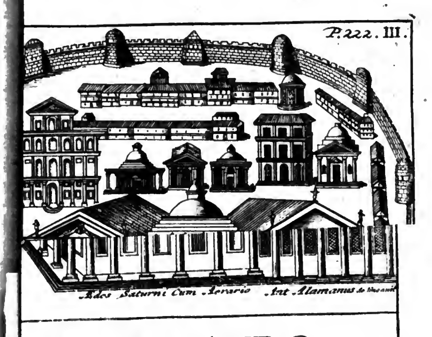


IBVS . AMPLIATVS .

rræ.

ult.

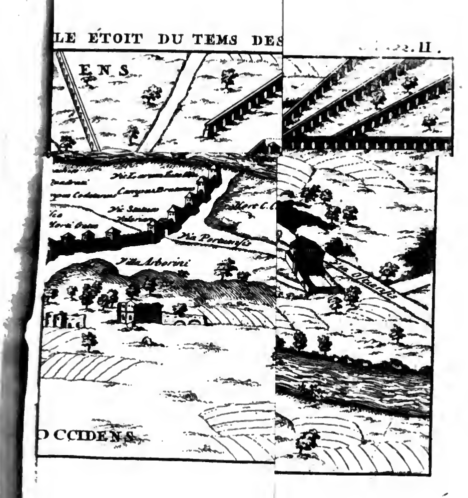




MAGNITVDO

ibus expugnabilem

ingenia ſuperata videre


LE ÉTOIT DU TEMS DES
II.
ENS
Via Portuensis
Villa Arborini
CCIDENS

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

C'EST dans ce point de vûe que la doit confidérer tout Voyageur, qui en veut rechercher & examiner les Antiquités. Mais il ne doit pas s'attendre d'y trouver la centième partie de ce qui y étoit autre-fois, n'y ayant peut-être point de Ville dans le monde qui ait effuyé plus de défaftres. Auffi eft-ce ce qui doit nous rendre bien précieux ce qui nous en refte, & qui ne fe feroit pas fans doute confervé jufqu'à nos jours, fi ces Monuments n'avoient pas été auffi folidement bâtis qu'ils l'étoient. Une autre raifon qui doit en relever encore le prix, eft que, c'eft à ces précieux reftes que nous fommes redevables du rétabliffement de la belle Architecture & de la Sculpture, dont le goût étoit abfolument perdu, mais qu'on vit enfin renaître, dans le quinziéme Siécle, en Italie, d'où il s'eft enfuite répandu dans toute l'Europe.

POUR me former une idée jufte de la grandeur de Rome, dont on m'affûra que les Murs étoient aujourd'hui les mêmes, qui avoient été rebatis par *Beliffaire* fur les fondements de ceux, dont l'Empereur *Aurélien* avoit fait enfermer cette Ville, je pris un jour pour en faire moi-même le tour. Comme j'avois lû dans un ancien Hiftorien, qui a écrit fous l'Empire de *Dioclétien* & de *Conftance Chlore*, que fon enceinte étoit de cinquante mille pas, ce qu'il m'auroit été impoffible de faire à pied en un feul jour, je réfolus de prendre pour cela une Calèche; ce que j'éxécutai. Je fus accompagné dans ce petit Voyage par Monfieur N.... grand ami de Monfieur Affemani, qui me le donna pour me faire remarquer & m'expliquer, en chemin, tout ce qui mériteroit mon attention. Etant donc allé pour cet effet le prendre chez lui de grand matin, il fut étonné de me voir de fi bonne heure, en habit de Campagne, avec une Voiture. Il crut que quelque affaire, ou quelque partie de plaifir, m'avoit fait changer de deffein, & que je venois le prier de re-

remettre à un autre jour la visite, que nous nous étions proposé de faire ensemble. Je le détrompai en lui disant que c'étoit au-contraire pour cela que je m'étois rendu chez lui si matin, & que j'avois pris cette Calèche, parceque je ne me sentois pas assez de forces, non plus que lui, pour faire à pied, en un seul jour, cinquante milles de chemin. Hé, quel Voyage allons nous donc faire, reprit-il? Le tour des Murailles de Rome, lui dis-je, auxquelles Vopiscus, dans son Histoire, donne cette étendue; & à vous dire le vrai, je trouve que ce n'est pas encore trop pour loger quinze millions d'habitants, que des Ecrivains respectables assûrent qu'elle a eu autrefois. Quinze millions d'habitants dans Rome, s'écria Monsieur N.... Hé bon Dieu! jamais l'Italie toute entière n'en eut un pareil nombre, même dans les siécles les plus brillants de la République, ou de l'Empire! Hé! comment auroit-on pu renfermer tant de personnes dans une seule Ville? Comment auroit-on pu les y faire subsister? il auroit fallu pour cela des Magasins aussi grands que Rome même. Soyez persuadé d'avance, Monsieur le Comte, & vous en serez aujourd'hui convaincu par vos propres yeux, que les endroits des anciens Historiens, où on lit de semblables Hiperboles, ou *Gasconades*, comme vous les appellez en France, ont été falsifiés par les Copistes, qui nous ont transmis leurs ouvrages; ce qui a pû arriver de deux manières. La première, qui est très innocente, & qui arrive encore très souvent aujourd'hui, en prenant les chifres les uns pour les autres, ce qui étoit d'autant plus aisé que les Romains n'avoient point de caractères particuliers, pour marquer leurs nombres, mais se servoient pour cela des Lettres Capitales de leur Alphabet: Or rien de plus ordinaire que de prendre dans un Manuscript, quelquefois mal écrit, une Lettre pour l'autre. Les différentes Erreurs & les Variantes que l'on

l'on rencontre préſque à chaque pas dans ces ſortes d'ouvrages, prouvent la vérité de ce que je vous dis. La ſeconde cauſe de cette falſification n'eſt pas ſi excuſable ſans doute, puiſqu'elle eſt un effet de la malice & de l'ignorance, ou du peu d'eſprit de quelques-uns de ces Copiſtes qui, croyant par-là donner une idée extraordinaire de la grandeur de Rome, ont pris plaiſir à en étendre l'enceinte & à multiplier les habitants autant qu'il leur a plû, ſans s'embaraſſer ni de la vérité, ni même conſulter la vraiſemblance.

Ce n'eſt pas ſeulement à l'égard de notre Ville qu'ils en ont agi ainſi, continua-t-il. Ceux qui nous ont copié & tranſmis les Ouvrages de Strabon, ont fait la même choſe à l'égard de la Ville de Carthage, cette Rivale de Rome, à laquelle ils ont auſſi donne une enceinte de quarante cinq milles, c'eſt-à-dire, de quinze lieues de France. Pour moi, bien loin d'ajoûter la moindre foi à ces Hyperboles, & à quantité d'autres de cette nature, qui ſe trouvent aujourd'hui dans les écrits des Anciens, qui ne les y ont certainement jamais miſes, je crois qu'il en étoit de la grandeur de cette dernière Ville, qui étoit la Capitale du plus grand Etat qui fût alors ſur la Terre, à peu près comme de la nôtre qui, du temps des premiers Empereurs, étoit au moins d'un tiers plus petite qu'elle n'eſt aujourd'hui; ajoûtez encore que, dans le tems de ſa plus grande Splendeur, & même ſous l'Empereur *Aurelien* qui lui donna l'enceinte qu'on lui voit encore aujourd'hui, à la réſerve de quelque augmentation qu'y ont fait les Papes, Rome n'eut jamais cinq cents mille habitants. La Démonſtration en eſt aiſée à faire. Je ne veux pour cela que mettre cette Ville en parallelle avec votre Capitale, dont j'ai eu, comme vous, la curioſité de faire le tour, dans le Voyage que je fis en France il y a neuf ou dix ans. Je ne crois pas que depuis ce temps ſon enceinte

 ſoit

ſoit diminuée: Or de l'aveu de tout le monde, & comme je l'ai moi-même éprouvé, Paris a deux lieues de Diamètre, & huit ou neuf de circonférence. On y comptoit alors vint huit à trente mille maiſons, & environ ſept cents mille habitants, dont on peut dire que près des deux tiers ſont logés aſſez à l'étroit. La raiſon en eſt, que la cherté du terrain a été cauſe que l'on n'a donné à la plûpart des Maiſons qu'une étendue très médiocre, incommodité dont on s'eſt dédommagé en leur donnant juſqu'à ſept ou huit étages les uns ſur les autres. En ſuppoſant que nos Romains étoient logés comme le ſont aujourd'hui vos Pariſiens, il s'enſuivroit que la Ville de Rome, dont l'enceinte, du temps même d'*Aurelien*, n'avoit pas dix mille, qui ſont trois lieues & un tiers de France, étoit environ de la moitié plus petite que n'eſt Paris, & qu'elle ne pouvoit par conſéquent contenir que la moitié des habitants de cette dernière Ville. C'eſt une vérité démontrée, & que perſonne ne peut conteſter.

Mais en voici d'autres qui ne ſont pas moins certaines & qui vont étrangement diminuer le nombre de nos anciens habitants. Malgré ſa vaſte étendue, on peut dire que les rues de Paris, pour la plus grande partie, ſont plutôt étroites que larges. J'en excepte cependant celles des Fauxbourgs qui, la plûpart, n'ont point ce défaut; auſſi ſont-elles beaucoup plus modernes. A ce que j'ai déjà dit de vos maiſons, j'ajoûte que vos Places, qui ne ſont pas en fort grand nombre pour une ſi grande Ville, y ont toutes un air étranglé. Pour les Egliſes, de quelque côté qu'on les regarde, elles ſont toutes étouffées par un nombre prodigieux de Bâtiments qui leur ſont contigus. Enfin ſi l'on en excepte trois ou quatre maiſons Royales, quelques Palais de Princes, & quelques Hôtels habités par des Maltotiers, on ne ſçait ce que c'eſt

que

que d'avoir des Jardins derrière sa maison dans cette grande Ville. Venons présentement à notre ancienne Rome, & nous allons voir tout à coup disparoître près de la moitié des trois cents cinquante mille habitants, que nous avons vû qu'elle pouvoit tout au plus avoir.

PAR la Lecture qu'il m'a paru que vous avez fait de nos anciens Historiens, vous avez sans doute apris qu'autre-fois les maisons de Rome étoient présque toutes isolées, ou séparées de touts côtés les unes des autres, ce qui avoit été ainsi ordonné & pratiqué, pour empêcher ou du moins arrêter le progrès des Incendies, qui y ont été très fréquents. Par cette raison on donnoit à ces maisons le nom d'Isles (*Insulæ*). Chaque maison donc ainsi bâtie avoit quatre espaces, ou espèces de rues, assez larges pour que la flamme, en cas d'embrasement, ne pût passer, ni se communiquer, de l'une à l'autre: Or vous pouvez vous imaginer quel espace de terrain devoient emporter toutes les maisons d'une Ville construites dans ce goût. Ajoûtez à cela celles des Sénateurs, de tous les Magistrats, des riches Citoyens, des gens de Fortune qui étoient en très grand nombre à Rome, & que Sénèque & plusieurs autres, qui écrivoient de son tems, comparent à des Villes pour la vaste étendue qu'elles avoient; joignez à cela les Palais, les Thermes, ou Bains des Empereurs, que ces mêmes Ecrivains appellent des Provinces à cause de leur prodigieuse enceinte. Joignez y encore les Places publiques, dont tous les anciens Historiens nous ont laissé de si magnifiques descriptions, les Basiliques, tous les Temples, les Chapelles & les Autels sans nombre, (car tous les Dieux de la Terre, excepté le véritable, étoient adorés à Rome,) les Bosquets qui leur étoient consacrés, les Cirques, les Théatres, les Hipodromes, les Amphithéatres qui contenoient, les uns quarante, les autres soixante, ceux-ci quatre-vingt-dix, & enfin jusqu'à

Ff 2 trois

trois cents quatre-vingt-cinq mille perſonnes, qui y regardoient, aſſiſes à leur aiſe, les Spectacles qu'on leur donnoit; les Naumachies, ou lieux où l'on réprésentoit des Combats Navals pour divertir le Peuple; cinq ou ſix Camps, dans leſquels, comme dans autant de Forteresſes, étoient logés trente ou quarante mille Soldats avec leurs Officiers. Trouvez-moi après cela dans Rome, me dit-il en riant, de la place pour loger vos quinze millions d'Habitants. Quand les maiſons auroient eu cinquante ou ſoixante Etages, les uns ſur les autres, cette Ville auroit encore été trop petite au moins de la moitié. Auſſi non ſeulement eſt il certain qu'elle ne les a jamais eu, non plus qu'aucune Ville du monde, mais je crois que c'eſt encore lui faire beaucoup de grace que de lui en laiſſer deux cents mille; & par la deſcription que nous en ont donné tous les plus anciens Ecrivains, ils eſt impoſſible qu'elle en ait eu beaucoup davantage.

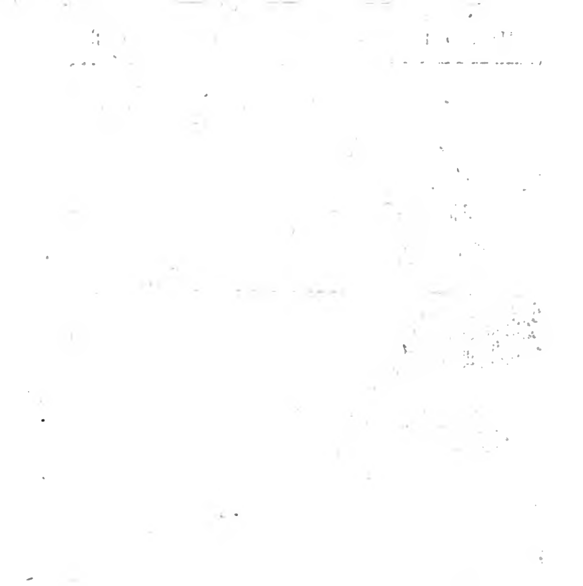
Au reſte par cette démonſtration je ne prétens pas accuſer, ni convaincre de faux quelques Auteurs anciens, qui ont pu faire monter beaucoup plus haut le nombre des Habitants de Rome. S'ils les ont multipliés au point que nous le voyons aujourd'hui dans leurs Ecrits, ce n'eſt, vraiſemblablement, que parce qu'ils ont compris dans ce nombre les habitants de pluſieurs Bourgs & Villages très conſidérables, qui étoient dans les environs, où les Romains avoient de magnifiques maiſons de Campagne & de grandes Métairies, dans leſquelles ils entretenoient des milliers d'Eſclaves pour la culture de leurs terres, & dont ces Ecrivains n'auront apparemment fait qu'un ſeul & même corps avec les habitants de Rome, où ceux-ci venoient préſque tous les jours en très grand nombre. C'eſt ainſi que, lorſque j'étois à Paris, j'ai ſouvent vu vos Compatriotes incorporer à cette Capitale les Villages du Roule, de Charonne, de Gentilli, de Piquepuce, & quelques autres, par la ſeule rai-

raiſon que tous ces Villages ſont aujourd'hui préſque tous contigus à cette grande Ville. Peut-être en étoit-il autrefois de même de celle Rome; mais les choſes, depuis ce tems, ont bien changé de face. Reduite aujourd'hui à ſon ancienne & véritable enceinte, elle a perdu tous les Bourgs & Villages qui l'environnoient, & qui tous enſemble pouvoient former une enceinte, ſans contrédit, ſept ou huit fois plus grande que la ſienne. Tous ces Bourgs & Villages ſont diſparus depuis bien des ſiécles ſans qu'il en ſoit reſté le moindre Veſtige; & c'eſt encore une eſpèce de Miracle qu'elle n'ait pas elle-même éprouvé le même ſort, après les déſaſtres ſans nombre qu'elle a eſſuyés avant & depuis la chute de ce vaſte Empire, dont elle étoit le centre & la Capitale. Après tout ce n'eſt pas la grandeur de l'enceinte de Rome qui y attire aujourd'hui les Etrangers, & qui excite leur curioſité, mais les reſtes qu'on y voit encore de ſon ancienne Magnificence. On trouve en bien d'autres endrois de grandes Villes, remplies de Peuple; mais la belle Antiquité ne ſe trouve en Original que dans celle-ci. C'eſt une vérité dont tout le Monde convient, lorſqu'on l'a exactement viſitée.

Je fus un peu étonné d'entendre un Romain parler ſi modeſtement d'une Ville, que préſque tous ſes habitants mettent infiniment au-deſſus de toutes celles qui ont jamais exiſté. C'eſt en effet la maladie générale du peuple de Rome qui, pour tout l'or du monde, ne retrancheroit pas un ſeul homme des quinze millions d'habitants, qu'il prétend qu'elle a eu autrefois. Encore moins ſoufriroit-il qu'on diminuât d'un ſeul pouce l'enceinte des cinquante mille pas qu'on lui a donnés. La choſe étant ainſi que vous venez de me la démontrer, dis-je à Monſieur N.... Voilà bien de la fatigue, du tems, & du chemin d'épargné; mais je n'en ſuis encore que plus ſatisfait; car comme je

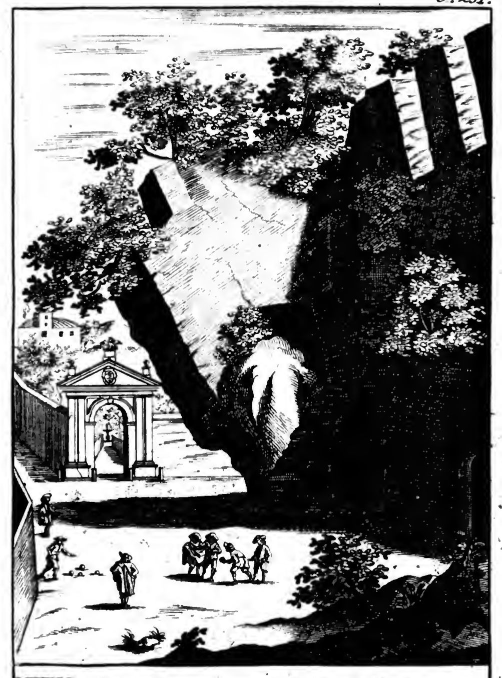
ne doute point que votre Ville n'ait auſſi quélques curioſités dans ſes environs, j'en aurai plus le loiſir de les examiner. Je le priai en même tems, s'il ne lui étoit point ſurvenu quelque affaire, de vouloir bien m'accompagner dans cette viſite. C'eſt bien mon intention, repliqua-t-il, & je m'en fais un plaiſir des plus agréables. J'ai été trop ſenſible à celui que m'ont fait, en pareil cas, vos aimables Compatriotes, lorſque j'étois à Paris, pour ne leur en pas marquer ma vive reconnoiſſance en votre perſonne. Mais avant que d'entreprendre cette courſe, nous commencerons par prendre des forces. Comme il eſt encore matin, vous êtes ſans doute encore à jeun; & les Médecins de ce païs-ci diſent que l'air de la Campagne eſt très mal ſain, lorſqu'on le prend en cet état. A peine achevoit il ces mots, qu'un Laquais vint nous ſervir du Chocolat. Nous le primes, après quoi, étant montés enſemble dans ma Calèche, nous ſortimes par la Porte appellée *del Popolo*, & qui ſe nommoit autrefois *Flaminia*; tournant enſuite ſur la droite nous cotoyames les murs de Rome.

Si l'Antiquité ſeule peut rendre une choſe reſpectable, il n'y a peut-être point de Murailles dans le Monde qui méritent plus de vénération que celles de cette Capitale. Elles ſont en effet des plus vieilles. Auſſi prétend on qu'elles ont douze ſiécles d'Antiquité, ayant dit-on été rébâties ſur leurs anciens fondements par *Béliſaire*, ce fameux général des Armées de l'Empereur *Juſtinien*, plus célèbre encore par ſa cruelle diſgrace que par ſes nombreux Exploits, qui firent rentrer l'Italie ſous la domination de cet Empereur, après qu'il en eut chaſſé les *Goths* qui l'avoient poſſédée, où pour mieux dire, ravagée pendant trente-huit ans. Pour mettre à l'avenir Rome à couvert de leur pillage, il en releva les Murs qu'ils avoient abba-



LE MUR QUI PANCHE, APPELLÉ MURO TORTO.

P. 231.



MVRVS OBLIQVVS VVLGO DICTVS MVRO Torto

abbatus, & les fortifia, de distance en distance, par des tours quarrées qu'on y voit encore, & qui sont assez proches les unes des autres. Quelques-unes de ces Tours sont aujourd'hui habitées par des Hermites, les autres par des Femmes de mauvaise vie, & le reste par les Chats huants, les Corbeaux & les Hiboux, qui y vivent fort tranquillement avec leurs nombreuses Familles. Tout ce que j'y vis de plus singulier, & que mon conducteur me fit remarquer, fut un Angle, ou Coin du Mur, auquel les Romains ont donné le nom de *Muro Torto*, lequel s'est détaché du reste de l'Ouvrage, sans s'écrouler, ni tomber par terre, vers laquelle il est néanmoins tellement panché, que l'on croit qu'il y va tomber à chaque moment. Il y a cependant déjà plusieurs siécles qu'il est dans cette situation singulière; ce qui fait dire au Peuple, que l'Architecte qui a bâti cette muraille, l'a exprès construite de la sorte en cet endroit, pour faire admirer son addresse & la solidité de son Ouvrage. J'avois entendu faire le même conte au Peuple de Pise, au sujet de la Tour panchante que l'on voit dans cette Ville, ce qui ne provient sans doute, dans l'un & dans l'autre cas, que de ce que le Terrain sur lequel ces deux Ouvrages ont été bâtis, s'est affaissé depuis. A l'égard de la solidité du Mur dont je parle, il faut qu'en effet la maçonnerie en soit excellente pour avoir résisté pendant plusieurs siécles à la pésanteur de sa masse, qui devroit depuis long-tems l'avoir entraîné par terre. Mais on sait que c'est une qualité qu'avoient tous les Edifices des Romains, ce qui est cause qu'ils se sont plus long-tems conservés que beaucoup d'autres.

En continuant notre promenade nous arrivâmes à la Porte, autrefois nommée *Nomentana*, & à laquelle on a donné depuis le nom de *Pia*, en Mémoire du Pape *Pie IV.*

IV. qui l'a fait rebâtir. Comme je ne cherchois dans ce petit voyage que des Monuments antiques, mon dessein étoit de passer outre sans m'arrêter à considérer cette Porte, dont j'avois remis la visite à une autre-fois, lorsque Monsieur N. . . . dit à notre cocher de tourner à gauche. Surpris de le voir nous détourner de la route que je m'étois proposé de tenir, je le regardai comme pour lui demander où il m'alloit conduire. Je connois vôtre goût, me dit-il, & je sçai ce que vous cherchez ; ainsi ne soyez point étonné si j'ai pris la liberté de vous écarter un peu de votre chemin pour vous le procurer. Je le remerciai de son attention, & comme le chemin que nous venions de prendre se nommoit autre-fois la *Via Nomentana*, il m'entretint, à cette occasion, des grands chemins de l'Ancienne Rome, dont il me décrivit fort sçavamment la structure, la magnificence & la longueur extraordinaire, m'assûrant qu'il y en avoit plusieurs qui conduisoient jusqu'aux extrémités les plus réculées de l'Empire Romain. Je l'écoutai avec d'autant plus de plaisirs, que j'avois vû de mes propres yeux, de *Civita Castellana*, un magnifique reste de la *Via Flaminia*, qui me confirmoit tout ce qu'il me disoit. Je suis bien aise ajoûta-t-il, que vous ayez été temoin oculaire de la vérité de ce que je vous dis. Par-là vous jugerez un peu plus favorablement de nous autres Romains, que ne font bien des Etrangers qui, n'ayant jamais rien vû, ni même lû, nous regardent comme de vrais Charlatans, lorsque nous leur parlons des anciences beautés de notre Ville. Vous allez dans le moment en voir encore une nouvelle marque.

COMME il achevoit ces mots, il fit arrêter la Calèche vis-à-vis d'une Eglise, dans laquelle nous entrâmes un instant après. C'étoit celle de S. Constance, que l'on confond assez souvent avec celle de S. Agnès *extra Muros*, par-

BEAUX RESTES D'UN TEMPLE CONSACRÉ À BACCHUS.

P. 283.



Pars Templi Bacco olim dicati nunc S. Constantiæ extra portā piam

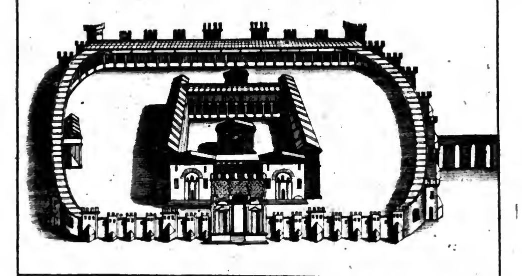
parce qu'elle eſt dans la même enceinte & qu'elle en eſt une Annexe. Je n'eus pas de peine à reconnoître à ſa ſtructure, & plus encore à ſa beauté, que c'étoit un ancien Temple. Celui-ci eſt rond, comme l'étoient la plûpart de ceux des Romains, & ſurmonté d'un petit Dôme, ſoûtenu par vingt-quatre belles Colonnes de Marbre Granit, placées deux-à-deux. Ce qui me fit encore le plus de plaiſir fût de voir, pour la première fois de ma vie, des peintures à fréſque des Anciens Romains. Elles ſont dans le plafond de la voute, & font voir le bon goût qu'ils avoient pour la peinture. Une ſeconde choſe qui ne m'en fit pas moins, fut la vûe d'un Sépulcre de Porphire, fait d'une ſeule pierre, & d'une grandeur prodigieuſe. Il eſt orné de petites figures du Dieu Bacchus, auquel Monſieur N . . . . m'aſſûra que ce Temple étoit autre-fois conſacré, & de grapes de raiſin travaillées avec une délicateſſe & un art d'autant plus admirables, que le Prophire eſt une Pierre ſi dure, que le ciſeau de nos Artiſtes d'aujourd'hui n'y ſauroit mordre. La Tombe qui couvre ce Sépulcre, & qui eſt ouverte par le milieu, eſt auſſi d'une ſeule piéce, & de la même Pierre. On y voit quantité d'ornements en bas reliefs, & une troupe de Bacchantes célébrant les Orgies, les unes tenant des Serpents dans leurs bouches, & les autres conduiſant un Bouc. Ce Temple a été anciennement converti en Egliſe, & dédié à S^e. *Conſtance*, une des Filles de l'Empereur *Conſtantin*. On raconte que cette Sainte Princeſſe, que l'Empereur ſon Père avoit fiancée à un des Généraux de ſes Armées, nommé *Gallicanus*, & qui a été mis auſſi au nombre des Saints, ayant été attaquée d'une infirmité incurable, en fut guérie par l'interceſſion de S^e. *Agnès*, à qui elle bâtit par reconnoiſſance l'Egliſe qu'on voit a côté, avec un Monaſtère dans lequelle elle ſe retira & finit ſaintement ſes jours.

Gg APRES

Apre's avoir confidéré ce Temple avec toute l'attention que fa beauté méritoit, nous remontâmes dans notre Calèche & régagnâmes la Porte *Pia*, le long de laquelle nous continuâmes de cotoyer les murailles de la Ville. M'étant apperçu, à quelques pas de-là, qu'elles étoient d'une autre ftructure, ainfi que les Tours, qui étoient beaucoup plus hautes & paroiffoient bien plus fortes, je demandai à mon conducteur, s'il favoit la raifon de cette différence. Ce que vous voyez ici, me répondit-il, eft l'ancien Camp des Soldats Prétoriens, qui compofoient autrefois la garde des Empereurs & qui étoient l'élite des troupes Romaines. Ils étoient autre-fois logés & répandus dans les différents quartiers de la Ville; mais *Séjan*, ce fameux favori de *Tibère*, qui les commandoit en chef, les raffembla tous dans ce lieu, où il leur fit bâtir un Magnifique Hôtel, qui reffembloit à une petite Ville. Le prétexte qu'il prit pour cela fut, que ces Soldats ainfi difperfés dans la Ville, s'y livroient à la débauche & à d'autres excès, comme l'on dit que faifoient à Paris vos Moufquétaires, avant que Louis XIV. les eût raffemblés, & comme renfermés, dans les deux Hôtels qu'il leur a fait bâtir. Cet ambitieux Favori fit entendre à fon Prince, qu'éloignés de la Ville & de la vie débordée qu'on y menoit, il feroit beaucous plus aifé de leur faire obferver à la rigueur la difcipline Militaire; qu'étant ainfi réunis en un feul Corps, il ne leur falloit qu'un inftant pour recevoir & éxécuter auffi-tôt fes ordres, & que par-là on en tireroit beaucoup plus de fecours qu'on ne faifoit auparavant, lorfqu'ils étoient difperfés aux quatre coins de Rome. Sous prétexte de les tenir toujours en haleine, il fit bâtir autour de cet Hôtel les Tours & les Fortifications que vous y voyez encore, où ils faifoient leurs factions & tous les autres exercices Militaires, comme s'ils euffent été à l'armée, ou dans quelque Place de Guer-re.

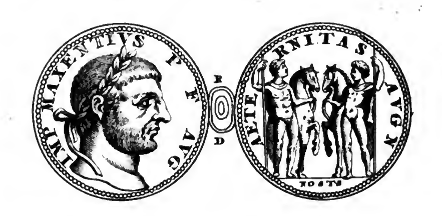
CAMP DES COHORTIS PRETORIENNES.

P. 234.



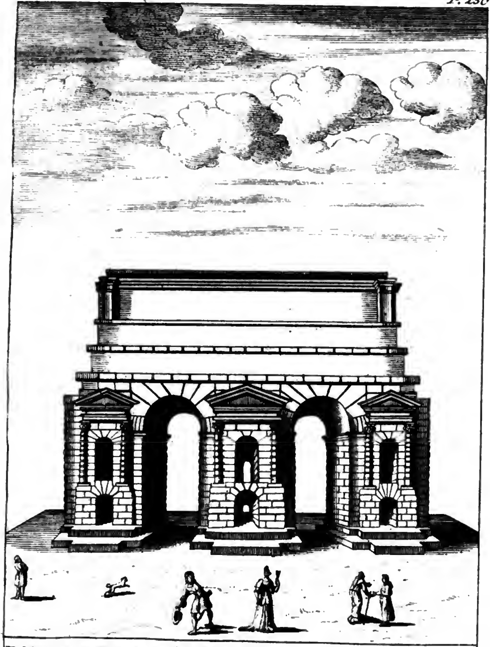
CASTRA A VIMINALI AD PORTAM ESQVILINAM

re. Mais ces motifs apparents, comme nous l'apprend l'Historien Tacite, en cachoient d'autres bien plus réels & bien différents. La véritable raison, dit-il, qui engagea *Séjan* à les rassembler dans ce Camp, étoit qu'il vouloit avoir ces Soldats à touts moments sous sa main pour éxécuter ses Ordres, & par la considération de leurs forces & de leur nombre (car ils faisoient un Corps de dix mille hommes) leur augmenter le Courage, & d'un autre côté inspirer encore plus de terreur à ceux à qui il se rendoient redoutables. De plus par la construction de cette Forteresse il s'étoit voulu faire à lui-même un Azile contre les revers de la Fortune, & s'étoit flatté qu'en cas d'accident il pouroit s'y cantonner & s'y deffendre. Mais ce fut en vain; car son insolence & ses crimes lui ayant fait perdre la faveur de son Prince dont il avoit si cruellement abusé, il fut livré avec toute sa Famille aux Bourreaux qui en firent justice. Quoiqu'il en soit, on trouvoit dans ce Camp tout ce qui étoit nécessaire à la subsistance, au logement, & à l'entretien des gens de Guerre, un Arsénal, un Cirque pour y faire leurs exercices Militaires, des Corps de Gardes, des Magasins, un Temple, des Bains pour les Officiers, des Fontaines, & un Aqueduc qui y portoit l'eau; mais de tout cela il n'est reste que l'enceinte extérieure que vous voyez, ce Corps de troupes ayant été cassé par l'Empereur *Constantin*, tant pour les punir de leurs fréquentes mutineries, qui avoient été si fatales à l'Empire & à un grand nombre de ses Prédécesseurs, que parce qu'elles avoient embrassé le parti de *Maxence* son Concurrent.



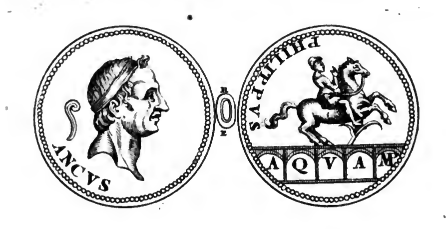
On est importun quand on est curieux, dis-je à Monsieur N . . . . je suis charmé de vous entendre, & de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu m'instruire sur ce que je viens de voir; mais je crains aussi de vous fatiguer. Cependant voici une Porte & des ruines, que je ne saurois me résoudre à passer, sans vous prier encore de m'expliquer ce que ce peut être. Je serois très fâché contre vous, reprit-il, si je croyois que vous me parlassiez sérieusement. Craindre de me fatiguer en conversant avec vous, & en vous instruisant de ce que vous désirez savoir! Hé! n'est-ce pas dans cette vûe que je suis venu avec vous, & ne vous ai-je pas dit que je m'en faisois un plaisir sensible? Laissons donc là les compliments, & venons à ce que vous me demandez. Ce que vous voyez ici est la plus ancienne & la plus belle Porte de Rome. Aussi l'appelloit-on par excellence la grande Porte, nom qu'elle conserve encore dans celui de *Majeure*, qu'on lui donne aujourd'hui. Vous en admirez, ajoûta-t-il, la Grandeur, la Masse, & la Solidi-

LA GRANDE PORTE, NOMMÉE AUTREMENT NAEVIA.



PORTA NÆVIA MAIOR COGNOMENTO IN FOR-
MIS AQVAE CLAVDIAE

lidité. Il falloit qu'elle fût ainsi construite, non seulement pour soûtenir encore le poids des eaux de trois Aqueducs, dont les Canaux passoient par dessus, & dont vous voyez ici les tristes débris. Celui qui fut bâti par l'Empereur *Claudius*, qui étoit le plus beau & le plus long de tous, est le seul qui nous reste de quatorze de ces magnifiques ouvrages qui conduisoient, de dix, vingt, quarante & même de soixante milles, dans cette Capitale, vingt sortes d'eaux venant de différents endroits, plus ou moins éloignés, & dont quelques-unes formoient de petites Rivieres. Toutes ces eaux étoient portées en l'air sur de grandes Arcades de briques dans des canaux Maçonnés de même, & si hauts & si larges qu'un homme a Cheval y pouvoit courir au Galop fort à son aise, & dans un péril, ou un besoin pressant, s'échapper ainsi de la Ville & s'enfuir ailleurs, sans être apperçu de personne. Aussi *Bélisaire*, dont nous avons parlé ci-dessus, craignant



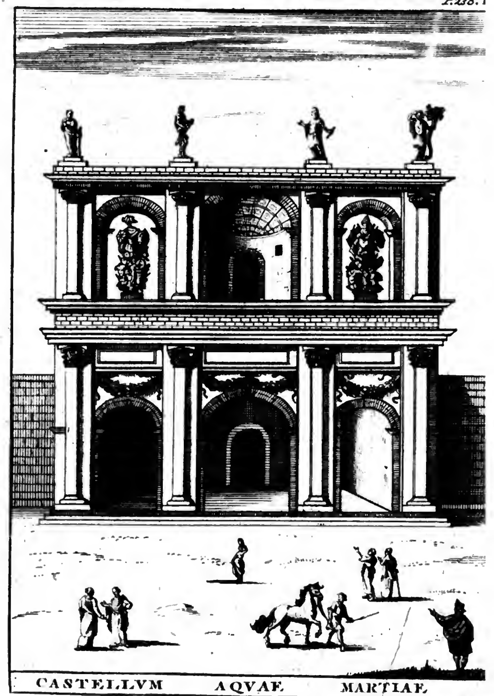
que les *Goths*, qui menaçoient Rome, ne s'avisassent de surprendre la Ville & d'y entrer secrettement par cette

 voye,

voye, fit fortifier tous les endroits, par lesquels il crut qu'ils pouvoient tenter cette entreprise. Mais si cette précaution mit la Ville à couvert de toute surprise de ce côté-là, les *Goths*, pour s'en venger, & croyant forçer les Romains à se rendre, détruisirent présque tous ces Aqueducs, dont l'eau faisoit tourner dans la Ville, un grand nombre de Moulins, après avoir déjà servi à d'autres usages. Peut-être auroient-ils réussi dans leur dessein, s'ils avoient eu affaire à un Général moins habile; mais celui-ci le fit échouer, en faisant sur le champ construire d'autres Moulins sur des Batteaux, qu'il fit placer au milieu du Tibre. Ils étoient à peu près de la même structure que ceux que vous avez à Paris dans certains endroits de la Seine. C'est ainsi, mon cher Comte, que ces Barbares détruisirent, dans une seule Campagne, des Ouvrages qui avoient coûté des sommes immenses, & dont la solidité auroit bravé les injures du Tems, peut-être jusqu'à la fin du monde. Vous pouvez vous en convaincre par ce qui nous est resté de celui de *Claudius* dans la Ville, où il paroit présque encore dans toute sa beauté. Ces restes précieux vérifient ce que tous nos Anciens ont écrit de ces grands & solides Ouvrages, qu'il ont regardés comme une des plus grandes Merveilles de Rome.

Je reconnus, quelques jours après, la vérité de ce qu'il me disoit, en visitant l'endroit qu'il venoit de m'indiquer, ainsi que dans deux autres Monuments qu'il me fit voir. Le premier étoit un Regard, ou Réservoir dans le quel se rendoit l'eau que l'on nommoit *Martia*, & sur le haut duquel étoient les Trophées éléves en l'honneur de *Marius*, qui ont été transportés depuis au Capitole. Le second n'étoit que la réprésentation d'un magnifique Monument, découvert & démoli sur la fin du XVI. siécle, par une autre espèce de Barbares, qui n'ont guéres moins fait de ravages que les *Goths* dans les anciens Edifices de Rome. C'étoit une

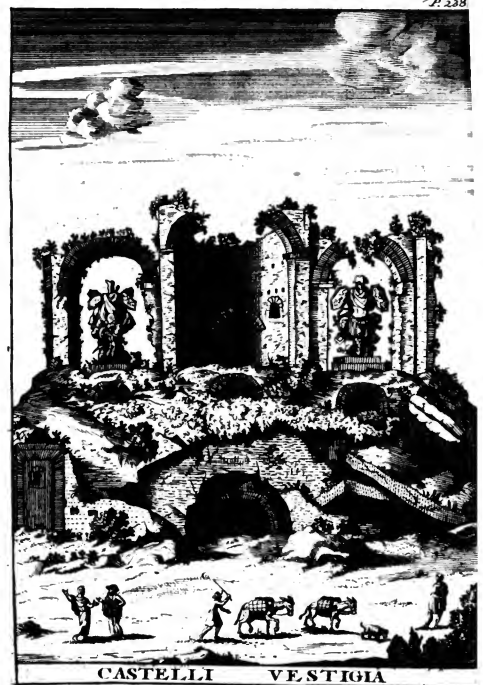
REGARD, OU RESERVOIR DE L'EAU APELLÉE MARTIA.



CASTELLVM AQVAE MARTIAE

RESTES DU REGARD, OU RESERVOIR D' EAU

P. 238



CASTELLI VESTIGIA



une partie considérable d'un de ces Aqueducs, qui fut trouvée sous terre, en creusant les fondements du portail de l'Eglise du Collège Romain. Cet Edifice, qui avoit plus de trente pieds de haut, étoit tout revêtu de marbre, & orné des colonnes canelées, ainsi que de Statues, de la même matière. Il méritoit, sans doute, de reparoître au-jour dans tout son éclat, & il feroit aujourd'hui un des beaux Ornements de Rome; mais malheureusement le terrain où il fut trouvé, avoit été donné par le Pape à des Réligieux, & ces sortes de gens, aussi peu jaloux du bien public, qu'ils le sont de leurs intérêts particuliers, bien loin de conserver cette précieuse Antiquité, en enlevèrent les Statues, les Colonnes, & toutes les pièces de Marbre, qu'ils vendirent très cher à des Curieux, brisèrent la Maçonnerie dont ils employèrent les matériaux à la construction d'un Portail de leur Eglise, & crurent faire au public un présent encore beaucoup plus considérable qu'il ne le méritoit, en faisant graver la figure de ce précieux Monument, que le Tems avoit respecté pendant quinze cents ans, & que leur Avarice leur a fait détruire. Cette découverte, qui depuis ce tems a été suivie de beaucoup d'autres toutes semblables, confirme ce que j'ai dit plus haut du grand nombre de beaux Edifices, qui sont aujourd'hui ensevelis à Rome sous trente, & peut-être sous plus de cinquante pieds de terre.

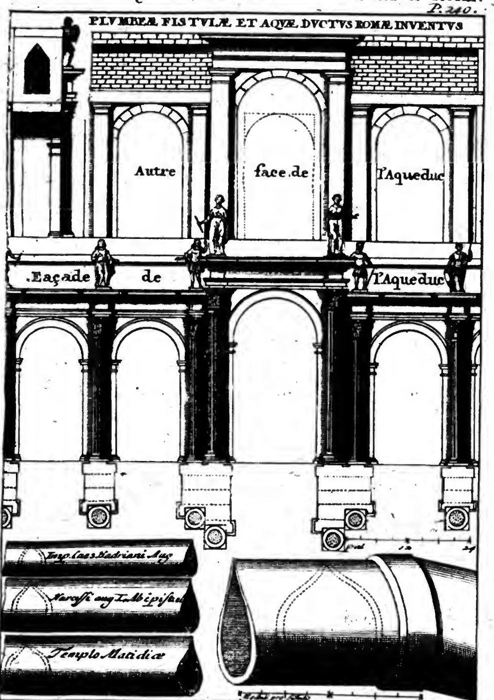
A cette remarque j'en ajoûterai une autre que j'ai souvent faite dans cette Ville, & qui me paroit être ici en sa place. C'est que la perte d'un grand nombre de ses magnifiques Monuments ne doit pas encore être tant imputée aux injures du Tems & aux ravages de la Guerre, qu'à des motifs à peu près semblables à celui qui a fait démolir l'Aqueduc dont je viens de parler. L'Avarice de quelques Papes qui en ont détruit & laissé détruire plusieurs, pour en employer les matériaux à la construction d'autres Edifices Got-

Gothiques qui ſont péris depuis long-tems; la Superſtition, ou, ſi on l'aime mieux, la Dévotion mal-entendue des Chrétiens qui, lorſqu'ils ſe ſont vûs Maîtres dans cette Ville, ont laiſſé tomber en ruines, & même démoli préſque tous les Temples, peut-être pour ſe venger de la perſécution que Rome Payenne leur a ſi long-tems faite, au-lieu de purifier & ſanctifier ces Temples en les conſacrant au culte du vrai Dieu ; enfin le Luxe qui s'introduiſit bientôt parmi les uns & les autres, leur fit abbattre tous ces magnifiques Bâtiments, dont ils enlevèrent tout le Marbre, le Porphire, l'Albâtre, les Colonnes, les Statues, le Bronze, en un mot tous les Ornements les plus riches & les plus précieux, les uns pour en orner leurs ſuperbes Palais, & les autres leurs Egliſes. Voilà, de l'aveu des perſonnes les plus judicieuſes & les mieux inſtruites, let principales cauſes de la perte que les Amateurs de l'Antiquité regrettent avec tant de raiſon. Eſt-il étonnant après cela que tant de Monuments de la grandeur & de la magnificence de l'ancienne Rome ſoient diſparus pour jamais? Si l'on doit s'étonner de quelque choſe, c'eſt au-contraire de ce qu'il en eſt encore reſté quelquelques-uns, ce que j'ai toujours regardé comme une eſpèce de Miracle . . . . . mais je reviens à nos Acqueducs.

POUR achever de raſſembler tout ce qui concerne cette matière, j'ajoûte ici la deſcription de quelques tuyaux de plomb, que l'on me fit voir & qui portoient l'eau dans les différents quartiers de Rome. Ils n'étoient point exactement ronds, comme ſont aujourd'hui les nôtres, mais avoient la forme d'un cône, & la plûpart portoient le nom de ceux qui les avoient fait faire. Des quatre que je vis, le premier portoit le nom de l'Empereur *Adrien*, le ſecond celui de *Narciſſe*, cet Affranchi de *Néron*, dont il fut Secretaire d'Etat, & qui par une infinité de crimes qu'il com-

mit

TUYAUX & AQUEDUC, TROUVÉS SOUS TERRE À ROME.



mit & fit commettre à ſon Maître, trouva moyen d'acquerir juſqu'à dix millions d'Or ; ce qui n'empêcha point qu'il ne fût la victime d'*Agrippine*, qui le fit périr pour ſe venger de ce qu'il s'étoit opposé à ſon mariage avec l'Empereur *Claudius*. Par l'inſcription du troiſième tuyau, j'appris qu'il avoit ſervi à porter de l'eau dans le Temple de *Matidia*, Fille de *Marciane*, Sœur de l'Empereur *Trajan*, & Sœur de *Julia Sabina*, Femme de l'Empereur *Adrien*. Cette Princeſſe étoit fort recommandable par ſes vertus & par ſa piété; ce qui engagea *Adrien* ſon Beau-Frère, à la mettre, ſelon l'uſage de ce tems-là, au rang des Déeſſes, & à lui bâtir le Temple dont il eſt parlé dans cette inſcription.



A l'égard du quatrième tuyau, qui étoit trois & quatre fois plus gros que les trois autres, il étoit ſans inſcription, laquelle ſe trouvera ſans doute un jour ſur quelque autre morceau de ce même tuyau, qui eſt reſté ſous terre.

AYANT continué notre route, nous arrivâmes à un en-

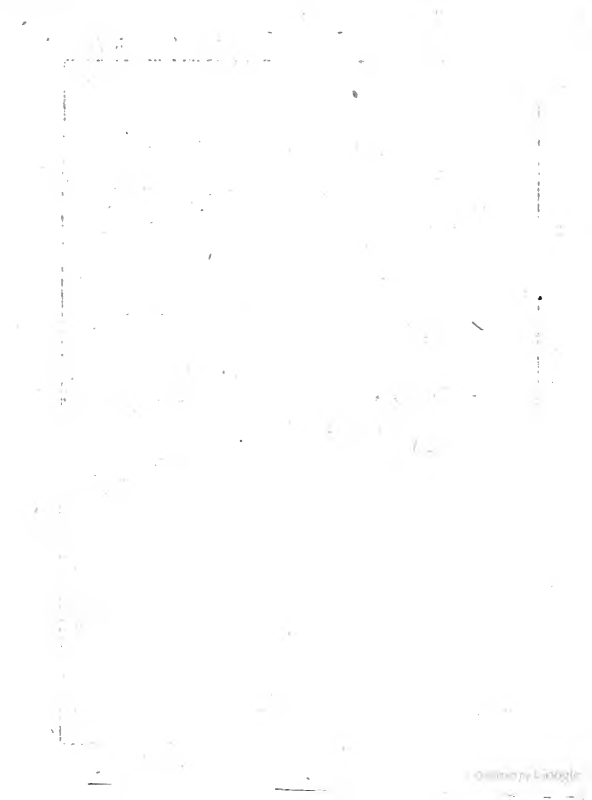
droit, où les Murs de la Ville, trois fois plus élévés que le reste, forment une espèce de demi-Lune. Comme ce genre de Fortifications n'étoit point en usage chez les Romains, je demandai à Monsieur N . . . . ce que ce pouvoit-être. C'est, me répondit-il, un Ouvrage qui mérite d'être vû. Il étoit autre-fois hors de la Ville; mais on peut dire aujourd'hui, qu'il n'est ni dehors, ni dedans, puisque, comme vous le voyez, il est en quelque façon partagé en deux moitiés, dont l'une sert de Muraille à la Ville même. C'est la partie la plus entière; examinez la bien. Cet Amphithéatre, qui s'est parfaitement bien conservé de ce côté-là, où il sembleroit qu'il auroit dû être le plus maltraité, n'est que de briques, mais sa solidité & sa Structure, dans laquelle l'Architecte a suivi l'Ordre Corinthien, lui donne un air fort respectable. On ignore par qui il a été bâti. Le nom de *Castrense*, qui lui est resté, fait conjecturer que ç'a pû être par *Séjan*, dont nous venons de parler, & qui le fit bâtir pour servir au divertissement des Cohortes Prétoriennes & autres gens de Guerre, auxquels il n'étoit pas permis d'assister aux Spectacles que l'on donnoit au Peuple dans la Ville, sans doute pour prévenir les troubles & le désordre, que ces sortes de gens portent présque toujours dans les Assemblées où ils se trouvent, ce qui les en fait exclure avec justice. Quelques personnes prétendent que cet Amphithéatre est celui de *Statilius Taurus*; mais elles ne font pas attention que l'Edifice, que ce favori d'*Auguste* fit bâtir, étoit un Théatre, ce qui étoit fort différent chez les Romains; que d'ailleurs ce Théatre, étoit dans le champ de Mars, & qu'enfin les Ecrivains de ce tems-là nous apprennent qu'il étoit tout de Marbre. Si celui-ci avoit été d'une matière aussi précieuse, il n'y a point à douter qu'il n'en resteroit pas plus de Vestiges que du premier. On peut-même l'assûrer avec d'autant plus de certitude,

que

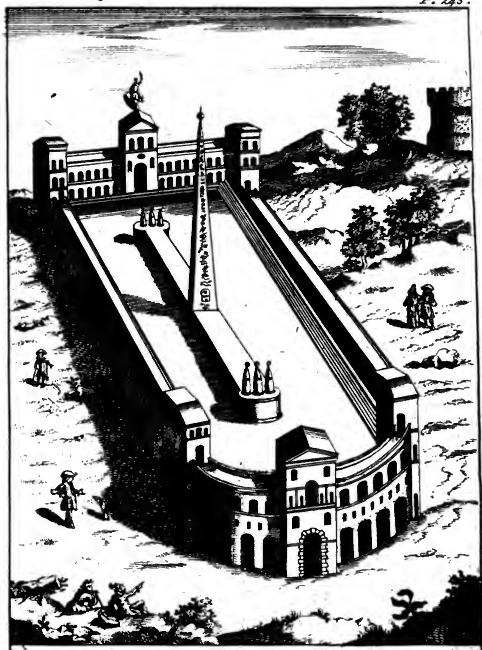
RESTES DE L'AMPHITHEATRE APELLÉ CASTRENSI

P. 24

AMPHITHEATRI CASTRENSIS VESTIGIA
Prope Templum Sanctæ Crucis in Hierusalem



CIRQUE D' ANTONIN CARACALLA.



CIRCVS LATERITIVS ANTONINI CARACALLAE
Cuius reliquię extant in uia Appia prope Sepulcrum Metellę.

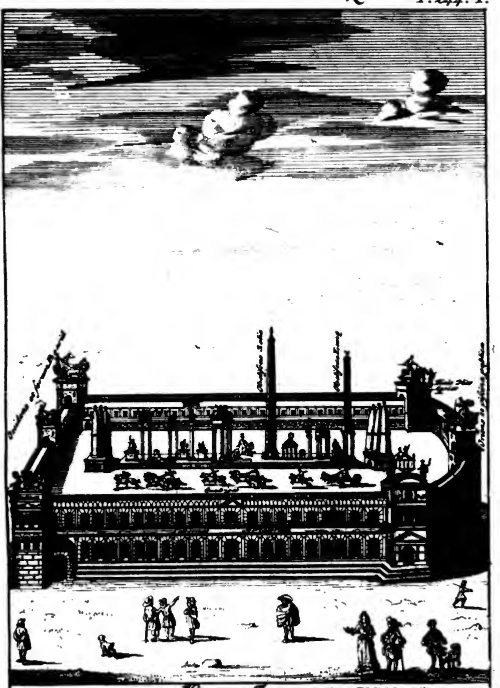
que la moitié de cet Amphithéatre, qui eſt du côté de la Ville, a été, comme vous le voyez d'ici, preſque entiérement démolie par des Gens qui en ont employé les Matériaux à d'autres Ouvrages. Tel eſt le ſoin; telle eſt l'attention que l'on a apporté à la conſervation des Monuments de l'Antiquité.

L'ELOIGNEMENT où eſt de la Ville le Cirque d'*Antonin Caracalla*, que nous allames voir enſuite, à ſans doute été l'unique cauſe pour laquelle on l'a un peu plus reſpecté. Il n'eſt bâti que de briques, ainſi que l'Amphithéatre dont je viens de parler. C'eſt le ſeul qui ſoit reſté de douze, ou treize, qui étoient autre-fois, tant dans la Ville, que dans ſes environs, & dont les douze autres, ou ſont totalement diſparus, ou ne nous offrent plus que des ruines, dans leſquelles il eſt impoſſible de rien reconnoître. Par ce grand nombre de Cirques, vous pouvez juger, pourſuivit Monſieur N . . . . , combien grande étoit la paſſion des Romains pour les Spectacles; paſſion que la plûpart de leurs Empereurs ne firent qu'augmenter encore, tant par la magnificence de ceux qu'ils leur donnèrent, que par la beauté des Edifices qu'ils firent bâtir pour ces ſortes de divertiſſements. Ceux-ci étoient principalement deſtinés pour les Courſes à Cheval, ou en Chariots. Comme ce Cirque eſt le ſeul qui nous reſte, je m'en ſervirai pour vous donner ici une juſte idée de tous ceux qui ne ſubſiſtent plus depuis pluſieurs ſiécles, & dont le plus magnifique étoit celui qu'on nommoit par excellence le grand Cirque (*Circus Maximus*). Il étoit devant le Palais des Empereurs dont pluſieurs contribuèrent à augmenter la magnificence.



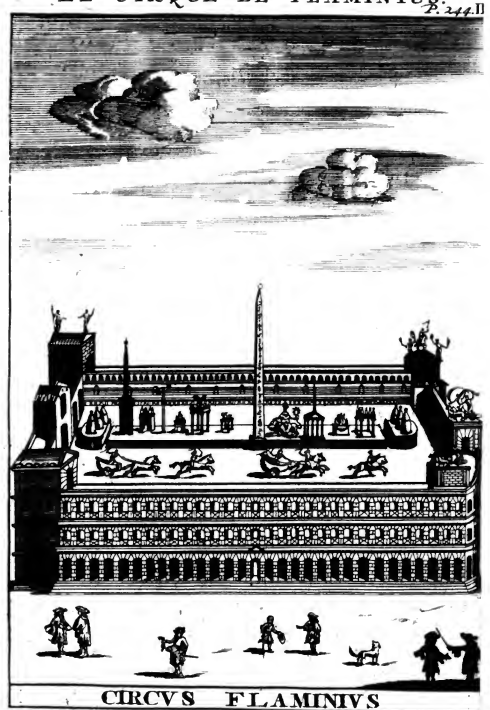
C'ETOIT une vaſte Place, longue de trois-cents-ſoixante & cinq toiſes, & large de ſix-cents vingt-cinq pieds, arrondie par un bout, & enfermée par une enceinte de Bâtiments, dans le goût de ceux que vous voyez ici. Ceux de dehors conſiſtoient en de grands Portiques, ſous leſquels il y avoit des Boutiques, où l'on vendoit toutes ſortes de ra-

LE GRAND CIRQUE. P. 244. I.



CIRCVS Meridies et Auentinus MAXIMVS

LE CIRQUE DE FLAMINIUS. P. 244. II



CIRCVS FLAMINIVS

rafraîchiſſements & de proviſions de bouche. Au deſſus de ces Portiques étoient des Chambres voutées (en latin, *Fornicatæ*) où l'on commettoit, pendant, avant & après les Spectacles, des Actions infâmes, auxquelles on a donné, pour cette raiſon, le nom de Fornication. C'étoit dans ces lieux auſſi bien que dans le Palais de *Néron*, où il y avoit de ſemblables Chambres, que les plus illuſtres Dames Romaines alloient ſe proſtituer; tant la corruption des mœurs étoit affreuſe ſous cet abominable Empereur. Au dédans du Cirque s'élévoient, tout au tour, deux ou trois rangs de ſiéges, les uns ſur les autres. Il y en avoit un ſi grand nombre que l'on y pouvoit aſſeoir juſqu'à trois cents quatre-vingt-cinq mille Spectateurs. Ces ſiéges étoient interrompus de diſtance en diſtance par des Donjons avec des Baluſtres. Au milieu de cette grande Place étoit un eſpace long & étroit, qui partageoit le Cirque en deux, dans toute ſa longueur. Cet eſpace étoit orné de pluſieurs Obéliſques, qui ſont aujourd'hui un des Ornements des Places de Rome, où elles ont été tranſportées & élévées, de pluſieurs Colomnes ſur leſquelles étoient quelques Statues des Dieux, & enfin de petites Chapelles en leur honneur. Aux deux extrémités de cet eſpace, que l'on nommoit, *Spina*, il y avoit, de chaque côté, trois piéces de bois doré, ſemblables à de groſſes quilles, leſquelles ſervoient de bornes, & autour deſquelles il falloit tourner ſept fois en courant à toutes brides, ſans les toucher, ni ſans verſer, ſi l'on vouloit remporter le prix propoſé. Enfin pour garantir les Spectateurs des divers accidents, qui pouvoient être occaſionnés par la courſe de ces Chariots, *Jules Cæſar* fit creuſer, entre l'Arène & les Siéges, un Canal large de dix pieds, dans lequel couloit un Ruiſſeau auquel on donna le nom d'*Euripe*.

Ce divertiſſement, qui dans le fond n'aboutiſſoit, tout au plus, qu'à faire d'excellents Poſtillons, & des Cochers fort adroits, devint chez les Romains une paſſion ſi violente, que pour leur donner plus commodément & plus fréquemment ce plaiſir, on conſtruiſit des Cirques dans préſque tous les quartiers de Rome. Les Empereurs, qui étoient bien aiſes de les amuſer par ces ſortes de Spectacles, pour les empêcher de troubler l'Etat, furent des premiers à faire ces dépenſes. Il s'en trouva même quelques-uns, qui prirent une paſſion ſi violente pour ce vain amuſement, & pour les autres divertiſſements de Théatre, qu'oubliant la Majeſté de leur rang, ils ne rougirent point de ſe donner eux-mêmes en Spectacle au Peuple. C'eſt ce que nous liſons, dans l'Hiſtoire de *Néron*, d'*Antonin Caracalla*, & d'*Eliogabale.* A l'exemple de ces Princes on vit bientôt la Nobleſſe ſe paſſionner pour ces divertiſſements. Les uns bâtirent des Cirques dans leurs vaſtes Jardins, ce que nous apprenons que *Saluſte* fit dans les ſiens; les autres s'expoſèrent aux huées & à la riſée du Peuple, en faiſant dans les Cirques le rôle d'Acteurs, au lieu de celui de Spectateurs qu'ils y avoient fait juſqu'alors; enfin cette fureur alla ſi loin, que l'on vit des Sénateurs, des Perſonnages Conſulaires, & même des Femmes de la première condition, faire le vil métier de Gladiateurs, & ſe battre, comme ces miſérables, devant tout un Peuple, qui ſe moquoit d'eux avec très grande raiſon. Tel étoit l'éclat de Rome ſous ces monſtrueux Empereurs.

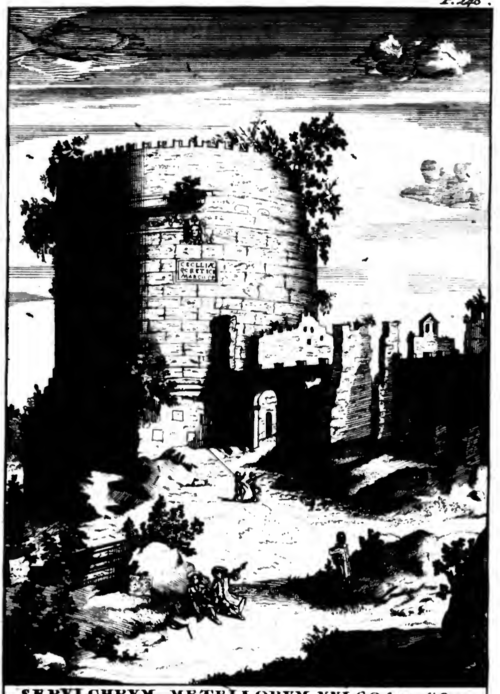
J'ai lû, dis-je à Monſieur N . . . ., ce que vos anciens Hiſtoriens ont écrit ſur ce ſujet, & je vous avouerai bonnement ici que je n'ai jamais pû concevoir deux choſes. La première eſt que la dépravation des mœurs & la corruption du cœur humain ayent pû aller juſqu'au point, où ils nous répréſentent qu'elles étoient dans ce tems-là. Mais une ſe-

ſeconde choſe qui m'a paru encore plus inconcevable, c'eſt la patience extraordinaire avec laquelle vos Romains ont ſouffert la Tirannie de ces Monſtres . . . Et là là, reprit Monſieur N . . . . Pluſieurs de vos Rois, de la première, & dernière race, ne valoient guére mieux; cependant vos Ancêtres n'ont pas eû, comme les nôtres, le courage de s'en défaire, & ils ont attendu très patiemment que la mort les en délivrât. Les exemples qu'il me cita, de *Clovis*, notre premier Roi Chrétien, qui fut le boureau de tous ſes plus proches Parents, dont il maſſacra pluſieurs de ſa propre main; celui de *Chilpéric* I. le *Néron* & l'*Hérode* de ſon ſiécle, noms que lui ont donné tous nos Hiſtoriens; celui de *Louis XI.* qui fit périr, ſans aucune forme de Juſtice, plus de quatre mille de ſes Sujets par les ſupplices les plus cruels, que *Triſtan*, ſon Grand Prévôt, imaginoit, & dont il ſe plaiſoit lui-même à être Spectateur; enfin les cruautés & la licence effrénée des mœurs ſous les règnes de *Charles IX.* & de *Henri III*, ces exemples, dis-je, qu'il me cita fort à propos, me firent voir que non ſeulement il étoit parfaitement inſtruit de notre Hiſtoire, mais encore qu'il n'y a point d'Etat ſur la Terre, qui n'ait eû ſes *Nérons*, ſes *Caracalla*, & ſes *Eliogabales*.

Après avoir ſuffiſamment conſidéré le Cirque, au ſujet duquel il m'avoit donné de ſi curieuſes inſtructions, je me diſpoſois à réprendre le chemin de la Ville, lorſque mon conducteur me fit remarquer, à quelques pas de-là, une eſpèce de Groſſe Tour & de reſtes de murailles, vers leſquelles nous nous acheminames. Je ne doutai point que ce ne fût encore quelque Antiquité curieuſe. J'en fus convaincu, lorſqu'étant au pied de cette Tour, j'y lus ſur un marbre Antique ces mots Latins, COECILIÆ Q. CRETICI METELLÆ CRASSI. L'Edifice que vous voyez, me dit Monſieur N . . . ., eſt ce qui nous reſte d'un magnifique Sépul-

cre

SEPULCRE DES METELLUS, APELLÉ CAPO DI BOVE. P.248.



SEPVLCHRVM METELLORVM VVLGO *Capo di Boue*

[illegible]

[illegible]

cre bâti par *Craſſus*, un des plus riches Romains, pour ſa Femme, qui étoit Fille de *Q. Cæcilius Metellus*, ſurnommé le *Crétique*, parce qu'il avoit fait la conquête de l'Iſle de Crète. Ce Monument égaloit autre fois en beauté celui de l'Empereur *Adrien*, & le Mauſolée même d'*Auguſte*, dont j'aurai peut-être occaſion de vous parler quelqu'un de ces jours. Ce que nous en voyons aujourd'hui eſt du moins une preuve de ſa ſolidité; auſſi les murailles ont-elles vingt pieds d'épaiſſeur. Les Têtes de Bœuf, que vous y voyez encore en marbre, ont fait donner à cette Tour le nom de *Capo di Bove* par le Peuple. Si l'on en veut croire une vieille Tradition, il y avoit, dit-on, dans une des chambres de ce Sépulcre un Echo Artificiel, qui répétoit un vers de Virgile juſqu'à ſix fois, d'une manière très diſtincte, & pluſieurs autres encore, plus confuſément. On l'avoit ſans doute ainſi diſpoſée afin que les cris & les lamentations des Pleureuſes, qui étoient des Femmes qu'on louoit exprès pour pleurer dans les cérémonies funèbres, ſe multipliaſſent par ce moyen, & fiſſent plus d'honneur au mort, ou pour parler plus juſte à ſes Enfans ou à ſes Héritiers. Quoiqu'il en ſoit, ce Monument à long-tems ſervi de retraite & de Forteresse aux petits Tirans de la Campagne de Rome, qui bâtirent autour une petite Ville, dont vous voyez encore les reſtes, & dont il étoit comme la Citadelle. L'un & l'autre ſubſiſtoit encore en entier dans le tems des Guerres Civiles, entre la maiſon des *Urſins* & celle des *Colonnes*, qui regardoient la poſſeſſion de cette petite Place comme un poſte très avantageux à celui des deux partis, qui en étoit le Maître.

QUE les hommes, dis-je à cette occaſion à Monſieur N . . . ., ſont d'étranges Créatures, & que leur Vanité les rend ridicules & dignes de compaſſion! Ces Sépulcres ſont des Monuments, dont la vûe doit nous faire reſſouvenir

continuellement du néant d'où nous sommes sortis, & dans lequel nous sommes sur le point de rentrer à tous moments; & des Ambitieux, bien loin de s'occuper de cette sérieuse & solide pensée, cherchent dans ces Sépulcres mêmes de quoi satisfaire leur orgueil & l'envie qu'ils ont de dominer. Ils s'égorgent & font égorger leurs Partisans, pour voir qui d'eux ou de leurs Rivaux en demeurera le Maître! . . . . Doucement, doucement, Monsieur le Comte, me dit en riant mon Conducteur. Quelque solide & bien placée que soit ici votre réflexion, si quelqu'autre que moi vous entendoit, il ne manqueroit pas de dire qu'elle sent un peu le fagot. En parlant ainsi vous ignorez, ou du moins vous ne vous ressouvenez pas, que nos Papes ont eux-mêmes fait ce que vous critiquez ici, & que le Tombeau de l'Empereur *Adrien*, auquel, depuis le *Grand St. Gregoire*, on a donné le nom de *Saint Ange*, est depuis long-tems le plus sûr Boulevard qu'ils ayent contre leurs ennemis. J'ai vû, lui répondis-je, cette Forteresse, il y a quelques-jours, en me promenant; mais de la façon dont on attaque aujourd'hui les Places, j'ôse bien assûrer que ce Château, non plus que les Murailles de vôtre Ville, que nous venons de visiter, ne resisteroient seulement pas à deux jours de Tranchée ouverte. Au reste, de la manière dont les Papes vivent & se gouvernent aujourd'hui, ils n'ont point d'ennemis à craindre. Cela étoit bon du tems des *Grégoire* VII. des *Boniface* VIII. des *Alexandre* VI. de vos Antipapes & de plusieurs autres, au sujet desquels il faut avoir bien de la Foi de reste pour croire que . . . . . mais laissons cette matière. Vous êtes Romain, Monsieur, & je suis François. Vous savez que nos deux Nations ont sur le compte de ces Vénérables Seigneurs des idées un peu différentes, & je n'aime point à choquer celles des autres. Pardonnez-moi seulement ce petit trait écha-

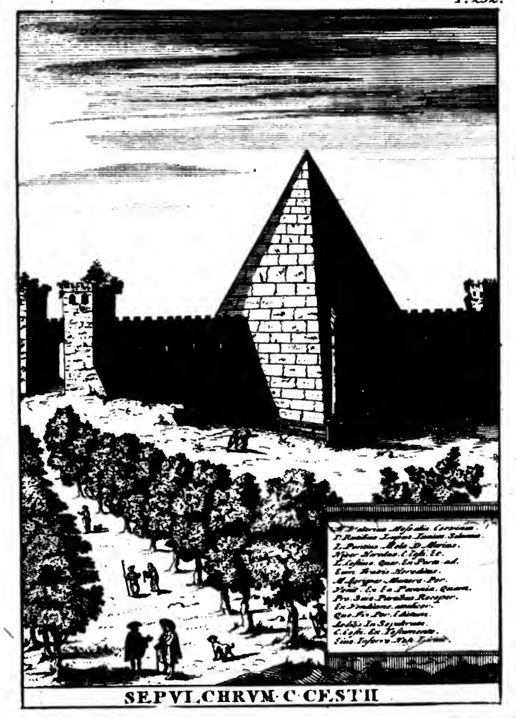
échapé à ma vivacité & dont je fuis mortifié . . . . Je vous aime de cette humeur, me dit en riant Monfieur N . . .; mais foyez affûré que, pour être Romains, nous n'en fommes pas moins judicieux fur cet Article, & que nous déteftons, auffi bien que vous, les mauvais Papes que Dieu a donnés à fon Églife dans fa colère. Malheureufement le nombre n'en eft que trop grand; mais du moins depuis près de deux fiécles nous avons eu la confolation d'en avoir eû d'affez bons. O, pour ce point-là, lui répliquai-je, je fuis d'accord avec vous, & pour me fervir ici de votre expreffion, je crois qu'il n'y a que des gens qui fentent le fagot, qui puiffent contefter cette vérité. Je ne doute point même que dans le nombre de ceux dont vous me parlez, il n'y en ait quelques-uns qui feront mis un jour dans le Calendrier des Saints. Leurs vertus & leur mérite leur ont acquis cet honneur; & je penfe que ce feroit une injuftice de le leur refufer. Auffi travaille-t-on actuellement à le leur procurer, me dit-il; & je fuis charmé, autant qu'on peut l'être, devoir que vous foyez déjà difpofé à le leur rendre.

CETTE converfation, pendant laquelle nous étions rémontés dans notre Calèche, nous conduifit jufqu'à la Porte de S. Paul, nommée autre-fois *Oftienfis*, parce qu'elle conduifoit à *Oftie*, Ville & Port de Mer, autre-fois confidérable, bâtie par les Romains dans l'endroit où le Tibre fe déchargeoit dans la Mer, mais qui ne fubfifte plus depuis bien des fiécles. Un Monument que j'apperçus d'affez loin m'avertit que nous ferions encore une Station dans cet endroit. C'étoit la belle Piramide de *Caius Ceftius*, un des fept Officiers qui fervoient aux feftins, que les Romains donnoient de tems en tems, à leurs Dieux, foit à certains jours des Fêtes & de Réjouiffance, foit dans des tems de calamité, pour appaifer leur colè-

re. De toutes les Antiquités de Rome, après les deux Colonnes de *Trajan* & d'*Antonin*, c'est celle qui est actuellement dans le meilleur état, grace au Pape *Alexandre VII.* qui, en 1673, fit réparer ce qui y manquoit, & enlever la Terre qui étoit tout au tour, & cachoit une partie de sa base; de-sorte qu'on peut dire qu'a peu de chose près elle est aujourd'hui dans le même état, où elle fut bâtie par les héritiers de ce *Cestius*, qui lui dressèrent ce Monument, comme on l'apprend par les suscriptions qu'on y lit. Si l'on veut en croire le Peuple, ce Sépulcre, qui, comme l'Amphithéatre des Soldats, dont j'ai parlé plus haut, est enclavé dans les Murailles de la Ville, dont il fait aussi partie, a été bâti dans cet endroit, & de cette manière, parce que, dit-il, *Cestius* avoit ordonné par son Testament à ses Héritiers de ne l'enterrer, ni dedans, ni dehors de Rome. Mais en débitant ce Conte, il ne fait pas attention, & plus vraisemblament encore, il ne sçait pas que, lorsque ce Monument fut consstruit, l'enceinte de Rome étoit de beaucoup plus petite qu'elle n'est aujourd'hui, & que ce ne fut que plus de cinq cents ans après, que *Bélisaire*, qui bâtit ces Murailles, y enclava ce Sépulcre, de manière qu'il y en a une moitié dedans, & l'autre dehors de la Ville; ce qui a sans doute occasionné cette Fable populaire.

Vous voyez, me dit à ce sujet Monsieur N . . . ., qu'il n'est pas absolument nécessaire de faire le Voyage d'Egypte pour voir des Piramides. Celle-ci n'est pas à la vérité si haute, ni si large que le sont celles-là; n'ayant que cent dix pieds de hauteur sur quatre-vingt-sept de largeur; mais elle a aussi un avantage & une beauté que les autres n'ont pas; c'est que les quatre faces de cet Edifice, dont la masse est de briques, sont révétues de marbre depuis le haut jusqu'en bas. Entrons ajoûta-t-il, présentement

SEPULCRE DE CAIUS CESTIUS. P. 252.



SEPVLCHRVM C CESTII

ment dans la Ville pour en confidérer l'autre moitié qui eft la plus curieufe. Nous étant rendus au pied de cette Piramide, je lui demandai à quoi pouvoit avoir fervi un grand Piédeftal de Marbre, qui en eft à quelques pas. Lifez, me répondit-il, l'infcription qui eft deffus, & elle vous en inftruira. Par la lecture que j'en fis il me parut qu'elle avoit fervi de bafe à une Colonne, fur laquelle étoit vraifemblablement la Statue de ce *Ceftius* qui, felon cette infcription, mourut au commencement de l'Empire d'*Augufte*. Après avoir lû une feconde infcription qui eft fur le côté de la Piramide, & qui eft d'autant plus aifée à lire, que les Lettres ont deux pieds de long, nous entrames dans ce Tombeau par un paffage affez bas & étroit qui en traverfe l'épaiffeur. Nous nous trouvames alors dans une très belle Sale voutée, d'environ dix huit pieds de long, large de treize, & haute de quatorze. C'eft dans cette Sale, fans doute, que les héritiers de *Ceftius* dépofèrent les cendres du deffunt. Elle eft enduite de tous les côtés d'un ftuc blanc & poli, fur lequel on voit des reftes de peintures très anciennes, répréfentant, les unes des Vafes, les autres des Femmes, & plufieurs autres chofes. La manière dont ces peintures fe font confervées pendant dix-huit fiécles, & la beauté de leur Coloris me parurent d'autant plus admirables, que l'invention de la Peinture en huile étant très moderne, celle-ci n'eft qu'une fimple détrempe qui ne pénètre point l'enduit; & néanmoins la plûpart de ces figures ont encore toute la vivacité de leurs couleurs. Plus d'un riche curieux, s'il étoit poffible d'enlever des morceaux fi rares & fi beaux, donneroit certainement bien pour cela une partie de l'argent qu'il en a du coûter aux héritiers de *Ceftius* pour lui conftruire ce Monument. On peut juger par la beauté de celui-ci, qui n'étoit que pour un fimple Citoyen, quels devoient-être les Tombeaux des premiers Perfonnages de la

République, & ensuite des Empereurs, que le Tems & d'autres Accidents ont détruits.

Aprés avoir entiérement satisfait ma curiosité dans ce Sépulcre: sortons d'ici, dis-je à mon Conducteur. C'est être trop long-tems avec les morts. La Compagnie de ces Messieurs n'est pas assez amusante, pour faire un long séjour chez eux. D'ailleurs nous aurons tout le tems un jour d'habiter, comme eux, des Tombeaux, dans lesquels on ne nous fera pas, selon toutes les apparences, l'honneur de nous venir visiter aussi souvent que l'on fait celui-ci. Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur, me dit en riant Monsieur N . . . ., vous n'avez comme *Cestius*, qu'à laisser à vos héritiers de grandes richesses, à condition qu'ils vous bâtiront une semblable Piramide à Paris; & je vous suis caution que vous y serez, pour le moins, aussi souvent visité. Il faudroit pour cela, lui répondis-je, avoir autant de vanité que cet Ecuyer tranchant de la Table des Dieux: or je vous avouerai que, grace ou Ciel, je ne donne point dans ces Folies. On sçait aujourd'hui faire un emploi un peu plus solide, & beaucoup plus louable, de ses Richesses, lorsqu'on est obligé de les quitter. Mais, poursuivis-je, quelle est cette Montagne que je vois s'élever ainsi devant nous? Seroit-ce le Capitole? Vraiment, me répliqua-t-il, nous en sommes bien éloignés. Le Mont que vous voyez est le Mont *Testacéo*, ou la Montagne des Pots-cassés, Montagne d'une nature toute singulière, & sur laquelle nos plus savants Antiquaires se sont souvent cassés la tête. En ce cas, lui-dis-je, il est à présumer qu'elle vaut la peine d'être vûe; Tournons donc de ce côté-là, puisque nous sommes si proches.

J'avois oui dire à Merville & à Laval que cette Montagne étoit le *Mont-martre* de Rome, je veux dire l'endroit où les Romains alloient plus volontiers se divertir, comme nos Bour-

Bourgeois de Paris font à *Mont-martre*. Ce qui les y attire principalement, c'est que dans aucun autre endroit on ne boit le vin, ni si frais, ni si délicieux. Mes gaillards s'y connoissoient l'un & l'autre; aussi fréquentoient-ils d'un meilleur cœur cetre Montagne, qu'ils ne faisoient les plus belles Eglises de Rome. Je voulus éprouver par moi-même ce qu'ils m'en avoient dit, & comme en partant le matin, je n'avois compté rentrer dans la Ville que le soir, j'avois ordonné à Merville de faire porter en cet endroit tout ce qu'il falloit pour faire un régal honnête à mon Compagnon de Voyage. Voyant donc qu'il étoit déjà tard, & d'ailleurs la faim commençant à me presser, je pris le prétexte de vouloir visiter cette Montagne, pour avoir l'occasion d'y mener mon aimable Conducteur. Je trouvai, en y arrivant, Merville, qui venoit au devant de nous, & qui s'impatientoit fort de notre retardement; car il étoit près de deux heures lorsque nous le joignimes. Lui ayant démandé s'il avoit éxécuté mes ordres: il y a déjà long-tems, Monsieur me dit-il, que tout est prêt. Donnez-vous seulement la peine, poursuivit-il en me montrant une espèce de Grotte, d'entrer ici avec Monsieur. Comment, lui dis-je avec vivacité, sommes-nous des gens, Monsieur & moi, à diner dans une Cave? Es-tu devenu fou, ou le Vin du *Mont-Testacéo* t'a-t-il fait tourner la tête?

Monsieur N . . . ., s'étant mis à sourire de mon étonnement & de ma vivacité: Entrons, entrons toujours, me dit-il; & nous éprouverons bientôt dans cette Grotte, ou Cave, comme il vous plaît de l'appeller, un agrément qui ne se rencontre pas dans les plus beaux Palais. Sur ce que je le priois d'excuser la stupidité de mon Valet, qui avoit choisi un lieu si peu décent pour nous rafraichir & nous remettre un peu de notre Fatigue: il ne pouvoit pas, me dit-il, en choisir de plus propre pour cela, ni de plus délicieux;

cieux; & vous en conviendrez vous-même dans quelques moments. La Table ayant été fervie fur le champ, comme notre courfe nous avoit donné beaucoup d'appetit à l'un & à l'autre, nous y fîmes fort bien notre devoir. Un verre de Vin que je demandai, & que je trouvai plus frais que s'il eût été mis à la glace, me fit faire un mouvement de furprife qui fit encore fourire mon Conducteur. Avouez, me dit-il, Monfieur le Comte, que vous ne vous attendiez pas de trouver ici une fi excellente Glacière; mais ce qui vous étonnera peut-être encore davantage, c'eft que cette extraordinaire fraicheur eft naturelle à cette Montagne. Auffi nos délicats & voluptueux Romains viennent-ils fouvent y goûter ce plaifir avec leurs Amis. C'eft une qualité qui eft particulière à cet endroit & que nos Princes & Seigneurs Cardinaux voudroient bien qui fe trouvât dans ceux, où ils ont bâti leurs Palais. Cela leur épargneroit beaucoup d'Argent que leur coûtent la glace & la nège, qui font rares dans ce Païs, & qu'ils font obligés de faire venir de loin & à grands fraix. Que ne les faifoient-ils conftruire, lui dis-je, fur le haut de cette Montagne? La Pofition & la perfpective en auroient été des plus belles. Ils auroient eu en même tems vûe fur la Ville, & vûe fur la Campagne, ce qui eft un des plus grands agréments que l'on puiffe défirer. Il eft vrai, me répondit Monfieur N . . . .; mais il auroit fallu pour cela qu'il euffent donné près de deux cents pieds de profondeur aux fondements de ces Edifices; car cette Montagne en a cent-foixante de hauteur, fur deux mille pas de circuit, & comme elle n'eft qu'un amas de Pots-caffés, de Tuiles, de Briques, & autres décombres, vous concevez de refte qu'il eft impoffible de pofer aucun Edifice tant foit peu confidérable fur un pareil fonds; auffi n'y avez-vous vû, & n'y verrez-vous, que quelques Grottes, pareilles à celle-ci, qu'on y a creufées uniquement

à

à caufe de cette fraicheur extraordinaire qui s'y fait fentir, & qui donne au Vin le goût délicieux, que vous allez trouver dans celui-ci.

Je reconnus dans l'inftant la vérité de ce qu'il me difoit; mais un phénomène qui me furprit encore bien davantage, fut que je fentis, quelques moments après, une fraicheur des plus agréables, caufée par un nombre infini de doux Zéphirs, qui fortoient de tous les côtés de la Grotte, comme par autant de tuyaux foûterrains, pour venir nous careffer & nous rafraichir. Je demandai à Monfieur N . . . ., s'il éprouvoit la même chofe. Affurément, me répondit-il, & ce n'eft pas la centiéme fois que cela m'eft arrivé dans ces Grottes. Tous ceux qui y viennent l'éprouvent comme nous; & c'eft pour cette raifon particulière qu'elles font extrêmement fréquentés, fur-tout pendant l'Eté. Il alloit m'expliquer les caufes Phifiques d'un effet fi fingulier; mais comme nous avions alors quelque chofe de plus preffé à faire, je le priai de fe reffouvenir que le Corps doit avoir fon tour, & qu'il à fes befoins auffi-bien que l'Efprit. J'ajoûtai que j'appréhendois que les douces Haleines des Zéphirs qui nous faifoient tant de plaifir, ne fiffent perdre à nos fauces un peu de leur bonté. Cela pouroit bien arriver, me répliqua-t-il en riant; mais, en tout cas, nous avons la meilleure de toutes qui eft l'appetit. Il eut d'autant moins de peine à me perfuader de ce dernier Article, que, contre fa coûtume, & contre celle des Romains qui, en général, font naturellement fort fobres, il officioit parfaitement bien. Auffi lui en donnois-je l'Exemple. Notre appetit, joint à la bonté, à la fraicheur du Vin, & à l'air délicieux que nous refpirions en cet endroit, ne contribua pas peu à nous égayer. Je reconnus en cette rencontre la fauffeté d'un préjugé dans lequel font bien des

 gens,

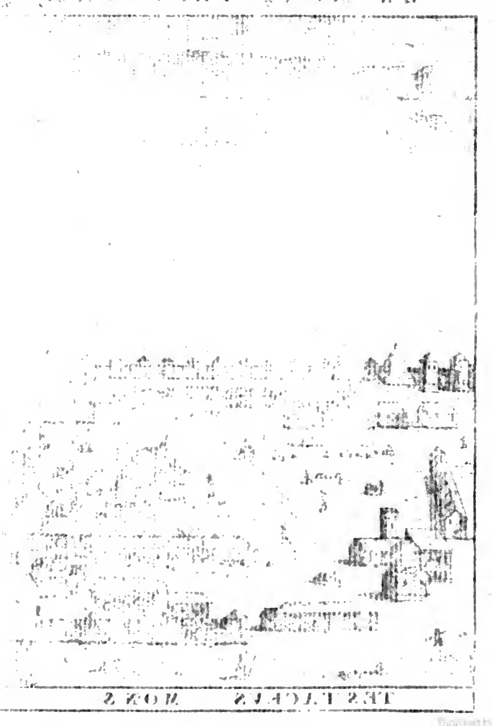
gens, & cela ſur je ne ſai quel fondement. Ils s'imaginent qu'il n'y a point de plus ennuyeuſe Compagnie à Table que celle d'un Savant. Pour moi je n'ai jamais entendu un ſi grand nombre de jolies choſes, ni vu d'humeur plus enjouée que le fut celle de Monſieur N . . . ., il badinoit agréablement ſur tout, même ſur les ſujets qui en paroiſſoient le moins ſuſceptibles, de-ſorte qu'on pouvoit dire, en quelque façon, que ſon eſprit, ſemblable aux Zéphirs du *Mont-Teſtaceo*, lui ſortoit du Corps preſqu'à chaque choſe qu'il diſoit. Qu'on loue tant qu'on voudra les plaiſirs de la Table; pour moi, quelque délicate qu'y ſoit la bonne chère, elle m'a toujours paru fort inſipide tant que je n'y ai trouvé que des Goinfres, dont l'entretien ne roule ordinairement que ſur la friandiſe des mêts, ſur l'habileté du Cuiſinier qui les a préparés, & ſur ſa délicateſſe des vins que l'on y ſert. Hé combien n'y a-t-il pas de milliers de Tables dans le Monde, même chez les plus grand Seigneurs, où la converſation ne roule préſque point ſur d'autres matières. En ce cas je puis dire que jamais repas ne fut mieux, ni plus délicatement aſſaiſonné que celui que je pris avec Monſieur N . . . . Quoiqu'il fût un peu long, l'enjouement de ſon humeur & de ſes diſcours me le fit trouver extrêmement court.

Enfin vers le milieu du deſſert notre conſervation tomba ſur le *Mont Teſtacéo*. Il me rapporta, à ce ſujet, les différentes opinions des Antiquaires ſur la formation de cette Montagne. Les uns, dit-il, ſuivant l'Etimologie du nom qu'elle porte, prétendent qu'elle s'eſt uniquement formée de Teſts, ou débris des Pots-caſſés (en latin, *Teſta*) que les Potiers de Rome, à qui Tarquin l'*Ancien* donna cet endroit pour y établir leur manufacture, jettoient en ce lieu, ce qui par la ſuite du tems produiſit, ſelon eux, cette élévation extraordinaire. Mais comme, en réfléchiſſant

LE MONT TESTACEO. P. 25



TESTACEVS MONS



un peu plus sur la chose, on a trouvé que tous les Pots-cassés du monde entier, apportés dans cet endroit, n'auroient pas été suffisants pour en faire une Montagne de cette hauteur, d'autres y ont encore ajoûté les Pots, ou Cruches, dans lesquels ils prétendent que les Villes, Provinces, & Royaumes Tributaires envoyoient à Rome les subsides qu'ils payoient à la République, & qu'on jettoit tous, disent-ils, dans cet endroit lorsqu'on les avoit vuidés. Par malheur pour ces Messieurs, l'Histoire Ancienne nous apprend que ces Pots, ou Cruches, n'ont jamais existé que dans leur imagination ; que la plus grande partie de cet Argent ne venoit point à Rome, mais étoit employée ou dans ces Provinces, ou dans les autres, pour l'entretien des Légions, le payement des Officiers, l'honoraire des Magistrats, Gouverneurs, & pour les autres charges & besoins de l'Etat; que la plûpart de ces Villes n'étoient pas même chargées du soin de faire remettre cet Argent à Rome, mais qu'on envoyoit, au-contraire, pour cet effet, de Rome dans les Provinces, des Officiers auxquels on donnoit le nom de *Questeurs*, qui faisoient transporter le reste de cet Argent à Rome, non pas dans des Pots de Terre, mais dans de bons sacs de cuir. C'est ce que nous apprenons de Plutarque qui, dans la vie de Caton d'*Utique*, rapporte que ce Romain fut envoyé pour cela pendant sa Questure, en Asie, & dans l'Isle de Chipre. Il ajoûte que Caton craignant, à son retour, que le Vaisseau sur lequel il étoit, ne vint à périr, & que ce Trésor ne fût perdu pour la République, après avoir lié tous ensemble les sacs de cuir dans lesquels il étoit, il eut la précaution de faire attacher à de longues cordes plusieurs grans morceaux de Liége qui, en cas d'accident, indiqueroient,

du moins, l'endroit de la Mer où ils féroient tombés, & où l'on pourroit les repêcher.

D'AUTRES Antiquaires, continua Monſieur N . . . ., pour élèver encore cette Montagne à la hauteur où elle ſe trouve, ont joint à tous ces Pots-caſſés les Urnes de Terre, qui ſervoient, diſent-ils, à renfermer les cendres des Eſclaves & des pauvres habitants de Rome, & qu'on jettoit encore, ſelon eux, dans cet endroit lorſqu'elles ſe trouvoient caſſées, ou par la longueur du Tems, ou par quelque autre accident. Mais ces Meſſieurs n'ont pas fait attention premiérement que pendant près de ſept cents ans on ignora à Rome l'uſage de brûler les Cadavres, uſage qui fut ètabli par *Sylla*, lequel l'ordonna ainſi dans la crainte que le Sénat & le Peuple Romain, juſtement indignés de ſes cruautés, ne s'en vengeaſſent, après ſa mort, ſur le ſien, & ne le miſſent en piéces après l'avoir fait déterrer, comme il avoit fait lui-même celui du célèbre *Marius*, ſon Maitre & ſon Concurrent; en ſecond lieu qu'on n'y brûloit que les corps des Morts de la première diſtinction, & que ceux des Eſclaves & du Peuple étoient enterrés hors de la Ville, dans un champ deſtiné à cet uſage. On le nommoit *Puticuli*, tant à cauſe des foſſés en forme de puits, que l'on y faiſoit pour cela, & qu'on ne refermoit que lorſqu'ils étoient pleins, qu'à cauſe de la mauvaiſe odeur qu'exhaloient ces Cadavres ainſi entaſſés les uns ſur les autres, & qui duroit juſqu'à ce que la foſſe fût refermée.

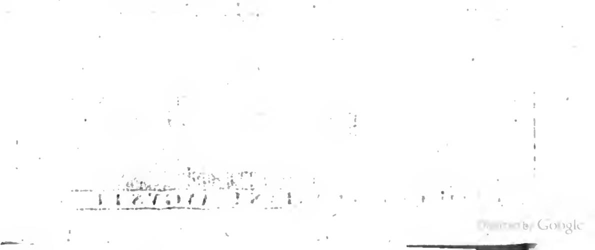
VOILA', continua Monſieur N . . . ., quelles ont été les diverſes opinions de nos Savants ſur la formation de cette Montagne, qui les a d'autant plus embarraſſés qu'aucun ancien Ecrivain ne leur a donné ſur cela aucune lumière. Pour moi j'en ſuis d'autant moins étonné, que je ſuis très

très persuadé qu'il s'en falloit de beaucoup que de leur tems elle eût la hauteur qu'elle a eu depuis, & que d'ailleurs ils ne l'ont pas jugée digne de leur attention. Quel est en effet l'Historien grave, qui s'avisera jamais d'aller parler dans ses Ecrits, d'un Champ situé hors de la Ville, comme l'étoit alors celui-ci, où par ordonnance de la Police on portoit les Pots-cassés, les Tuiles, les Briques, les Décombres, & peut-être les autres immondices, comme je ne doute point que cela s'est pratiqué autre-fois, ce qui, par la succession des siécles, a enfin formé la Montagne dont il s'agit. C'est ainsi, m'a-t-on dit (& j'ai vû en partie la chose de mes propres yeux) que se sont formés les nouveaux Remparts, ou hautes Terrasses, qui séparent aujourd'hui Paris d'avec ses nouveaux *Fauxbourgs*. Si toutes les décombres de la Ville, dont ces Terrasses ont été faites, avoient été rassemblées en un seul monceau, je suis persuadé qu'elles y formeroient aujourd'hui une Montagne, aussi haute, pour le moins, que celle-ci. Que seroit-ce si elles y avoient été rassemblées pendant neuf cents, ou mille ans de suite? Je ne doute point, dans ce dernier cas, qu'elles n'en formassent une peut-être aussi élevée que le fameux *Pié de Tenerif.* Voilà Monsieur, ce que je crois qu'on peut dire de plus raisonnable sur la formation de notre *Mont Testaceo.*

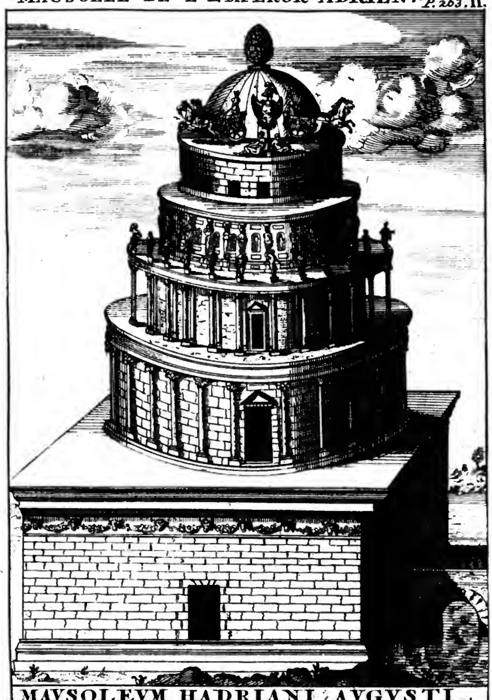
A l'égard de la fraicheur extraordinaire qu'on ressent dans ces Grottes, la raison Phisique qu'on en donne, est que la forme très irrégulière des matériaux divers dont cette Montagne a été formée, laissant entre eux des millions de petits passages à l'Air, en serpentant avec violence par ces passages sous Terre, il y prend ce dégré extraordinaire de fraicheur, qui fait tant de plaisir. C'est effectivement, une vérité confirmée par l'expérience que, quelque chaud que soit l'air, il devient plus ou moins froid, à proportion

que les passages par lesquels il sort sont plus ou moins étroits. Nous en avons la preuve, lui dis-je, dans celui qui sort à tous moments de nos poumons, & qui certainement n'est rien moins que froid ; Cependant nous nous en servons tous les jours pour rafraichir, presque en un instant, les choses les plus brûlantes, & cela par la seule & simple compression, plus ou moins grande de nos Levres .... Bien nous en prend, reprit-il en riant. Sans cette sage précaution, sans cette Phisique toute simple que la Nature nous apprend, il n'y a point de Gourmand, ou d'Affamé, qui ne s'échaudât tous les jours l'estomac.

NOUS passames dans cet agréable lieu une couple d'heures le plus délicieusement du monde ; après quoi nous remontâmes en Calèche, & continuâmes notre route. Il nous en fallut bientôt descendre pour traverser le *Tibre* dans un Ponton, ou Bac, qui nous passa de l'autre côté. Alors étant remontés, nous cotoyames les murs du quartier de Rome appellé *Borgo*. Ce quartier du tems des Romains, étoit présque inhabité, n'étant alors occupé que par des Jardins, où ils alloient, de tems en tems, se promener, comme font encore aujourd'hui nos riches Bourgeois dans ceux qu'ils ont dans les Fauxbourgs de leur Ville. L'Empereur *Constantin*, premier Empereur Chrétien, ayant bâti sur le Mont *Vatican*, qui est tout proche de ce quartier, la fameuse Eglise de S. Pierre, à laquelle il laissa de grands trésors; & cette Eglise ayant été dans la suite pillée plusieurs fois par les *Goths* & par les *Maures*, qui infestèrent longtems l'Italie, les Papes, pour la mettre à couvert de leurs incursions & de leurs rapines, firent faire tout au tour une enceinte de murailles, qui s'étant élargie & continuée avec le tems ne forma plus qu'un seul quartier avec celui des anciens Romains. Cette enceinte, qui dans la suite se trouva



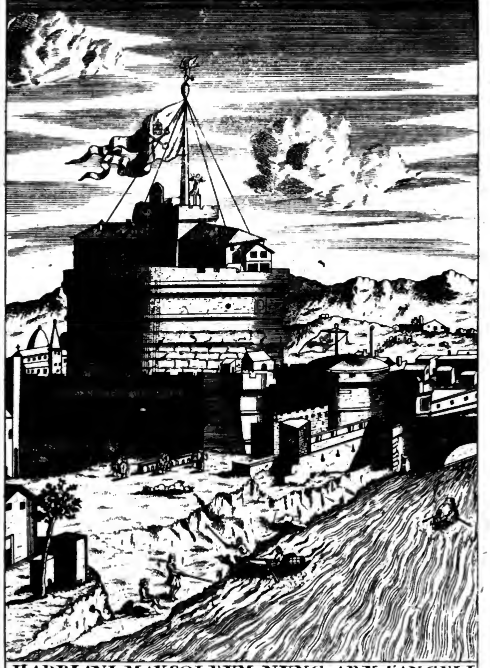
MAUSOLÉE DE L' EMPERUR ADRIEN. P. 263. II.



MAVSOLEVM HADRIANI AVGVSTI.



RESTES DU MAUSOLÉE D'ADRIEN, NOMMÉ LE CHATEAU S. ANGE. P. 263. I.



HADRIANI MAVSOLEVM NVNC ARX S ANGELI

va médiocrement habitée, ſur-tout depuis que les Souverains Pontifes ont fixé leur réſidence au *Vatican*, prit le faſtueux nom de *Cité Léonine*, de celui du Pape *Léon* IV. un de ceux qui a le plus contribué à ſa conſtruction. Elle n'offre rien de curieux par dehors, ſi ce n'eſt l'irrégularité de ſes fortifications modernes, qui ne lui ſeroient aujourd'hui d'aucune défenſe, s'il arrivoit que nos Souverains Pontifes vinſſent à ſe brouiller avec nos Souverains de l'Europe, choſe dont ils ſe garderont bien. Nous en fîmes très rapidement le tour, & arrivâmes au Château *Saint Ange*, où ſe termine la nouvelle enceinte de ce côté-là.

Il faut être Romain, ou pour mieux dire, n'avoir vû aucune des Fortereſſes d'aujourd'hui, pour ſe vanter, comme fait le Peuple de Rome, que celle-ci eſt imprénable. Elle n'eſt effectivement rien moins que cela, & ne peut tout au plus ſervir de refuge aux Papes qu'en cas de quelque émotion, ou ſédition populaire; ce qu'ils n'ont pas lieu d'appréhender, ayant affaire aux ſujets du monde les plus dociles & les plus pacifiques. D'ailleurs la Sageſſe de leur conduite, & la douceur de leur gouvernement les mettent auaujourd'hui à couvert de ces révolutions, qui étoient autrefois aſſez fréquentes dans cette Ville. Pour leur ménager toute-fois cette retraite, *Aléxandre* VI, le plus méchant de tous les hommes, & qui par conſéquent en avoit plus beſoin qu'aucun autre, fit conſtruire une longue Gallerie de communication de leur Palais à ce Château, dans lequel ils peuvent ſe rétirer ſans être vus de perſonne. Comme je compte préſque pour rien quatre Baſtions très foibles que le Pape *Urbain* VIII. y fit faire il y a environ cent ans, ſa principale défenſe conſiſte dans une centaine de piéces de canon, dont ils pouroient ſe ſervir dans une néceſſité très preſſante, pour foudroyer la Ville, & achever de la ruiner.

Il

Il me faudroit, me dit Monsieur N . . . . Vous faire un volume si j'entreprenois de vous rapporter toute l'Histoire de ce Château qui, dans sa première Origine, à servi de Tombeau à l'Empereur *Adrien*, & à six de ses Successeurs. C'étoit un superbe Edifice, à plusieurs étages, revétu de marbre depuis le bas jusqu'en haut. Le premier, qui est quarré, comme vous le voyez, étoit extrêmement massif, ce qui joint au reste fit donner à ce Mausolée le nom de *Moles Adriani*. Il falloit qu'il fût aussi solide pour servir de bâse & de fondement à quatre ou cinq grandes Tours rondes, qui s'élévoient, toûjours en diminuant, les unes sur les autres. La dernière portoit un Dôme sur le haut duquel étoient deux Paons & une Pomme de Pin, en bronze doré, d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuses. Les deux Paons ont disparu; mais la Pomme se voit encore dans les Jardins du Pape au *Vatican*. Autour de chaque étage regnoit un grand Portique, sous lequel on pouvoit se promener, soûtenu par un grand nombre de belles Colonnes de Marbre que *Constantin* en fit enlever pour en orner les deux Eglises qu'il fit bâtir, l'une en l'honneur de S. *Pierre*, & l'autre en l'honneur de S. *Paul*. A l'égard des Statues, tant d'Hommes, que de Chevaux & autres Animaux, dont ce monument étoit, en quelque façon, chargé, & qui étoient au nombre de sept cents, elles furent toutes brisées par *Bélisaire*, pendant le siége qu'il eut à soûtenir contre les *Goths*. Ces Barbares, qu'il avoit déjà chassés une fois de Rome & de toute l'Italie, y étant revenus quelques années après, & ayant attaqué la Ville par cet endroit, ce brave Général se servoit de ce Sépulcre comme d'une Citadelle pour les arrêter. Il repoussa en effet vigoureusement leurs attaques, & ce siége, qui fut très long, ayant consommé toutes ses munitions de Guerre, il fit bri-

ser

ser toutes ces Statues, & se servit des Morceaux pour écraser ses Ennemis, qu'il força de lever honteusement le siége. Depuis ce tems ce Mausolée a toujours servi de Citadelle à tous ceux qui ont été Maîtres de Rome, & les siéges sans nombre qu'on lui a fait soûtenir, l'ont mis dans l'état où vous le voyez aujourd'hui. Un Ange qui apparut, dit-on, à St. *Grégoire le Grand*, sur ce Château, un jour qu'il assistoit à une Procession qu'il avoit ordonnée pour faire cesser la peste, qui désoloit alors Rome, lui a fait donner par ce Pape le nom de Château S. *Ange*, qu'il a toûjours porté depuis.

La description que Monsieur N . . . ., venoit de me faire du magnifique Mausolée d'*Adrien*, occasionna quelques réflexions que nous fîmes sur la sotte vanité des hommes, qui veulent que leur Orgueil saute aux yeux de tout le monde, & se perpétue, pour ainsi dire, après leur mort. Y a-t-il en effet rien de plus ridicule que l'Ambition des Grands, qui leur fait élever, même de leur vivant, des Bâtiments si superbes, le tout pour y enfermer une poignée de leurs cendres ? Que voulez-vous reprit mon aimable Conducteur ? Tel est le risible effet de cette passion. Elle veut encore éclater, même plusieurs siécles après que celui qui en étoit possedé pendant sa vie, est rentré dans le néant, dont nous sommes tous sortis, & dans lequel nous rentrerons tous. Vous en allez voir, ajoûta-t-il, une nouvelle preuve dans les restes d'un second Mausolée encore bien plus magnifique, que le plus ambitieux, & le plus grand des Empereurs fit construire pour lui & pour ses Successeurs, vingt-huit, ou trente ans avant sa mort.

Nous rentrâmes aussi-tôt dans la Ville, & repassâmes le *Tibre* sur le pont du Château S. *Ange*, qu'on nommoit autre-fois *Ælius*, parce qu'il fut bâti par l'Empereur *Ælius Adrien*, dont nous venions de voir le Sépulcre. Prenant

Ll en-



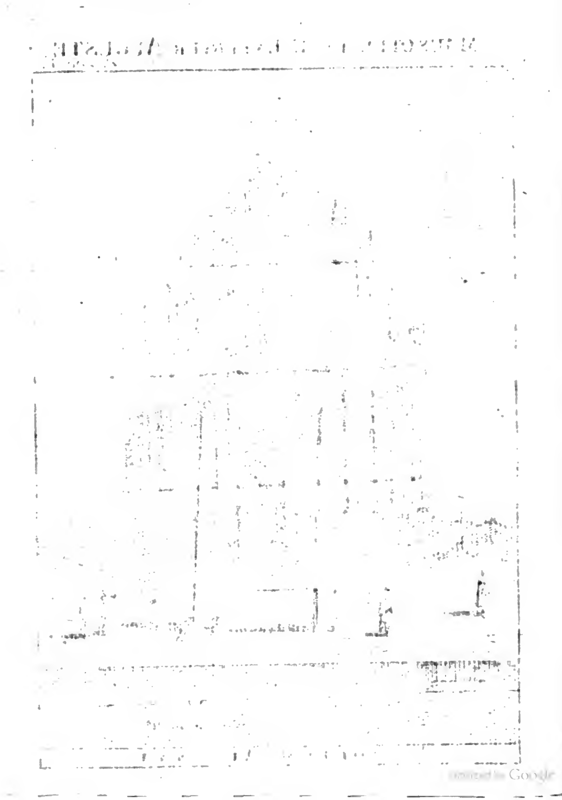
enſuite ſur la gauche, nous tournâmes dans une rue, qui nous conduiſit au Palais des Signors *Fioravanti*, dans lequel nous entrâmes. On nous en fit voir toutes les curioſités, dont la plus conſidérable, à mes yeux, fut un reſte du Mauſolée d'*Auguſte*, cet Empereur dont Monſieur N . . . venoit de me parler, & qui ſert aujourd'hui d'enclos à un fort beau Parterre, qu'on a pratiqué dans ſon enceinte. Voilà, me dit mon Conducteur, tout ce qui nous reſte du plus magnifique Sépulcre qu'il y ait jamais eu, ſans en excepter même celui que la tendre & fidelle Reine *Artémiſe* fit batir la première à ſon cher époux *Mauſole*, & que les Anciens ont

MAUSOLÉE DE L' EMPEREUR AUGUSTE

P. 206. I



MAUSOLEUM AUGUSTI



RESTES DU MAUSOLÉE D'AUGUSTE. *P. 260. II.*





ont mis au nombre de ſept Merveilles du monde. Celui-ci, dont vous ne voyez que le premier étage, en avoit neuf ou dix, qui s'élèvoient, toujours en diminuant, les uns au-deſſus des autres, & formoient une Piramide ronde, fort exaucée, ſur le haut de laquelle étoit la Statue Coloſſale de cet Empereur, en bronze doré. Sur chaque étage de cette Magnifique Piramide, qui étoit d'une pierre blanche comme la nège, on avoit planté des arbres toujours verds, qui couvroient ce monument de leur ombre, & ſous leſquels on pouvoit ſe promener. Derrière ce Sépulcre *Auguſte* avoit fait planter un grand Bois, diſtribué en pluſieurs Allées, qui s'étendoient le long du *Tibre*, & ſervoient de promenade aux Romains. La principale entrée de ce Mauſolée, qui étoit du côté du Champ de *Mars*, étoit ornée de deux Obéliſques qu'il avoit fait apporter d'*Egypte*. Enfin cet Empereur pourvoyant à tout, & voulant qu'à ſa mort tout ſe fit avec magnificence, avoit fait paver de belles pierres blanches, à quelque diſtance de-là, une grande Place fermée par une Baluſtrade de fer, & environnée de grands arbres. Cette Place étoit deſtinée pour y dreſſer le bucher, ſur lequel on devoit brûler ſon Corps après ſa mort. En attendant il y fit éléver ſa Statue en Marbre, laquelle fut tranſportée enſuite près de ſon Mauſolée, ainſi que celles de ſes Succeſſeurs, dont les cendres y furent enfermées avec les Siennes, & celles de ſes Parents & Amis *. Comme il ne s'y trouvoit plus de place du tems de l'Empereur *Adrien*, ce fut une des raiſons qui engagea ce Prince à bâtir, pour lui & ſes Succeſſeurs, celui que nous venons de voir, & qu'il fit conſtruire à peu près ſur le modèle de celui-ci.

A cette occaſion Monſieur N . . . m'entretint de pluſieurs

* VOYEZ la Taille douce qui répréſente le Champ de Mars, pag. 201.

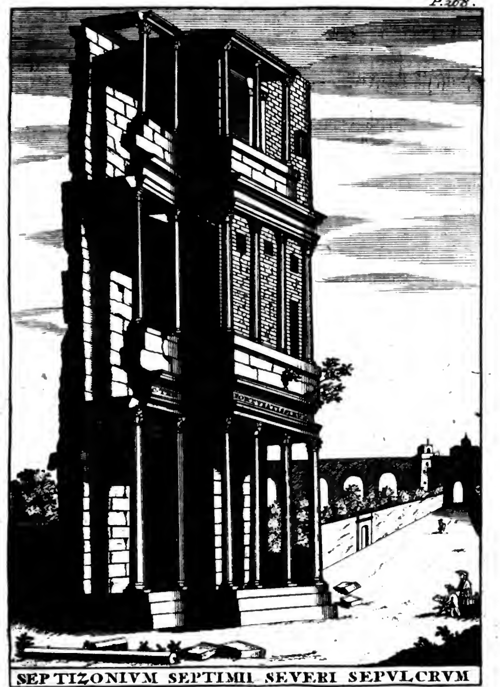
ſieurs autres Sépulcres, que les Succeſſeurs de cet Empereur firent bâtir à ſon exemple, & ſur-tout de celui de *Septime Severe*. C'étoit un Edifice fort exaucé, qu'on nomma *Septizonium*, parce qu'il étoit composé de ſept étages, & orné d'autant de Portiques & de belles Colonnes, dont il ne reſte plus que quelques Veſtiges, que je vis quelques jours après. Comme le peu qui nous reſtoit à voir des murs de la Ville, n'offre rien de curieux, que d'ailleurs tout ce quartier eſt occupé par des Marchands de bois, qui y tiennent leurs chantiers, leſquels embaraſſent le paſſage, nous regagnâmes par dedans la Ville la Porte *del Populo*, par laquelle nous étions ſortis le matin, & je me rendis chez moi très ſatisfait de mon Voyage.

MON intention étoit d'y retenir à ſouper Monſieur N... à qui j'en fis les plus vives inſtances; mais il me fut impoſſible de l'engager à me faire ce plaiſir. Je le reconduiſis donc chez lui, où je le remerciai fort de la complaiſance qu'il avoit eu de m'accompagner, & des curieuſes inſtructions qu'il avoit bien voulu me donner ſur les Antiquités que nous avions viſitées enſemble. Pour recevoir vos remerciments, me dit-il en ſouriant, il faudroit, Monſieur le Comte, que vous euſſiez vû tout ce que l'Antiquité nous a conſervé dans notre Ville. En ce cas mes petits ſervices ne vous ſeroient plus néceſſaires; mais vous n'en êtes pas encore là, & j'eſpère que j'aurai le plaiſir de vous être utile, du moins en cela, encore plus d'une fois. En attendant comptez toujours ſur une perſonne qui eſt toute à votre ſervice. Madame ſon Epouſe, qui parut avec ſa Fille & quelques autres Dames, termina nos compliments, de part & d'autre, en nous propoſant une partie de Quadrille. Je l'acceptai, & nous nous mimes à jouer juſqu'à l'heure du ſouper. Je comptois alors me retirer chez moi; mais Monſieur N.... me retint en me diſant qu'il vouloit avoir ſa revanche du

Mont

RESTES DU SEPULCRE DE L' EMPEREUR SEVERE.

P. 268.



SEPTIZONIVM SEPTIMII SEVERI SEPVLCRVM

Q

Mont Testaceo, & que je ne pouvois la lui refuser sans commettre une injustice. Je ne fis de résistance qu'autant que la Politesse en exigeoit, & me rendis enfin à ses instances & à celles de Madame son Epouse.

De toutes les personnes qui composoient l'Assemblée, il n'y en eut point qui m'y parût plus sensible que Mademoiselle N . . . . j'avois déjà rémarqué que cette aimable Fille se plaisoit beaucoup en ma Compagnie. Comme je ne trouvois pas moins d'agrément dans la sienne, je lui faisois, de mon côté, toutes les petites Galanteries & Amitiés qui sont ordinaires & naturelles entre deux jeunes personnes, & je m'étois souvent apperçu qu'elle les recevoit avec une satisfaction qu'elle avoit peine à cacher. Je connoissois trop le cœur humain par ma propre expérience, pour ne pas en deviner la cause. D'ailleurs elle ne me la laissa pas long-tems ignorer. En effet étant de retour au logis, & cherchant quelque chose dans ma poche, j'y trouvai une Lettre cachetée, dont le caractère m'étoit inconnu, aussi-bien que la façon dont elle m'étoit parvenue. Je l'ouvris & la lus aussitôt. Elle étoit conçue en ces termes.

Monsieur,

J'ignore *qui a procuré à mon Père, & à notre Famille l'Honneur de votre aimable connoissance; mais quel qu'il soit, je dois le regarder comme le plus grand de mes ennemis, puisque par-là il m'a enlevé ce que j'avois de plus cher au monde, je veux dire le repos & la tranquilité de mon cœur. J'avois cent fois oui dire que rien n'est plus dangereux pour une jeune Fille que la vûe d'un Homme aimable; vous ne me l'avez que trop fait éprouver. De grace, Monsieur, rendez-moi, s'il est possible, ce que vous m'avez ôté, ou du moins enseignez moi quelque moyen de le*

récouvrer. Elévée dans l'innocence, je ne sçai quel nom donner aux sentiments que vous m'avez inspiré, encore moins les définir. Je tremble toutes les fois que je sçai que vous devez venir chez nous, & néanmoins j'aspire après ce moment avec une impatience extraordinaire. Je ne suis rien moins que tranquille en votre absence, & je le suis encore moins lorsque je vous vois. Le chagrin & l'ennui me dévorent d'un côté, & de l'autre l'excès de la joye me met hors de moi-même. Quelle triste situation pour une jeune personne! seroit-il possible que vous éprouvassiez la même chose! Que je vous plaindrois en ce cas, ou plutôt que je serois . . . . . Je n'ôse achever dans la crainte d'en trop dire. Peut-être même l'aveu que je vous fais ici, malgré moi, de ma situation, vous paroîtra-t-il répréhensible. Pardonnez le à mon innocence. J'ai cru pouvoir le hazarder, & que je ne courois aucun risque de le faire à une personne, qui me donne sans cesse des marques de son amitié, & à qui je n'ai pû réfuser la mienne. Si ce nouvel aveu vous offense, oubliez le pour jamais aussi-bien que celle qui vous le fait. Que sa situation seroit heureuse si, de son côté, elle pouvoit en faire autant!

QUOIQUE cette Lettre ne fût point signée, & que je n'en connusse point l'écriture, je n'eus pas de peine à savoir de qui elle venoit. Une rougeur involontaire qui se répandit tout à coup sur le visage de Mademoiselle N . . . lorsque je la vis le lendemain, acheva de me confirmer que c'étoit elle qui me l'avoit écrite & glissée dans ma poche, sans que je m'en fusse apperçu. Je ne pus m'empêcher, après l'avoir lue, de faire quelques réflexions sur les passions du cœur humain. Il est partout le même, me dis-je à cette occasion. Mademoiselle N . . . . éprouve à Rome, à mon sujet, ce que ma chère Emilie me fit éprouver

à

à Ti . . . . ville, la première fois que j'eus le bonheur de l'y voir. Mais que la ſituation de cette Demoiſelle eſt bien différente de la nôtre! L'Amour alors nous bleſſa tous les deux du même trait; & il ſemble qu'il ne permit que nous nous rencontraſſions, que pour former les nœuds indiſſolables, qui nous attacheront éternellement l'un à l'autre. Que je vous plains, m'écriai-je en ſoupirant, aimable Angélique (c'étoit le nom de Mademoiſelle N . . . .) ſi votre paſſion eſt auſſi violente qu'elle me le paroit, ſi vous n'avez pas plus de force, ni plus d'empire ſur votre cœur, que je n'en ai eu moi-même ſur le mien dans une rencontre toute ſemblable!

CETTE avanture, que nos petits-Maîtres auroient regardée comme une bonne fortune, & qu'ils auroient peut-être eu l'indiſcrétion de publier, me fit un véritable peine, & l'impoſſibilité abſolue où je me trouvois de répondre à ſa paſſion, me fit reſſentir toute la rigueur de ſon ſort. Je me trouvai moi-même embarraſſé ſur le parti que j'avois à prendre en cette occaſion. Flatter ſon Amour, c'étoit l'accroître & l'irriter encore davantage; le rébuter, c'étoit la déſeſpérer, & je ne pouvois me réſoudre, ni à l'un, ni à l'autre. J'eſſayai donc de prendre un milieu. Je continuai, à l'ordinaire, mes viſites chez Monſieur N . . . ., & feignant d'ignorer la déclaration que ſa Fille m'avoit faite, je ne changeai rien à ma manière d'agir avec elle. Elle en parut un peu ſurpriſe, après la démarche que ſon amour pour moi lui avoit fait faire. L'Air embaraſſé qu'elle avoit quelque-fois, & une certaine rougeur qui lui couvroit le viſage toutes les fois qu'elle me regardoit, ne m'exprimoient que trop le trouble où étoit ſon cœur. Je faiſois ſemblant de ne m'en pas appercevoir afin de ne pas l'augmenter, mais voyant à la fin que tous mes ménagements ne faiſoient qu'irriter encore davantage le mal dont elle étoit atteinte, pour lui

lui épargner ce tourment, je tâchai d'éviter sa rencontre. Par-là je m'épargnai à moi-même l'embarras d'un éclaircissement, dont j'aurois peut-être eu bien de la peine à me tirer, & je ménageai la délicatesse Italienne, qui n'entend point raison sur cet Article. Je rapporterai ci-après ce qui en arriva.

CEPENDANT pour n'être point incommode aux aimables Savants, qui m'avoient fait offre de leurs services, j'entrepris de visiter seul les monuments Antiques, qui parlent, pour ainsi dire, tous seuls, & qui s'expliquent eux-mêmes aux yeux d'un Voyageur un peu versé dans l'Histoire Romaine. Tels sont les Arcs de Triomphe élévés par l'autorité & par l'ordre du Sénat en l'honneur de quelques Empereurs, dont ces Monuments, joints à leurs belles Actions, ont immortalisé le nom & la mémoire. Tels sont encore quelques Temples, & autres Edifices, que leur beauté & leur solidité ont sauvé des ravages du Tems & de la fureur des Barbares. . De tous ces monuments, qui étoient autre-fois en très grand nombre à Rome, il n'en reste plus aujourd'hui qu'autant qu'il en faut pour faire connoître le bon goût & la magnificence de ses anciens Habitans.

LE premier que je rencontrai en mon chemin fut l'Arc de Triomphe, que le Sénat & le Peuple Romain firent élèver a la gloire de l'Empereur *Titus*, ce grand Prince à qui l'Histoire, malgré la courte durée de son Empire qui ne fut que de deux ans & quelques mois, à conservé le glorieux & inestimable titre de *délices du genre humain.* Cet Edifice, qu'on ne peut voir sans être un peu couroucé contre les Papes, qui le laissent dépérir, quoiqu'il méritât mille fois mieux d'être enchassé, que quantité de guénilles & babioles qui sont renfermées à Rome dans les plus précieux Métaux, est tout de Marbre. Mais ce qui le rend encore plus respectable, c'est que nous n'avons guére

Arc de Triomphe de l'Empereur Titus.



TITI ARCVS

re de Monument plus frappant & plus autentique de l'accompliſſement de la Prophétie de J. C. ſur la malheureuſe Ville & ſur le Temple de *Jeruſalem*, que ce Prince réduiſit en cendres, & dont il emporta tous les Tréſors, les Vaſes ſacrés, & tous les plus riches Ornements, dont ſon Triomphe fut orné ſelon la coûtume des Romains. C'eſt ce dont on voit la preuve dans les bas rélièfs qui ſont encore ſous l'unique Arcade qu'il a, & dans l'un deſquels ce Prince eſt réprèſenté ſur ſon Char de Triomphe, traîné par quatre chevaux de front. Il y paroit couronné par la Victoire & précédé de douze Licteurs portant les faiſſeaux Conſulaires. Dans les autres ſont réprèſentés le Chandélier d'or à ſept branches, les deux Tables de la Loi de *Moiſe*, la Table d'or ſur laquelle on expoſoit devant le Seigneur les pains de propoſition, l'Autel des parfums, & quantité d'autres Vaſes & riches dépouilles enlevées aux *Juifs*, dont on voit un grand nombre chargés de chaînes, qui ſuivent ſon Triomphe. La figure de ce Prince qui paroit à genoux ſur un Aigle qui l'emporte dans les airs, & le titre de *Divus* que l'inſcription de cet Arc de Triomphe lui donne, font aſſez connoître que le Sénat ne le lui éléva qn'après ſa mort, qui fut très prématurée, & lorſqu'on l'eut mis, ſelon l'uſage, au nombre des Dieux.

La vûe de celui de *Conſtantin*, à qui la flatterie a donné aſſez injuſtement le ſurnom de *Grand*, me fit faire quelques réfléxions que j'inſérerai ici. La première eſt le ſoin extraordinaire qu'on a pris pour la conſervation de ce Monument, auquel il ne manque pas une ſeule Pierre, pendant qu'on en a laiſſé dépérir, & même détruir, tant d'autres, auprès duquel celui-ci étoit très peu de choſe. Après avoir cherché la raiſon de cette diſtinction particulière, je crus l'avoir trouvée, non pas tant dans la beauté & la ſolidité de cet Edifice, que dans la fine Politique

Papes & dans la superstition des Chrétiens. Il y a peu de gens dans le monde qui n'aient entendu parler de la prétendue donation faite par cet Empereur au Pape, de la Ville de Rome & de tout son Territoire. Quoique cette donation soit une pure Chimère, que l'on a inventée après-coup pour tâcher de justifier une usurpation des plus hardies qui ait peut-être jamais été faite, les Papes néanmoins & leurs Supôts vinrent à bout de la faire croire comme une verité des plus constantes dans ces siécles ténébreux & d'ignorance, pendant lesquels le genre humain sembloit avoir pris à tâche de faire Parade de sottise & de crédulité. Pour donner encore plus de vogue à cette Fable, on en inventa & on en débita d'autres encore plus fausses. *Constantin*, dont l'unique vertu (si l'on peut dire que c'en est une, que de ne pas égorger des innocents) fut de ne point faire persécuter les Chrétiens, comme avoient fait plusieurs de ses Prédécesseurs & d'avoir donné beaucoup d'Or & d'Argent aux deux premières Eglises qu'il fit bâtir, à Rome en l'Honneur de St. *Pierre* & de S. *Paul*, *Constantin* dis-je, fut mis par les Ecrivains Ecclésiastiques au rang des plus grands Princes de la Terre. La hardiesse, ou pour mieux dire l'imposture, alla jusqu'à le mettre au nombre des Saints, comme on le voit dans quelques Martirologes anciens, quoique l'Histoire Romaine nous apprenne qu'il fit beaucoup de mauvaises actions, qu'il fut, aussi-bien que *Clovis*, notre premier Roi Chrétien, le bourreau de toute sa Famille, & qu'enfin il ne voulut jamais recevoir le Batême qu'à l'heure de sa mort, pour avoir la liberté de pécher impunément autant qu'il voudroit, sans avoir rien à craindre des jugements de Dieu, dont il croyoit que ce Sacrement le mettroit à couvert. En conséquence de cette nouvelle Apothéose, non seulement la mémoire de ce Prince devint un objet de vénération pour les Chrétiens, mais cette vé-

né-

ARC DE TRIOMPHE DE L' EMPEREUR CONSTANTIN.

P. 275.



ARCVS CONSTANTINI PROPE AMPHITHEATRVM

nération s'étendit encore ſur les Monuments que la flatterie lui avoit élévés de ſon vivant, & dont le principal eſt cet Arc de Triomphe, lequel eſt encore auſſi entier que la Miraculeuſe *Santa-Caſa* de N. D. de *Lorrette.*

Il eſt tout de Marbre, & a trois Arcades, comme ſi ce Prince avoit été trois fois plus grand que *Titus*, dont je viens de parler. Mais que ſa Famille auroit été heureuſe s'il avoit ſeulement eû la moindre des vertus de ce Prince payen! Ces trois Arcades, dont celle du milieu eſt, à l'ordinaire, beaucoup plus large & plus haute que les deux autres, ſont ornées, de chaque côté, de quatre grandes Colonnes de Marbre, canelées, qui portent ſur leurs Chapiteaux autant de Statues fort belles, mais qui n'ont plus de têtes. *Paul Jove* attribue cette mutilation à Laurent de *Médicis* qui les fit, dit-il, couper ſecrettement & tranſporter à Florence. Cet Arc eſt de tous ceux qui nous reſtent, le plus chargé d'ouvrages, étant, pour ainſi dire, couvert depuis le bas juſqu'en haut de bas-réliefs parfaitement bien conſervés, mais dont la Sculpture eſt bien différente. On en conclut, avec très grande raiſon, que toutes ces piéces ne ſont ni de la même main, ni du même ſiécle. Celles qui répréſentent quelques actions de *Conſtantin* ſont d'une Sculpture extrêmement groſſière, & dans un goût préſque *Gothique*, au-lieu que les autres ſont d'une beauté admirable. Les évènements que ces dernières répréſentent, & qui ſont en bien plus grand nombre, montrent à l'œil qu'elles ont été enlévées du magnifique Arc de Triomphe, que le Sénat fit éléver à la gloire de *Trajan*, dont on y voit les glorieux Exploits.

Dans le premier bas-rélief, qui ſe préſente ſous la principale Arcade, on voit l'Empereur *Trajan* à Cheval, que l'on prend ordinairement pour *Conſt..ntin.* Il eſt accompagné de la Victoire qui le ſuit, & tient ſur ſa tête une

Couronne de Laurier. Cet Empereur paroit au milieu de ſon Armée, combattant vaillamment les *Daces*, dont l'Hiſtoire nous apprend qu'il triompha deux fois. Dans deux autres bas reliefs, qui ſont encore de la même main, on voit ces Peuples chargés de chaînes, qui ſuivent ſon Triomphe. Ces trois morceaux ainſi que deux autres, qu'on voit au haut des deux petites Arcades, l'un à droite & l'autre à gauche, ne formoient autre-fois qu'une ſeule piéce, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir en raprochant les objets & les évènements qu'ils repréſentent, & qui contiennent une Hiſtoire fort détaillée des actions de ce Prince. Outre ce que je viens d'en rapporter on y voit encore Rome répréſentée ſous la figure d'une Femme, ayant le caſque en tête, la lance à la main, & l'épée au côté, que l'Empereur *Trajan* regarde, & à qui il tend la main.

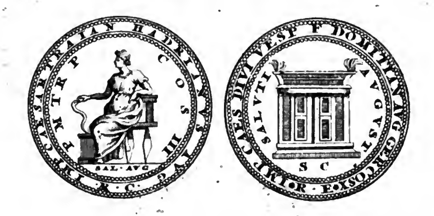
Du côté Septentrional, à droite & à gauche de l'inſcription, on voit quatre autres bas-réliefs du même goût. Dans le premier *Trajan* eſt répréſenté aſſis dans la chaiſe *Curule*, au milieu de ſes Officiers & des Drapeaux Militaires, donnant audience au jeune *Parthamaziris*, Fils de *Pacorus*, qu'on lui préſente, & qui, en poſture de ſuppliant, conjure l'Empereur de lui vouloir bien reſtituer le Royaume d'*Arménie*, que les Romains lui avoient enlevé. Dans le ſecond on voit l'Empereur aſſis au milieu des Sénateurs & d'une foule d'Hommes, de Femmes & d'Enfans, qui tous le remercient de la généreuſe libéralité avec laquelle il avoit pourvû à leur ſubſiſtance pendant une famine, qui ſous ſon règne déſola toute l'Italie. Le troiſième préſente une Femme à demi nue, appuyée ſur une roue de chariot. Cette figure déſigne le chemin d'*Appius*, que ce Prince fit continuer depuis *Bénévent* juſqu'à *Brindes*, que les Italiens nomment aujourd'hui *Brindiſi*.

Ce

Ce ne fut pas le ſeul Ouvrage de cette nature que cet Empereur fit faire. L'Hiſtoire & une Médaille frappée à cette occaſion nous apprennent qu'il en fit conſtruire encore un autre, auquel il donna ſon nom, & qui traverſoit des Marais qui avoient été juſqu'alors impratiquables. Enfin



dans le quatrième bas-rélief on voit Rome qui réçoit un Globe que ce Prince lui préſente. Ce globe figure l'Empire Romain, qui comprenoit alors préſque tous le monde connu, & dont *Trajan* avoit étendu les limites depuis le *Tigre* & l'*Euphrate* juſqu'au grand Océan. Il eſt précédé par la Victoire qui tient en ſes mains deux bouquets de Laurier. A ſes deux côtés paroiſſent la Piété, & la Déeſſe *Salus* tenant un Serpent dans ſa main. Cette Déeſſe avoit un Temple à Rome, qui lui avoit été bâti par le Conſul *Junius Bubuleus*, & qui avoit été embelli, réparé, & rebâti par divers Empereurs, & par *Trajan* même, comme on l'apprend par différentes Médailles.



Au-dessous de ces bas-réliefs on lit ces paroles *Votis X. Votis XX.* C'est une espèce de Voeu, ou d'apprécation que faisoient le Sénat & le peuple Romain pour la conservation des Empereurs, & la continuation & la prospérité de leur Empire pendant dix, vingt, trente & quarante années, usage qui s'est pratiqué chez les Romains, même jusqu'à l'Empereur *Honorius*, dont je joins ici la Médaille frappée à cette occasion.



DANS

DANS l'Espace qui est entre les Colonnes depuis le Chapiteau jusqu'à la Corniche des deux Arcades, on voit quatre grands Médaillons de Marbre, dont les uns réprésentent des Chasses, divertissement que *Trajan* aimoit & prénoit dans les moments de relâche, que lui laissoient quelque-fois les affaires de l'Empire, & les autres sacrifices. Sur le premier est réprésentée une chasse au Sanglier; sur le second un sacrifice fait à Appollon; dans le troisième on voit l'Empereur au milieu d'une troupe de Chasseurs avec un Lion terrassé à ses pieds. Enfin le quatrième réprésente un Sacrifice fait au Dieu *Mars*.

SUR l'autre face de l'Arc de Triomphe, qui est du côté du Midi, on voit de même en haut quatre grands bas-réliefs. Dans le premier *Trajan*, après avoir harangué ses gens, en partant de *Etésiphonte*, donne à *Parthenaspates* le Royaume des *Parthes*. Ce Prince barbare paroit aux pieds de l'Empereur, habillé à la mode de son Païs, au milieu d'une troupe de Romains; & l'on voit a côté les Soldats, près de leur camp, qu'ils sont sur le point de quitter. Le second fait voir un déserteur qui étoit venu dans la *Mysie*, dans le dessein, & avec la commission d'assassiner *Trajan*. Ce misérable paroit devant l'Empereur auquel il découvre toutes les embuches que lui tendoit *Décebale*, Roi des *Daces* auxquels il faisoit alors la guerre. Dans le troisième l'Empereur harangue ses Officiers. Ce Prince paroit dans le quatrième en habit de grand Pontife, dignité que les *Cæsars* avoient réunie à celle d'Empereur. On le voit, la tête découverte, & tenant une coupe auprès d'un autel à trois pieds, sur lequel il fait les sacrifices appellés *Suovetaurilia*, parce qu'on y offroit trois sortes d'Animaux à trois Divinités différentes. Le premier, qui étoit un Cochon, s'immoloit au Dieu *Mars*; le second, qui étoit une Brébis, au Dieu *Janus*; & le Taureau, qui étoit le troi-

troisième, s'immoloit à *Jupiter*. On y voit ces trois Animaux, que l'Empereur est prêt à sacrifier à ses Divinités. Quatre grands Médaillons de Marbre, qui sont entre les Chapiteaux des Colonnes & la corniche des Arcades, répréſentent, le premier un sacrifice à *Hercule*; le second un troupe de Chasseurs, une meute de Chiens & des Palfreniers; le troisième un Sacrifice à *Diane*, & le quatrième une Chasse à l'*Ours*.

TELS sont les principaux ornements de l'Arc de Triomphe de *Constantin*, qu'on devroit plutôt nommer l'Arc de *Trajan*, puisque les Actions glorieuses de ce dernier Prince en occupent la plus grande & la plus belle partie. On ne peut jetter les yeux sur les autres bas-réliefs, en petit nombre, qui répréſentent quelques exploits de *Constantin*, & dont la Sculpture est des plus grossières, & sans aucun goût, sans être étonné de la décadence extraordinaire, où il falloit que fussent tombés, sous le règne de ce Prince, les Beaux-Arts, qui avoient été portés au plus haut point de perfection sous ses Prédécesseurs. Heureusement pour les Spectateurs le nombre de ces bas-réliefs n'est pas grand. Tout ce que j'en dirai ici, c'est qu'ils semblent n'avoir été placés-là que pour servir d'ombre, & rélever, par leur grossiéreté, la beauté des autres qu'on a arrachés de l'Arc de *Trajan*, où l'on auroit bien mieux fait de les laisser, que de les transporter comme on fait ici, pour en orner, fort mal à propos, un ouvrage aussi massif & aussi lourd que l'est celui-ci.

IL n'en est pas de même de celui que le Senat a fait élever à la Mémoire de *Septime Severe*, & de son Fils *Antônin Caracalla*, que je vis quelques jours après. C'est dommage qu'il soit à demi enterré, & que le Tems en ait présque effacé le bas-réliefs qui réprésentoient les exploits

ARC DE TRIOMPHE EN L'HONNEUR DE SEPTIME SEVERE, & DE SON FILS.

P. 280.



ARCVS SEPTIMIO ET ANTONINO A SPQR ERECTVS

E

ploits du premier de ces Princes. On n'y diſtingue préſque plus rien, ſi ce n'eſt quelques machines de Guerre, & entre autres celle que les Romains nommoient *Bélier*, & dont ils ſe ſervoient pour ébranler & renverſer les murailles des Villes qu'ils aſſiégeoient. Elle leur tenoit lieu de Canon, & conſiſtoit principalement en une poutre ſemblable à un mâts de Vaiſſeau d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſe, dont un des bouts étoit armé d'une tête de fer, qui avoit la figure de celle d'un *Bélier*. Cette poutre étoit tantôt balancée ou ſuſpendue par le milieu avec de gros cables, & tantôt appuyée ſur une machine à rouleaux, qui en facilitoient le mouvement. Etant pouſſée avec violence par un grand nombre de perſonnes, cette machine faiſoit ſur les murailles d'une Ville à peu près le même effet qu'y font aujourd'hui nos boulets de Canon. Sous le Pontificat de *Grégoire XV.* on débaraſſa cet Arc de toute la terre qui en couvre aujourd'hui la moitié, & l'on avoit, dit-on, deſſein d'y conſtruire, pour la commodité des Voitures, un pont qui paſſant ſous ſa principale Arcade n'auroit point empêché que ce Monument ne s'offrît dans ſon entier à la curioſité des paſſants ; mais ce projet échoua par une raiſon. Ce fut, ajoûte-t-on, que le Peuple, qui eſt fort mal propre, & très peu curieux d'Antiquités, dont il ne connoit pas le prix, auroit fait de cette Place le réceptacle de toutes les immondices du quartier, ce qui fut cauſe qu'on y rémit la terre qu'on en avoit ôtée. On peut juger par ce récit de quelle manière la Police s'éxercoit à Rome ſous le Pontificat de ce Pape. Il eſt vrai qu'elle n'y eſt pas encore beaucoup mieux obſervée aujourd'hui. Auſſi peut-on dire qu'après *Londres*, c'eſt la Ville la plus Sale de l'Univers. On n'y ſçait point, non pluſque dans toutes les plus belles d'Italie, ce que c'eſt que de balayer les rues, & ſans les grandes pluyes qui les nettoyent,

Rome feroit en Hiver un Bourbier continuel, & en Eté une tourbillon épouvantable de pouffière, dont il feroit impoffible de fe tirer.

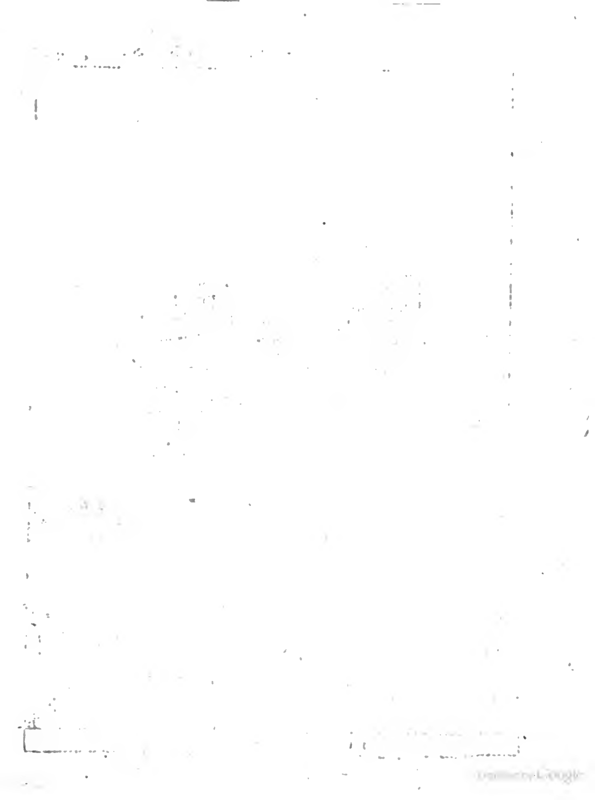
L'ARC dont je viens de parler n'eft pas le feul qui ait été élévé à ce Prince. J'en vis, peu de tems après, un fecond, plus petit, à la vérité, & n'ayant qu'une feule Arcade, mais qui n'en mérite pas moins pour cela l'attention des Curieux; l'infcription qu'il porte, & que feize fiécles n'ont pû effacer, m'apprit que cet Arc avoit été élevé par les Orfèvres & les Marchands de Rome à *Septime Severe*, à l'Impératrice *Julia*, fon Epoufe, à *Marc Antonin Caracalla*, & à *Geta*, fes deux Fils. Mais le nom & l'image de ce dernier en furent effacés, peu de tems après, par l'ordre de fon Monftrueux Frère, qui l'affaffina jufque dans les bras de fa Mère où il s'étoit réfugié comme dans un Afile qu'il croyoit devoir-être inviolable à ce parricide. Cet Arc, fur lequel on voit les Images de *Septime Severe*, de l'Impératrice, & de *Caracalla*, leur Fils, eft, de plus, orné de quantité de figures qui répréfentent, les unes les Animaux, les autres tous les Vafes & Inftruments qui fervoient aux Romains dans leurs Sacrifices. Comme la plus grande partie de ces Vafes & Inftruments étoient d'or & d'Argent, il y a toute apparence que la réconnoiffance des Orfèvres, qui les fourniffoient & les vendoient, fut le principal motif qui les engagea à élever ce Monument à la Famille Impériale de *Septime Severe*.

UN Edifice de marbre que je vis tout auprès; & que je pris d'abord pour un Arc de Triomphe à quatre faces, tels que les Romains en ont quelquefois élévés à leurs Empereurs, attira ma curiofité; mais j'appris bientôt, par l'infcription qu'il porte, que c'étoit un Temple bâti par la même communauté de Marchands, en l'honneur du Dieu *Janus* à quatre faces (*Quadrifrons*). Il y en avoit autre-

fois

AUTRE EN L' HONNEUR DU MEME EMPEREUR & DE SA FAMIL





TEMPLE DE JANUS. *P. 283.*



IANI TEMPLVM

fois un affez grand nombre de femblables, à ce que nous apprend l'Hiftoire, dans les Carefours de Rome; mais celui-ci eft le feul que le Tems ait refpecté. Ce font quatre grandes Arcades de Marbre, fort épaiffes & très folides, lefquelles forment un Edifice quarré. A chaque face, qui réprésentoit, dit-on, les quatre faifons de l'Année, il y a douze niches, dans lefquelles étoient autrefois les Statues des douze mois de l'Année en bronze doré. Ce Temple, & les autres de la même figure qui ne fubfiftent plus, étoient tout différents du fameux Temple de *Janus*, dont les portes étoient nuit & jour ouvertes, ou fermées, pendant tout le tems que duroient ou la Paix, ou la Guerre. Dans ce dernier la Statue de ce Dieu n'avoit que deux Vifages.





VOILA' tout ce qui refte aujourd'hui dans Rome de trente fix Arcs de Triomphe en Marbre, plus magnifiques les uns que les autres, que l'on y comptoit autre-fois, fans comprendre dans ce nombre quantité d'autres en Pierres Ordinaires, ou en Briques. On peut juger par ce feul Article de l'étrange ravage que le Tems & les autres malheurs

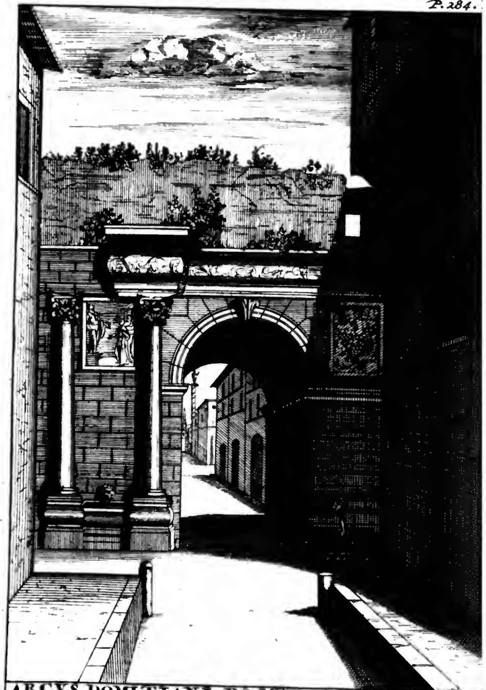
arrivés à cette Ville ont fait dans ses Edifices. On pourroit y en joindre un cinquième qui subsistoit encore dans le siécle passé & que le Pape fit abbattre pour débarrasser la rue du *Cours*, qui est la plus passagère de Rome. Je n'oublierai pas non plus ici celui de *Gordien*, qu'*Alexandre* VII. fit démolir pour une raison à peu près semblable.

Pour ce qui est de celui de *Galien*, qui n'est que de Pierres *Tiburtines*, & sans aucun ornement, s'il n'a pas eu le même sort, c'est qu'il est dans un quartier de la Ville, peu habité, où il n'a garde de causer le moindre embarras. J'ajoûterai ici que, si l'on considère le Prince pour qui il a été élevé, ce Monument ne méritoit assûrément pas l'honneur de subsister si long-tems. En effet l'Histoire nous apprend que non seulement il ne triompha jamais, mais qu'au-contraire la vie voluptueuse & efféminée qu'il mena pendant tout son règne, ne mérita jamais ni Arc, ni Triomphe. Aussi celui-ci ne lui fut-il point élevé par le Sénat, mais par la flatterie d'un de ses Courtisans, nommé *Marcus Aurélius Victor* qui, selon la coûtume de ces sortes de gens, avoit bien fait ses affaires sous le règne de ce Prince. Au reste *Galien* n'est pas le seul homme de sa trempe, auquel la Flatterie à élévé de pareils Monument. On en trouve bien d'autres dans les Médailles, élévés à des Empereurs, qui valoient encore bien moins que lui. Tels étoient le stupide *Claudius*, l'Infâme *Néron*, le cruel *Domitien*, le sanguinaire *Caracalla*, & quelques autres.

Il

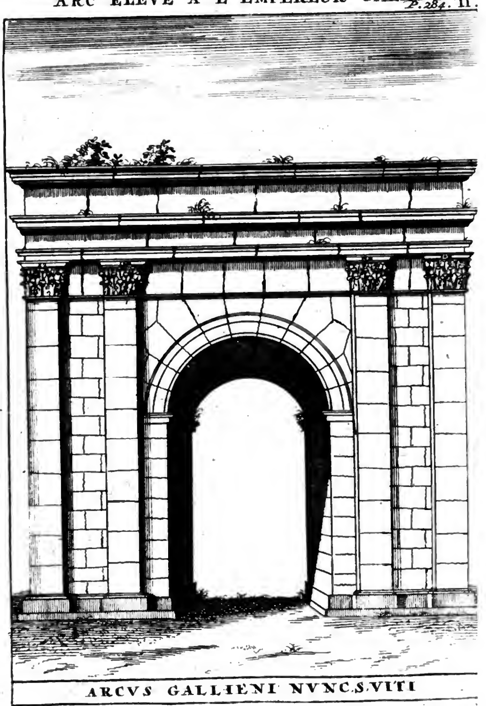
ARC QUE L'ON CROIT AVOIR ÉTÉ ÉLEVÉ À DOMITIE

P. 284.



ARCVS DOMITIANI POSTEA DICTVS a Porte Galle

ARC ÉLEVÉ Á L' EMPEREUR GALLIEN. P. 284. II.



ARCVS GALLIENI NVNC S. VITI





Il s'en faut de beaucoup que le Tems ait fait les mêmes ravages ſur d'autres piéces, dont on n'étoit guére moins curieux autre-fois à Rome, & qui ſont encore aujourd'hui un des Principaux Ornements de ſes Places. Ce ſont ſes Obéliſques, eſpèce de Colonnes quarrées & finiſſant en pointe, dont la mode paſſa d'*Egipte* dans cette Capitale du Monde, où les Romains les firent tranſporter, lorſqu'ils eurent conquis cette riche & fertile Province. Toutes ces Colonnes ſont de Marbre Granit, Pierre preſque auſſi dure que le diamant, & qui eſt marquetée de cinq ou ſix couleurs différentes; ſçavoir, d'un rouge fort éclatant, de violet, de bleu, de cendré & de noir, le tout parſémé de petites taches de Criſtal, & d'un poli extrêmement brillant. En conſidérant ces Ouvrages, qui ſont d'une ſeule piéce, dont quelques-uns ont juſqu'à 116 pieds de haut & ſe soûtiennent ſur leurs baſes par leur propre pieds, ſans y être arrêtés par aucun ciment, ou autre liaiſon, on ne peut s'empêcher d'admirer l'induſtrie des anciens *Egiptiens* qui ont eu l'art de tailler, & de tirer des entrailles de la Terre, des Pierres de cette dureté & de cette enorme péſanteur, de les élever enſuite en l'air ſur des piédeſtaux où el-

elles bravoient les vents les plus furieux & les plus violentes tempêtes, enfin de les transporter dans les Païs les plus éloignés, sans les briser, preuve incontestable de l'antiquité des sciences chez ces Peuples, & sur-tout des Mécaniques. Mais ce qu'il y a encore de plus surprenant, ce sont le Hyéroglifes, ou figures & caractères simboliques, dont sont couverts de tous les côtés plusieurs de ces Obélisques, sur lesquels les Instruments les mieux trampés ne peuvent pas seulement faire aujourd'hui la moindre égratignure. C'est ce qui a fait dire, assez ridiculement, à quelques Ecrivains, qu'il falloit que les *Egiptiens* eussent le secret d'Amollir les Pierres les plus dures. N'auroit-il pas été bien plus raisonnable de dire, comme il est vrai, que ces Peuples sçavoient donner à leurs oûtils une trempe, dont le secret est perdu depuis long-tems, & qui probablement ne se retrouvera pas encore si-tôt? Mais cette raison a sans doute paru trop simple à des gens, qui n'aimoient qu'à se rire des choses merveilleuses.

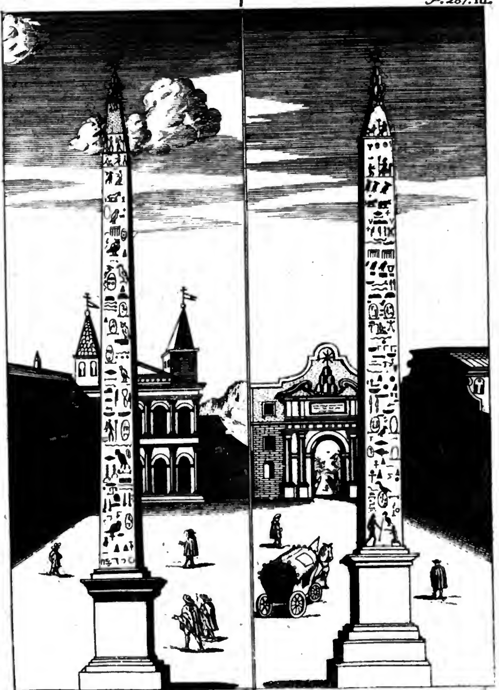
A l'égard de la manière dont on tiroit des carrières ces masses énormes, pour les transporer ensuite où l'on vouloit, voici ce que les Anciens nous en ont appris. On creusoit pour cela disent-ils, un fossé depuis la Mine dans laquelle on les avoit taillées jusqu'au *Nil*; & dans le tems du débordement de ce Fleuve ce fossé se remplissoit d'eau. On y tenoit alors deux Vaisseaux tout prêts, chargés d'autant de pierres qu'il en falloit pour faire le poids de l'Obélisque que l'on vouloit, enlèver, & on les conduisoit ensuite attachés ensemble au-dessous de cet Obélisque qui étoit alors comme soûtenu en l'air sur les deux côtés du fossé. Alors on déchargeoit insensiblement les Pierres dont ces deux Vaisseaux étoient remplis, jusqu'à ce qu'ils fussent en équilibre avec l'Obélisque, qu'on transportoit ainsi du fossé dans le *Nil*, & du *Nil* dans l'endroit où l'on vouloit

le



OBELISQUE DE S. JEAN DE LATRAN. | OBELISQUE DE LA PLACE DEL POPULO

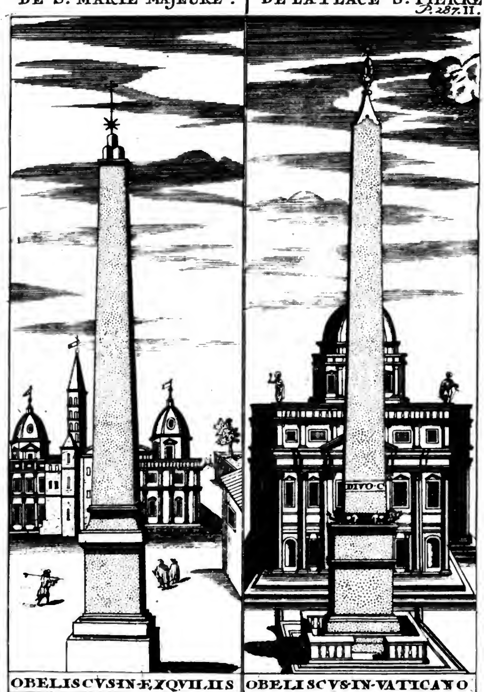
P. 287. III.



OBELI SCVS IN LATERANO | OBELISCVS IN INGRES FLAMIN

OBELISQUE DE S. MARIE MAJEURE. | OBELISQUE DE LA PLACE S. PIERRE.

P. 287. II.



STATUE, OU IDOLE D'OSIRIS. P. 287. I.



SIMULACRUM OSIRIDIS

le placer. Quant à la manière dont on élévoit ces lourdes masses sur leurs bâses, nos Mécanistes & nos Architectes modernes sont, pour le moins, aussi habiles sur ce point, que pouvoient l'être ceux d'*Egipte* & de Rome.

Ces Colonnes, qui chez les *Egiptiens* étoient consacrées au Soleil, qu'ils adoroient sous le nom d'*Osiris*, & sous une figure des plus ridicules, servirent dans la suite aux Romains pour en orner leurs Palais, leurs Cirques, leurs Jardins, leurs Tombeaux, & leurs Places publiques; de-sorte qu'il y en avoit à Rome un très grand nombre, mais ils n'étoient pas tous de la même grandeur, ni de la même beauté. On n'en comptoit effectivement que six grands, qui subsistent encore aujourd'hui, & dont quatre sont actuellement une des plus beaux ornements des Places de cette Capitale.

Le premier que je vis, est celui qui est au milieu de la Place de S. *Pierre*, où le Pape *Sixte* V. l'a fait élever, je ne sçais où le Savant Père *Mabillon* a pris qu'il a 170 pieds de haut. Ce que je puis assûrer, après tous ceux qui l'ont vû, c'est qu'il n'en a guére plus de la moitié, c'est-à-dire, entre 80, & 85, sans y comprendre le piédestal sur lequel il est élévé, & qui en a plus de trente. Il est d'une seule piéce, & tout uni, c'est-à-dire, sans Hyéroglifes. L'Empereur *Claudius* le fit venir d'*Egipte*; & l'on m'a assûré qu'il pèse neuf cents quatre vingt seize mille sept cents quatre-vingt six Livres. On peut se figurer quel Vaisseau il fallut pour transporter d'*Egipte* à Rome une pareille charge. Aussi étoit-il si grand, que cet Empereur l'ayant fait remplir de Pierres, & couler à fonds à l'entrée du Port d'*Ostie*, il y servoit de Mole, ou de Digue pour rompre l'impétuosité des flots de la Mer, qui sont très violents en cet endroit. La pésanteur de cet Obélisque avoit été cause qu'il étoit resté enterré pendant plusieurs siécles, à quelque

que distance de cette Place, dans l'endroit où étoit autrefois le Cirque de *Néron*, d'où plusieurs Pape avoient inutilement tenté de le tirer. Mais *Sixte* V. qui, s'il eût règné aussi long-tems qu'il le méritoit, auroit remis la Ville de Rome dans un état de magnificence où, selon toutes les apparences, on ne la verra jamais, fit exécuter cette entreprise hardie, ainsi que plusieurs autres, par le Chevalier *Fontana*, son premier Architecte, le plus habile homme de son siécle, dans la science des Mécaniques. Ce Chevalier réussit parfaitement à élèver cet Obélisque qui, n'étant joint à sa base par aucun Ciment, ne s'y soutient que par son propre poids, sans que les Tempêtes les plus violentes, depuis près de deux siécles, ayent pû la déranger de son équilibre. Aux quatre coins de sa base on voit quatre grands Lions, en bronze doré couchés sur leurs pattes, & pareils à ceux qui y étoient autrefois. Du sommet, où de la pointe, de l'Obélisque s'élèvent trois petites Montagnes, qui étoient les Armes de *Sixte* V., desquelles sort une Etoile, le tout en bronze doré.

L'ADRESSE avec laquelle le Chevalier *Fontana* réussit dans cette première entreprise, dont l'éxécution avoit paru jusqu'alors impossible, & le désir que ce Pape avoir d'embellir la Ville de Rome, l'engagèrent à faire relever encore trois autres Obélisques, dont le premier fut mis dans la Place appellée *del populo*, le second dans celle qui est vis-à-vis St. *Jean* de *Latran*, & le troisième, qui est un des deux qui servoient d'ornement au Mausolée d'*Auguste*, dans la Place qui est derrière l'Eglise de St. *Marie Majeure*. Ce dernier est tout uni. Les deux autres sont ornés du haut en bas, & des quatre côtés, de figures Hyéroglifiques en bas-réliefs. C'etoit une espèce de Caractère Symboliques, qui nous sont aujourd'hui absolument inconnus, dont les Prê-

Prêtres *Egiptiens* ſe ſervoient pour répréſenter les grands évènements de leurs Hiſtoires, & les Miſtères de leur Réligion. Par l'inſcription qu'on lit ſur le premier, on apprend qu'*Auguſte* le fit venir d'*Egipte* après la conquête qu'il fit de cette Province, & qu'il le conſacra au Soleil, qui étoit auſſi adoré à Rome; car c'étoit une coutûme de ces Conquérants, fondée ſur la plus fine Politique, d'élever dans leur Capitale des Temples aux Dieux de toutes les Nations qu'ils ſoumettoient à leur empire. Cet Obéliſque, qui a quatre-vingt quatre pieds de haut, ſans ſa baſe, ayant été long-tems enſeveli ſous les ruines du grand Cirque, où *Auguſte* l'avoit fait placer, *Sixte V.* le fit relever par le même Chevalier *Fontana*, & le dédia à la Croix.

MAIS le plus haut de tous eſt celui que ce Pape fit relever par le même Architecte, & dont la hauteur eſt de cent-ſeize pieds ſans ſa baſe, qui eſt auſſi fort élévée. Dans les Inſcriptions qui y ſont gravées on lit que *Conſtantin*, ſurnommé le *Grand*, fit tranſporter cet Obéliſque d'*Alexandrie* à *Conſtantinople*, dont il vouloit faire une ſeconde Rome, & que *Conſtancius*, un de ſes Fils & Succeſſeurs, le fit de-là transférer à Rome, pour en orner le grand Cirque. Il y fut apporté ſur un Vaiſſeau monté par trois cens Rameurs.

UN cinquième Obéliſque, qu'on ne peut voir ſans admiration, eſt celui qu'*Innocent XI.* fit tranſporter, dans le ſiécle dernier, du Cirque de *Caracalla* où il étoit anciennement, & élèver au milieu de la Place *Navone*. Ce qui lui donne une nouvelle beauté, eſt ſa poſition admirable. Il eſt élevé ſur un Rocher artificiel, fort exaucé, & qui eſt percé à jour, (Chef-d'œuvre du Cavalier *Bernin*) ſur lequel ſont placées quatre magnifiques Statues Coloſſales de marbre blanc, répréſentant les Dieux des plus grands Fleuves des quatre parties du monde, ſçavoir, celui du *Danube*, pour

 l'Eu-

l'Europe, celui du *Nil*, pour l'*Afrique*, celui du *Gange*, pour l'*Asie*, & celui de *Rio de la Plata* pour l'*Amérique*. Des grandes Urnes sur lesquelles ces Dieux sont appuyés, coulent des Torrents d'eau, qui tombant à grands flots sur le Rocher, y forment une Cascade charmante, & se répandent ensuite dans un Vaste bassin, d'une très belle Architecture, du milieu duquel s'élève toute cette magnifique masse. C'est le plus bel Ouvrage moderne que j'aye vû, & qui soit à Rome.

ENFIN au moment que j'écris ceci, j'apprends par toutes les Nouvelles publiques, que le Pape *Benoit XIV.* vient de faire déterrer un sixième Obélisque, plus haut encore de quelques pieds que tous ceux dont j'ai parlé. C'est celui qui étoit autre-fois dans le champ de *Mars*, & qui y servoit d'éguile, ou de stile, à un magnifique Cadran solaire, qu'*Auguste* fit faire dans cette Place. Il en avoit pour cela fait paver une partie de grands carreaux de marbre blanc, sur lesquels étoient incrustées, en bronze doré, les heures du jour. Par l'ombre que faisoit ce grand Obélisque, qui les parcouroit successivement, les passants connoissoient l'heure qu'il étoit. Cette horloge Solaire, qui étoit sans contredit la plus grande qui fût dans le monde, avoit été faite sur celles dont se servoient les *Egiptiens*, qui tiroient de leurs Obélisques le même usage. J'ajoûterai en passant, à cette occasion, que mon Oncle en avoit fait faire une du même goût dans un des parterres de son Jardin, à la quelle un grand If, taillé en Obélisque, servoit d'Eguille. C'étoit la plus sûre & la meilleure qui fût dans tout le païs.

OUTRE ces six Obélisques on en voit encore à Rome un grand nombre d'autres, mais beaucoup plus petits, dans les Jardins, ou les cours des Palais des Princes & Seigneurs, sans compter beaucoup d'autres qui sont ensévelis sous les ruines, ou sous les bâtiments de cette Ville, d'où on

les

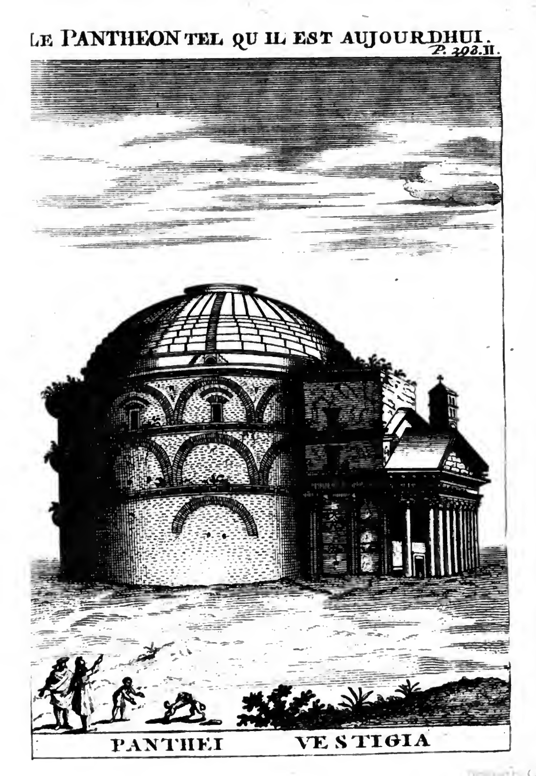
les tirera ſans doute dans la ſuite des ſiécles.

Il me reſtoit encore une infinité de choſes à voir dans cette Capitale, où je faiſois tous les jours, en me promenant, quelque nouvelle découverte; mais je n'étois pas aſſez verſé dans la ſcience des Antiquités, pour en connoître tout le prix & le mérite. C'eſt ce qui m'obligea de recourir encore à mes Sçavants, qui m'avoient ſi généreuſement offert leurs ſervices. Des Monuments qu'il me reſtoit à viſiter les uns étoient préſque entiers, mais la plûpart étoient ſans aucune inſcription, qui pût m'apprendre ce que je voulois ſavoir; les autres étoient à demi détruits; les derniers enfin ne me préſentoient que des ruines, dans leſquelles je voyois néanmoins qu'il y avoit autre-fois dans ces lieux des Edifices conſidérables. Pour débrouiller ce curieux Cahos, je reconnus que j'avois abſolument beſoin d'une perſonne très verſée dans cette ſorte de Science. Dans cette vûe je m'addreſſai à Monſieur Aſſemani, ne voulant pas abuſer de la bonté de Monſieur N . . . . dont j'avois peut-être un peu trop fatigué la complaiſance, dans le Voyage que nous avions fait enſemble pour viſiter les dehors de Rome. D'ailleurs ce qui s'étoit paſſé entre ſon aimable Fille & moi, & que j'ai rapporté plus haut, m'engageoit à certains menagements, que je n'étois point obligé de garder avec le premier. A peine eus-je fait connoître à celui-ci le beſoin que j'avois de ſon ſecours, qu'il m'aſſûra qu'il étoit tout à mon ſervice. Les Italiens ne ſont point complimenteurs, & l'on peut prendre leurs paroles à la Lettre, parce qu'ils ne promettent ordinairement que ce qu'ils ſont diſpoſés à tenir, bien différents en cela de nos François, auxquels les proteſtations ne coûtent rien, mais qui ne s'en reſſouviennent plus un moment après. Cet aimable Sçavant, dont je n'oublierai jamais les politeſſes & la complaiſance, n'étoit pas de ce caractère.

Il voulut bien me donner deux jours entiers, que nous employames à visiter ensemble les Temples des Dieux & Déesses, qu'on adoroit autre-fois à Rome par milliers, de même que les Restes des magnifiques Palais de ses Empereurs.

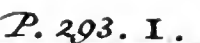
Il est présque impossible de se bien répréfenter les ravages affreux que le Tems a fait dans tous ces Edifices, qui faisoient autre-fois le sujet de l'admiration de tout l'Univers. Quand on compare les pompeuses descriptions qu'on en trouve dans les anciens Ecrivains avec ce qu'on en voit aujourd'hui, on à peine à croire que le Tems seul ait pû opérer une destruction aussi générale dans des Ouvrages si solides. Les Romains s'efforcent de le persuader aux Etrangers; mais ceux qui sont tant soit peu instruits y joignent une seconde cause, à laquelle ils imputent particuliérement ce ravage. C'est la haine que les Chrétiens ont autre-fois eû pour le Paganisme, & la guerre ouverte qu'ils lui ont fait lorsqu'ils se sont vus appuyés & soûtenus par des Empereurs de leur Réligion. C'est encore à la même cause qu'on attribue la ruine des superbes Palais que les Empereurs Payens avoient dans cette Capitale, & sur lesquels ceux-ci se sont vangés de la cruelle persécution qu'ils leur ont fait pendant près de trois siécles.

A Dieu ne plaise que mon intention soit de décrier ici une Société dont j'ai le bonheur d'être Membre! Mais ayant vû de mes propres yeux, dans mes voyages, ce dont les hommes sont capables lorsqu'ils sont animés du Zèle de la Réligion, vraye, ou fausse, je ne puis désapprouver cette Opinion. Qu'on parcoure la France, l'Allemagne, la Suisse, la Bohême, la Hongrie, & présque tous les Etats Catholiques de l'Europe, on y trouvera, dans une infinité de Provinces, des preuves encore subsistantes de la vérité de cette réflexion. Combien d'Eglises Catholiques démo-


LE PANTHEON TEL QU IL EST AUJOURDHUI.
P. 398. II.
PANTHEI VESTIGIA



LE PANTHEON.



PANTHEON. AGRIPPÆ,

in fronte ſequentes duo leguntur Tituli: Prior literis pedalibus

M.AGRIPPA.L.F. COS.TERTIVM FECIT,

Alter paulò inferius, literis digitalibus

IMP.CAES.L.SEPTIMIVS.SEVERVS.PIVS.PERTINAX.ARABIC.ADIABENIC.PARTHIC.MAX.PONT.MAX

TRIB.POT.XI.COS.III.P.P.PROCOS.ET.IMP.CAES.M.AVRELIVS.ANTONINVS.PIVS.FELIX.AVG.TRIB

POTEST.V.COS.PROCOS.PANTHEVM.VETVSTATE.CORRVPTVM.CVM.OMNI.CVLTV.RESTITVERVNT

molies, ruinées, incendiées par les *Hussites*, les *Luthériens*, les *Calvinistes*, les *Zuingliens*, les *Anabatistes*, & autres Sectaires ! Combien de Temples, ou de Prêches, renversez de fond en comble, & reduits en cendres par les Catholiques-Romains des derniers siécles ! Heureux encore les uns & les autres, si leur fureur s'étoit bornée à ces excès, s'ils ne l'avoient pas poussée jusqu'à s'entr'égorger, s'il n'avoient pas rempli l'Europe de sang & de carnage, pour des Dogmes qu'ils n'ont jamais compris & ne comprendront jamais ! Tels ont été nos Pères ; & il ne faut pas s'imaginer que les Chrétiens ayent été beaucoup plus raisonnables & plus modérés du tems de *Constantin* & de ses Successeurs. Quiconque se persuade le contraire n'a jamais eu la moindre teintures de l'Histoire, tant Ecclesiastique que Profane, & n'a jamais connu les hommes tels qu'ils sont . . . Mais revenons aux anciens Temples de Rome.

LE premier que Monsieur Assemani me fit voir semble avoir échapé aux injures du Tems, & à la fureur des ennemis du Paganisme, pour que la Postérité y trouvât un échantillon de la magnificence de ces Edifices. C'est le *Panthéon*, bâti depuis dix-huit cents ans par M. *Agrippa*, Gendre de l'Empereur *Auguste*, & qui paroîtroit encore aujourd'hui dans toute sa magnificence, si l'on ne l'avoit pas dépouillé de ses plus beaux Ornements. A cela près il subsiste dans son entier, & est de figure ronde; son diamètre est de vingt-deux toises, ou de 132 pieds, sans y comprendre l'épaisseur des murs qui en ont dix-huit, & sa hauteur est proportionnée à sa largeur. Ses fondements sont de briques, le Corps de l'Edifice de pierres Tiburtines, revêtu entierement de marbre, & orné de Colonnes d'ordre Corinthien, & le Pavé est de grandes pierres quarrées, qui ont environ dix pieds de chaque côté. La largeur

de la porte eſt de dix-huit, & la hauteur de trente-ſept. Ce Temple dont on a fait une Egliſe, n'eſt éclairé par aucune fenêtre, & n'a point d'autre jour que celui qui y entre par la coupole, ou le Dôme, au milieu duquel il y a une ouverture de trente-ſept pieds de diamètre. C'eſt par cette ouverture, que le jour ſe communique à tout le Temple qui eſt néanmoins un des mieux éclairés. Le dedans eſt tout incruſté de Marbre, & orné de belles Colonnes canelées de la même pierre, qui ſoûtiennent le cintre. Elles ſont d'une hauteur prodigieuſe, & d'un poli admirable que *Clement* XI. leur a fait donner, auſſi-bien que tout le Marbre dont les murailles ſont revêtues, le tout pour rendre à cet Edifice une partie du luſtre qu'il avoit autre-fois.

COMME il étoit dédié à tous les Dieux qui, ſelon le témoignage de *Pline*, y avoient chacun leur ſtatue faite des plus riches métaux & des pierres les plus précieuſes (ce qui lui fit donner le nom de *Panthéon*) ſa magnificence répondoit à la Majeſté & à la multitude des Dieux qu'on y adoroit. L'Or, l'Argent & le Bronze doré y brilloient de toutes parts. Ce dernier métal, ſur-tout, y étoit employé avec une profuſion extraordinaire. Tout le toit de ce vaſte Edifice en étoit couvert, les poutres qui le ſoûtenoient & juſqu'aux cloux mêmes étoient de la même matière, ainſi que tous les ornements du dedans, mais toutes ces richeſſes furent tranſportées de Rome à *Conſtantinople* par *Conſtantin* III. ſurnommé le *Barbu*, qui fit lui ſeul plus de ravage dans cette Capitale qu'il dépouilla de ſes plus beaux ornements, que ne lui en ont fait tous les Barbares enſemble qui l'ont ſaccagée tant de fois. Enfin, comme s'il eût été écrit au livre des Deſtinées qu'il ne reſteroit de ce Temple que ce qu'on n'en pourroit point emporter, *Urbain* VIII. dans le ſiécle dernier, fit enlever ce qui y reſtoit encore de bronze, & en tira quatre cents cinquan-

quante mille deux cents ſoixante & quatorze livres. Une partie de cet métal fut employée à faire ce magnifique Baldaquin qui couvre le grand Autel de la ſuperbe Egliſe de S. Pierre de Rome, de même que les quatre grandes Colonnes torſes ſur leſquelles il eſt porté; & du reſte il fit faire les quatre-vingt piéces de Canon qu'on voit ſur les Baſtions du Château *S. Ange*. Il eſt vrai que, par une eſpèce de compenſation, ce Pape fit faire au *Panthéon* quelques réparations dont il avoit beſoin, & quelques embelliſſements. A ſon exemple *Alexandre* VII, un de ſes Succeſſeurs, fit dégager le Portique de ce Temple, dont une partie étoit enſévélie dans la Terre, de façon qu'il falloit deſcendre treize marches pour y entrer, au-lieu que, du tems d'*Auguſte*, il en falloit monter ſept; nouvelle preuve que depuis ce tems-là le terrain de Rome, comme je l'ai dit ailleurs, s'eſt prodigieuſement exaucé.

Ce Portique, au jugement des plus habiles Architectes, l'emporte encore par ſa beauté ſur celle du Temple même. Il eſt ſoûtenu par ſeize Colonnes de Marbre granit, & par quatre Pilaſtres de Marbre blanc, le tout d'une ſeule piéce, d'une groſſeur & d'une hauteur prodigieuſe, puiſque toutes ces Colonnes ont quatre pieds & demi de circonférence, & trente ſept de haut, ſans y comprendre la baſe, ni le Chapiteau. Deux Inſcriptions qui ſont gravées ſur ce Portique apprennent à ceux qui les liſent, l'une, quel fut le fondateur de ce Temple, & la ſeconde, que les Empereurs *Septime-Severe*, *Pertinax*-, & *Marc Aurele-Antonin*, y firent faire diverſes réparations. Le Pape *Boniface* IV, ayant demandé cet Edifice au Tiran *Phocas*, qui avoit uſurpé l'Empire, & l'ayant obtenu, le dédia d'abord à la Vierge & aux Saints Martirs; mais *Gregoire* IV. le dédia, cent ans après, à tous les Saints en général

ral, comme les Payens l'avoient autre-fois consacré à tous leurs Dieux.

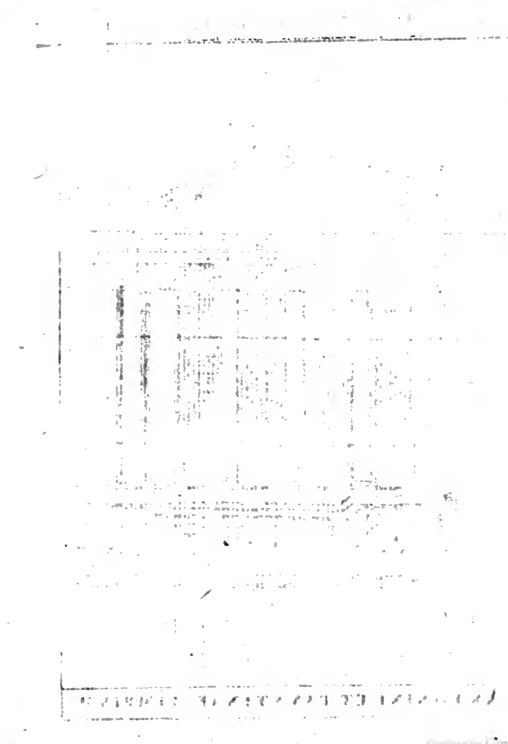
Ce n'est pas le seul Temple de Rome, que les Papes ayent converti à cet usage, & il seroit sans doute à souhaiter qu'ils les eussent tous ainsi santifiés. Par ce pieux artifice la plûpart de ses beaux Edifices se seroient conservés, & subsisteroient encore, au-lieu qu'ils ne nous offrent présque plus aujourd'hui, que des débris & des ruines, où il est présque impossible de rien reconnoître. Il en faut néanmoins excepter quelques-uns, & deux entr'autres, que Monsieur Assemani me fit voir. Le premier est le Temple bâti par les Romains, en l'honneur de leur Empereur *Claudius*, après son Apothéose, lequel est aujourd'hui dédié à S. *Etienne*. Le second est un Temple dédié à Junon, surnommée la *Reine*. Il n'en reste plus que le Portique, & une partie du bâtiment, qu'on a de même converti en Eglise. C'est tout ce qui reste aujourd'hui de dix Temples, que cette Déesse avoit autre-fois dans Rome, où elle étoit adorée, sous différents noms convenables aux divers emplois que les Payens lui donnoient. *Saturne*, *Jupiter*, & toutes les autres Divinités, tant Celestes, que Terrestres & Infernales, en avoient de même un nombre proportionné à leur grandeur, à leur mérite, à leurs emplois, & aux faveurs que l'on attendoit d'elles. On peut juger si le nombre en étoit grand dans cette Ville, puisque le seul Dieu *Janus*, en avoit, pour sa part, trente six, tous bâtis de Marbre, & semblables à celui que j'ai décrit ci-dessus. Aussi ne pouvoit-on faire un pas dans cette Capitale, sans y rencontrer quelque Divinité en son chemin. C'est ce qu'on reconnoit encore aujourd'hui par les vestiges & les débris qui en restent, & que je visitai avec Monsieur Assemani. Pour me donner une idée plus frapante de la beauté de ces Edifices, & me les retracer d'une manière plus vive, cet aimable Sça-

RESTES DU TEMPLE D' ANTONIN & DE FAUSTINE.

P. 397. XVI.

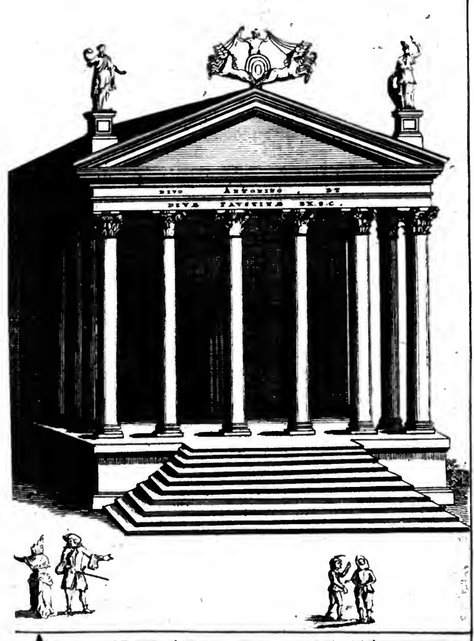


VESTIGIA TEMPLI ANTONINI ET FAVSTINÆ.



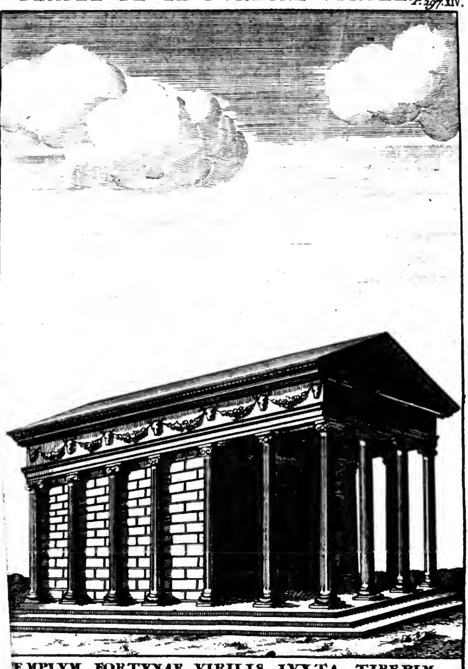
TEMPLE D'ANTONIN & DE FAUSTINE SA FEMME.

P. 297. XV.

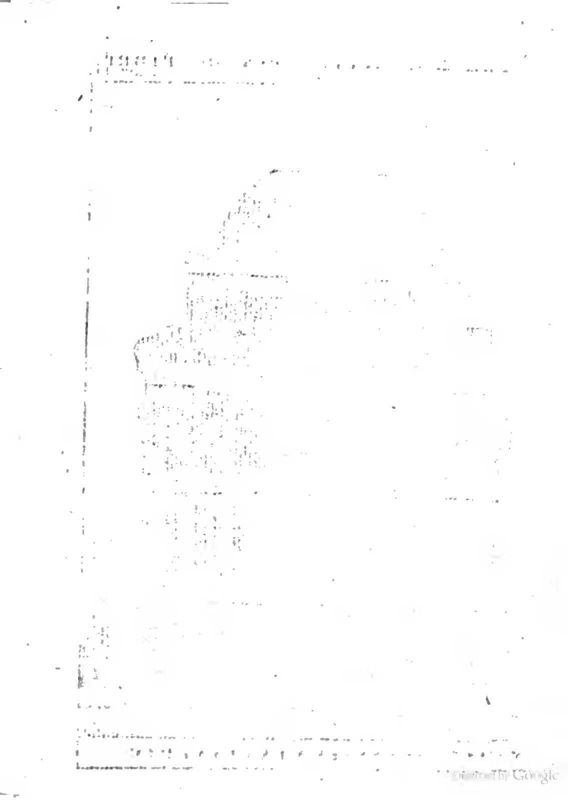


ANTONINI ET FAVSTINAE TEMPLVM

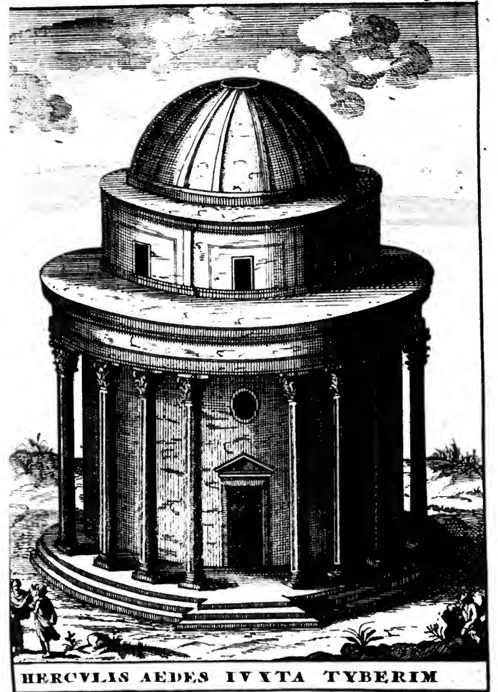
TEMPLE DE LA FORTUNE VIRILE. P. 297. XIV.



EMPLVM FORTVNAE VIRILIS IVXTA TIBERIM



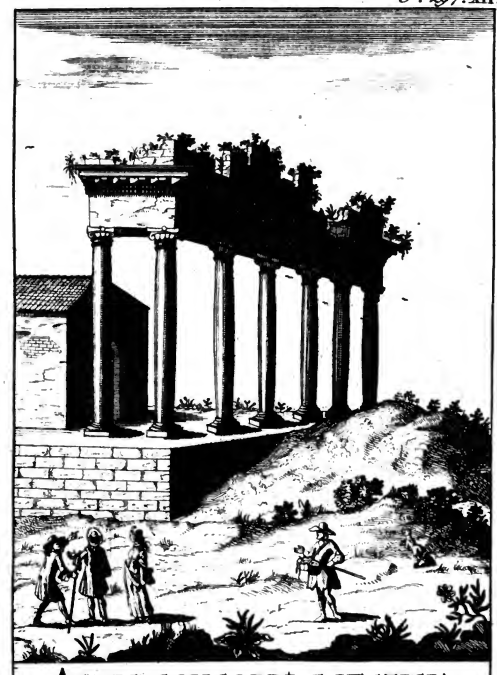
TEMPLE D'HERCULE PRÉS DU TIBRE. *P. 297.* XIII.



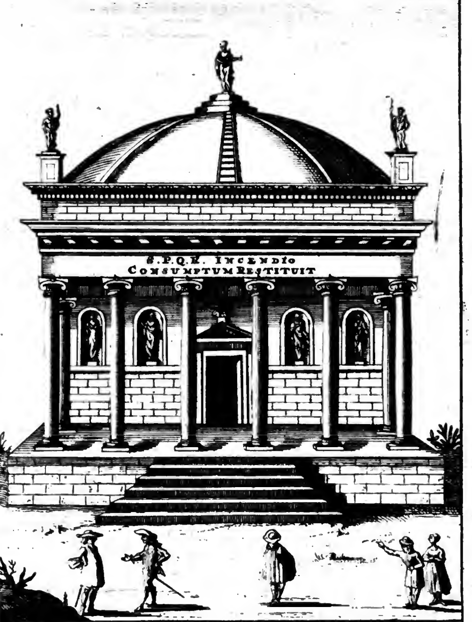
HERCVLIS AEDES IVXTA TYBERIM

RESTES DU TEMPLE DE LA CONÇORDE.

P. 297. XII.



AEDIS CONCORDIAE VESTIGIA



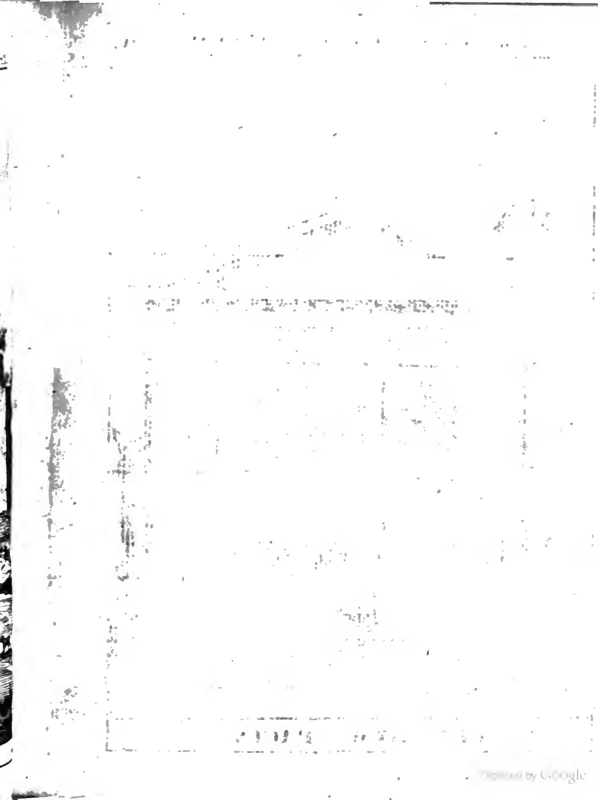
AEDES CONCORDIAE.
In cliuo ad Arcum Septimy.

RESTES DU TEMPLE DE LA PAIX.

P. 397. X.

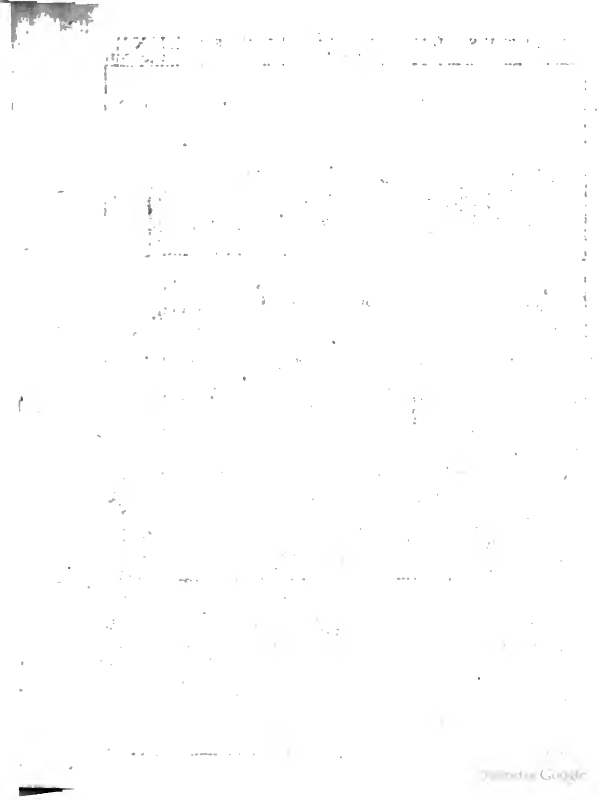


VESTIGIA TEMPLI PACIS



TEMPLE DE LA PAIX. P.297. IX.



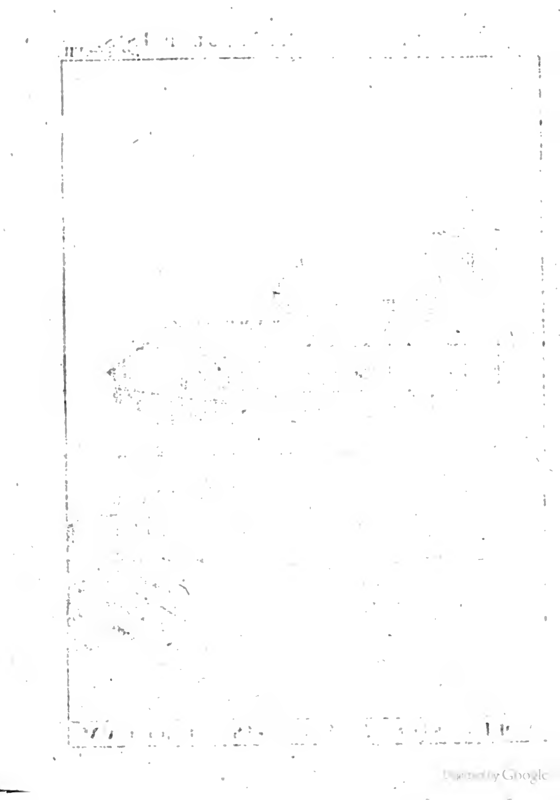


RESTES DU TEMPLE DE LA LUNE. P. 397. VIII.



VESTIGIA TEMPLI LVNAE

In Hortis Sanctę Marię Nouę in Foro Boario

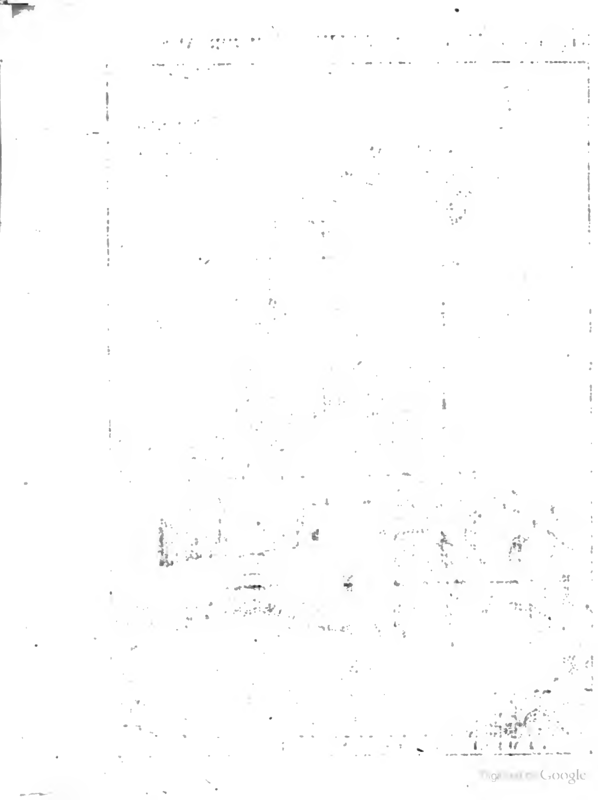


TEMPLE DE LA LUNE, OU D'ISIS.

P. 397. VII.

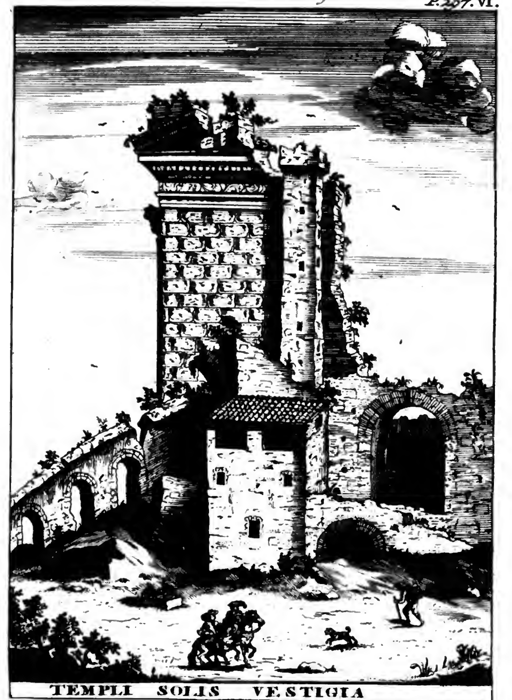


SOLIS SIVE SERAPIDIS TEMPLVM



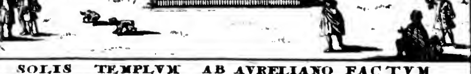
RESTES DU TEMPLE DU SOLEIL BÂTI PAR AURELIEN.

P. 207. VI.



TEMPLE DU SOLEIL, BÂTI PAR AURELIEN.

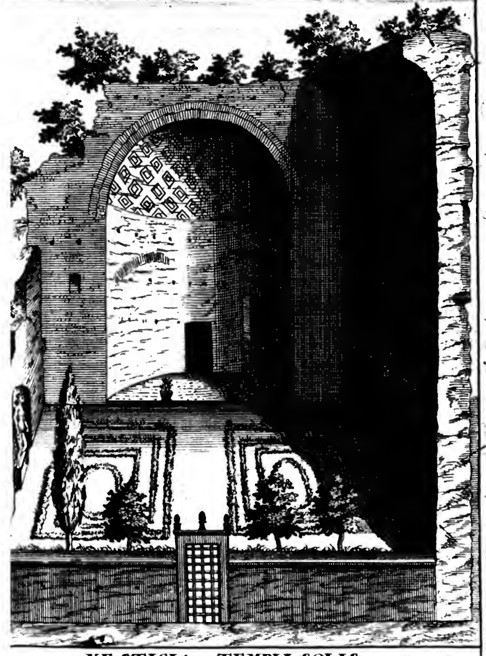
P. 297. V.



SOLIS TEMPLVM AB AVRELIANO FACTVM

RESTES DU TEMPLE DU SOLEIL.

P. 207. IV.



VESTIGIA TEMPLI SOLIS
In Hortis Sanctæ Mariæ Novæ in Foro Boario.

TEMPLE DU SOLEIL, OU DE SERAPIS.

LVNAE SIVE ISIDIS TEMPLVM



TEMPLE DE JUNON. P. 297. II.



PORTICVS ET VESTIGIA TEMPLI IVNONIS REGINAE

TEMPLE DE CLAUDIUS, TEL QU'IL ÉTOIT; & TEL QU'IL EST AUJOURDHUI.



TEMPLVM D. CLAVDII IN MONTE COELIO



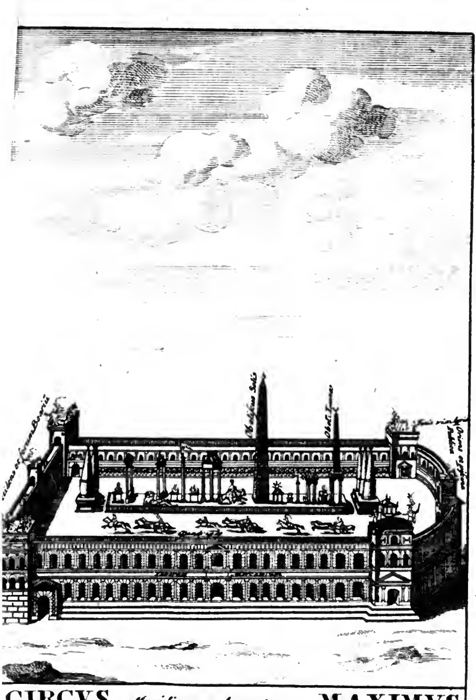
MONIMENTA TEMPLI D. CLAVDII NVNC S. STEPHANI

Sçavant avoit apporté avec lui un Livre, qui me fut d'un très grand secours. C'étoit un Recueil très curieux de desseins faits d'après les anciens Ecrivains, dans lesquels tous ces Temples étoient réprésentés, d'une part, dans l'état où ils étoient autre-fois, & de l'autre, dans celui où on les voit aujourd'hui. Ayant visité, le Livre à la main, tout ce qui nous en reste, comme cette vûe m'avoit fait beaucoup de plaisir, & que j'étois bien aise de conserver le souvenir de ces antiques Monuments, je priai Monsieur Assemani, quelques jours après, de me prêter ce Recueil, d'où je copiai ceux dont la vûe m'avoit plu davantage. J'insère ces copies dans ces Mémoires, où je suis persuadé qu'elles feroient le même plaisir au Public, s'il arrivoit jamais qu'on les lui communiquât.

Je ne doute point qu'il ne vît avec le même plaisir celles que je tirai de même du Palais des Empereurs, & de ces magnifiques Maisons qu'ils avoient fait construire dans la Ville, & auxquelles ils ont donné le nom de *Thermes*, c'est-à-dire, *Etuves*, ou *Bains*, parcequ'elles leur servoient principalement à cet usage. Le nombre en étoit considérable à Rome, où non seulement les Empereurs, mais tous les riches Citoyens en faisoient bâtir, à l'envi les uns des autres. A l'égard du Palais Impérial, si l'on doit s'en raporter à ce que les Ecrivains de ce tems-là ont dit de sa magnificence, on peut, sans craindre d'en dire trop, soûtenir hardiment que notre *Louvre*, nos Châteaux de *Versailles*, de *Marli*, de *Fontainebleau*, de *Chambort*, de *Saint Germain*, de *Compiègne*, & autres Maisons de nos Rois de France, ne sont que des colifichets, si on les compare à ce superbe Edifice, dont la description un peu détaillée pourroit faire un volume. Pour en donner ici une idée, je dirai qu'il fut dabord bâti par *Auguste* sur le mont *Palatin*, qui étoit le quartier de Rome où ce Prince étoit né;

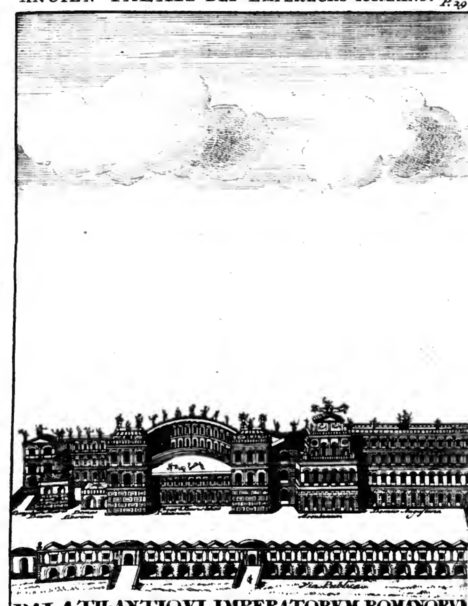
ce qui a fait donner depuis ce tems le nom de Palais (en latin *Palatium*) à toutes les Maiſons des Rois, qui ont quelque magnificence.

QUOIQUE celle-ci fût des plus belles, on peut dire néanmoins qu'elle n'aprochoit point encore de la magnificence que lui donnèrent par la ſuite les Empereurs qui lui ſuccédèrent, & qui y ajoûtant, à l'envi les uns des autres, de nouveaux bâtiments, l'étendirent tout le long de cette montagne, dont il embraſſoit préſque toute l'étendue. *Tibere*, *Caligula*, *Néron*, *Domitien*, *Heliogabale*, *Alexandre-Severe*, tous Princes renommés par leur vie voluptueuſe, par leur luxe, & leur prodigalité, dépenſèrent des ſommes immenſes pour l'embelliſſement de ce Palais, qu'on appelloit le ſiége de l'Empire, parce que, quoique les Empereurs euſſent, en différents quartiers de la ville, d'autres Palais fort beaux, où ils alloient ſouvent habiter, celui-ci étoit néanmoins regardé comme le lieu de leur réſidence ordinaire. Rien n'en égaloit la magnificence. Veſtibules, Portiques, Eſcaliers, vaſtes & nombreux Appartements, Meubles riches & précieux, Cours ſpacieuſes, grandes Places, Jardins magnifiques, Chapelles, Temples, Bains, Théatre, Cirque, Hippodrome ou Manège, Arcs de Triomphe, Gallerie; enfin tout y annonçoit, par ſa beauté & ſa richeſſe, le ſéjour des Maîtres du monde; mais de tout ce ſuperbe Edifice il ne reſte plus, depuis près de mille ans, que des ruines informes, qui inſtruiſent ceux qui les voyent de la vanité & du néant de toutes les grandeurs humaines. En effet ce quartier, qui étoit autre-fois le plus fréquenté de Rome, comme le devoit être le Palais d'un pareil Souverain, eſt aujourd'hui un vrai déſert, qui n'offre plus aux yeux qu'un amas confus de ruines, de pierres, de voutes, de mazures, plus propres à ſervir d'aſile aux Hiboux, & de repaire aux Bêtes les plus ſauvages, qu'à loger les plus miſérables de tous les Hommes.

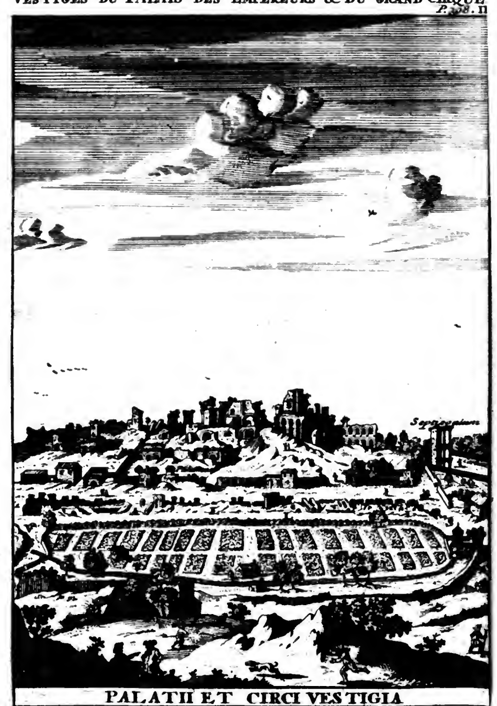


CIRCVS *Meridies et Auentinus* MAXIMVS

ANCIEN PALAIS DES EMPEREURS ROMAINS.



VESTIGES DU PALAIS DES EMPEREURS & DU GRAND CIRQUE



PALATII ET CIRCI VESTIGIA

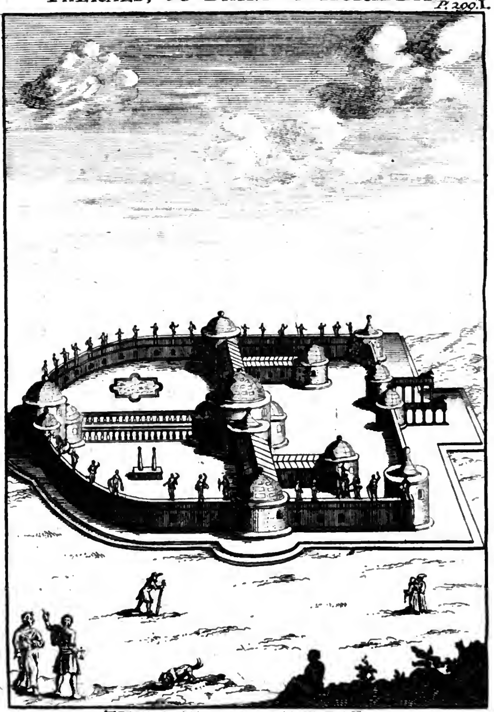
[illegible]

RESTES DES BAINS D'AGRIPPA. P.299. II.



VESTIGIA THERMARVM AGRIPPÆ

THERMES, OU BAINS D' AGRIPPA. P. 209. I.



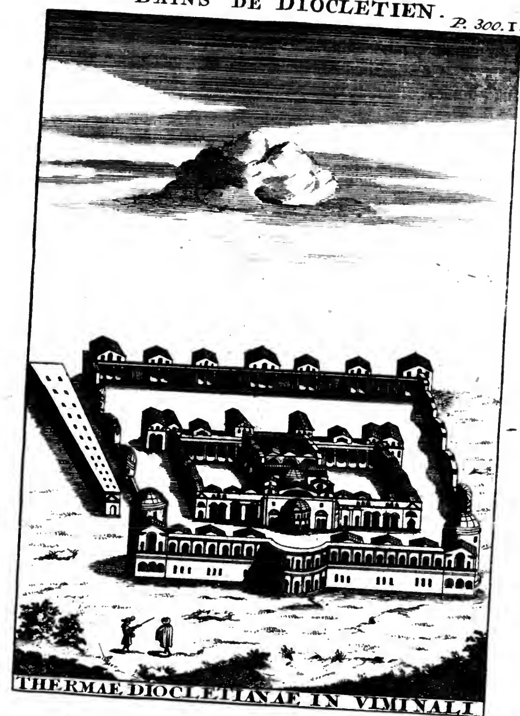
THERMAE M. AGRIPPAE

On en peut dire autant de ces autres Maiſons magnifiques que les Empereurs avoient en divers quartiers de Rome, & auxquelles on donnoit le nom de *Thermes*, c'eſt-à-dire, Etuves, ou Bains. Comme les Romains, auſſi-bien que les Grècs, n'avoient point encore l'uſage du linge, le Bain leur étoit abſolument néceſſaire, tant pour la propreté du Corps, que pour la conſervation de la ſanté, qui en eſt une ſuite. Tant que les premiers vecurent dans cette louable ſimplicité que l'on admire encore dans leur Hiſtoire, rien n'étoit plus ſimple que leur manière de ſe baigner. Ils ſe contentoient de ſe laver dans une Rivière, dans un Ruiſſeau, dans un Lac ou Reſervoir d'eau qu'ils ramaſſoient dans un endroit public, où chacun, tant les Grands que le Peuple, alloit ſe laver tous les ſoirs avant que de prendre le ſeul repas qu'ils faiſoient dans la journée. Mais lorſque le Luxe ſe fut introduit parmi eux avec les Richeſſes, chacun voulut avoir dans ſa maiſon ſon bain particulier pour l'uſage de ſa Famille, & principalement pour les Femmes, que la bienſéance & la modeſtie empêchoient de ſe baigner en public. Pour le Peuple & les Pauvres qui n'avoient pas le moyen de faire cette dépenſe, il y avoit un grand nombre de Bains publics, où ils alloient ſe laver pour une petite piéce de monnoye, qu'ils donnoient à ceux qui étoient chargés d'y entretenir la propreté. Pour leur épargner même cette modique dépenſe, il ſe trouva des Empereurs, & même de riches Citoyens qui en firent conſtruire exprès à leur uſage, & dans leſquels on ne payoit rien, & d'autres leur laiſſèrent les leurs en mourant. C'eſt ce que nous apprenons que fit *Agrippa*, Gendre d'*Auguſte*, qui non content d'en avoir fait conſtruire pour eux un grand nombre, leur laiſſa encore à ſa mort ſes magnifiques *Thermes*, ainſi que ſes Jardins, ce qui fut imité

dans la ſuite par pluſieurs autres riches Citoyens, & par des Empereurs mêmes.

Ceux de ces derniers étoient de vrais Palais, d'une propreté, d'une magnificence, & d'une commodité, telles que le luxe, la moleſſe & la ſenſualité de la plûpart de ces Princes avoient pû les imaginer. Il ne faut que lire ce qu'en ont dit les anciens Ecrivains, & en particulier *Séneque* le Philoſophe, dans la ſixième de ſes Lettres, pour voir juſqu'où les Romains avoient porté le luxe & la ſenſualité dans ces ſortes d'Edifices. Ce qui nous reſte de ceux de *Dioclétien*, dont il s'eſt conſervé pluſieurs Appartements, que je viſitai avec Monſieur *Aſſemani*, s'accorde parfaitement avec ce que les Anciens en ont écrit. Ils étoient ſi ſpatieux, que l'on y comptoit juſqu'à trois mille petites chambres, où cellules, dans leſquelles on pouvoit prendre le Bain, fort à ſon aiſe, ſans compter les autres Appartements, les Galeries, les Portiques, les Promenoirs, les Sales d'Exercices, les différents jeux auxquels on s'exercoit avant que de prendre le Bain, la Bibliothèque, & mille autres choſes de cette nature. Enfin pour donner une juſte idée de la vaſte étendue de ce Palais & du grand nombre de bâtiments qu'il contenoit, j'ajoûterai ici ce qu'en diſent nos Hiſtoriens Eccléſiaſtiques, ſçavoir, que ce Prince employa à conſtruire cet Edifice quarante mille Soldats, tous Chrétiens, qui ſouffrirent, diſent-ils, beaucoup dans ces pénibles travaux. On a ajoûté encore depuis à cela une fauſſeté à laquelle perſonne ne doit donner la moindre croyance, & qui n'a ſans doute été imaginée par nos faiſeurs de *Legendes*, que pour rendre odieuſe la mémoire de ce Prince, quoiqu'il ſoit conſtant par l'Hiſtoire que ce fut un des plus grands Empereurs qu'ait eu l'Empire Romain. On dit donc qu'après avoir employé ces quarante mille Chrétiens

BAINS DE DIOCLETIEN. *P. 300. I.*



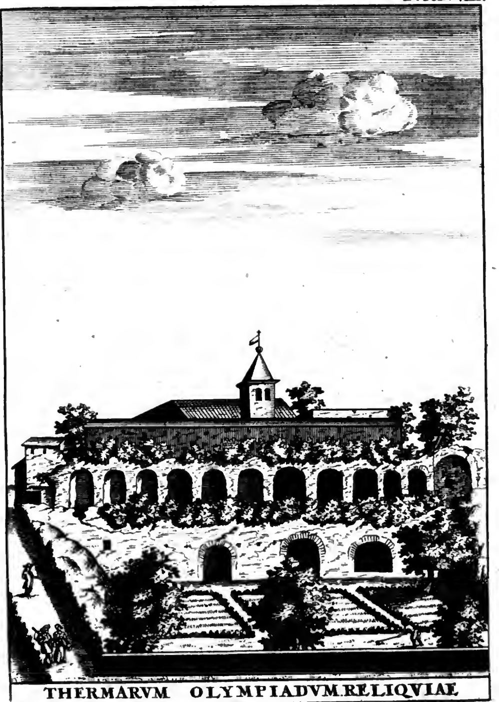
THERMAE DIOCLETIANAE IN VIMINALI

RESTES DES BAINS DE DIOCLETIEN.



THERMARVM DIOCLETIARVM RVINAE.

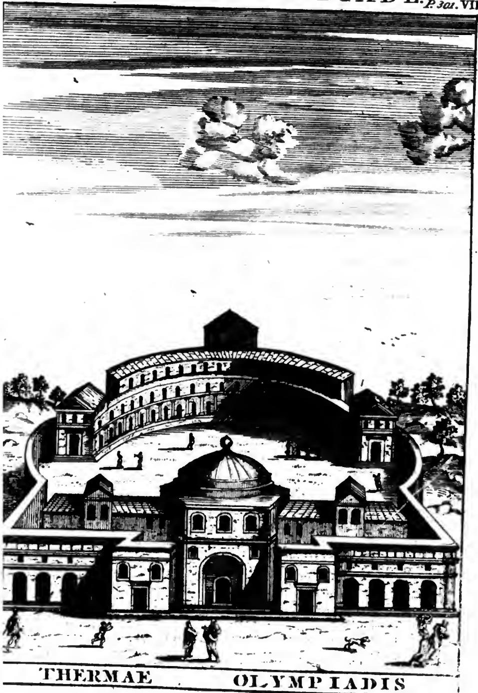
RESTES DES BAINS D'OLIMPIADE. P. 301. VIII.



THERMARVM OLYMPIADVM RELIQVIAE

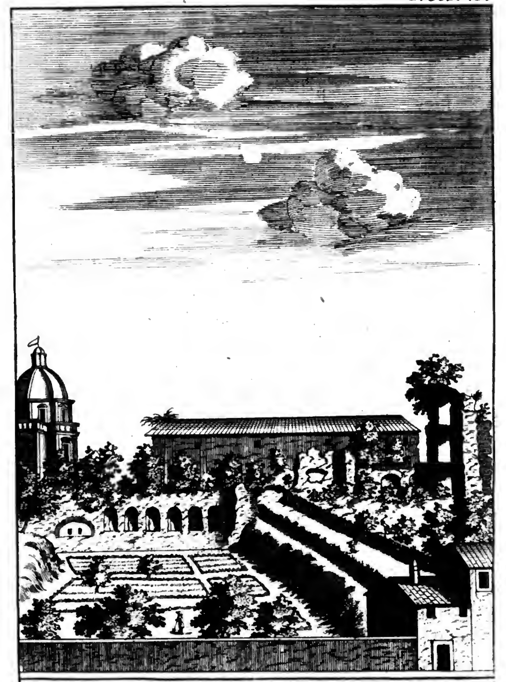


BAINS D' OLIMPIADE. *P. 301.* VII.



THERMAE OLYMPIADIS

RESTES DES BAINS DE NOVATIEN. P. 301. VI.



THERMARVM NOVATII RELIQVIAE

BAINS DE NOVATIEN

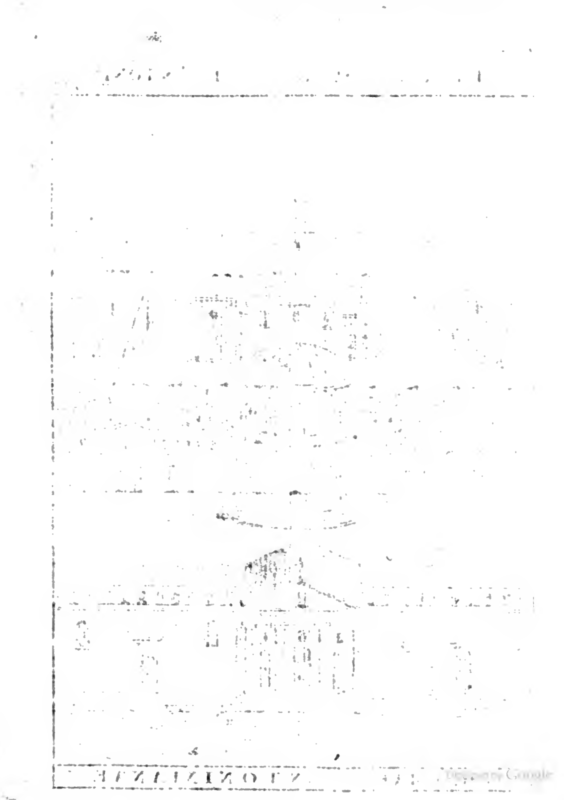


THERMAE NOVATIANAE

RESTES DES BAINS D'ANTONIN. P.301.IV.



THERMARVM ANTONINI VESTIGIA

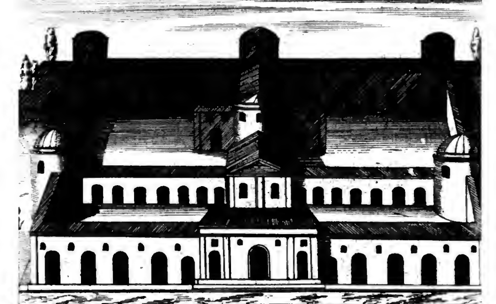


THERMES, OU BAINS D' ANTONIN. P. 301. II

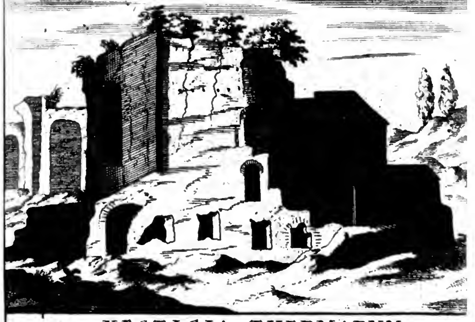


THERMAE ANTONINIANAE

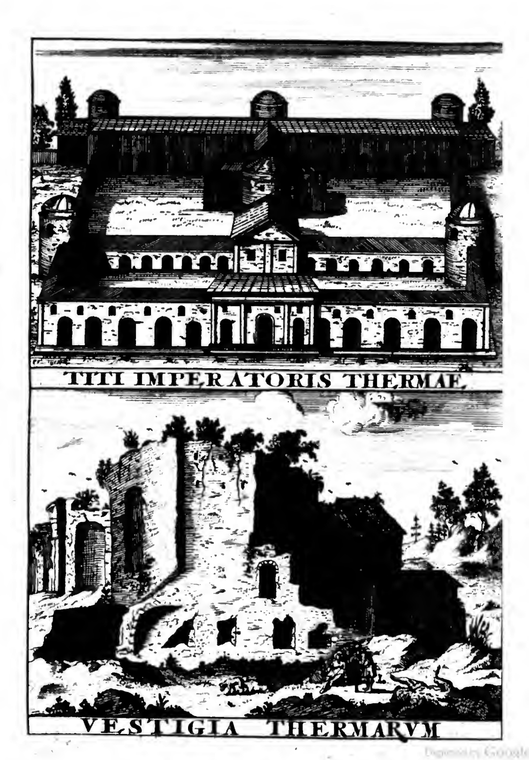
BAINS DE TITUS & CE QUI EN RESTE.



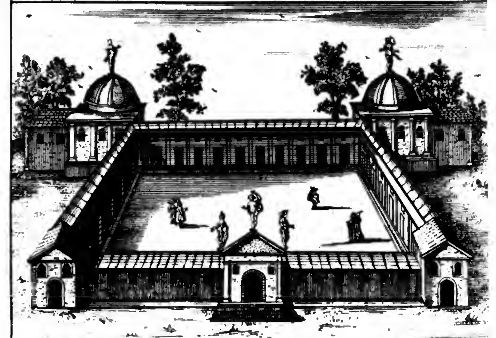
TITI IMPERATORIS THERMAE



VESTIGIA THERMARVM


TITI IMPERATORIS THERMAE.
VESTIGIA THERMARVM

THERMES, OU BAINS DE NERON & D'ALEXANDRE AVEC CE QUI EN RESTE. P.301.I.



THERMAE NERONIANAE POSTEA ALEXANDRINAE DICTAE



VESTIGIA THERMARVM NERONIS IN AEDIBVS MEDICAEIS

[illegible]

tiens à ces rudes Ouvrages, il les fit tous égorger dans le lieu même, dèsque ce Palais fut achevé, fausseté insigne, puisqu'il est démontré par tous les Historiens que ce Palais ne fut que commencé par *Dioclétien*, & achevé longtems après par le grand *Constantin*, auquel je ne crois pas que les Chrétiens veuillent jamais imputer une si horrible boucherie. Quoiqu'il en soit de cette Histoire Fabuleuse, qui n'est pas la seule qu'on ait débitée au Peuple, ce qui nous reste de cet Edifice, & de ceux des autres Empereurs, qui leur servoient à cet usage, fait encore assez voir quelle en étoit la magnificence, l'étendue, & la solidité.

MAIS il n'y en a point où ces qualités, qui caractérisoient particuliérement les Ouvrages des Romains, éclatent davantage, que dans l'Amphithéatre bâti par l'Empereur *Vespasien*, auquel le Peuple a donné le nom de *Colisée*, parce qu'il est situé près de l'endroit où *Néron* avoit fait élever sa Statue Colossale. On y peut joindre encore la Théatre de *Marcellus*, dont les restes sont un des plus beaux morceaux des Antiquités Romaines.

COMME les desseins que Monsieur Assemani avoit eu la bonté de me prêter, & dont je travaillois à tirer les Copies que je viens d'insérer, me donnoient beaucoup d'occupation, j'avois remis à un tems où je serois plus désœuvré la visite & 'examen de ces deux Monuments, que je n'avois vu qu'en passant, & comme par hazard. Un jour que j'étois dans mon cabinet, occupé à dessiner les Thermes d'*Olimpiade*, je fus agréablement surpris d'y voir entrer tout à coup Monsieur N . . . . que je n'avois point vû depuis quelque tems. Mes occupations, & la raison que j'ai rapportée plus haut, en avoient été la cause. Il ne sçavoit que penser d'une si longue absence, & l'avoit attribuée, comme il me l'avoua ensuite, à quelque réfroidissement de ma part; mais lorsqu'il vit sur ma table tous mes desseins qui y étoient

épars ça & là. J'ignorois, Monsieur le Comte, me dit-il en souriant, & je ne pouvois m'imaginer la raison qui nous privoit depuis si long-tems du plaisir de vous voir. Je craignois que vous ne fussiez tombé malade, ou que dans la dernière visite que vous nous avez fait l'honneur de nous rendre, on ne vous eût donné, à mon insçu, quelque sujet de mécontentement, quoique l'on m'ait assûré le contraire; mais je vois à présent ce qui nous a privés de ce plaisir. Continuez poursuivit-il, & que ma présence ne vous interrompe point. Je suis charmé de vous voir faire ainsi votre Cour à nos Antiquités, auxquelles il me paroit que vous avez pris beaucoup de goût. Non content de les avoir visitées, comme je l'ai appris de Monsieur Assemani, vous voulez sans doute encore donner en France le plaisir de ce Spectacle à votre Famille & à vos Amis, auxquels vous épargnerez par-là les fatigues & la dépense du Voyage. M'est-il permis de porter ma curiosité sur ces morceaux? . . . . Ils n'ont rien, lui repondis-je, de fort curieux pour vous, Monsieur, qui sçavez, pour ainsi dire, tout cela par cœur; & en même tems je ramassai tous mes desseins que je lui présentai. Il en loua la propreté & l'exécution dont il me parut un peu étonné, m'avouant qu'il ne s'attendoit pas de trouver dans un jeune homme de ma naissance un talent, auquel la Noblesse ne s'attache effectivement guére chez nous, quoique ce soit un des plus nobles & des plus agréables amusements. Comment, s'écria-t-il! voilà qui est magnifique! Cela est dessiné d'après le naturel, & est absolument parfait! Il ne fut pas moins agréablement surpris de trouver parmi ces desseins les Monuments que j'avois visités, soit avec lui, soit en mon particulier, & que j'avois tirés sur les Originaux mêmes. Je ne sçaurois, dit-il, assez louer la beauté, la justesse, & la propreté de votre travail; mais permettez-

moi

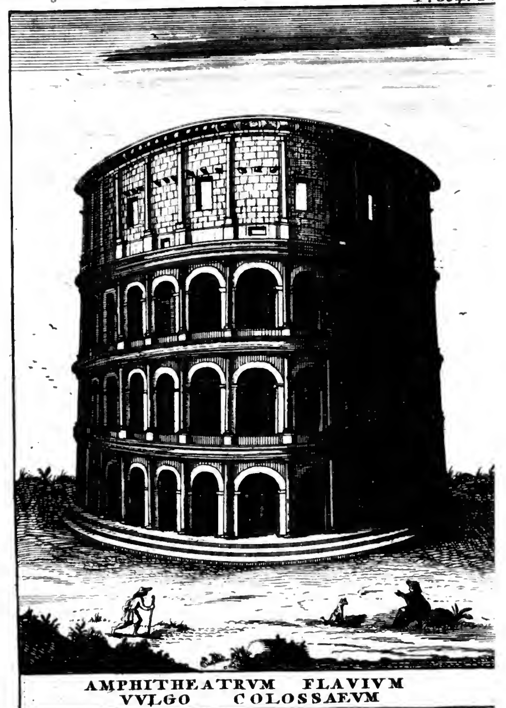
moi de vous réprésenter que vous avez-là de quoi nous ruiner, s'il arrive que ces desseins tombent un jour entre les mains de quelque habile Graveur. Si celui-ci, malheureusement pour nous s'avise de les éxécuter, & de les rendre publics, adieu les Etrangers ; Rome n'en verra présque plus. Trouvant suffisamment dans votre Recueil de quoi satisfaire leur curiosité, nous n'aurons plus ici que quelques affamés Coureurs de Bénéfices & quelques Amoureux insensés, qu'une proche Parente, qu'ils s'entèreront d'épouser, fera accourir ici pour en obtenir la permission, & qui en repartiront encore plus vite qu'ils n'y seront venus. Enfin, graces à vos desseins, nos Romains se verront réduits à ces misérables Idiots, à ces pieux Fainéants, que les Indulgences & les Jubilés font venir ici de tems en tems, le Chapelet à la main, & la Bourse si légère d'Argent, qu'ils mourroient de faim s'ils ne trouvoient dans nos Hopitaux de quoi repaître pendant le court séjour qu'ils y font. Voilà, mon cher Comte, à quoi vous allez exposer nos habitants; mais ce sont leurs affaires & non pas les vôtres. Quoiqu'il en soit, continuez toujours à vous amuser d'une manière aussi utile, comptez que vous me trouverez en tout tems disposé à y contribuer. Je vous en ai donné m'a parole; il ne tiendra qu'à vous de me mettre encore à l'épreuve.

JE le remerciai de sa politesse, & mettant la conversation sur une autre matière, je lui demandai des nouvelles de sa Famille. Il m'apprit qu'il y étoit arrivé du changement depuis que je ne l'avois vûe, & que Mademoiselle sa Fille l'avoit quitté depuis quinze jours pour entrer dans un Couvent, où il paroissoit qu'elle étoit résolue de se consacrer à Dieu. Je fus étonné de cette résolution, sur-tout m'étant rappellé ce qui s'étoit passé entre elle & moi. Je demandai à Monsieur N . . . . la cause d'un chan-

changement si subit. Il n'est rien, me répondit-il, que je n'aye fait pour tâcher de la découvrir; mais tous mes efforts ont été inutiles. Tout ce que j'ai pû tirer d'elle, c'est qu'elle est absolument déterminée à quitter le monde où elle prévoit, m'a-t-elle dit, qu'elle ne pourra jamais être heureuse. Il m'en parut affligé, car il n'avoit point d'autre Enfant que cette Demoiselle, qui étoit extrêmement aimable. Pour faire diversion à son chagrin, dont je sçavois bien mieux que lui la véritable cause, je le retins à diner; après quoi, pour le distraire encore davantage, je lui proposai d'aller faire ensemble un tour de promenade, ce qu'il accepta. Nous montâmes pour cet effet en Carosse dans le dessein de sortir de la Ville. Mais ayant passé par hazard près du *Colisée*, un mouvement d'admiration que je fis involontairement à la vûe de cet Edifice, & que Monsieur N . . . . remarqua, lui fit aussi-tôt arrêter le Cocher, auquel il dit de nous en faire faire lentement le tour. Il y auroit de la cruauté, ajoûta-t-il en m'addressant la parole, à vous priver d'un plaisir auquel vous me paroissez extrêmement sensible; c'est ce qui m'a fait prendre la liberté de donner cet ordre à votre Domestique.

Après l'avoir remercié de sa bonté & de sa complaisance, je regardai avec beaucoup d'attention cet Edifice qui paroit avoir été bâti pour durer autant que le monde. Je n'en ai jamais en effet vû si de solide. Il est situé au milieu de la Ville, de figure ronde par dehors, quoiqu'il soit ovale en dedans, & d'une hauteur prodigieuse. Trois grands étages, dont les arcades & les fenêtres sont larges & fort hautes, forment le corps extérieur de cet Edifice, dont la circonférence est de seize cents douze pieds; & au-dessus de ce ces trois étages s'élève encore une muraille fort haute, percée, de distance en distance, par plusieurs

AMPHITHEATRE DE VESPASIEN, APELLÉ VULGAIREMENT LE COLISÉE. P. 304. I.

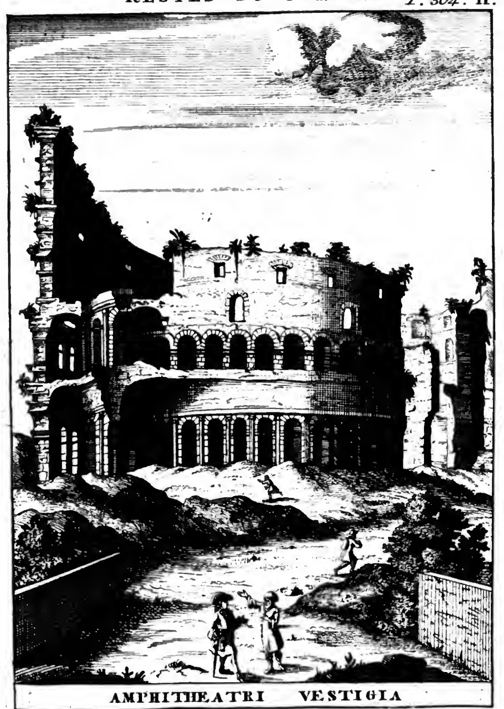


AMPHITHEATRVM FLAVIVM
VVLGO COLOSSAEVM

[illegible]

[illegible]

RESTES DU COLISÉE. *P. 304. II.*



AMPHITHEATRI VESTIGIA

ſieurs grandes fenêtres. Tout ce vaſte bâtiment eſt de pierres Tiburtines, & chaque Arcade & Fenêtre eſt ornée de deux belles Colonnes. Toutes ces Colonnes ſont d'un ordre différent, ſelon les divers étages où elles ſont placées. Celles du premier, ou d'en bas, ſont d'ordre *Dorique*; celles du ſecond ſont *Joniques*; l'Ordre *Corinthien* diſtingue celles du troiſième; enfin celles du dernier étage ſont de l'ordre que l'on appelle *Compoſite*. Ces quatre étages étoient comme ſéparés par quatre grandes corniches, qui régnoient tout autour de cet Edifice dont elles relèvoient encore la beauté.

AUTANT qu'on eſt charmé de voir les beaux reſtes de cet Amphithéatre, autant eſt-on affligé de le voir dans l'état ou il eſt aujourd'hui, ſur-tout lorſqu'on ſçait que ce ne ſont, ni les injures du tems, ni la fureur & les ravages des Barbares, ni cinq ou ſix embraſements qu'il a eſſuyés, & auxquels il avoit conſtamment réſiſté, qui en ont détruit la partie qui y manque, mais les mains de ceux-mêmes qui devoient veiller le plus ſoigneuſement à ſa conſervation. En effet Monſieur N.... m'apprit que cet Edifice ſubſiſtoit encore dans ſon entier il y a deux cens ans. On le verroit encore dans la même état, comme il eſt aiſé d'en juger par ce qui en reſte, & qui eſt, pour ainſi dire, encore dans ſa première beauté, ſi le Pape *Paul* III. qui régnoit alors, & qui étoit extrêmement avare, voulant épargner ſon Argent, n'en avoit pas fait démolir une partie pour en faire conſtruire ſes deux Palais *Farnèſe*, & quelques autres bâtiments; en quoi il fut imité par quelques-uns de ſes Succeſſeurs poſſédés du même vice. C'eſt ainſi qu'un des plus beaux Chefs-d'œuvres de l'Art, après avoir échappé aux ravages du Tems, & à une multitude préſque innombrable de fléaux dont Rome a été déſolée dans la décadence de ſon Empire, à ſuccombé ſous l'avarice de ſes Souverains ſacrés, qui auroient du employer, au-contraire,

une partie de leurs trésors à sa conservation.

Tout Romain qu'étoit Monsieur N . . . . c'est-à-dire, tout dévoué qu'il étoit aux Papes, comme le sont tous les Italiens, il ne put contenir le ressentiment, ou le procédé de ceux-ci le mettoit. Heureusement il ne fut pas de longue durée. Une curieuse & sçavante dissertation qu'il me fit sur les Spectacles & les Divertissements, sur les Théatres & les Amphithéatres des anciens Romains, lui rendit bientôt la tranquilité qui lui étoit naturelle. Rien n'étoit plus simple, me dit-il, que tous ces amusements dans leur origine. L'intention & le but des Rois de Rome, qui les introduisirent, étoit de donner de l'exercice à la Jeunesse, de la rendre agile, robuste, & adroite au maniment des Armes. En effet tous les Jeux, Divertissements & Spectacles des premiers Romains ne consistoient que dans le Jeu du *Ceste*, ou du combat à coups de poing, de la *Lutte*, du *Disque* ou jeu de palet, dans celui de la Course, & du Saut, & dans quelques autres Exercices Militaires. Tous ces Jeux se faisoient à certains jours de Fêtes en présence de tout le Peuple, dans un champ destiné à ces utiles récréations. Là chacun s'étudioit à faire paroître son agilité, sa force, son adresse & son courage, bien moins animé par l'espoir de la récompense, qui n'étoit qu'une bagatelle, que par l'émulation & l'honneur des applaudissements qu'on leur donnoit.

Du champ d'un certain Sénateur, nommé *Flaminius*, qui en avoit pour cela fait présent au Peuple, ces Jeux furent transportés par la suite dans la place publique de la Ville; & tous les spectateurs y assistoient debout; ce qui étoit cause qu'ils ne duroient guére qu'une heure, ou deux. Le Senat l'avoit ainsi ordonné pour que le Peuple ne s'accoûtumât pas à la molesse & à l'oisiveté. Mais à mesure que la République devint plus puissante les Romains prirent in-

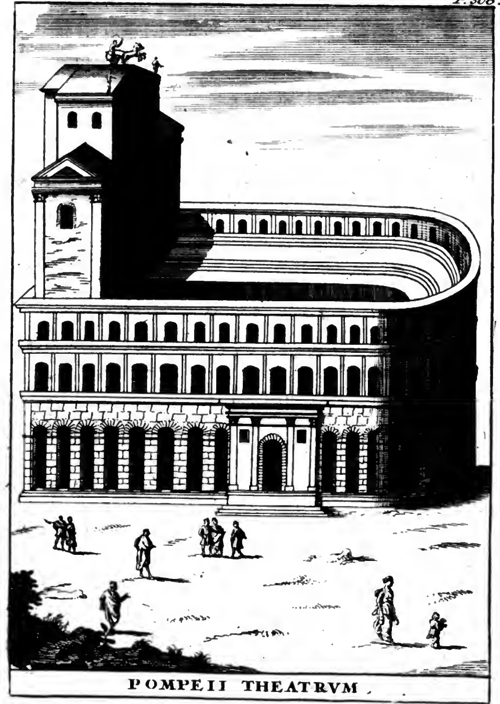
insensiblement du goût pour les plaisirs. Alors ne se contentants plus de leurs premiers Jeux, qui leur parurent trop simples & même grossiers, ils inventèrent, ou prirent, des Nations qu'ils avoient subjuguées, d'autres Divertissements, qui leur parurent beaucoup plus beaux. Ce qui n'avoit été jusqu'alors pour eux qu'un amusement utile, devint alors une occupation, une étude, une passion des plus violentes. Aux Coups de poings, aux Jeux du palet, à la Course, au Saut, aux Exercices Militaires succédèrent les Comédies, les Concerts, les Courses de Chariots, les Combats de Bêtes féroces & de Gladiateurs, les Naumachies, ou Combats Navals, & mille autres Divertissements aussi couteux qu'ils étoient propres à amolir & énerver leur courage, & à corrompre leurs mœurs. Aussi prirent-ils insensiblement tant de goût à ces dangereux amusements, qu'ils passoient des journées entières à les regarder. D'un autre côté ceux qui gouvernoient ce Peuple naturellement remuant, n'étoient pas fâchés de le voir s'amuser à ces Spectacles, qui l'empêchoient du moins de troubler la République.

Par un motif qui n'étoit, ni moins politique, ni moins intéressé, ceux qui aspiroient à entrer dans le Gouvernement, que le Peuple donnoit alors à qui il vouloit, connoissant son foible, & voulant gâgner sa faveur, lui en donnèrent très souvent & des plus magnifiques. Les Places publiques se trouvèrent alors trop petites par l'affluence des Spectateurs qui y accouroient. Pour remédier à cet inconvenient ceux qui donnoient ces Spectacles firent construire ailleurs de vastes Théatres de bois, que l'on démolissoit aussi-tôt après la répréséntation des Jeux; & pour que Monseigneur le Peuple Romain, à qui ils faisoient leur cour, pût les voir plus à son aise, & sans se fatiguer, ils les firent garnir de Siéges. Tels furent d'abord les premiers Théatres que l'on vit à Rome; mais le Luxe & la passion

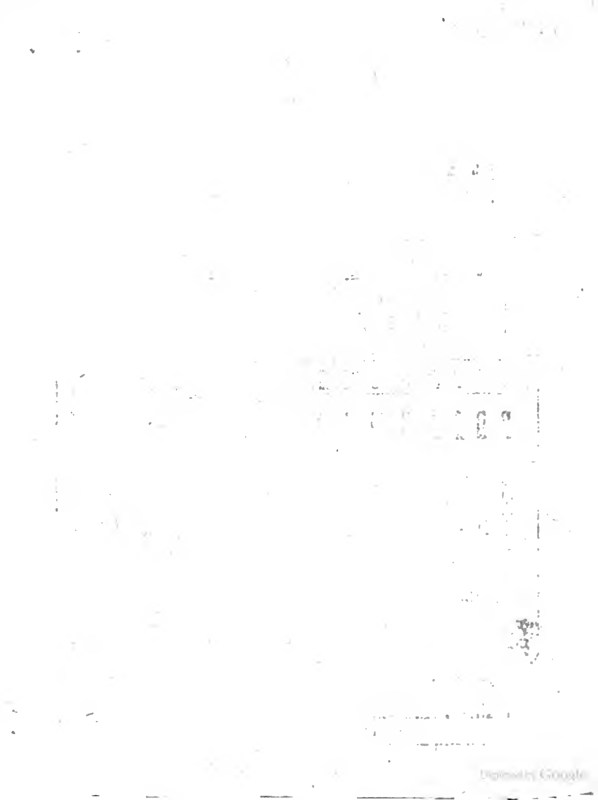
du Peuple pour ces amuſements allant toujours en augmentant, ceux qui vouloient, & qui avoient intérêt de lui faire la cour, prenant pour prétexte divers accidents fâcheux arrivés à l'occaſion de ces Théatres de bois, dont quelques-uns s'étoient écroulés ſous les pieds & la multitude des Spectateurs, en firent conſtruire de Pierres, qui devoient être ſtables & permanents. *Pompée*, à qui ſes belles Actions avoient fait donner le ſurnom de *Grand*, fut le premier qui en bâtit un de cette eſpèce, qui contenoit quatre-vingt mille perſonnes. Quelques Hiſtoriens, & entr'autres *Dion*, prétendent que ce ne fut point lui, mais un de ſes Affranchis, nommé *Démétrius*, qui, ſous le nom de ſon Maître, fit à ſes dépens cette galanterie au Peuple Romain, pour ſe mettre par-là à couvert de la recherche qu'il auroit pû faire des Concuſſions qu'il avoit faites. Quoiqu'il en ſoit, ce premier exemple fut ſuivi par d'autres, qui enchérirent encore ſur cette magnificence.

On avoit déjà vû, quelques années auparavant, à quels excès les Romains portoient la Somptuoſité & la Luxe dans leurs Spectacles. Je veux vous rapporter ici, Monſieur le Comte, pourſuivit Monſieur N . . . . ce que l'Hiſtoire nous en a appris, afin que vous en jugiez vous-même. C'eſt celui que donna *M. Emilius Scaurus*, Edile de Rome, dignité qui répondoit à celle d'Echevin dans vos Villes de France, mais qui conduiſoit par dégrés aux plus grandes, je veux dire au Conſulat. Ce Magiſtrat déſirant parvenir à cette charge que ſon Père & ſes Ancêtres avoient poſſedée, & faiſant dans cette vûe ſa cour au Peuple & aux Grands de Rome, réſolut de leur donner les Jeux les plus magnifiques que l'on eût encore vus. Comme il n'y avoit point encore à Rome de Théatre ſtable & permanent, il en fit conſtruire un qui n'avoit point encore eu, & qui n'aura, je crois, jamais ſon pareil, lequel lui

THEATRE DE POMPÉE. P. 308.



POMPEII THEATRVM.



lui coûta des ſommes immenſes, quoiqu'il ne dût ſubſiſter que fort peu de tems; car on étoit encore alors dans l'uſage de démolir ces Edifices préſque auſſi-tôt que la répréſentation des Jeux étoit finie. Celui-ci avoit cela de particulier qu'il étoit compoſé de trois *Scenes* élévées les unes ſur les autres. La *Sçene*, chez les Romains, étoit proprement ce que nous appellons aujourd'hui parmi nous le Théatre, c'eſt-à-dire, cet endroit élévé ſur lequel nos Comédiens réprêſentent leurs piéces. Toutes ces trois *Scenes* étoient ſoûtennues par trois cents ſoixante Colonnes. La première étoit de Marbre; la ſeconde étoit de Criſtal, ou verre blanc, choſe qui ne s'eſt jamais vûe depuis & qu'on ne reverra jamais ſelon toutes les apparences; & la troiſième enfin étoit de bois doré.. Les Colonnes de la premièe re *Scene* avoient 38 pieds de haut, & entre toutes celles dont ce triple Théatre étoit orné, il y avoit trois mille Statues de bronze. Ces Magnifiques *Scenes*, étoient outre cela, décorées des plus riches Tableaux, & tout l'appareil, de même que tout ce qui devoit ſervir aux Comédiens, étoit de toile d'Or. Enfin les peintures, les décorations, les machines, les dorures, & tous les autres ornements de ce Théatre furent portés à un ſi grand excès de Magnificence, que *Sçaurus*, après la réprêſentation de ces jeux, ayant fait porter toutes ces choſes dans une de ſes maiſons de Campagne, où elles furent conſommées par la méchanceté d'un de ſes Eſclaves qui y mit le feu, cette perte fut eſtimée deux millions. Quels tréſors ne devoit pas avoir un pareil homme pour faire des dépenſes ſi exceſſives, & pour ſupporter une pareille perte! Ce n'étoit cependant qu'un des moindres Magiſtrats de Rome. Quelles devoient être à proportion les Richeſſes d'un Conſul, d'un Dictateur, d'un Empereur qui, maîtres abſolus des tréſors de l'Etat, ne s'oublioient ſans doute pas dans la diſpenſation qu'ils

en faisoient. Doit-on être étonné après cela de la magnificence & de la profusion qui régnoient dans ces Spectacles, dont le Peuple Romain, qu'on y avoit accoûtumé, étoit en quelque façon devenu idolâtre?

Ce fut pour lui complaire que les Empereurs, & même plusieurs particuliers des plus riches, firent construire à Rome, les uns des Théatres, les autres des Amphithéatres, ceux-ci des Cirques, ceux-là des Naumachies. Mais le plus beau de tous ces Edifices étoit, sans contre-dit, celui que vous voyez ici, & à la construction duquel *Vespasien*, qui le commença, & *Titus* son Fils, qui l'acheva, employèrent trente mille *Juifs*, qu'ils avoient fait esclaves & amenés à Rome, après la prise & la désolation de *Jerusalem*. Il y avoit des siéges pour quatre-vingt sept mille personnes, & de la place encore pour vingt mille autres, qui pouvoient voir le Spectacle de bout dans les coins & en divers autres endroits de ce vaste Amphithéatre. A la dédicace qu'en fit l'Empereur *Titus*, & dont la cérémonie dura cent jours, ce Prince fit égorger cinq mille Victimes, & ces Sacrifices furent accompagnés de Spectacles & de Divertissements de toutes les espèces, dont la dépense monta à dix millions d'Or. Par cette somme exorbitante jugez, mon cher Comte, qu'elle en dut être la magnificence. Vous en avez vû déjà un échantillon dans le Spectacle que *Scaurus*, Gendre de *Sylla*, donna au Peuple, & que je viens de vous décrire. Je pourrois y ajoûter, pour vous en donner une idée qui justifieroit cette dépense immense, celui que *Pompée* lui donna dans une pareille occasion, où il fit combattre six cents Lions tout à la fois, un autre dans lequel on fit combattre cent quarante deux Eléphants, qui furent tous tués, un autre enfin (& ces derniers furent assez fréquents) dans lequel on fit combattre des Gladiateurs par milliers. Je pourrois

y

y joindre encore une Fête pareille à la *Naumachie*, ou Combal Naval, que l'Empereur *Héliogabale* donna au Peuple, & dans lequel les Barques voguoient, non sur l'eau, comme cela étoit ordinaire, mais sur une Mer de Vin, dont il avoit fait inonder l'endroit où ce combat se donnoit. A cette *Naumachie*, dont la profusion vous étonnera sans doute, j'en pourrois encore ajoûter quelques autres d'une espèce toute différente, dans lesquelles on faisoit battre, les uns contre les autres, des Poissons de Mer d'une grosseur monstrueuse, qu'on y faisoit nager, avec des dépenses immenses, dans leur élément naturel; j'y joindrois encore quelques-uns de ces Vaisseaux artificiels qui, après avoir vogué quelque tems sur l'eau, se trouvoient tout-à-coup à sec sur l'*Arène* *, & qui, s'entrouvant de tous côtés, vomis-

* L'ARÈNE étoit une grande place qui tenoit présque toute la longueur & l'étendue des Cirques, Théatres, ou Amphithéatres, & dans laquelle on faisoit combattre les Bêtes féroces & les Gladiateurs. Cette Place étoit pavée, & couverte de sable, afin que la vûe du sang des hommes, ou des Animaux, qui périssoient dans ces combats, inspirât moins d'horreur aux Spectateurs. Cette place étoit pour cette raison appellée *Arène*, du mot Latin *Arena* qui signifie *Sable*. Il se trouva deux Empereurs assez foux, & assez prodigues (*Caligula* & *Néron*) pour la faire couvrir de Vermillon, & d'une autre poudre couleur d'Or, qui étoit extrêmement rare à Rome, & par conséquent fort chère.

CES folles dépenses m'en rappellent une qui ne l'étoit pas moins, & que j'ai vû faire à Paris par un Prince Allemand pour l'Amour de sa Maitresse. Celui-ci s'entretenant un jour avec elle des plaisirs que l'on goûtoit dans son païs pendant l'hiver, lui vantoit beaucoup celui des courses qu'on y fait en Traineau sur la neige. Cette Dame lui ayant témoigné quelque envie de goûter ce plaisir, le Prince promit de le lui procurer dans quelques jours. Elle crut qu'il vouloit badiner. La chose étoit en effet d'autant plus impossible, que l'on étoit alors dans la Canicule, Saison bien incompatible, à Paris, avec la neige. Au jour qu'il avoit fixé pour cela, il vint prendre la Dame, & sous prétexte d'aller faire un tour de promenade, il la mena, avec plusieurs de ses Amies, à *Passy*, petit Village à une lieue de cette Capitale, où il avoit loué une fort belle maison de Campagne. Après une magnifique collation qu'il leur donna, & à laquelle il avoit invité plusieurs Seigneurs, il demanda à sa Maitresse si elle seroit en commodité de faire la course en Traineau, qu'il lui avoit promise. Celle-ci lui ayant répondu en riant qu'oui, il la con-

missoient, en quelque sorte, une multitude prodigieuse de Bêtes féroces qui, après s'être battues, & avoir diverti les Spectateurs pendant quelque tems, rentroient, au signal qu'on leur donnoit, dans le même Vaisseau, lequel se refermoit aussi-tôt, & se mettoit à voguer comme auparavant sur l'eau qu'on faisoit rentrer dans l'*Arène*. Enfin j'y joindrois quelques-unes de ces Chasses, ou autres Divertissements, que les Romains appelloient *Sylves*, dans lesquels l'*Arène* du Théatre, par une espèce d'enchantement, se métamorphosoit en une véritable Forest où l'on voyoit courir toute sorte de Bêtes fauves, sauvages & apprivoisées, dont les unes étoient poursuivies par des Chasseurs, & les autres vénoient se livrer d'elles-mêmes au Peuple, auquel

conduisit alors, avec toute la Compagnie, dans un Jardin assez spacieux dont il avoit fait sabler toutes les Allées d'environ un demi-pied de sucre blanc en poudre, sur lequel il fit avec elle & tous les conviés, la Course qu'elle lui avoit témoigné avoir envie de faire? Prodigalité qui fut fort applaudie par ceux qui y prirent part, & fort désaprouvée par toutes les personnes sensées.

Comme une sottise en amène une autre, celle-ci m'en rappelle une seconde que fit à Rome un Cardinal étranger, dont je supprime ici le nom parce qu'il est encore vivant. Ce Prélat y étoit venu pour recevoir des mains du Pape même le Chapeau rouge, Cérémonie essentielle pour quiconque veut, après la mort du Souverain Pontife entrer dans le Conclave, & concourir à l'élection de son Successeur. Comme il est d'une Naissance illustre, il fut reçu d'une manière distinguée par ses Confrères, dont plusieurs le regalèrent splendidement. Ne voulant pas rester en arrière avec eux, il résolut bien de le leur rendre, mais d'une manière dont on n'avoit point encore vû d'exemple dans le sacré Collège. Dans cette vûe il leur fit servir un magnifique Festin, dont la Délicatesse & la Profusion se disputoient les honneurs. Enfin la Profusion l'emporta par un grand plat couvert qu'elle servit au dessert, qui fut des plus friands & des plus magnifiques. Ce double plat, qui étoit d'Or, & qui tenoit avec justice la place la plus honorable de la Table, exerça long-tems la curiosité des Convives; enfin le Cardinal traitant, l'ayant fait découvrir, on vit, avec autant d'étonnement que d'admiration, qu'il étoit tout rempli des pierreries les plus précieuses, que la nouvelle Eminence fit distribuer aux assistants, en les priant de vouloir bien accepter ces petites marques de sa reconnoissance. Ne doit-on pas avouer après cela que les Biens de l'Eglise & le patrimoine des pauvres sont admirablement bien administrés, lorsqu'ils sont en de pareilles mains?

quels on les abandonnoit. Jugez par-là, mon cher Comte, combien les Romains étoient ingénieux & prodigues dans leurs Spectacles, dont on peut dire que cette Nation étoit idolâtre. C'est à quoi ils employoient une partie des Richesses & des trésors qu'ils tiroient des Peuples qui avoient eu le malheur de tomber sous leur domination, & qu'ils pilloient & voloient impunément, n'y ayant point sur la Terre de Tribunal supérieur, auquel ces malheureux pussent en porter leurs plaintes, ni en espérer de Justice.

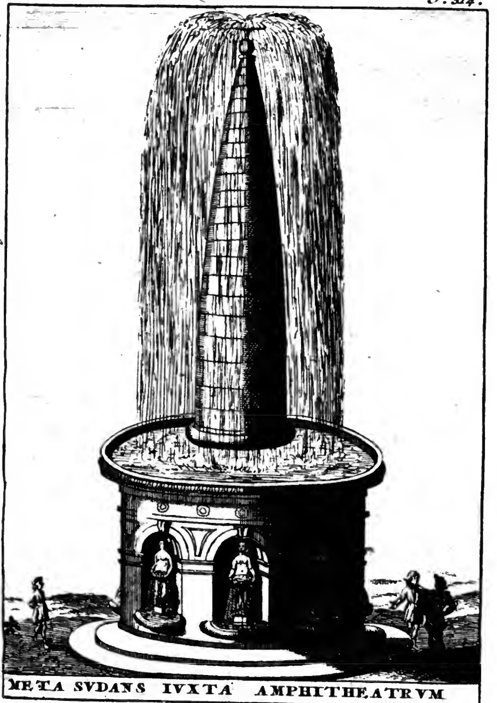


CETTE passion, ou pour parler plus juste, cette fureur pour les Spectacles fit élever à Rome tous ces magnifiques Edifices, où ils se donnoient. Ils étoient en très grand nombre, car on y comptoit jusqu'à cinq Amphithéatres, dont il ne reste plus que celui ci, & celui des Soldats que nous vimes ensemble il y a quelque tems, douze à treize *Cirques*, dont il ne reste plus que celui de *Caracalla* que nous vîmes aussi, six *Naumachies*, dont on ne voit plus aucun Vestige, & quatre Théatres dont il ne nous reste plus qu'un fort bel Echantillon dans celui de *Marcellus*, que nous allons voir dans le moment.

NOUS remontâmes aussi-tôt dans notre Carosse, dont nous étions descendus pour visiter plus à notre aise cette précieuse Antiquité, & tournâmes du côté du Théatre que nous voulions voir, lorsque de nouvelles ruines, que j'apperçus à quelques pas du *Colisée*, excitèrent de nouveau ma curiosité. Je demandai à Monsieur N. . . . ce que ce pouvoit-être. Ce sont, me répondit-il, les restes d'une fort belle Fontaine Saillante qui étoit autre-fois dans cet endroit. Les Romains lui avoient donné le nom de *Meta Sudans*, (la Borne Suante) parce que, comme vous le voyez par ce qui en reste, elle avoit la forme d'une de ces bornes qui étoient dans les *Cirques*, & que l'eau qui en jaillissoit par le haut & retomboit en pluye dans un vaste & magnifique Bassin, formoit sur cette borne une espèce de sueur dont elle étoit toujours couverte. Plusieurs de nos Antiquaires ont cru que *Vespasien* l'avoit fait construire, & ils en apportent pour preuve une fort belle Médaille de cet Empereur que je place ici.

MAIS

LA FONTAINE DU COLISÉE. P. 324.



META SVDANS IVXTA AMPHITHEATRVM



Mais le Philosophe *Seneque*, qui avoit été Précepteur de *Néron*, lequel demeuroit près de cette Fontaine, nous apprend qu'elle subsistoit avant ce Prince & qu'elle y avoit été construite par quelque autre. C'est ce qu'on lit dans sa cinquante-septième Lettre, ou se plaignant du tintamare continuel qui se faisoit dans son Voisinage, & qui l'incommodoit fort dans ses études, il parle entr'autres du bruit qui se faisoit autour de cette Fontaine. Au reste il n'est pas difficile d'accorder ces Antiquaires avec ce Philosophe. Il suffit pour cela de dire que ce Prince la fit réparer & embellir, ce qui est démontré par les Lettres R. E. (*Restauravit*, *Exornavit*) qu'on voit dans la Médaille de cet Empereur, où elle est répréséntée dans toute sa beauté. Quoiqu'il en soit, sa situation auprès de l'Amphithéatre la rendoit extrêmement commode pour le petit Peuple, qui venoit s'y désaltérer pendant & après le Spectacle.

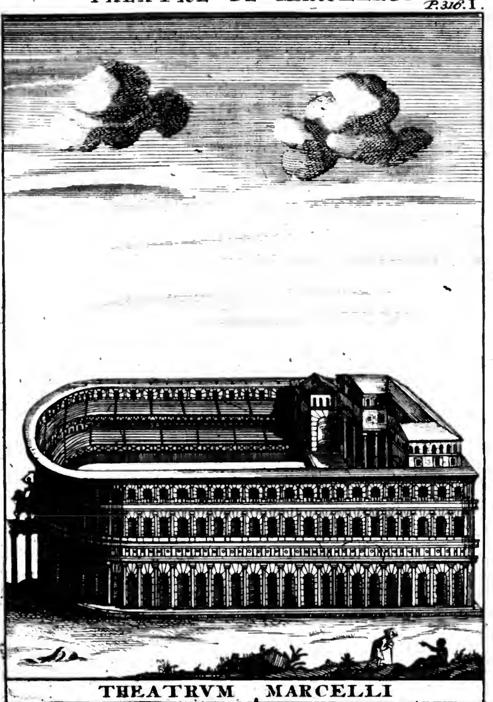
Monsieur N. . . . . m'ayant donné cet éclaircissement, nous continuâmes notre route vers le Théatre de *Marcellus*, où nous ne fûmes pas long-tems à nous rendre.

Il eſt ſitué près du *Tibre* dans le quartier de Rome appellé *Ripa*. Si l'on avoit pris à l'égard de toutes les Antiquités Romaines la précaution qu'on a priſe pour celle-ci, elles ſe feroient beaucoup mieux conſervées ſans doute, & ne dépériroient pas, comme elles font, tous les jours. En effet on a trouvé le moyen de garantir, autant qu'il eſt poſſible, cet Edifice des ravages inévitables que le Tems fait, tôt ou tard, dans tous les Ouvrages des hommes, même les plus ſolides, en conſtruiſant de ce qui en reſtoit un aſſez beau Palais, qui appartient aujourd'hui aux Princes *Savelli*. Ce Palais, eſt bâti en demi-Cercle, dont la circonférence préſente par derrière les précieux reſtes de ce Théatre, auxquels on s'eſt bien gardé de toucher, ni de rien changer. Ils conſiſtent en deux rangs de grandes Arcades, ſurmontées par une muraille pareille à celle de l'Amphithéatre de *Veſpaſien*; le tout de pierres très dures, & orné de deux rangs de Colonnes, dont les unes ſont de l'Ordre *Dorique*, & les autres de l'Ordre *Jonique*. L'Empereur *Auguſte* le fit conſtruire ſous le nom de ſon Neveu *Marcellus* qu'il aimoit tendrement, & auquel il le dédia après la mort de ce jeune Prince, qui mourut dans la douzième année de ſon âge. Ce Théatre, qui eſt, dit-on, un ouvrage du fameux *Vitruve*, célèbre Architecte, dont le Tems a reſpecté un excellent Traité ſur l'Architecture, qu'il dédia à cet Empereur, étoit deux grands tiers plus petit que le *Coliſée*, & ne contenoit que trente mille perſonnes.

La vûe & les ruines de tous ces Superbes Monuments me firent reſſouvenir de la deſcription abrégée qu'en a fait un de nos Poëtes, à laquelle ſe joignit une réflexion bien différente de la plaiſanterie par laquelle il l'a terminée. Cette penſée m'ayant rendu un peu rêveur, Monſieur N.... qui n'étoit pas accoûtumé à me voir ſi ſérieux, me demanda d'où pouvoit provenir ce changement, qui étoit tout-

à-

THEATRE DE MARCELLUS. P.316.I.

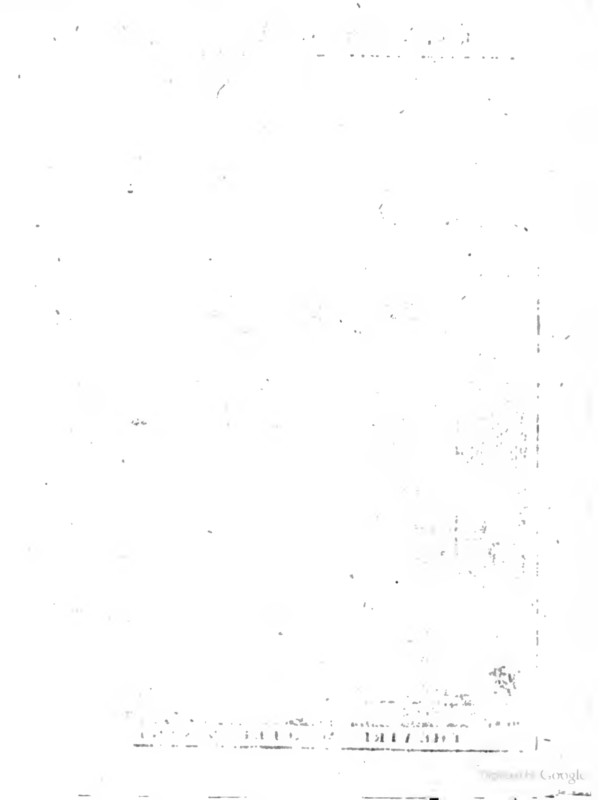


THEATRVM MARCELLI

RESTES DU THEATRE DE MARCELLUS

P. 316. II.





à-fait nouveau pour lui. Je lui en fis excuse, & lui répondis que c'étoit l'effet de quelques réfléxions qui s'étoient offertes à mon esprit, à l'occasion de ce que nous venions de voir. On en peut faire de bien belles, me repliqua-t-il; & je ne doute nullement que les vôtres ne soient de cette espèce; En ce cas, je vous serois sensiblement obligé si vous vouliez-bien m'en faire part. Avec d'autant plus de plaisir, Monsieur, lui répondis-je, que la gloire ne m'en est pas due. Alors je lui récitai le Sonet suivant dont je changeai sur le champ les derniers Vers.

Superbes Monuments de l'orgueil des humains,
Piramides, Tombeaux, dont la vaine structure
Nous a fait voir que l'Art, par l'adresse des mains;
Et l'assidu travail, peut vaincre la Nature;
Beaux Palais ruinés, Chef-d'œuvres des Romains,
Et les derniers efforts de leur Architecture,
Colisée, où souvent ces Peuples inhumains
De s'entre assassiner se donnoient tablature,
Par l'injure des ans vous étes abolis,
Ou du moins la plûpart vous étes démolis!.
Il n'est rien que le Tems ne puisse enfin dissoudre;
Si ces Marbres si durs ont senti son pouvoir,
Par quel égarement ne veux-tu pas prévoir,
Mortel, qu'il doit de même un jour te mettre en poudre!

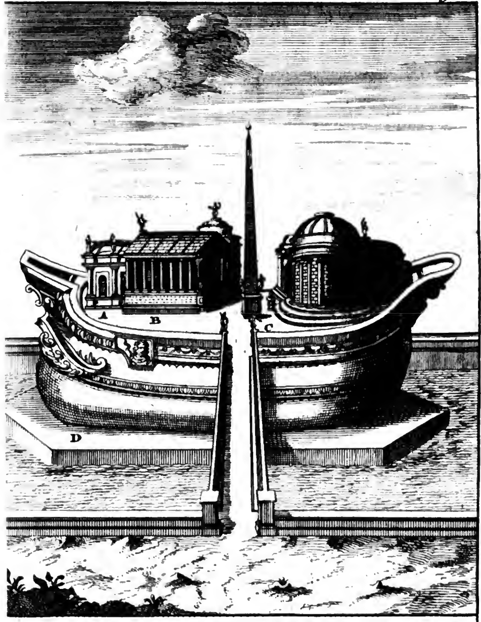
Ce Sonnet ne m'étoit pas inconnu, me dit Monsieur N...; mais la réflexion par laquelle vous le finissez est tout-à-fait nouvelle pour moi, & est infiniment plus solide que celle de l'Auteur *. Je vous avouerai même qu'elle me

* Voici la conséquence boufonne que *Sçaron*, Auteur de ce Sonet, a tirée de la destruction de tous ces beaux Edifices.

me charme. Qu'on est heureux, mais qu'il est rare, de penser si judicieusement à votre âge! Oui, mon cher Comte, tout passe; tout rentre, tôt ou tard, dans le néant dont il est sorti. L'Homme même, ce chef-d'œuvre sorti des mains de Dieu, cet admirable composé d'Esprit & de Matière, qui avoit été créé pour être immortel, est celui de tous ses Ouvrages qui y rentre le plutôt! Dix-huit, vingt & même trente Siécles n'ont pû venir à bout de détruire totalement des Edifices, que sa vanité lui a fait élèver; & lui-même ne subsiste seulement pas pendant une cinquantaine d'années! Car combien est-il péri, & combien périt-il encore d'hommes, tous les jours, qui ne sont point parvenus, & ne parviennent point à cet âge? Combien s'en trouve-t-il peu qui le doublent? En rencontreroit-on bien trois sur vingt mille? Les Régistres Mortuaires nous démontrent tous les jours que non. Dans quelle Obligation ne sommes-nous donc pas de bien employer un tems si court & si précieux? Rien cependant à quoi l'on pense moins dans le monde, où l'on vit comme si l'on n'en devoit jamais sortir; heureux encore quand on en demeure-là, & lorsqu'une vie déjà si courte n'est pas, ou abrégée par la débauche, ou souillée par des vices & par des crimes, qui exposent l'homme à des remors éternels!.... Mais peut-être que je moralise un peu trop; En ce cas, prenez-vous en à vous-même. La faute est excusable à mon âge, sur-tout avec des personnes qui, comme vous, m'en donnent l'exemple. Il m'a paru trop beau pour n'être pas imité.

COMME nous nous trouvions sur les bords du *Tibre*, je

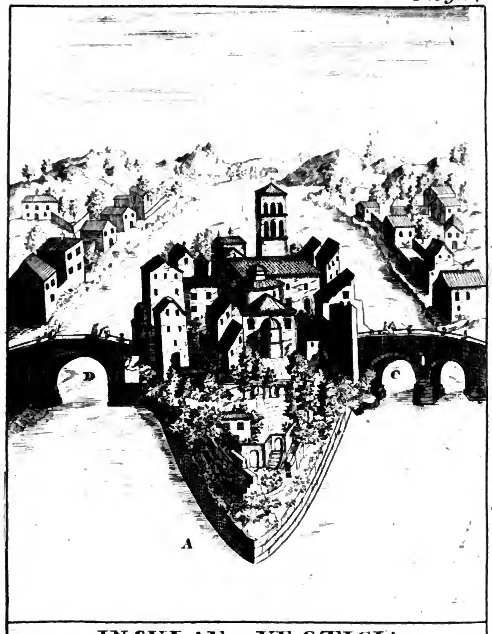
Il n'est point de Ciment que le Tems ne dissoude.
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un méchant pourpoint noir,
Qui m'a servi deux ans, soit percé par le coude?



INSVLA IN EFFIGIEM NAVIS AESCVLAPIO SACRA

A *Templum Fauni.* C *Templum Iouis.*
B *Templum Aesculapii.* D *Platea Nauis.*

ISLE DU TIBRE, TELLE QU'ELLE EST AUJOURDHUI.
P. 319. I.



INSVLAE VESTIGIA

A. *Antiqua nauis platea* C. *Pons fabricius.*
B. *Nauis puppis.* D. *Pons Cestius.*

je jettai par hasard les yeux sur une Isle que je vis au milieu de ce Fleuve. Elle est à peu près semblable, pour la figure, à celle que forme la *Seine* au milieu de Paris, & à laquelle on a donné le nom de *Notre Dame*, pour la raison que tout le monde sçait. Il s'en faut de beaucoup que celle du *Tibre* soit aujourd'hui dans un état aussi magnifique que Monsieur N.... m'apprit qu'elle étoit autre-fois. L'Isle que vous voyez, me dit-il, à ce que racontent *Tite-Live*, *Denis d'Halicarnasse*, *Plutarque*, & plusieurs autres anciens Historiens, est redevable de sa formation à l'emportement & à la fureur que les Romains firent éclater lorsqu'ils abolirent la Royauté, & chassèrent *Tarquin*, surnommé *le Superbe*, le dernier Roi de Rome. Non contens d'exterminer & de détruire tout ce que ce Prince possédoit dans la Ville, leur furie alla jusqu'à arracher tous les grains des champs qu'il avoit dans les environs, & qui étoient alors dans leur maturité. Pour faire voir jusqu'où alloit leur horreur pour la Tirannie & pour les Tirans, ils jettèrent tout de suite tous ces grains, qu'ils venoient d'arracher, dans le *Tibre*, dont les eaux étoient alors fort basses, comme cela est ordinaire pendant les grandes chaleurs. Cet Amas de gerbes, joint au limon que ce Fleuve roule présque continuellement, forma par la suite des tems dans cet endroit l'Isle que vous voyez, & dont le terrain devint si solide, que l'on bâtit dessus des maisons & des Temples, dont on voit encore aujourd'hui quelques *Vestiges*, mais dans lesquels il est impossible de rien reconnoître. Les Romains portèrent même la magnificence jusqu'à la revêtir entiérement de grandes pierres de Taille, & lui donnèrent la forme d'un Vaisseau, auquel un grand Obélisque, apporté d'Egipte, servoit, pour ainsi dire, de Mats. Deux magnifiques Ponts bâtis, l'un par *Fabricius* & l'autre par *Cestius*, conduisoient dans cette Isle, qui étoit consacrée à

Es-

Esculape, lequel y avoit un fort beau Temple, auſſi-bien que *Jupiter*, & le Dieu *Faunus*; mais tous ces ouvrages ſont diſparus avec les Idoles auxquels ils étoient conſacrés.

Cette dernière réflexion de Monſieur N.... m'engagea à lui faire une queſtion, ſur laquelle je le priai de vouloir bien m'éclaircir. Dans tous les Monuments que j'ai parcourus & viſités, lui dis-je, j'ai vû les ravages étrangers que le Tems eſt capable de faire dans les ouvrages les plus ſolides des hommes. J'en ai reſſenti un véritable chagrin; mais le plus ſenſible pour moi a été la diſparution de ce nombre préſque innombrable de Statues, dont les anciens Ecrivains nous apprennent que Rome étoit autre-fois remplie. Il étoit, diſent-ils, ſi prodigieux, qu'il égaloit preſque le nombre des habitants de cette Ville, dans le tems de ſa plus grande ſplendeur. Seroit-il bien poſſible, ajoûtai-je, que tous ces Chef-d'œuvres de l'Art, qui faiſoient l'admiration de l'Univers, fuſſent aujourd'hui réduits aux Statues mutilées de *Paſquin* & de *Marforio*, & à quelques autres que j'ai vues à *Monte-Cavallo* & au *Capitole*?

On ne ſçauroit douter, me répliqua Monſieur N....; que les fréquentes & triſtes Révolutions que notre Ville a eſſuyées, depuis plus de deux mille cinq cents ans qu'elle ſubſiſte, n'ayent été fatales à ce Peuple inanimé; car c'eſt le nom que nos anciens Auteurs ont donné à ces Statues, voulant par cette expreſſion méthaphorique en déſigner la beauté & la prodigieuſe multitude. Je vous ai dit quel avoit été le ſort de celles dont le *Mauſolée* de l'Empereur *Adrien* étoit orné depuis le haut juſqu'en bas. Tous les autres Tombeaux des *Cæſars*, tous les Edifices publics bâtis ou par le Sénat, ou par l'Empereurs, ou par les riches Citoyens, en étoient de même décorées avec une eſpèce de profuſion. Les Temples, les Palais, les Bains, les

les Jardins, les Amphitéatres, les Théatres, les Places publiques, les Rues-mêmes en étoient presque remplies. Mais si elles ont toutes disparu, elles n'ont pas été pour cela toutes perdues. Comme elles étoient beaucoup plus exposées à la fureur des Barbares, que les Bâtiments auxquels elles servoient d'ornement, & qui par leur solidité paroissoient être à l'abri de leurs insultes, aussi a-t-on pris plus de précaution pour les en garantir. Dès qu'on prévoyoit quelque ravage de leur part, on enlevoit aussi-tôt les plus belles & les plus précieuses de leurs niches, où de dessus leurs piédestaux, & on les transportoit en des lieux de sûreté, d'où on les tiroit pour les remettre en leurs places lorsque ce Torrent étoit passé. Par cette sage précaution on en a conservé plusieurs milliers, qui subsistent encore dans toute leur beauté, & dont je vous procurerai avec plaisir, au premier jour, le charmant spectacle. Ce n'est plus dans nos Places publiques qu'on doit chercher aujourd'hui ces Chef-d'œuvres de l'Art. La perte inestimable qu'on en a fait d'un grand nombre, & plus encore la barbarie dans laquelle la Sculpture a été si long-tems ensévelie, nous a rendu trop précieux ce qui nous en reste, pour l'exposer de nouveau aux fâcheux accidents dont on a eu tant de peine à les sauver. C'est dans les Palais, c'est dans les Jardins, c'est dans les Galeries, c'est dans les Appartements mêmes de nos Princes, que se retrouvent ces Statues admirables dont vous regretiez la perte avec tant de raison. Elles en font le principal, le plus riche, & le plus rare ornement; Restes précieux, auxquels on est redevable de la résurrection de cet Art, comme les Monuments, que vous avez visités, l'ont été de celle de la véritable & belle Architecture, dont les *Goths*, qui ont inondé & si long-tems ravagé l'Italie & presque toute l'Europe,

avoient absolument fait perdre le goût. C'est-là que votre louable curiosité trouvera de quoi s'exercer & se satisfaire. Vous y verrez, pour ainsi dire, renaître tous les Dieux & toutes les Déesses du Paganisme, tous les demi-Dieux de la Fable, tous les Héros de l'Antiquité, tous les grands hommes de la Grèce, & de Rome, enfin tous ce que l'Univers a adoré & le plus estimé . . . . Que ce Spectacle, m'écriai-je tout transporté, sera charmant & instructif pour moi! Quand pourrai-je en jouir? Quand il vous plaira, me repondit-il; je suis, & serai toujours à vos Ordres.

Je le remerciai mille fois de ses bontés, & comme le soir approchoit, & qu'il me témoigna qu'il étoit bien aise de s'en retourner chez lui pour quelque affaire, je le réconduisis. Je comptois revenir tout de suite au logis; mais il me pria fort poliment d'entrer pour voir un moment son Epouse, qui n'avoit pas été moins inquiette que lui de ma longue absence. Il y auroit eu de l'impolitesse à le refuser; j'obéïs donc, quoique je prévisse bien qu'il n'en demeureroit pas-là. En effet dès que j'eus achevé ma visite, & fait mine de vouloir me retirer, ils me firent tant d'instances, l'un & l'autre, pour m'engager à souper avec eux, qu'il me fut impossible de m'en deffendre. Le repas fut assez guai jusqu'au dessert; mais ayant eu l'inatention de boire à la santé de Mademoiselle leur Fille, dont j'ai raconté plus haut l'avanture, je vis tout à coup succéder à la joye, qu'ils avoient fait paroître jusqu'à ce moment, une tristesse que je leur aurois épargné, si j'y avois fait un peu plus de réflexion. Je reconnus par-là combien cette aimable Demoiselle leur étoit chère. Elle étoit effectivement digne de toute leur tendresse par mille belles qualités, dont le Ciel l'avoit pourvûe.

Je sentis la faute que j'avois faite, & m'efforçai de la ré-

réparer. Je leur répréſentai, dans cette vûe, qu'ils ne devoient pas s'attriſter ainſi de ces ſortes de réſolutions, qui étoient de même aſſez fréquentes chez nos Demoiſelles Françoiſes, mais qui chez la plûpart ne ſont que paſſagères. Ces ſortes d'accès, ajoûtai-je (car c'eſt le nom que nous donnons à ces démarches peu réfléchies) tiennent rarement contre la fréquentation d'un Cavalier aimable, lequel trouve bientôt le moyen de diſſiper & d'éteindre ces étincelles de dévotion. J'ignore quel eſt le caractère des Demoiſelles de ce païs-ci; mais peut-être le remède opéreroit-il auſſi efficacement que dans le nôtre. Il ne tiendra qu'à vous d'en faire l'Eſſai. Par la triſteſſe où je vous vois l'un & l'autre, je juge que vous tremblez de perdre une Fille charmante que vous aimez tendrement, & que vous régardiez comme devant faire un jour le ſupport & la conſolation de votre Vieilleſſe. Le mal n'eſt pas encore ſi avancé, qu'on n'y puiſſe plus remédier; & je n'y ſçai point de voye plus ſûre que celle que je vous propoſe. Parmi les Cavaliers de votre connoiſſance cherchez & procurez lui en quelqu'un, dont la fréquentation puiſſe lui être agréable. Dès que vous l'aurez trouvé, je vous réponds alors que l'amour du Cloître & de la retraite ne tiendra pas longtems contre un pareil Antidote. Au reſte, en parlant de la ſorte, je ſuppoſe que vous aimeriez beaucoup mieux la voir heureuſe & honorablement établie dans le monde, qu'embraſſer un Etat, où le répentir ſuit ordinairement d'aſſez près l'engagement. Monſieur & Madame N.... me remercièrent fort du bon conſeil que je venois de leur donner, & promirent de le mettre en éxécution, n'ayant rien plus à cœur, me dirent-ils, que le bonheur de leur Fille, pour laquelle ils étoient prets à tout ſacrifier. Je fus charmé de les voir dans cette louable diſpoſition, où il ſeroit à

fouhaiter que tous les Parents fuffent par rapport à leurs Enfans; il n'y en auroit pas un fi grand nombre de malheureux.

Ayant pris congé d'eux entre onze heures & minuit, je m'en retournois chez moi, lorfqu'ayant par hazard mis la tête à la portière du Caroffe, j'apperçus à la clarté de la la Lune, qui cette nuit-là étoit affez brillante, une homme très proprement vêtu, étendu fur le pavé, & tout couvert de fang. Un fentiment de compaffion, dont je fus faifi à la vûe de ce trifte objet, me fit arrêter pour lui donner quelque fecours, s'il en étoit encore tems. La chofe me parut d'autant plus indifpenfable, que la rue, où je me trouvois, étant extrêmement déferte, j'en conclus que cet infortuné périroit infailliblement fi je ne l'affiftois pas, & que c'étoit fans doute pour cela que la Providence avoit permis que mon Cocher prît ce chemin. Celui-ci vouloit paffer outre en me difant que ma charité pourroit nous attirer quelque affaire fâcheufe; je le laiffai dire, & le grondai même de fon peu d'humanité. Alors fautant hors du caroffe, je volai vers ce malheureux que je trouvai fans connoiffance. Lui ayant tâté le poulx pour fçavoir s'il refpiroit encore, je le trouvai d'une foibleffe extrême & femblable à celui d'un homme qui eft aux abois. Pour mieux voir fes bleffures & lui donner promptement les fecours dont il avoit un preffant befoin nous le déshabillames, Laval & moi. Nous le trouvâmes percé de trois coups de Poignard d'où couloit un ruiffeau de fang. Nous mîmes auffi-tôt fa chemife en piéces pour en faire des bandages qui puffent l'arrêter un peu, & comme elle ne nous fufifoit pas, Laval en fit autant de la fienne.

Nous étions dans cette charitable occupation, lorfque tout à coup nous nous vimes environnés par une troupe d'hom-

d'hommes armés de Fusils, d'Epées, de Bâtons & de longues Pioches, au bout desquelles il y avoit un crochet de fer. A cette vûe notre cocher effrayé: je vous l'avois bien dit, Monsieur, s'écria-t-il, que votre charité seroit mal récompensée. Vous voyez maintenant ce qui vous en arrive. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux sur cette troupe, que je reconnus d'abord que c'étoit la Patrouille, qui faisoit sa ronde ordinaire. Loin d'être effrayés par ce Spectacle, je fus bien aise au-contraire qu'elle fût elle-même témoin de ce que nous faisions, persuadé qu'elle nous aideroit s'il en étoit besoin. Nous continuâmes donc à bander les playes du blessé aussi tranquillement qu'auparavant, après quoi je priai celui qui me parut être le Commandant de la troupe, de vouloir bien nous faire aider à transporter, le plus doucement qu'il me seroit possible, le moribond dans mon carosse, pour le conduire promptement chez le Chirurgien le plus proche. Il le fit avec autant de politesse que d'humanité, & prit lui-même place à mes côtés dans le carosse qu'il fit conduire à très petits pas, pour ne point incommoder le blessé, que je tenois sur mes genoux, & dans mes bras, chez un Chirurgien qui demeuroit dans le Voisinage. L'air tranquille & assûré avec lequel je lui racontai la triste rencontre que je venois de faire, prévint beaucoup cet Officier en ma faveur, & il donna de grands éloges à ma charité; Cependant je remarquai que sa troupe, qui nous avoit environnés, nous escortoit, & qu'un de ses *Sbires*, tenant son épée à la main, s'étoit placé sur le siége auprès du cocher, qui ne me paroissoit pas fort content de cette Compagnie.

CETTE cérémonie, qui auroit peut-être effrayé tout autre, ne me causa pas la moindre émotion. Telles sont les suites ordinaires d'une conscience qui n'a rien à se reprocher.

Elle ne connoit, ni la crainte, ni les remors. Quoique je prévisse ce qui m'alloit arriver, je n'en fus nullement troublé. Plus inquiet mille fois pour l'infortuné que je venois de secourir, je le recommandai au Chirurgien chez qui nous le transportames; & pour l'engager à en prendre encore plus de soin, je lui donnai ma bourse, dans laquelle il pouvoit y avoir une cinquantaine de Louis. Etant ensuite remonté en Carosse, l'Officier de la Patrouille vint de nouveau s'asseoir à mes côtés, & me tint ce discours. Quoique j'aye été témoin, Monsieur, de votre innocence, & de la bonté de votre cœur, je vous prie de ne point trouver mauvais que je vous conduise, pour cette nuit seulement, ailleurs que chez vous. C'est une impolitesse, & même une injustice, que je fais à votre généreuse probité; mais le devoir de ma charge me force à la commettre. Au reste, Monsieur, poursuivit-il, soyez absolument tranquille sur votre sort. Vous avez autant de témoins de votre innocence, que j'ai de gens à ma suite; & il n'y en a pas un seul qui ne soit prêt à rendre à votre édifiante charité toute la justice qu'elle mérite.

Loin de trouver votre procédé mauvais, lui répondis-je; je vous en estime davantage. Je sçai ce qu'exigent en pareil cas la justice & le bon ordre de la Police dans une Ville telle que celle-ci. Plût au Ciel que votre Vigilance eût pû prévenir le triste accident que vous venez de voir; mais on ne peut pas être par tout, & il y a des moments fatals dans la vie, que toute la prudence humaine sçauroit prévenir. La seule grace que je vous demande est que, si vous me conduisez en prison, comme je le présume, vous m'y épargniez les horreurs d'un cachot, & tous les autres mauvais traitements que mérite un assassinat, dont vous venez de voir que je ne suis nullement coupable. Pour le ref-

reſte, deux ou trois billets, que je vous demande la permiſſion d'écrire, feront connoître au Magiſtrat, qui je ſuis, & diſſiperont bientôt les ſoupçons qu'il pourroit avoir ſur ma perſonne.

L'OFFICIER me promit qu'il auroit pour moi toute la conſidération & tous les égards que je lui paroiſſois mériter, & s'offrit très poliment d'être lui-même le porteur des billets dont je venois de lui parler. J'ai été trop vivement touché, Monſieur, ajoûta-t-il, de ce que je vous ai vû faire, pour ne pas travailler moi-même à votre élargiſſement avec tout l'empreſſement & tout le zèle dont je ſuis capable. Je ſerai des premiers à le ſolliciter, & je n'attends pour cela que le moment où je pourrai vous ſervir. J'avouerai ici que je fus ſurpris de trouver dans un Officier de Police, à qui j'étois totalement inconnu, une politeſſe, une humanité, & ſur-tout un déſintéreſſement qu'on ne trouveroit certainement pas dans tous ceux de notre Guet de Paris, quoique l'on ſe pique fort dans cette Ville de tous ſes beaux ſentiments.

EN nous entretenant de la ſorte, nous arrivâmes à la priſon où il me fit donner l'appartement le plus propre, le plus commode, & le plus honorable. Il ordonna que l'on y portât tous les rafraichiſſements & autres choſes dont je pouvois avoir beſoin, & commença par m'envoyer tout ce qu'il falloit pour écrire. Pendant qu'il étoit occupé de ſon côté à dreſſer un Procès Verbal de tout ce qui s'étoit paſſé, je me mis à écrire à la hâte trois Lettres, l'une au Cardinal de T. . . . notre Ambaſſadeur, une ſeconde à Monſieur Aſſemani, & la troiſième à Monſieur N . . ., dans leſquelles je leur marquois ce qui venoit de m'arriver. J'en aurois pu écrire bien d'autres à pluſieurs perſonnes de la première conſidération auxquelles j'avois été recommandé, &

qui

qui m'honoroient de leur estime & de leur protection; mais je jugeai cette démarche peu nécessaire, & que ces trois Lettres suffiroient. Je ne me trompai point dans mes idées. En effet ces Lettres ayant été remises à leurs addresses par l'Officier même qui m'avoit mis en arrêt, & qui confirma encore de vive voix ce qu'elles contenoient, je vis entrer dans ma chambre, sur les dix heures du matin, un des Gentils-hommes du Cardinal, lequel venoit de sa part me faire offre de toutes sortes de services, m'assûrant que la journée ne se passeroit pas sans qu'il obtînt mon élargissement; que son Eminence alloit, dans cette vûe, le solliciter auprès du Gouverneur, & le demander au Pape même, si la chose étoit nécessaire. Je reçus les mêmes offres & les mêmes assûrances de la part de Messieurs Assemani & N. . . . qui se rendirent tous les deux dans mon nouveau logement, aussi-tôt après la réception du billet que je leur avois écrit. Ces deux Messieurs poussèrent même la politesse & la complaisance jusqu'à ne point vouloir m'abandonner d'un moment, tant que je fus dans ce lugubre séjour, se relevant alternativement, l'un l'autre, pour aller solliciter leurs Amis en ma faveur. Je ne sçai si, tout polis que sont nos François envers les Etrangers, ils ont jamais poussé la complaisance pour eux jusqu'à ce point. Quoiqu'il en soit les Protecteurs que j'avois réclamés, & surtout le Cardinal, s'employèrent si efficacement, que je ne restai que trois jours dans ce logement, où j'avouerai que je ne comptois pas entrer de ma vie; tant il est vrai, qu'il ne faut jamais jurer de rien.

Mon premier soin, lorsque j'en fus sorti, fut d'aller remercier mes Libérateurs. Je commençai, comme l'ordre le demandoit, par le Cardinal qui, par un excès de politesse, refusa de recevoir mes remerciments. Vous les devez,

vez, me dit-il avec un ſouris des plus gracieux, à un perſonnage qui en eſt beaucoup plus digne, & d'un rang infiniment plut élevé, qui, charmé de votre charité généreuſe, ne m'a accordé votre élargiſſement qu'à une condition . . . . Et quelle eſt-elle, Monſeigneur, repris-je avec vivacité? C'eſt, pourſuivit-il, de le venir voir & de le recevoir au nombre de vos amis. Une pareille amitié ne peut que vous faire beaucoup d'honneur, & encore plus de plaiſir. Elle vous eſt d'autant plus glorieuſe, que c'eſt principalement votre vertu qui vous l'a acquiſe. Lui ayant répondu que je ne pouvois être redevable de cette inſigne faveur qu'à ſa puiſſante recommandation, je pris la liberté de lui demander quelle pouvoit-être cette perſonne illuſtre, qui avoit pris de moi une idée ſi avantageuſe. C'eſt le Saint Père, repondit-il, lequel m'a ordonné de vous amener dès que vos affaires vous le permettroient. En auriez-vous quelqu'une, ajoûta-t-il en ſouriant, qui fût plus preſſée que celle de répondre à cete civilité, auſſi extraordinaire qu'elle eſt honorable pour vous? Ma joye fut égale à ma ſurpriſe en apprenant cette gracieuſe nouvelle, à laquelle je ne me ſerois jamais attendu. Je répondis à ſon Eminence, qu'à moins d'une affaire auſſi preſſante que celle qui avoit occaſionné ma détention, il n'y en avoit point que je ne ſacrifiaſſe ſur le champ à l'honneur que ſa Sainteté vouloit bien me faire. Je m'en ſuis bien douté, repliqua gracieuſement le Cardinal; auſſi dès que je vous ai vû, j'ai donné ordre que l'on tint mon Caroſſe prêt. Je le vois qui nous attend, pourſuivit-il en regardant par ſa fenêtre; Partons, & profitons du moment. Les Souverains, comme vous le ſçavez, ne ſont pas toujours maîtres de leur tems.

Nous montâmes auſſi-tôt en Caroſſe, & nous nous rendîmes au Palais du Pape. On ne peut rien ajoûter au gracieux

accueil que je reçus de ce Père commun des Fidèles, qui voulut bien nous donner une audience des plus longues. Il eut la bonté de s'informer de ma Famille & de tout ce qui la concernoit, de mon éducation qui ne pouvoit, dit-il, avoir été que très excellente, après ce qu'il avoit apris de moi. Il me questionna sur l'état auquel je me destinois, m'offrant sa protection & sa faveur en cas que je me déterminasse pour celui de l'Eglise; enfin il m'assûra de son estime & de son amitié, quelque fût le parti que j'embrasserois, & en quelque endroit que je me trouvasse. Je répondis à toutes ses questions d'une manière dont sa Sainteté parut contente, & la remerciai de ses bontés dont je l'assûrai, que je tâcherois de me rendre toûjours digne. Cette honorable visite se termina par deux présents que le Saint Père me fit, & qu'il me pria de bien conserver pour me ressouvenir de lui. Le premier étoit une Bulle d'Indulgence à perpétuité, présent extrêmement rare, & peut-être unique, & le second, une belle & grande Médaille d'Or, sur laquelle ce Pontife étoit parfaitement bien réprésenté. J'ai conservé jusqu'à ce jour ces deux gages de la considération & de la tendresse, que sa Sainteté me témoigna en cette rencontre, & les conserverai toute ma vie, avec tout le respect qu'ils méritent.

En sortant de cette audience, le Cardinal voulut bien me conduire encore chez le Gouverneur de Rome, que nous ne trouvâmes point chez lui. Enfin ce Prélat m'ayant ramené à son Hôtel, porta la politesse jusqu'à me retenir à diner avec lui. Je fus d'autant plus sensible à cet honneur, qu'il m'en procura un second, auquel je ne m'attendois guére. Ce fut celui de la Compagnie du ***Prétendant***, ou, selon le stile de la Cour de Rome, de Sa Majesté Britannique, *Jacques* III. du nom, que cette Eminence traitoit ce jour-là. Ce Prin-

Prince, que ses malheurs & sa disgrace ont rendu plus fameux qu'il ne l'auroit peut-être jamais été sur le Trône, se rendit à l'Hôtel du Cardinal dans un équipage convenable à sa fortune. Il étoit accompagné de deux de ses Fils, qui me parurent extrêmement aimables. Pendant tout le repas, la conversation ne roula presque que sur Paris, dont les deux jeunes Princes me demandèrent mille nouvelles. L'Aîné, sur-tout, me parut avoir une grande envie de voir cette Ville, & m'assûra qu'il ne mourroit point content, s'il ne voyoit de ses propres yeux toutes les choses dont je lui faisois la description. Le Cardinal donna de grands éloges au desir ardent qu'il témoignoit, & lui promit que si jamais il devenoit Ministre, il le feroit recevoir dans cette Ville & à la Cour avec tous les honneurs dus à son rang & à sa naissance *. Cette politesse de la part de l'Eminence étoit une espèce de dette, dont il s'aquitoit envers le *Prétendant* auquel, il étoit redevable de son Chapeau, que ce Prince avoit demandé & obtenu du Pape pour lui, apparemment en qualité de Roi *Catholique* de la grande Bretagne, titre qui l'a exclu pour jamais, lui & toute sa postérité, de ce Trône. Il me parut, à son air triste & mélancolique, qu'il supportoit assez impatiemment cette disgrace, que l'Imprudence du Roi son Père lui a attirée, & qu'il n'a jamais travaillé efficacement à réparer, peut-être parce qu'il n'en étoit pas capable.

QUOIQU'IL en soit la conversation fut assez sérieuse pendant tout le répas, après lequel je pris congé du Cardinal & de son illustre Compagnie. J'employai une partie de l'après-dinée à rendre à Messieurs Assemani &

* La Chose est arrivée depuis, mais la manière dont ce Prince en est sorti, au mois de Decembre 1748, a dû lui faire perdre l'envie d'y retourner jamais, aussi bien qu'en Ecosse.

& N. : . la viſite que je leur devois, & auxquels je fis part des honneurs que je venois de recevoir. Ils en furent charmés l'un & l'autre. Enfin je terminai ma journée par une dernière viſite que je rendis au Chirurgien chez qui l'on avoit tranſporté l'Etranger infortuné, que j'avois arraché des bras de la mort, & dont j'ignorois quelle avoit été la deſtinée pendant ma détention. J'appris, avec une joye inexprimable, que de ſes trois bleſſures, qui toutes étoient extrêmement dangereuſes, il n'y en avoit, heureuſement, aucune qui fût mortelle; mais, ajoûta le Chirurgien, la cure en ſera longue & coûteuſe. N'importe, lui dis-je avec tranſport; coûte que coûte; pourvu que vous le réchapiez, cela me ſuffit; Voilà ma bourſe, ne l'épargnez pas. J'enverrai, ou viendrai moi-même, tous les jours, demander de ſes nouvelles; inſtruiſez-moi exactement de ſon état, & de tout ce dont il pourra avoir beſoin; Vous ne ſçauriez me faire de plus ſenſible plaiſir.

ETONNE' d'une généroſité dont apparemment il n'avoit pas vû beaucoup d'exemples, il me regarda avec une attention extraordinaire, après quoi il me demanda ſi le bleſſé, pour lequel je m'interreſſois ſi fort, étoit ou de mes Parents, ou de mes Amis. Ni l'un, ni l'autre, lui répondis-je. Il m'eſt même abſolument inconnu; mais c'eſt un homme, ajoûtai-je; en faut-il davantage pour s'attendrir ſur ſa triſte ſituation, & lui procurer tous les ſecours dont il a beſoin? Mes ſentiments pour cet Etranger le touchèrent à tel point, que ſe piquant à ſon tour de généroſité, il me rendit ma bourſe, en me diſant qu'il n'étoit pas juſte que je fiſſe ſeul tous les frais; qu'il vouloit ſuivre, autant qu'il étoit en ſon pouvoir, le bon exemple que je lui donnois; qu'il ne prétendoit rien exiger de ſes peines; que, comme il s'en falloit de beaucoup que les cinquante Louis, que je lui avois donnés

donnés quatre jours auparavant, fûſſent dépenſés, il me prioit de reprendre ceux que je lui offrois, & d'attendre que le malade en eût beſoin. Lui ayant demandé s'il croyoit qu'il pût-être bientôt viſible : Il ne le ſera pas de quinze jours, me repliqua-t-il, par la raiſon que les malades dans cet état doivent, comme vous le ſçavez, être extrêmement ménagés. En attendant, Monſieur, pourſuivit-il, ſoyez tranquille, & comptez, foi d'homme d'honneur, qu'il ne lui arrivera pas la moindre criſe, ni la plus petite révolution, que vous n'en ſoyez ſur le champ informé. Au reſte j'eſpère que le Ciel, qui s'eſt ſervi de vous pour l'arracher au trépas, vous le rendra ſain & ſauf, peut-être plutôt que nous ne le penſons.

Ces dernières paroles me cauſèrent une joye des plus vives que j'aye jamais reſſenti. Une eſpèce d'inſtinct, s'il m'eſt permis de me ſervir ici de ce terme, m'attachoit, ſans ſçavoir pourquoi, à cet inconnu, d'une façon toute particulière. J'en dirai bientôt la cauſe que j'ignorois alors moi-même. Je le recommandai de nouveau à ſes ſoins, & je continuai réguliérement à envoyer, ou à venir moi-même demander tous les jours de ſes nouvelles.

Pour me conſoler de la petite diſgrace que je venois d'eſſuyer, le Ciel permit que je reçus d'autres Nouvelles, qui me mirent au comble de la joye. Ce fut deux Lettres que je trouvai en arrivant chez moi. L'une étoit du Marquis de Ti . . . . ville, & l'autre de ſon aimable Sœur, ma future Epouſe. Ils avoient été, l'un & l'autre, fort réguliers à m'écrire depuis mon départ de Lyon, comme nous en étions convenus, & j'en avois reçu un grand nombre de Lettres, dont je n'ai pas crû devoir parler dans ces Mémoires, pour ne pas interrompre le reçit de mes Avantures & de mes Recherches. Ces Lettres m'avoient donné beaucoup de con-

ſolation, & jointes à l'aimable compagnie des Amis que je m'étois faits à Rome, elles m'avoient aidé à ſouffrir patiemment une eſpèce d'exil qui, ſans ce ſecours, m'auroit été inſupportable. Par celles-ci, ces deux aimables & chères perſonnes me faiſoient part de la joye & des plaiſirs, qu'elles goûtoient depuis près d'un mois dans le Château de mon Oncle, où mon Père, qui y étoit venu paſſer les beaux jours du Printems avec toute ſa Famille, les tenoit comme enchantés; c'étoient les propres termes de la Lettre de ma charmante Emilie, qu'il ne nommoit plus depuis ce temps, ajoûtoit-elle, que ſa chère & aimable petite Bru.

Un malheureux proſcrit, à qui l'on annonce ſa grace, après laquelle il aſpire depuis long-tems, n'en reçoit point la nouvelle avec des tranſports plus vifs que ceux, que je ſentis en liſant ces deux Lettres. Il eſt vrai que j'en avois déjà reçû pluſieurs de la part de mon Oncle, dans leſquelles il me flattoit du ſuccès de la Négociation dont il s'étoit chargé, je veux dire, de faire agréer, avec le tems, à mon Père mon Mariage avec Mademoiſelle de Ti...ville; mais depuis plus de trois Semaines je n'avois point eu de ſes Nouvelles, ce qui me chagrinoit beaucoup par la crainte où j'étois qu'il n'eût totalement échoué dans cette affaire, qui étoit ſi intéreſſante pour moi. Ces deux charmantes Lettres diſſipèrent une partie des allarmes que ſon ſilence m'avoit cauſé. Celle du Marquis m'en apprit même la raiſon, en me marquant que, depuis près d'un mois, ce ſecond Père (je lui donne ce nom, qu'il méritoit à mon égard) étoit en Brétagne, où il étoit allé prendre quelques arrangements, au ſujet d'une fort belle Terre qu'il avoit dans cette Province, & dont il vouloit, dit-on, me faire une donnation le jour de mes Noces.

Il faut avoir reſſenti l'Amour, & tout ce qu'il peut inſpi-

ſpirer de plus tendre, pour ſe bien répréſenter quels furent les tranſports de mon cœur à ces agréables Nouvelles. Ils furent ſi extraordinaires & ſi vifs, que, ſemblable à un homme qui s'éveille en ſurſaut au milieu d'un rêve délicieux, je doutai pendant quelques moments de la réalité de mon bonheur. Seroit-il bien poſſible, me diſois-je, que mon Père, qui s'eſt ſi fortement oppoſé à notre charmante Union, conſentiroit enfin à ma félicité? Ah! puiſqu'il en uſe de la ſorte avec ma future Epouſe, il n'y a point à douter qu'il ne la regarde déjà ſur ce pied-là, & que mon bonheur ne ſoit très proche. L'aimable Emilie & ſon cher Frère ne m'écriroient pas de cette façon, ſi la choſe n'étoit pas abſolument ſûre!... Cependant, ajoûtois-je, pourquoi mon Oncle ne m'en a-t-il rien marqué? Auroit-il oublié l'intérêt que je prens au ſuccès de cette grande affaire, du ſuccès de laquelle dépend le bonheur de ma vie? Hé, qui le ſçait mieux que lui, lui qui a toujours été le dépoſitaire de mes plus ſecrettes penſées, lui que j'ai choiſi pour le confident de mes amours, lui enfin entre les mains de qui j'ai remis le Contract ſecret & anticipé, qui ſubſiſte entre Mademoiſelle de Ti....ville & moi, dans l'eſpérance qu'il le feroit ratifier par mon Père, auſſi-tôt qu'il le verroit diſpoſé à m'accorder cette faveur. Son Voyage en Brétagne, & la donnation qu'on me marque qu'il veut me faire, ne juſtifient pas dans mon eſprit ſon ſilence qui m'inquiette. Non, quelque aſſûré que me paroiſſe d'ailleurs mon bonheur, je ne ſerai point parfaitement tranquille que ce cher Oncle ne m'en ait confirmé la nouvelle. C'eſt ainſi que des réfléxions, dont je n'étois pas le maître, venoient empoiſonner le plaiſir délicieux, que m'avoient procuré les deux Lettres que je venois de reçevoir.

En attendant que j'en reçuſſe d'autres, qui confirmaſſent mon

mon bonheur, j'achevai de visiter, avec Monsieur Assemani, ce qui me restoit à voir des Antiquités de Rome, où je prévis bien que je n'avois pas encore un long séjour à faire, les choses étant sur le pied que l'on me marquoit. Comme j'avois fait une liste de tous les monuments que j'avois déjà vus, pour ne point fatiguer inutilement mon Conducteur, je la lui présentai, & il eut la bonté de la parcourir, avant que nous nous missions en marche. Comment, me dit-il après l'avoir lue, à quelques Edifices près, vous avez-là de quoi faire un Recueil des plus complets de nos Antiquités! Ce seroit dommage qu'il restât imparfait; Allons, je vai vous aider à le completter. Nous partimes aussi-tôt, & allâmes visiter quatre Edifices anciens, dont je donne ici les figures. Le premier, qui est aujourd'hui une Eglise dédiée à Saint *Sauveur*, étoit autre-fois un Temple consacré à *Saturne*, dans lequel étoit le Trésor de la République. On y conservoit aussi les Archives, les Loix, les Arrêts & Ordonnances du Sénat, & plusieurs autres choses de cette nature. Le second, qui est dédié à S. *Adrien*, étoit un autre Temple, consacré de même à *Saturne*. Il servoit autre-fois de Banque aux Romains, c'est-à-dire, que les riches particuliers y mettoient en dépôt l'Or & l'Argent, dont ils n'avoient pas besoin, de la même manière, à peu près, que cela se pratique aujourd'hui dans les Banques d'*Amsterdam*, de *Venise*, de *Londres*, de *Vienne*, de *Gènes*, dans le Mont de Piété, & au Banc du Saint Esprit à *Rome*. Le troisième Edifice, que nous visitâmes, & dont on a encore fait une Eglise, dédiée aux saints Martirs *Jean* & *Paul*, deux Frères, qui furent, dit-on, décapités pour la Foi sous le règne de *Julien* l'Apostat, étoit un de ces Tribunaux appellés par les Ro-



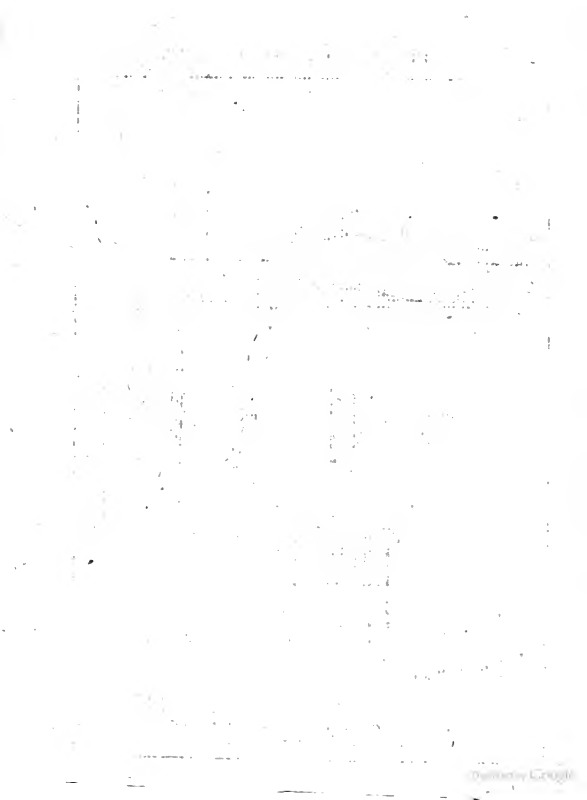
AERARIVM

liuo ad radices rupis Tarpeie-
les S. Saluatoris in Aerario.

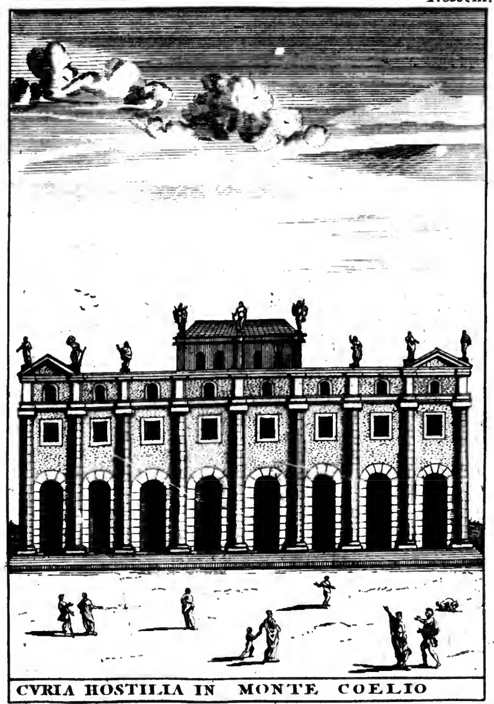
RESTES DU TRESOR PUBLIC, CONVERTIS EN EGLISE
P. 336.

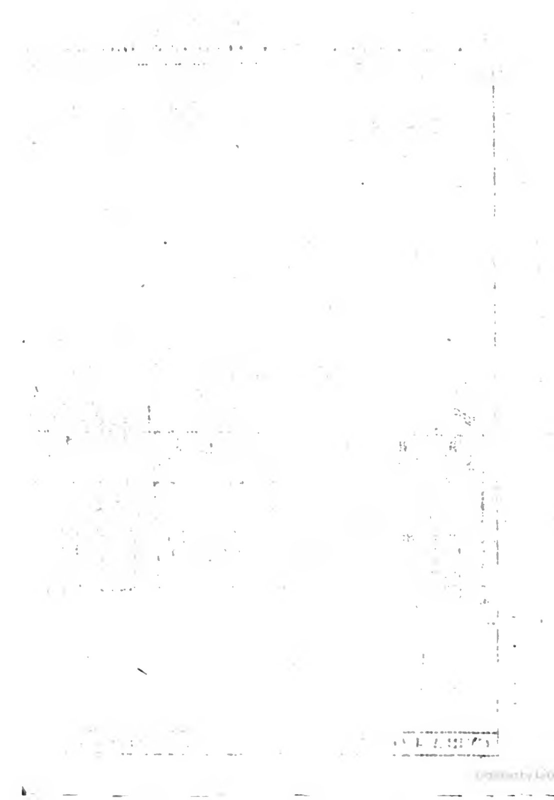


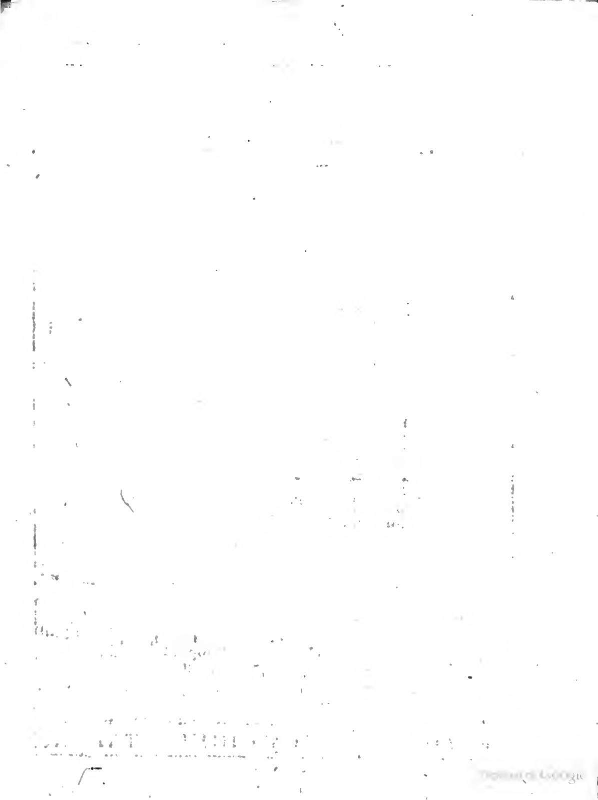
VESTIGIA AEDIS SATVRNI CVM AERARIO
in cliuo Capitolino ad Arcum Septimy
nunc Aedes S. Adriani



TRIBUNAL FONDÉ PAR TULLUS HOSTILIUS. P. 336. III.

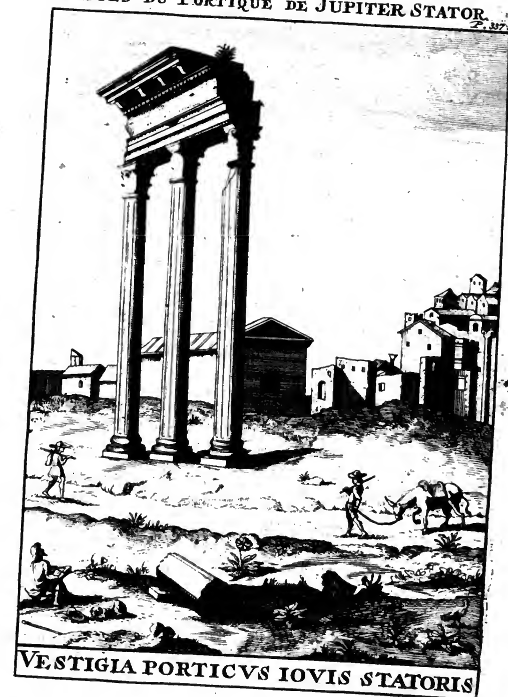






RESTES DU PORTIQUE DE JUPITER STATOR

P. 337.



Romains *Curia*. Celui-ci fut bâti ſur le mont *Cœlius* par le Roi *Tullus Hoſtilius* en faveur des *Albanois* qui, après la défaite des trois *Curiaces*, furent incorporés avec le Peuple Romain, auquel ils furent obligés de ſe ſoûmettre. Enfin nous viſitâmes un quatrième Temple, dont il ne reſte plus que trois magnifiques Colonnes avec un reſte d'Architrave du Portique. Ce Temple étoit dédié à *Jupiter*, ſurnommé *Stator*.

J'ESPEROIS continuer mes recherches l'après-dinée, & j'avois pour cela donné parole à Monſieur Aſſemani, que je devois aller prendre chez lui; mais dans le moment que je me diſpoſois à ſortir, j'en fus empêché par l'arrivée de Monſieur le Gouverneur de Rome, qui me fit l'honneur de me rendre la viſite, que je lui avois faite quelques jours auparavant avec notre Ambaſſadeur. Il me fit de grandes excuſes ſur ce qu'il ne s'étoit pas trouvé chez lui, lorſque j'y étois venu avec cette Eminence. J'étois, dit-il, occupé ailleurs à réparer d'une manière autentique l'injure, que j'ai appris que l'on vous avoit faite en vous conduiſant en priſon. Je lui répondis que je ne me croyois point offenſé par cette démarche, que le bon ordre de la Police demandoit, & que je m'y étois ſoumis avec d'autant moins de peine, que j'étois d'une Ville où cela arrivoit de même quelquefois, ſans que quique ce ſoit, même les plus honnêtes gens, penſaſſent ſeulement à s'en formaliſer. C'eſt le crime qui fait la honte, ajoûtai-je, & non pas la priſon. C'eſt penſer bien ſolidement pour un homme de votre âge, me repliqua-t-il. Je ſuis charmé Monſieur de voir que vous ayez ainſi pris la choſe; toute-fois je vous prie d'être perſuadé que, ſi j'avois pu prévoir cet accident, je l'aurois certainement prévenu. Mais ſi je ne l'ai pas fait, du moins en ſerez-vous vengé par la punition des Scélérats qui ont oc-

occasionné votre détention. Ils ont crû m'échapper encore, comme ils ont déjà fait plusieurs fois malgré toute ma vigilance; mais je les ai fait suivre de si près, qu'il sont enfin tombés entre mes mains, dont ils ne sortiront que pour aller incessamment sur l'Echafaut. Il me demanda ensuite si je connoissois le Gentil-homme que j'avois sécouru si généreusement, & à qui il venoit d'apprendre que j'avois sauvé la vie. Lui ayant répondu que non. . . . C'est pour tant un François, & d'une illustre Famille, du moins à ce que l'on m'a dit; j'ai crû que pour ces deux raisons il pouvoit vous être connu. Au reste, Monsieur, poursuivit-il, j'ai appris avec une satisfaction infinie la façon généreuse, dont vous continuez d'en agir envers lui. Quand votre Naissance & votre excellente Education ne me seroient pas connues d'ailleurs, ces traits seuls vous décelleroient. Continuez, Monsieur, à mériter par de pareilles Actions l'estime de tous les honnêtes gens, & comptez à jamais sur la mienne. J'ignore combien vous avez encore de tems à demeurer dans notre Ville; Mais je regrette celui que vous y avez déjà passé, sans me faire l'honneur de me mettre au rang de vos Amis, ou du moins de vos Connoissances. J'espère que l'avenir m'en dédomagera, & que vous vous voudrez bien agréer en ma Compagnie, soit à la Ville, soit à la Campagne, tous les plaisirs que je pourrai vous y procurer. Je le remerciai fort de ses politesses & de ses bontés, & lui promis de lui aller de tems en tems rendre mes devoirs, puisqu'il vouloit bien me le permettre. Je m'en aquitai pendant tout le tems que je demeurai encore à Rome, & je puis dire que ce fut pour moi un nouveau surcroit d'agrément dans cette Ville.

Il y a dans la Vie de certains moments, où il semble que la Providence prenne plaisir à nous accabler de ses faveurs, com-

comme il en eſt d'autres, où l'on ſeroit tenté de croire qu'elle ſe délecte à éprouver notre conſtance & notre réſignation à ſa volonté, par la multitude des diſgraces qu'elle nous envoye coup ſur coup. Je venois d'éprouver tout ce qui eſt le plus capable de flatter un jeune cœur, ſenſible à ce que les hommes eſtiment le plus, & qui eſt ordinairement le principal reſſort qui les fait aigir. J'avouerai même ici que le mien n'avoit été rien moins qu'indifférent aux honneurs que je venois de reçevoir. Telle eſt la récompenſe que Dieu attache aſſez ſouvent dès cette vie à la pratique de la vertu; mais il voulut bien y en joindre une autre, dont je fus encore plus ſenſiblement touché. J'ai dit que j'avois été inſtruit par deux Lettres de ce qui ſe paſſoit à la Terre de mon oncle, & j'ai répréſenté, auſſi naïvement qu'il m'a été poſſible, les impreſſions diverſes, que ces deux Lettres avoient fait ſur mon cœur. Depuis ce tems-là il flottoit, pour ainſi dire, entre la crainte & l'eſpérance, entre la joye & l'inquiétude. Une troiſième Lettre que je reçus de mon Père, me tira de cette ſituation. Après m'y avoir témoigné le contentement où il étoit, de la bonne conduite qu'il avoit appris que j'avois tenue pendant mon Voyage, il m'accordoit la permiſſion de revenir dès-que j'aurois achevé de voir en Italie, & ſurtout à Rome, tout ce qui pouvoit m'inſtruire & ſatisfaire ma curioſité. Il ajoûtoit que, ſi mon retour n'étoit pas éloigné, je ne manquaſſe pas de prendre ma route par la Brétagne, où je trouverois mon Oncle dans ſa Terre de Kermanck, lequel m'y annonçeroit une Nouvelle, qu'il étoit bien perſuadé que je ſerois charmé d'apprendre; enfin il me marquoit que nous euſſions à nous rendre enſemble à ſon Château de Belle-ville, où il nous at-

attendoit pour m'y donner la récompense, après laquelle il savoit que j'aspirois depuis long-tems.

COMME il n'est rien dans le monde qui touche plus sensiblement le cœur de l'homme que l'Amour, rien aussi ne fut égal à la vivacité des transports, auxquels je me livrai à la Lecture de cette agréable Lettre. Porté sur les aîles de l'Amour même, il vola sur le champ vers l'endroit où l'attendoit la félicité qu'on lui annonçoit. Devenu presque insensible à toute autre chose, je ne pensai plus alors qu'à profiter promptement de la permission que l'on m'accordoit. Honneurs, Amis, Plaisirs, Instruction, Amusements curieux, Rome ne m'offrit plus rien qui fût capable de m'y arrêter. L'Impétuosité de mes désirs m'entraînoit vers le Charmant objet qui les avoit fait naître, & je n'aspirois qu'après le moment heureux qui m'y devoit rejoindre. Déjà je prenois les arrangements nécessaires pour cela, lorsqu'une Catastrophe des plus inopinées me fit tout-à coup passer du comble de la joye à celui de la tristesse.

CE n'est pas sans de grandes & justes raisons que le plus sage & le plus éclairé de tous les Rois a dit, que ces deux passions de l'Ame se tiennent, pour ainsi dire, par la main, de manière qu'elles viennent réguliérement à la suite l'une de l'autre. J'en avois déjà fait l'épreuve en plusieurs rencontres; mais jamais d'une manière si vive & si sensible que dans l'évènement que je vais rapporter. J'avois l'esprit tout occupé des arrangements que je prenois pour aller rejoindre au plutôt mon Oncle & toute ma Famille, lorsqu'un des Garçons du Chirurgien chez lequel on avoit transporté le François, dont j'avois fait la rencontre, vint me dire que cet infortuné demandoit à me par-

ler

ler. Je fus d'autant plus ſenſible à cette nouvelle, que je connus par-là qu'il étoit dans un état de convaleſcence à pouvoir ſoûtenir ſans incommodité la fatigue d'une viſite. Comme j'avois appris du Gouverneur, quelques jours auparavant, que c'étoit un de mes Compatriotes, je demandai à ce garçon, s'il ſcavoit ſon nom & ſa qualité. Pour ſa qualité, me dit-il, je l'ignore, Monſieur; mais il ſe nomme Monſieur de Richecourt, & ſuivant ce que j'en ai pû apprendre, le ſeul déſir de voir les curioſités de Rome & de l'Italie lui a fait entreprendre ce Voyage, qui lui a été ſi funeſte. Je vous dirai de plus qu'il me paroit qu'il à l'honneur de vous connoître particuliérement; car une de ſes premières attentions, dès le lendemain que vous le fites tranſporter chez nous, fut de demander avec beaucoup d'inſtances à vous voir; ce que mon Maître lui a refuſé juſqu'à ce jour, parce qu'il n'a pas encore été en état de voir perſonne. L'empreſſement extraordinaire du malade & d'autres raiſons que j'ignore, lui faiſant craindre que votre entrevûe ne lui cauſe quelque révolution, il vous prie de lui faire une viſite, la plus courte qu'il vous ſera poſſible, ſauf à vous en dédommager par la ſuite.

QUOIQUE je ne fuſſe lié avec aucun Gentil-homme François, qui portât le nom de Richecourt, néanmoins l'intérêt que je prenois au malheur de celui-ci me fit voler auſſi-tôt chez le Chirurgien pour le voir. Ce dernier, m'ayant regardé avec une attention extraordinaire me répéta ce qu'il m'avoit déjà fait dire par ſon garçon. Alors il m'introduiſit dans la chambre, où il reſta quelques moments pour y être témoin d'un évènement, qu'il me dit enſuite qu'il avoit bien prévu. La précaution étoit auſſi ſage qu'elle fut néceſſaire. En effet à peine m'eut-il an-

noncé au malade, que celui-ci, qui étoit assis dans un fauteuil auprès du feu, s'étant lévé pour venir m'embrasser, je fus tellement saisi à son aspect que je serois tombé à la renverse, si le Chirurgien, qui m'accompagnoit, ne m'eût retenu dans ses bras. Il me mit aussi-tôt dans un autre fauteuil, où a force de liqueurs spiritueuses il me fit enfin réprendre mes sens. Je ne fus pas plutôt revenu à moi, qu'à mon évanouissement succéda un torrent de larmes, dont j'inondai le visage du malade, sur lequel je me précipitai en le serrant étroitement dans mes bras.

Il est de situations que toute l'Eloquence humaine ne sçauroit réprésenter parfaitement. Telle fut celle ou je me trouvois alors. On n'en sera point étonné quand on sçaura que ce Gentil-homme infortuné, auquel j'avois sauvé la vie sans le connoître, & qui m'avoit envoyé chercher pour m'en remercier, étoit mon Oncle, cet Oncle si tendrement chéri; que dis-je ! ce second Père, auquel je n'avois pas moins d'Obligations, qu'à celui qui m'avoit donné la vie. Il n'y a point à douter que notre reconnoissance ne lui eût causé quelque révolution funeste, si le Chirurgien, qui avoit remarqué sur nos visages un air de Famille (en effet je ressemblois beaucoup à ce cher Oncle) n'avoit pas eu soin de le prévenir. Il lui avoit appris que c'étoit moi qui l'avois fait transporter chez lui, à demi-mort, au milieu de la nuit, & que depuis ce tems je n'avois point discontinué d'avoir pour lui les plus grandes attentions. Ces nouvelles avoient été pour mon cher Oncle une espèce de Beaume salutaire, qui avoit fort accéléré sa guérison, de-sorte que notre entrevûe ayant été ainsi ménagée, sa santé ne courroit pas les mêmes risques.

Quelque préparé qu'il fût à cet évènement, il ne put

put cependant, en me voyant, retenir ses larmes, qu'il mêla avec celles que je répandois en abondance. Le Chirurgien lui-même, attendri par ce Spectacle, ne put s'empêcher d'y joindre les siennes. Enfin se doutant bien qu'une entrevûe si touchante alloit être suivie d'un éclaircissement, auquel il ne convenoit pas qu'il assistât, il eut la prudence & la politesse de se retirer. Mon Oncle ne se vit pas plutôt en liberté, que me serrant à son tour entre les bras: C'est donc vous que je revois, o mon Cher Neveu, s'écria-t-il! vous que j'ai toujours si tendrement aimé, & qui vous en êtes rendu si digne; vous que ma tendresse & mon amour sont venus chercher en ces lieux, où j'ai appris que vous faites tant d'honneur à votre Famille & aux soins que j'ai pris de votre éducation; vous enfin, à qui je suis redevable de la vie que j'aurois perdue sans cette compassion généreuse, que je vous ai tant recommandée pour tous les hommes, & dont j'ai ressenti moi-même les heureux effets. O digne Fils d'un des plus aimables Pères qui soit au monde, puisse le Ciel vous conduire & vous accompagner toujours dans le chemin de la vertu, dont je vois avec une satisfaction infinie, que vous ne vous êtes point encore écarté! Quelle joye, & quelle consolation pour moi, de voir que vous y marchez d'un pas si ferme, sur-tout dans un âge où la plûpart des hommes la connoissent si peu, & la pratiquent encore moins! Quand je n'aurois eû que ce seul plaisir dans ma vie, je mourrois content, & je ne regretterois jamais les peines que m'a coûté votre éducation. Le Ciel m'en a assez récompensé par le service signalé que j'ai reçu de vous.

Je n'ai fait pour vous en cette rencontre, mon cher Oncle, lui répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre; & je ne pensois pas qu'un si petit service dût tom-

tomber sur une personne, qui m'est si chère & si précieuse. Mais, poursuivis-je, par quel évènement inopiné vous trouvez-vous à Rome, sans que j'en aye eû jusqu'à ce jour la moindre connoissance? Ai-je commis quelque faute qui m'ait pû faire perdre la confiance, dont vous m'avez toujours honoré? Ignoriez-vous l'intérêt que j'ai toujours pris à tout ce qui vous regarde? Hé! qui doit plus s'y intéresser que celui, qui vous est redevable de tout ce qu'il est? Enfin quel funeste accident vous avoit mis dans l'état ou je vous trouvai il y a quinze jours, lorsque la Providence m'envoya à votre secours!

La foiblesse ou je suis encore, mon cher Neveu, me répliqua-t-il, ne me permet pas d'entrer dans un long détail surtout ce que vous me demandez. Il vous suffit, pour le présent, de sçavoir qu'une Commission très secrete, dont m'a chargé notre Cardinal Ministre, auquel il m'a été impossible de me refuser, m'a amené ici. Comme il est d'une extrême conséquence que cette affaire soit traitée & conduite avec un secret inviolable, j'ai non seulement été obligé d'y garder un parfait *incognito*, mais de cacher même mon Voyage à toute notre Famille, qui me croit actuellement en Brétagne dans une de mes Terres. C'est aussi par cette raison que je me suis donné le nom de Richecourt, & que pendant les premiers huit jours que j'ai passés ici, je n'ai pas cru devoir vous informer de mon arrivée dans cette Ville. Je ne comptois même le faire que lorsque l'importante affaire, qui m'y a amené, seroit terminée. Elle le seroit sans doute a présent sans le funeste accident qui m'est arrivé, & dans lequel vous m'avez sauvé la vie, en me faisant transporter dans cette maison.

Ma première pensée lorsque je me vis attaqué, fut que

que, malgré toutes mes précautions, le ſecret du Cardinal Miniſtre avoit tranſpiré par quelque autre voye, & que, pour traverſer la Négociation, dont jeſuis chargé en cette Cour, quelques perſonnes, intéreſſées à la faire échouer, avoient appoſté les Scélérats, qui m'ont ſi indignement traité; mais une Montre, une Tabatière d'Or, quelques autres Bijoux, & une trentaine de Louis que j'avois ſur moi, & que l'on m'a pris, m'ont fait connoître depuis, que je n'ai eû affaire qu'à des Voleurs, dont j'ai appris que l'on a fait juſtice il y a quelques jours. Je ſortois de ſouper chez le Cardinal R . . ., lorſque l'eſſieu du Caroſſe dans lequel j'étois s'étant malheureuſement rompu au milieu de la rue, m'attira ce funeſte accident. Comme elle me parut fort déſerte, je crus qu'il étoit beaucoup plus ſûr pour moi de regagner promptement mon logis, que d'attendre dans cet endroit un autre Caroſſe, que le Cocher m'étoit allé chercher. Je me mis donc en marche pour m'en retourner promptement chez moi; mais à peine avois-je fait cinquante pas, que je fus arrêté & ſaiſi par ces malheureux qui, après m'avoir enlévé un Valet qui me ſuivoit, & dont je n'ai eû depuis aucune nouvelle, me portèrent trois coups de Poignard, me volèrent tout ce que j'avois, me laiſſèrent pour mort & s'enfuirent. Pour le reſte, vous le ſçavez mieux que moi. J'ajoûterai ſeulement que je n'ai pû l'apprendre, & ſur-tout les attentions extraordinaires que vous avez eû pour ma guériſon, ſans y être extrêmement ſenſible. Hé! qui pourroit voir des actions de cette nature ſans en être touché, & ne leur pas donner les éloges qu'elles méritent.

TREVE de louanges, lui dis-je, mon cher Oncle, pour une choſe qui en mérite ſi peu. Tout autre en ma place en eût agi de même envers vous; mais je ne prétens

tens pas en demeurer-là ; puisque le Ciel s'est servi de moi pour vous sauver la vie, permettez-moi de ne vous point abandonner, que vous ne soyez parfaitement rétabli, ou de vous faire transporter chez moi, où vous serez traité plus commodément. Pour ce dernier point, reprit-il, il n'est nullement nécessaire; car on ne peut rien ajoûter aux soins que prend de moi la personne chez qui vous m'avez placé. Quant à l'autre Article, je l'accorde à votre amitié & à votre tendresse pour moi. Le plaisir que j'aurai de vous avoir auprès de moi ne contribuera pas peu, sans doute, au rétablissement de ma Santé.... Mais à propos, ajoûta-t-il, vous ne me demandez point de Nouvelles de votre amour; j'en ai cependant à vous donner qui vous seront bien agréables. Je lui répondis que l'évènement qui venoit d'arriver m'ayant uniquement occupé, je n'avois pensé à aucune autre chose, mais que je ne pouvois assez le remercier des mouvements qu'il s'étoit donnés pour me rendre heureux ; que j'avois appris par le Marquis, par ma chère Emilie & par mon Père même, le succès qu'avoient eû ses soins & ses peines. Aussi-tôt je lui montrai les trois dernières Lettres que j'avois reçues, & que j'avois heureusement sur moi.

PAR ces Lettres, me dit-il, lorsqu'il les eut lues, vous voyez l'accomplissement de ce que je vous ai promis, lorsque vous partites l'année dernière. Ce n'a pas été sans peine que j'ai amené votre Père à ce point, mais enfin j'en suis venu à bout. Vous êtes encore moins redevable de cette faveur à mes pressantes Sollicitations, qu'à la bonne conduite qu'il a appris que vous aviez tenue depuis votre depart, & dont tout le monde lui a fait l'éloge. Le mérite de la charmante Demoiselle de Ti . . . ville, & celui du Marquis, son aimable Frère, ne vous ont pas été moins

moins favorables. Je l'ai inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé à Ti . . . . ville entre ce jeune Seigneur, ſon aimable Sœur & vous. La manière généreuſe dont vous avez ſauvé la vie au premier, & conſervé l'honneur à cette charmante & vertueuſe Fille, la reconnoiſſance que l'un & l'autre vous en ont témoigné, tous ces ſentiments l'ont tellement enchanté, qu'il a enfin ratifié l'alliance que vous aviez déjà ébauchée à ſon inſçu. Vous en verrez la preuve par écrit ſur le Contrat même que vous m'avez confié, & que j'ai apporté avec moi, comptant être le premier à vous annoncer cette bonne nouvelle. Au reſte je ne ſuis point fâché que mon Frère m'ait prévenu. Cette nouvelle a du vous être encore plus agréable, en vous venant de ſa part.

JE le remerciai mille & mille fois de ſes bontés pour moi; & comme il m'avoit permis de ne le point quitter qu'il ne fût en état d'être tranſporté, ou chez lui, ou chez moi, ſans aucun riſque, je fis dire à mes Connoiſſances & à mes Amis, que j'allois paſſer une quinzaine de jours à la Campagne. Chacun le crut, de-ſorte que par ce moyen je jouis pendant tout ce tems, en pleine liberté, de la Compagnie de ce cher Oncle. Si la mienne lui faiſoit quelque plaiſir, je trouvois dans la ſienne des charmes, qui ne cédoient qu'à celle de mon adorable Emilie. En effet comme mon Voyage m'avoit formé l'eſprit, je trouvai dans ſa chère perſonne un mérite encore bien plus grand & bien plus rare, qu'il ne m'avoit paru juſqu'alors. Quel agrément dans ſa converſation! Quelle ſolidité dans ſes réflexions! Quelle juſteſſe dans ſes raiſonnements! Quelle profonde connoiſſance du monde & du cœur humain! C'étoit une eſpèce de Livre vivant, mais un Livre des plus inſtructifs, & en même tems des plus agréables, Livre enfin, auquel je ſuis redevable du peu que je vaux, ſi tant eſt que je vaille quelque choſe.

Je ne sçai si ce fut le plaisir que nous avions de nous trouver & de vivre ensemble dans un Païs étranger, qui produisit cet effet; mais la santé de mon Oncle se fortifia & se rétablit si bien pendant les quinze jours que je passai auprès de lui, qu'au bout de ce terme il fut en état de s'en retourner au logement, qu'il avoit pris d'abord. J'avois fait toutes les instances possibles pour lui faire accepter le mien; mais il l'avoit refusé par des raisons de Politique, & parce qu'il étoit trop éloigné de celui des personnes auxquelles il avoit affaire. Il fallut donc nous séparer. Ce ne fut pas sans un extrême regret de ma part, mais je n'y consentis qu'après avoir obtenu de lui la permission de l'aller voir régulièrement tous les jours. Laissons le, pour quelque tems vaquer, à l'importante Affaire, qui l'avoit amené à Rome, & revenons aux miennes.

Je n'en avois point d'autre, que d'achever d'y voir tout ce qui pouvoit contribuer à mon instruction, & satisfaire ma curiosité. A l'égard des anciens Edifices, je les avois tous visités, à la réserve d'un seul, que je vis en me promenant un jour avec Monsieur Assemani. Ce sont les restes de la magnifique Place de l'Empereur *Nerva*, Successeur de *Domitien*, qui l'avoit commencé, mais qui ne put l'achever, ayant été assassiné & mis en piéces, en punition de ses crimes. Par ce qui nous reste de ce vaste Edifice, & par ce qu'en ont écrit les Anciens il est aisé de juger de sa beauté. On n'aura pas de peine à en convenir, sur-tout lorsqu'on sçaura que *Domitien*, qui avoit la passion de bâtir, ne faisoit rien construire que de magnifique. La haine du Peuple Romain, que ce Prince s'étoit si justement attirée par ses Cruautés & sa Tirannie, lui fit renverser & ruiner de fond-en-comble, aussi-tôt après sa mort, toutes ses Statues, & tous les Bâtiments qu'il avoit fait élever; & il est à présu-

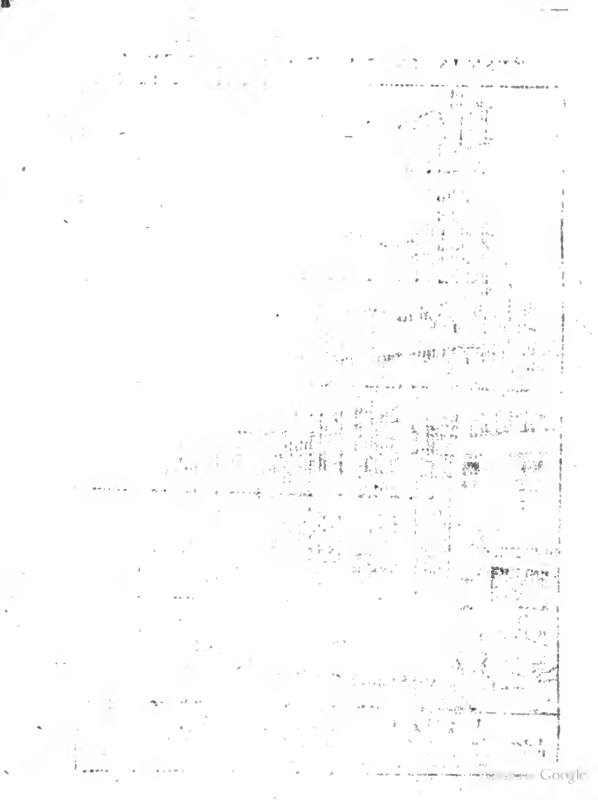
mer

RESTES DE LA PLACE DE NERVA. *P.348.I.*



FORI NERVAE VESTIGIA

[illegible]



RESTES DE LA PLACE DE NERVA. *P. 348. II.*



EADEM VESTIGIA

A *Vetus Murus e quadratis magnisq Lapidibus in finibus Fori.*
B *Tres, Columnae Templi D. Nervae.*
C *Campanaria Turris Ecclesiae Monialium Sancti Basily.*

RESTES DE LA PLACE DE NERVA VUS DE L' AUTRE CÔTE.
P. 348. III.



FORI VESTIGIA EX ALTERO ASPECTV

mer que ceux-ci auroient eû le même fort, s'ils avoient été achevés, mais l'estime qu'il avoit pour *Nerva*, que ce même Peuple choisit pour gouverner l'Empire après lui, lui fit respecter ces magnifiques Edifices, dont le Tems seul a détruit la plus belle & la plus grande partie.

QUELQUE empressement que j'eusse de me rendre auprès de mon Père & de ma chère Emilie, il me falut rester encore à Rome beaucoup plus long-tems que je ne le voulois. La lenteur, avec laquelle les affaires se traitent & s'expédient dans cette Cour, en fut la cause. Que ce retardement coûta à mon impatience, & que ce tems me parut long! j'en employai une partie à voir les excellentes Statues, qui faisoient autre-fois un des des plus beaux ornements de cette superbe Ville. J'avois crû, en voyant celles de *Versailles*, de *Marli*, des *Tulleries*, & de nos autres Maisons Royales, qu'il étoit impossible à aucun Prince, même des plus puissants & des plus riches, de porter plus loin la magnificence sur ce point; mais je fus bien détrompé, lorsque je vis les Palais, les Jardins & les Maisons de Campagne des Princes & des Seigneurs Romains, dans lesquels il semble que tout ce que la Sculpture a jamais produit de plus excellent & de plus achevé, se soit donné rendez-vous. C'est en effet quelque chose d'incroyable que la prodigieuse quantité que l'on y voit de ces Chef-d'œuvres admirables, dans les Palais *Farnese*, *Colonne*, *Barberini*, *Altieri*, *Vitelefchi*, *Mathei*, *Borghese*, *Chigi*, *Justiniani*, *Savelli*, *Medicis*, *Altemps*, & plusieurs autres, tant à la Ville qu'à la Campagne, que nous visitâmes tous, les uns après les autres, Monsieur Assemani & moi. Je ne pouvois me rassasier de ce Spectacle charmant, capable d'occuper un curieux pendant des années entières, s'il en vouloit examiner en détail toutes les beautés; aussi sont-elles le sujet de l'admi-

miration de tous les Connoiſſeurs, qui ne les perdent de vûe qu'avec peine. Une ſeconde partie de mon tems fut employée à viſiter les plus belles Egliſes de cette Capitale du monde Chrétien, à la tête deſquelles on doit mettre celle de Saint *Pierre*, chef-d'œuvre d'Architecture, Temple vraiment digne, par ſa grandeur & ſa magnificence, de la Majeſté du vrai Dieu, que l'on y adore. Les Palais des Princes & autres Seigneurs Romains, tant Eccléſiaſtiques que Séculiers, n'échapèrent pas non plus à ma curioſité ; mais ſi l'on en ôte les chef-d'œuvres, dont je viens de parler, & les peintures admirables dont ils ſont embellis, je les trouvai, pour le reſte, beaucoup inférieurs à nos Maiſons Royales. Enfin je partageai le reſte de mon tems entre la Compagnie de mon cher Oncle & celle de quelques Amis qui, pour nous rendre le ſéjour de Rome agréable, nous y procuroient tous les plaiſirs qu'ils pouvoient imaginer. De ce nombre fut le Gouverneur de cette Capitale, dont je m'étois aquis la connoiſſance & l'amitié de la manière que je l'ai rapporté. Le funeſte accident qui l'avoit occaſionné, procura le même avantage à mon Oncle, avec lequel je partageai tous ces plaiſirs, autant que ſes affaires purent le lui permettre.

CEPENDANT celle qui l'avoit principalement amené à Rome étant terminée au gré de notre Cardinal Miniſtre, je ne penſai plus qu'à faire mes très-humbles remerciments à ces Meſſieurs, & à prendre congé d'eux pour m'en retourner en France, où mon cœur étoit déjà depuis plus de deux mois. Que dis-je ! il n'en étoit point ſorti, mais il étoit reſté à Ti . . . ville près du cher objet de ma tendreſſe, auquel je brûlois de me réjoindre. Tout étoit prêt pour notre départ lorſqu'étant allé voir pour la dernière fois Monſieur N . . . à qui j'avois de ſi grandes

des obligations, j'y appris un évènement qui m'attendrit beaucoup, & me fit voir les triftes & facheufes fuites d'un amour malheureux. L'ayant trouvé dans la défolation, auffi-bien que Madame fon epoufe, je leur demandai quel pouvoit-être le fujet de leur affliction, à laquelle je prenois autant de part qu'eux-mêmes. Elle eft auffi naturelle qu'elle eft fenfible pour nous, me repliqua-t-il les larmes aux yeux, puifque nous perdons à la fois tout ce que nous avons de plus cher au monde. Vous partez, continua-t-il, & notre chère Fille fe meurt.

J'AVOUERAI que cette dernière Nouvelle m'attendrit présque jufqu'aux larmes. Elle fe meurt, m'écriai je, avec douleur! Elle fe meurt! Hé! de quelle maladie eft-elle donc attaquée? D'un mal, pourfuivit Monfieur N . . . auquel les Médecins n'ont pû trouver de remède. Vous fçavez la réfolution fubite qu'elle prit, il y a quelques mois, de renoncer au monde, & vous n'ignorez pas le chagrin, que cette réfolution nous a caufé. J'avois crû que le confeil que vous me donnâtes, il y a quelque tems, pourroit nous la ramener. Dans cette vûe je l'ai fouvent été voir dans le Couvent où elle s'eft retirée, avec nos plus aimables Cavaliers, qui, ayant pris du goût pour elle, n'afpiroient qu'au bonheur de la pofféder. Je me flattois qu'ils pourroient la déterminer à faire leur bonheur; mais bien-loin d'y réuffir, elle les a tous congédiés, & fe livrant à une mélancolie, dont je ne l'aurois jamais crû fufceptible, elle eft enfin tombée dans une langueur, qui l'a réduite dans un état, où l'on défefpère de fa vie. Je tâchai de les confoler l'un & l'autre, du mieux qu'il me fut poffible, en leur faifant efpérer que fa jeuneffe & la force de fon tempéramment la tireroient de ce danger, ajoûtant que je comptois en recevoir dans peu l'agréable nouvelle. Je le fouhaite, me repliqua Monfieur N. . . . mais

je

je n'ôſe m'en flatter. Je lui renouvellai enſuite mes très-humbles remerciments, pour toutes les bontés qu'il avoit bien voulu avoir pour moi, & le priai inſtamment de vouloir bien m'honorer de ſes commiſſions pour la France, où il devoit être perſuadé que ma reconnoiſſance n'oublieroit jamais les ſervices qu'il m'avoit rendus. Elles ſe réduiſirent à quelques Lettres pour Paris, & pour l'Archevêque de Sens qui, comme je l'ai dit, m'avoit procuré la connoiſſance de cet aimable homme & de quelques autres.

A peine étois je de retour de cette viſite, qu'on vint m'avertir qu'une Fille demandoit à me parler. J'allai voir auſſi-tôt ce qu'elle me vouloit. C'étoit la Tourière du Couvent, où Mademoiſelle N. . . . s'étoit retirée, laquelle me rendit une Lettre qu'elle avoit ordre, me dit-elle, de ne remettre qu'entre mes mains. Quoique l'écriture n'en fût pas reconnoiſſable, je n'en eus pas plutôt lû les premières lignes, que je reconnus qu'elle étoit de cette aimable & malheureuſe Demoiſelle. Voici cette Lettre, que j'ai conſervée comme un monument des plus inſtructifs des miſères, auxquelles le cœur humain eſt expoſé.

Après la déclaration que la Violence de mon amour m'a forcée de vous faire, & à laquelle vous n'avez point répondu, vous trouverez ſans doute étrange, Monſieur, la liberté que je prends encore de vous écrire ſur le même ſujet. Quelle idée n'allez-vous point vous faire d'une Fille qui peut s'oublier juſqu'à ce point. Je rougis moi-même de ma foibleſſe, lorſque j'y penſe; mais le déſeſpoir, où votre indifférence & la violence de la paſſion, que vous m'avez inſpirée, m'ont réduite, l'emporte ſur toute autre conſidération. Pour un ſouffle de vie qui me reſte, & que votre départ va m'arracher, je n'ai pas crû devoir me priver de la ſeule ſatisfaction, à laquelle mon cœur puiſſe être encore

core

core sensible. C'est celle de vous assûrer que je meurs toute à vous, & pour l'amour de vous.

J'AVOUE ici que je ne m'étois point encore trouvé dans une situation aussi embarrassante, que celle où je fus après la lecture de cette Lettre. Accoûtumé à juger du cœur des autres par le mien propre, je fus attendri de l'état où je voyois celui de cette aimable Demoiselle, & qui me fit une véritable compassion. Je sentis par ma propre expérience toute l'horreur de sa situation. Voilà, me dis-je, l'état déplorable où tu serois toi-même, si quelque malheur imprévu venoit t'enlever l'Idole de ton cœur. Que faire dans une si triste coujoncture ? je balançai pendant quelques moments sur le parti que j'avois à prendre. Enfin je demandai à la Tourière si elle croyoit que la personne, qui l'avoit chargée de ce billet, fût visible. Visible, Monsieur, me répondit cette Fille! Hélas, il y a plus de trois Semaines qu'elle est au lit, où elle n'attend plus que le moment qui doit terminer la vie languissante, qu'elle a toujours menée depuis qu'elle est entrée dans notre Couvent. Quoique Monsieur N. . . m'eût déjà prévenu sur l'état de cette aimable Fille, cette nouvelle m'effraya. Est-il donc écrit, me dis-je, que je ne rencontrerai présque par-tout que des malheureux! mais ce qui m'attriste encore plus ici, c'est que c'est-moi qui, sans le vouloir, cause le malheur de cette jeune Demoiselle. . La laisserai-je ainsi périr?

QUELQUE ennemi que j'aye toujours été de la dissimulation, & quoiqu'il me fût absolument impossible de répondre à son amour, je crus que, pour lui sauver la vie, il m'étoit permis de l'amuser au moins par quelque espérance. Dans cette vûe, je lui écrivis une Lettre assez consolante, mais qui n'eut pas le succès dont je m'étois flatté. En effet j'appris, environ un mois après, que cette aimable Fil-

le étoit morte deux jours après mon départ, & avoit été la victime d'un amour malheureux qu'il lui avoit été impossible de surmonter. Cette Mort extraordinaire m'affligea beaucoup, & me fit faire une infinité de réfléxions sur les misères attachées à la Nature humaine.

J'AUROIS sans contrédit subi le même sort, si mon Amour n'avoit pas été plus heureux; mais la Providence ne le permit pas. Après un Voyage des plus fatiguants par la diligence que nous fîmes, nous arrivâmes enfin, mon Oncle & moi, à Belleville, où nous trouvâmes toute notre Famille dans les plaisirs & dans la joye. Notre retour ne fit que l'augmenter encore. La mienne fut à son comble, lorsque je me revis auprès de mon adorable Emilie, avec laquelle j'allois être incessamment uni pour ne m'en plus jamais séparer. Mon oncle & mon Père me l'avoient promis, & ils me tinrent parole. La cérémonie s'en fit avec toute la pompe & les réjouissances ordinaires en ces occasions. Une Charge que mon Père acheta pour moi, & une terre que mon Oncle me donna, jointes au partage que le Marquis de Ti . . . ville fit de tous ses biens avec sa chère Sœur, m'ont mis en état de faire dans le monde, une figure aussi brillante qu'on la peut faire en France, avec trente mille livres de rentes. Mais cet avantage, dont les hommes font tant de cas, n'est rien à mes yeux, lorsque je le compare avec le précieux trésor dont j'ai fait l'acquisition par cette alliance, qui fait ma félicité. Depuis sept ans j'en goûte tous les charmes avec ma chère & tendre Epouse, dont le merite & la vertu ne font que se déveloper de plus en plus, à mesure que je vis avec elle. Le Tems, qui affoiblit & détruit tout, n'a fait que fortifier & reserrer encore davantage la chaine délicieuse qui nous unit. Fasse le Ciel qu'elle ait toûjours

jours pour nous les mêmes charmes ? Peut-on ne le pas eſpérer, lorſque l'honneur & la vertu, joints à une eſtime & à une tendreſſe réciproques, ſont les agréables liens qui nous attachent l'un à l'autre ? Si tous les Mariages portoient ſur ces ſolides fondements, on n'en verroit jamais que d'heureux ſur la terre.

Fin de la troiſième & dernière Partie.



